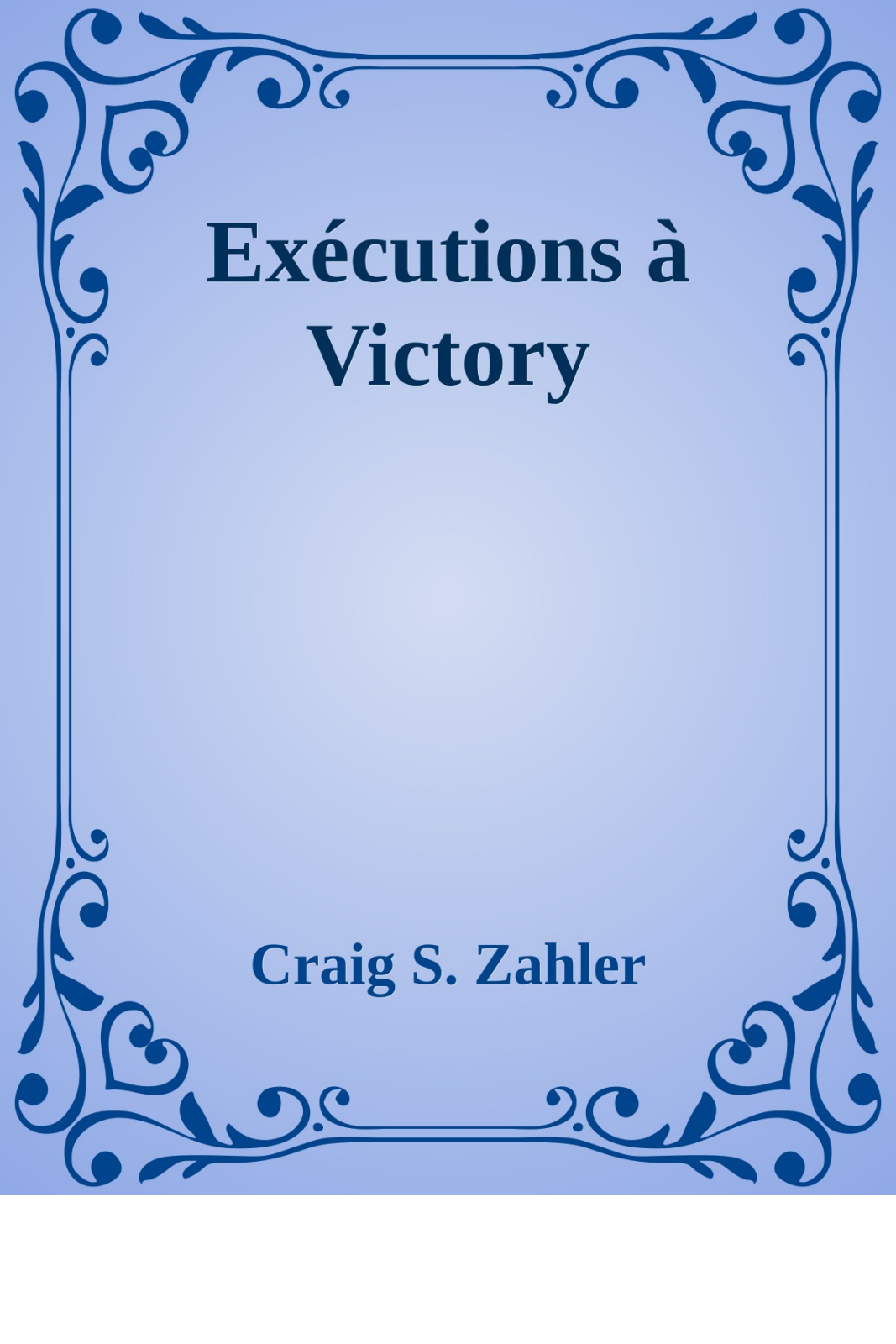




Exécutions à Victory

Craig S. Zahler

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

S. C R A I G Z A H L E R

EXÉCUTIONS À VICTORY

r o m a n



Craig S. Zahler

**EXÉCUTIONS
À VICTORY**

Traduit de l'américain par
Sophie Aslanides



Gallmeister (2015)

Numérisation : dp (2015)

S. Craig Zahler est né en Floride et vit aujourd'hui à New York. En plus d'être romancier et scénariste, il est batteur et parolier d'un groupe de heavy metal. Il travaille actuellement à la réalisation de son premier film, *Bone Tomahawk*.

Titre original :

Mean Business on North Ganson Street

Copyright © 2014 by Realmbuilder Productions, Inc.

All rights reserved

© Éditions Gallmeister, 2015, pour la traduction française

ISBN 978-2-35178-086-2

NEONNOIR n° 1

Conception graphique de la couverture : Valérie Renaud

TABLE :

- 1 Ça coince dans les tuyaux*
- 2 Oublieux de l'oubli*
- 3 Question à choix unique*
- 4 La bavure*
- 5 Panneaux décapités*
- 6 Le capitaine Zwolinski*
- 7 Merci pour l'épilogue*
- 8 Sacrées équipes*
- 9 Un grand logicien*
- 10 Témoin à six pattes*
- 11 Traiter le mauve et le blanc par le mépris*
- 12 La lecture de ses entrailles*
- 13 Tête de Crabe*
- 14 Tu l'as bien cherché*
- 15 Côtes sichuannaises*
- 16 Randonnée urbaine*
- 17 Des opportunités pour elle*
- 18 Ils portaient un numéro*
- 19 Exécutés*
- 20 Résidents de Victory*
- 21 Tout le monde écoute Zwolinski*
- 22 Portes closes*
- 23 Les goûts personnels de Kimmy*
- 24 Tea Time*
- 25 Équilibres instables*
- 26 L'histoire de Tête de Cul*
- 27 Allons récupérer les crétins*
- 28 Tapette*
- 29 L'agent Nancy Blockman observe le monde*
- 30 Bettinger contre le sommeil*
- 31 Nouveaux usages pour vieille voiture*
- 32 E.V.K.*
- 33 Immersion d'écrasement*
- 34 Un policier très impressionnant*

- 35 Le banc de Rita*
- 36 C'est ici que vit le Titan*
- 37 Un bouquet aux orties*
- 38 Plus important que les œufs*
- 39 Délit routier*
- 40 Chutes*
- 41 Ammoniaque*
- 42 Alyssa et Jules parlent*
- 43 La neige tombe d'un ciel violacé*
- 44 En veille à Shitopia*
- 45 Une petite conversation avec Tête de Bite*
- 46 Itinéraire canin*
- 47 Gris foncé*
- 48 Les Montagnes*
- 49 Dominic sait des choses*
- 50 Les piliers de la justice*
- 51 Coéquipiers*
- 52 Le retour des affreux*
- 53 Excisions*
- Remerciements*

Ça coince dans les tuyaux

Le pigeon mort vola dans la nuit, frappa Doggie au visage et retomba sur le sol, où ses griffes rigides raclèrent bruyamment l'asphalte tandis qu'il roulait sur le trottoir vers l'est. Des yeux qui ressemblaient à des huîtres rouges se levèrent pour regarder au fond de la ruelle.

Quatre hommes vêtus de costumes bien taillés soutinrent le regard du clochard, l'observant à travers le nuage de buée créé par leur respiration. Le premier du groupe était un grand type noir, celui qui avait fait voler le pigeon d'un coup de pied comme s'il s'était agi d'un ballon de foot.

— Foutez-moi la paix, dit Doggie, bien installé sur un bon morceau de carton.

Les yeux de l'individu le plus proche brillèrent d'un coup, et les narines béantes de son large nez qui ressemblait à celui d'un taureau émirent un jet de buée. À hauteur de son épaule gauche se tenait un Asiatique très mince dont le visage grêlé semblait ne pas être doté des muscles nécessaires à la production d'un sourire.

— Où est Sebastian ? demanda le buteur, dont le pied gauche produisit un autre cadavre emplumé.

Doggie colla son dos au fond de la ruelle.

— Je connais personne qui s'appelle Sebastian.

— N'importe quoi.

Le grand Noir shoota dans le pigeon. Doggie se cacha le visage dans ses mains et une griffe lui entailla la paume de la main droite. Des plumes se détachèrent et voletèrent en tous sens comme des aiguilles transperçant un tissu.

— À Victory, tout le monde connaît Sebastian.

Une idée se mit à parcourir le contenu humide et furieux du crâne du clochard et arriva à la zone de la pensée.

— Z'êtes flics ?

Personne ne répondit à la question.

— En voilà un autre.

Le grand Noir se tourna vers celui qui avait parlé, un rouquin empâté avec des yeux verts très tristes et des vêtements froissés. Devant son mocassin droit se trouvait un pigeon écartelé, on aurait dit un martyr.

— Beau spécimen, fit le buteur.

— Je fais de mon mieux.

Avec les années, Doggie avait vu beaucoup de pigeons morts dans les rues de Victory.

Le grand Noir enfila des gants sur ses énormes battoirs, se pencha et attrapa l'oiseau mort par la tête.

— T'as faim ? demanda-t-il en contemplant le clochard.

— J't'emmerde, négro.

Des armes apparurent comme par enchantement dans les mains des deux hommes qui se tenaient derrière l'Asiatique marqué de petite vérole, et le grand Noir s'avança vers Doggie, sans lâcher le cadavre du pigeon. Tout au fond de la ruelle on apercevait une rue sombre, silencieuse.

— Les clodos blancs, c'est les pires, fit remarquer le rouquin tout en examinant une petite peau sur son doigt. J'ai toujours préféré les noirs.

— Moi aussi, approuva l'Asiatique au visage grêlé. Pourquoi, à ton avis ?

— Ben... un Noir qui est SDF, il l'accepte. Il peut faire référence à son histoire et dire : "Ce pays a forcé mon peuple à quitter sa terre, il nous a enchaînés et nous a forcés à travailler. Maintenant, je suis libre et je refuse de travailler. Ce pays a une dette envers moi pour les années de l'esclavage, les putains de places assises dans les bus, et des tas d'autres injustices. Et je vais passer ma vie à me faire rembourser."

— De la compensation ?

— Exactement. La compensation. Mais un Blanc qui est SDF, c'est différent. Il n'y a pas de compensation. Ses parents pensaient qu'il allait faire des études, et lui aussi. À la fac, peut-être. Alors, il reste vautré dans la rue, à se bourrer la gueule et à se chier dessus, tout en se disant : Comment ça se fait que je me retrouve coincé avec tous ces négros ?

Le grand Noir s'arrêta juste devant Doggie. Suspendu en l'air se trouvait le pigeon mort, avec son ventre gonflé par les gaz émis par la putréfaction. Des plumes hérissées pointaient dans tous les sens.

— Où est Sebastian ?

Le buteur fit un moulinet du poignet et le cadavre se balança comme un pendule.

— Dis-moi, sinon, ça va être “Thanksgiving – le retour”.

Doggie n’aimait pas les Noirs, et ils ne l’aimaient pas. Chaque fois que c’était possible, il s’isolait de ses pairs à la peau noire en se vautrant dans les quartiers de la périphérie de Victory, où il pouvait altérer sa composition chimique intérieure et mendier en paix.

— Où ?

Les yeux du grand Noir étaient petits et impitoyables.

Doggie n’avait pas d’amis, mais il avait une connaissance, un homme qui lui donnait de l’alcool pour livrer des paquets, espionner des gens et jouer les guetteurs. Le nom de ce généreux facilitateur était Sebastian Ramirez, et le clochard n’avait aucune intention de dire quoi que ce soit sur cet admirable *hombre* à un Noir fraîchement débarqué en costard.

— Je ne sais pas de qui...

Une rotule vint écraser le sternum de Doggie, qui laissa échapper un cri. L’oiseau lui remplit la bouche.

— menteur, dit le grand Noir.

Le vagabond sentit le goût de la saleté et des plumes, un bec entailla l’avant de son palais. En vain, il tapa sur les énormes mains de son assaillant.

Le grand Noir sortit le pigeon.

La bouche de Doggie se remplit de sang, qui s’écoula sur son menton en une fine ligne cramoisie qui ressemblait à une langue de serpent. Effrayé, écœuré, Doggie jaugea son tortionnaire.

— La prochaine fois, il ira plus profond.

— Tu devrais le croire, fit observer le rouquin.

L’Asiatique au visage grêlé et le quatrième homme regardaient la scène avec ce qui semblait être un intérêt tout à fait éphémère.

Doggie cracha du sang.

— L’est pas là.

— Où est-il allé ?

Le clochard ne pouvait pas prendre le risque de s’aliéner Sebastian, même si cela impliquait de devoir sucer la tête d’un oiseau mort.

— J’t’emmerde, négro.

— Le voilà qui recommence, commenta le rouquin.

Un haussement d'épaules incurva le dos de l'Asiatique au visage grêlé.

Avec un froncement de sourcils, le grand Noir enfonça un genou dans le sternum de Doggie et appuya de tout son poids. Le vagabond hurla et fut à nouveau réduit au silence par le pigeon. Une bille salée – le globe oculaire gauche de l'oiseau – glissa sur sa langue, et tandis que la pression sur sa poitrine augmentait, une côte qui avait été brisée par un groupe d'adolescents noirs jacassants se brisa pour la troisième fois en quelques années. Il essaya de crier, mais ne put que cracher quelques plumes en gargouillant.

Tout en bâillant, le rouquin regarda l'Asiatique au visage grêlé.

— Quel genre d'accompagnement va bien avec la dinde ?

— Les abattis.

— Je crois qu'il va bientôt nous en faire.

— Pas sur mes chaussures, fit le grand Noir en ressortant l'oiseau.

Doggie tourna la tête et expulsa une bouillie bilieuse de pop-corn au sucre sur l'asphalte.

Le rouquin jeta un coup d'œil à son copain asiatique.

— Me suis toujours demandé qui mangeait de ce truc.

— Le mystère est éclairci.

— La prochaine fois, l'oiseau descend jusqu'au fond, avertit le grand Noir. Où est Sebastian ?

Doggie cracha de la bile aigre et essuya les résidus qui constellaient sa barbe.

— Il est allé à...

Un éclair jaillit.

Le rouquin pivota de quatre-vingt-dix degrés et tomba, la main crispée sur son épaule gauche, tandis qu'un tir résonnait. L'Asiatique au visage grêlé traîna son partenaire blessé derrière une poubelle métallique, et le grand Noir et le quatrième type se plaquèrent contre le mur opposé, en position de tir.

Le silence se répandit dans la ruelle.

Tout en rampant vers une porte-cochère, Doggie cria :

— Ils sont quatre ! C'est des flics ! Y en a deux cachés derrière...

Un éclair blanc fusa. Une balle perfora le larynx du vagabond, et son crâne alla s'écraser contre les vieilles briques. Un froid mordant s'engouffra dans son cou béant, et un battement de cœur plus tard, le trottoir s'écrasa contre son visage. Les coups de feu crépitèrent autour

de lui, de moins en moins fort, jusqu'à ce que l'échange ne fasse pas plus de bruit qu'un jeu de cartes qu'on bat avant une partie de poker.

— Je me demande s'il réalise combien il y a de Noirs en Enfer, demanda quelqu'un au fond d'une ruelle qui était maintenant loin, très loin.

Doggie imagina des Noirs gloussants affublés de cornes, d'yeux rouges, de dents pointues, de pantalons baggy et de grosses radios. C'était cette version de l'Enfer qui se trouvait dans sa tête lorsque son cœur cessa de battre.

— Il avait l'air d'un athée.

Un tir de fusil éclata, et le grand Noir qui shootait dans les pigeons poussa un hurlement.

Oublieux de l'oubli

On était en décembre, mais le soleil chaud qui régnait dans le ciel au-dessus de l'ouest de l'Arizona ne tenait aucun compte du calendrier. Les yeux plissés, W. Robert Fellburn parcourut des yeux le site du commissariat de police et colla la flasque qu'il tenait à la main droite contre ses lèvres. Puis il jeta le reste du liquide chaud, laissa tomber le contenant et se mit en marche à pas lourds, traînant son ombre derrière lui sur les lignes presque effacées du parking.

Sa paume se posa sur le panneau en verre d'une porte-tambour, et là, il vit un homme d'affaires de quarante-sept ans qui avait les yeux bouffis, des cheveux blonds clairsemés et un costume bleu marine froissé avec des auréoles foncées autour des aisselles. Les yeux rivés sur son reflet contrarié, Robert arrangea les mèches rebelles sur le dessus de sa tête et ajusta sa cravate. Ces gestes, il les effectuait par habitude, machinalement, comme s'il était un four autonettoyant.

Une jolie femme surgit dans son esprit, et Robert écrasa sa main sur son visage pâle et triste.

La porte-tambour tourna, propulsant l'homme d'affaires dans le hall d'accueil du commissariat de police, où une odeur – soit du désinfectant, soit de la limonade – lui remplit les narines. Actionnant ses jambes de marionnette, il avança sur le lino en direction du comptoir où se tenait un jeune homme d'origine hispanique qui portait un uniforme de policier et une moustache qui ressemblait à un sourcil.

— Êtes-vous ivre ?

— Non, répondit Robert. On m'a dit de me présenter et de m'adresser à... (Il regarda le nom qu'il avait écrit sur sa manchette gauche au marqueur permanent noir.)... à l'inspecteur Jules Bettinger.

— Quel est votre nom ?

— W. Robert Fellburn.

— Attendez ici.

— OK.

Le réceptionniste composa un numéro, parla à voix basse dans le combiné, reposa l'écouteur sur son socle, leva les yeux et planta son

index dans l'air.

— Là-bas.

Robert contempla le doigt tendu.

— Regardez dans la direction que je vous montre.

L'homme d'affaires traça la ligne invisible qui allait du doigt de l'Hispanique à une corbeille à papier voisine.

— Je ne comprends pas.

— Prenez-la et emportez-la avec vous.

— Pourquoi ?

— Au cas où votre petit déjeuner déciderait de partir en balade.

Au lieu de contredire cette reconnaissance brutale de son état, Robert alla jusqu'à l'endroit et ramassa le récipient. L'Hispanique lui indiqua ensuite le couloir parallèle à la façade du bâtiment, et l'homme d'affaires amorça son voyage sur le linoléum, sans lâcher la corbeille. Dans son esprit, il voyait le visage de la jolie femme, dont les yeux retenaient le temps.

— Monsieur Fellburn ?

L'homme d'affaires leva les yeux. Debout sur le seuil de la porte qui donnait sur la salle principale du commissariat se tenait un homme noir et mince vêtu d'un costume vert olive et qui devait mesurer un peu moins d'un mètre quatre-vingt. L'homme avait le front haut, des yeux endormis et une peau d'une couleur extrêmement noire, qui absorbait la lumière.

— Vous êtes Bettinger ?

— L'inspecteur Bettinger. (Le policier fit signe au visiteur.) Par ici.

— Est-ce qu'il faut que j'apporte ça ?

Robert brandit la corbeille.

— Ça vaut mieux.

Ensemble, les deux hommes descendirent l'allée centrale entre les bureaux, les agents, les analystes, les tasses de café fumant et les écrans d'ordinateur. Deux hommes jouaient aux échecs avec des pièces déclinant des personnages canins, et pour une raison obscure, la vue des chiens couronnés troubla Robert.

Le coin d'un bureau s'enfonça brusquement dans sa hanche, le faisant dévier de sa trajectoire.

— Restez concentré, fit remarquer Bettinger.

L'homme d'affaires hocha la tête.

Devant eux se trouvait une cloison en contreplaqué percée de huit portes marron, qui toutes étaient ornées d'une plaque bleu-vert. L'inspecteur indiqua l'extrémité droite et suivit son visiteur dans la pièce indiquée.

Le soleil matinal envahissait le bureau, vrillant le cerveau de Robert comme des doigts d'enfants.

Bettinger referma la porte.

— Asseyez-vous.

L'homme d'affaires s'assit sur un petit canapé, posa la corbeille à papier à côté de ses mocassins à six cents dollars et leva les yeux.

— Ils disent que c'est à vous que je suis censé parler. C'est vous qui vous occupez des personnes disparues.

L'inspecteur s'installa à la table et tira un crayon gris d'un pot en céramique décoré sur le flanc d'un soleil souriant.

— Comment s'appelle-t-elle ?

— Traci Johnson.

Le croc de graphite fit quatre mouvements.

— Avec un *i* ou un *y* ?

— Un *i*.

Bettinger traça une ligne, lui ajouta un point et continua à écrire.

Robert se souvint de cette manière qu'avait Traci de dessiner un rond chaque fois qu'elle signait son nom, comme si elle avait dix ans. Quelle affectation charmante.

— Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

L'homme d'affaires se crispa.

— On m'a dit que je n'étais pas obligé d'attendre quarante-huit heures.

— Il n'y a pas de règle.

— Pas hier, le soir précédent. Aux environs de minuit.

Bettinger écrivit : samedi 6, minuit.

— Vous ne mettez pas ça dans un ordinateur ?

— Un agent fait ça par la suite.

— Oh.

— Est-ce que Traci est noire ?

— Afro-américaine, oui.

— Son âge exact ? Vingt ?

Robert contempla le visage noir carré de Bettinger, qui était un masque insondable.

— Je vous demande pardon ?

— Son âge exact ?

— Vingt-deux, admit l'homme d'affaires.

— Comment décririez-vous votre relation avec cette femme ?

Envahissant l'esprit de Robert, le corps nu, couleur caramel, de Traci, allongé sur un lit tendu de soie marron, ses fesses rebondies, ses cuisses et ses seins dans les lueurs chaudes d'une rangée de bougies qui diffusaient un parfum d'Orient. Une étincelle brillait dans les yeux de la femme au regard magnétique et sur les innombrables facettes du diamant qui ornait sa main gauche.

— Nous sommes fiancés.

— Elle vit avec vous ?

— La plupart du temps.

— Avez-vous remarqué quelque chose d'inhabituel samedi ?

Le cœur de Robert se mit à battre la chamade tandis qu'il rassemblait ses souvenirs de la soirée.

— Elle avait peur – son frère avait des ennuis et... et elle avait besoin d'aide. Elle ne voulait pas me demander, mais...

Sa gorge se serra, devint toute sèche.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Larry.

Bettinger prit des notes.

— Quel genre d'ennuis Larry avait-il ?

— Il devait de l'argent à des gens, beaucoup d'argent. Il avait un souci d'addiction au jeu.

— Était-ce la première fois que Traci vous demandait de sortir son frère du pétrin ?

— Non. (Robert regarda ses mains.) C'était déjà arrivé.

— Combien de fois ?

— Trois fois, je crois. (L'homme d'affaires laissa échapper un soupir tremblant.) Elle pensait qu'il avait arrêté de jouer après la dernière fois, il l'avait promis, il avait juré que c'était le cas, mais... bref... il n'avait pas arrêté.

Bettinger rangea son crayon dans la tasse à café.

Robert en fut troublé.

— Vous ne prenez plus de notes ?

— Combien ?

— Pardon ?

— Combien d'argent lui avez-vous donné samedi ?

— Soixante-quinze. (L'homme d'affaires s'éclaircit la voix.)
Soixante-quinze mille.

— Et les deux autres fois, les sommes étaient moins importantes, entre deux et cinq milles.

Cette phrase n'avait rien d'une question, mais Robert fit malgré tout un signe de tête affirmatif. Une impression affreuse se répandit dans son estomac, dans les moindres recoins de ses entrailles. Il pensa à son ex-femme, à ses deux enfants, à la maison qu'ils partageaient tous dans le bonheur avant sa rencontre avec Traci à la soirée VIP en mars dernier.

— Les gars à qui son frère devait de l'argent appartenaient à la mafia, dit l'homme d'affaires. Elle m'a dit que... qu'ils le tueraient, qu'ils s'en prendraient peut-être à elle, lui lacéreraient le visage si...

— Vous voulez quelque chose au distributeur automatique ? demanda Bettinger en se levant. J'ai un faible pour les gâteaux à la cannelle, mais on m'a dit...

— Hé ! C'est une affaire sérieuse !

— Non, pas du tout. Et si vous criez encore une fois, notre conversation est terminée.

— Je suis... désolé. (La voix de Robert était ténue, distante.) C'est ma fiancée.

— Une fois que j'aurai été chercher mes gâteaux, je vous sortirai des classeurs de photos et vous les regarderez. On verra si vous arrivez à l'identifier.

— Quel genre de photos ?

— Des prostituées.

L'homme d'affaires fourra sa tête dans la corbeille à papier et le contenu mousseux de ses entrailles se déversa au fond du récipient. Son tube digestif était agité de convulsions similaires à des orgasmes.

— Merci d'avoir pris cette précaution, fit remarquer Bettinger. Vous voulez revenir un autre jour ?

La tête dégouttant dans la corbeille, Robert ne répondit rien.

— Laissez-moi vous apprendre deux ou trois petites choses, monsieur Fellburn, dit l'inspecteur. Traci a probablement quitté la ville à l'heure qu'il est. Elle a l'argent que vous lui avez donné – spontanément –, ce qui n'est pas le genre de chose qui déclenche une chasse à l'homme au niveau national. Et si par hasard nous arrivions à mettre la main sur elle, l'affaire serait jugée et vous seriez dans l'obligation d'expliquer à un juge, peut-être à un jury, comment vous vous êtes fait balader comme une jolie petite voiturette de golf par une pute noire qui a la moitié de votre âge.

Robert fut effaré à l'idée de provoquer encore plus d'embarras pour son ex-femme et ses enfants.

— Traci est belle ?

Dans la poubelle, l'homme d'affaires hocha la tête.

— Et ça, c'est la touche glamour cheap – le prédateur blanc et riche approchant la cinquantaine, et une jolie jeune fille noire. Je ne crois pas que soixante-quinze bâtons et une bague en diamants vaillent la peine de monter sur scène pour jouer ce genre de pièce.

Robert leva la tête et s'essuya la bouche tandis que Bettinger traversait le bureau.

— Vous pensiez vraiment que vous alliez épouser Traci avec un *i* ?

L'homme d'affaires s'éclaircit la voix.

— Nous sommes des gens très différents... mais ça pouvait arriver. Ça arrive tout le temps, des choses comme ça.

— Pas vraiment, vraiment pas.

Un silence pesant remplit la pièce et l'inspecteur ouvrit la porte.

— On a fini ?

Robert hocha sa tête pathétique.

— Prenez la corbeille. (Bettinger lui fit signe de sortir.) Et cessez d'être aussi bêtement abruti.

Achevé, l'homme d'affaires se leva du canapé, franchit la porte, traversa la salle principale. Il n'était plus qu'un célibataire de quarante-sept ans qui avait perdu sa famille, son argent et sa dignité non pas à cause d'une jeune et belle prostituée, mais à cause de ses propres faiblesses, de son ingratitude, de sa lubricité et de son incroyable capacité à se raconter des histoires. Robert s'imagina debout devant un prêtre, les yeux rivés sur ceux de Traci, en train d'échanger leurs vœux, et en un instant, il sut qu'il était un idiot trompé et ridicule, en rien différent d'une des pièces du jeu d'échecs qu'il avait vu sur le bureau du policier – le chien qui portait une

couronne sur sa tête et pensait qu'il était le roi.

Heureusement, l'homme d'affaires savait comment mettre un terme à son humiliation. Résolu, il s'approcha du comptoir de l'accueil, retourna brusquement la corbeille à papier sur la tête du réceptionniste et attrapa le semi-automatique du gars. Un cri d'avertissement résonna à l'intérieur de la corbeille lorsque l'agent tomba à la renverse, aveuglé par le vomi.

W. Robert Fellburn mit le canon d'acier dans sa bouche, ôta la sécurité et appuya sur la détente jusqu'à ce que sa honte s'éparpille en amas gris et rouges sur le plafond.

Question à choix unique

Bettinger observa deux membres des services de nettoyage monter sur une échelle en grimaçant et effacer à coups de balai les dernières émissions du suicidé. Le jeune agent qui s'était pris une couronne de vomis avec les épaulettes assorties partit tôt, secoué par l'expérience qu'il venait de vivre, et le corps lobotomisé fut emporté dans un lieu qui avait des portes métalliques, une odeur astringente et des thermomètres affichant des températures basses aussi bien en degrés Celsius qu'en Fahrenheit.

L'inspecteur ouvrit le paquet qu'il avait, quelque temps auparavant, pris dans le distributeur. Un bruit de pas retint son attention, et un homme s'éclaircit la voix.

— Le capitaine veut te voir.

— Je n'arriverai jamais à manger ces fichus gâteaux.

— Je crois que tu vas avoir le temps. Vu comme le capitaine a énoncé ton nom, peut-être que tu pourras même en manger un plein camion.

Bettinger regarda Big Tom, dont le surnom faisait référence à son gros ventre plutôt qu'à son altitude, qui ne dépassait pas celle d'une Chinoise. À ce moment précis, l'inspecteur se rendit compte à quel point la tête de l'analyste senior ressemblait à un oignon.

— Le capitaine est contrarié ? demanda Bettinger, plus curieux qu'inquiet.

— Juste après qu'il a demandé après toi, il y a eu un coup de tonnerre. (L'agent fit un signe en direction d'une fenêtre.) Mais le ciel paraît assez dégagé.

Ensemble, les deux hommes remontèrent le couloir et entrèrent dans la salle principale, où une douzaine d'agents lancèrent un coup d'œil à Bettinger. Tandis qu'il planquait les gâteaux à la cannelle dans sa veste, une lourdeur se mit à peser sur ses épaules.

— Peut-être que t'auras le temps de faire des gâteaux de A à Z, observa Big Tom. Pétrir toi-même la pâte. Surveiller la cuisson. Faire la cueillette de la canne à sucre.

— J'ai essayé de l'aider, le gars. (Bettinger tentait d'avoir l'air

sincère.) Vraiment.

— Ne le prends pas mal si je t'enlève de ma liste des personnes à contacter en cas d'urgence.

Quelques pas supplémentaires les conduisirent au bureau de Big Tom, où le type porcin cala son postérieur dans un fauteuil en plastique. Bettinger poursuivit son chemin jusqu'à la porte suivante, ferma sa main droite en poing et frappa directement en dessous d'une plaque sur laquelle on pouvait lire CAPITAINE KERRY LADELL.

— Bettinger ?

— Ouais.

— Amenez-vous.

Le ton de l'ordre ne pouvait donner lieu qu'à des extrapolations négatives.

L'inspecteur prit une grande inspiration, tourna la poignée et poussa la porte, révélant un bureau qui contenait plus de pin et de chêne qu'une forêt. Assis dans un fauteuil en cuir marron se trouvait le capitaine Ladell, un type long et taciturne, les lèvres pincées sous sa moustache argentée et ses yeux torves.

— Mais putain, qu'est-ce que vous avez dit à Robert Fellburn ?

Les mots canardèrent Bettinger comme des balles, provoquant des regards de la part de ceux qui occupaient la salle principale.

— Est-ce que je dois fermer la porte ?

— Répondez à ma putain de question.

L'inspecteur ferma la porte derrière lui.

— Ne vous asseyez pas.

— Ah, je vois le genre de conversation...

— Fellburn est entré ici en demandant de l'aide, il est allé dans votre bureau, il en est sorti et s'est tiré une balle.

— Fellburn s'est fait racketter par une professionnelle noire qui avait la moitié de son âge. Je l'ai éclairé et je lui ai donné un conseil.

— Est-ce que c'était "Allez vous faire sauter la cervelle" ?

— Je lui ai dit de faire une croix sur l'argent et de passer à autre chose.

— Il est passé à autre chose.

Le capitaine Ladell lança un regard vers le ciel.

Bettinger s'assit dans le fauteuil qui lui avait été interdit.

— Pourquoi vous vous jetez sur moi comme ça ? C'était un idiot.

— Vous connaissez John Carlyle ?

L'estomac de l'inspecteur se serra.

— Le maire ?

— Pas le joueur de base-ball qui s'est fait éliminer quarante et une fois pendant son bref passage en première division en 1932.

Bettinger comprit que cette conversation moche était sur le point de devenir bien pire.

Le capitaine Ladell lança un bonbon à la menthe dans sa bouche.

— Voici une question à choix unique pour vous. Devinez qui était marié à la sœur de Monsieur le maire jusqu'à il y a deux ou trois mois ? (Le patron suçota son bonbon.) Choix A : L'homme qui est entré ici pour demander de l'aide, est allé dans votre bureau, en est sorti et s'est tiré une balle.

— Putain.

— C'est le mot qui convient. Putain. (Le capitaine Ladell hocha la tête.) Peut-être que si vous lui aviez dit quelque chose de gentil, nous ne serions pas là à faire usage de tant de grossièreté.

— Ce qui veut dire ?

— Rien de bon. (Le patron fit faire au bonbon le tour de sa bouche.) La plupart des hommes politiques ne veulent pas être associés à des histoires d'adultères, de suicides ou de putes, et dans la casserole Fellburn, il y a les trois ingrédients.

— Et ça pue.

— Lorsque le maire a appris la chose, il a appelé le chef de la police directement. (Le capitaine Ladell fit cliqueter le bonbon contre une dent comme s'il était en train d'armer un revolver.) Je vous prie de prendre quelques instants pour imaginer la nature de cet appel.

Bettinger comprit instantanément la suite.

— Où est-ce que je vais ?

— Vous les avez vus ? demanda le patron en ouvrant un catalogue qu'il posa sur le bord de son bureau.

D'un doigt, il désigna une photo sur papier glacé dans laquelle une femme qui était bien trop jolie pour être un officier de police portait un gilet pare-balles.

— Un bon gilet sauve des vies, fit-il remarquer, tournant les pages jusqu'à trouver la page cornée représentant un beau gosse qui tenait un fusil d'assaut entre ses mains manucurées. Et les fusils qui ne

s'enrayent pas sont utiles quand on essaie de vous descendre.

Le capitaine Ladell referma le catalogue, se pencha et le jeta dans la corbeille à papier.

— À cause de vous, poursuivit-il, nous avons perdu tout ce matériel – du matos pour lequel je m'agite depuis l'époque où les présidents noirs étaient de la science-fiction. Et aussi fou que cela puisse paraître, ce n'est pas le pire. Le chef Jeffrey n'est plus certain que le maire va approuver nos nouveaux avantages sociaux.

— Par saint Jules, commenta Bettinger.

Le capitaine Ladell s'adossa dans son fauteuil en cuir.

— Le chef de la police et moi, nous avons parlé. Selon lui, le maire apprécierait que nous nous débarrassions d'un certain détective. (Le patron pulvérisa le bonbon entre ses dents et avala les morceaux.) Vous voulez une autre question à choix unique ?

Pas un mot ne sortit de la bouche de Bettinger.

— Y a-t-il une chance pour que vous disparaissiez quelque part ?

— Genre, que je me téléporte ?

Le capitaine Ladell hocha la tête.

— Quelque chose comme ça.

— Je n'ai jamais appris à le faire.

— Rien avec quoi vous pourriez faire une overdose ? Un médicament que prend votre femme ?

— Non. Elle est en très bonne santé.

— C'est ballot.

Bettinger avait besoin de savoir à quoi s'en tenir.

— Est-ce que tout ceci veut dire que je suis viré ?

— J'ai passé quelques coups de fil. J'ai dit que j'avais un enquêteur qui fait vraiment du bon boulot, un limier de premier ordre qui chie sur les tapis persans et qu'on ne peut plus garder dans la maison. (Le capitaine Ladell ouvrit un tiroir.) Vous connaissez le Missouri ?

Des frissons chatouillèrent la nuque du détective quinquagénaire. Il détestait le froid et selon lui les gens qui choisissaient d'habiter dans ces régions étaient des extraterrestres. À contrecœur, Bettinger décida de faire avancer la conversation.

— C'est un endroit, c'est ça ?

— Devenu un État il y a un moment déjà. Il y a une ville dans le nord-est qui s'appelle Victory. Vous connaissez ?

— Quelqu'un connaît ?

— C'est dans la Rust Belt. Une région qui avait de l'avenir dans le temps, quand les Asiatiques étaient des Orientaux. (Le patron actionna une épaule, et un dossier en papier kraft glissa sur le bureau, s'arrêta, suspendu au-dessus du précipice comme un plongeur.) Quand on tire la chasse quelque part dans le Missouri, voilà où ça va.

Bettinger ouvrit le dossier et parcourut la première page, qui lui disait que Victory comptait un nombre effarant de kidnappings, de meurtres et de viols. La ville ressemblait à un morceau d'épave tout droit sorti du tiers-monde qui avait échoué, sans qu'on sache comment, au beau milieu des États-Unis.

— Ils vous veulent, énonça le capitaine Ladell. Ils sont en pleine restructuration et ils ont besoin d'un inspecteur. Si vous acceptez de vous faire muter, on retire la suspension.

— Je suis suspendu ?

— Je ne vous l'ai pas dit ? (Les épaules du capitaine Ladell se voûtèrent dans un bref haussement.) À ce stade, c'est sur vous que je cogne ou sur le département, et je ne vais pas prétendre qu'il y a un dilemme. Vous êtes un salopard. Mais j'essaie de vous donner quelque chose parce que vous avez du talent. Allez à Victory. Finissez vos années. Dans quatre ans, vous pourrez prendre votre retraite, revenir ici et balancer des œufs sur la maison du maire.

— Cinq ans.

Bettinger contempla la photo d'un ghetto qui ressemblait à Nagasaki après la bombe, peuplé de survivants noirs d'un camp de concentration.

— Vous pourrez peut-être obtenir une mutation à un moment donné, mais j'en doute ; ils manquent vraiment de gradés, là-bas.

L'inspecteur pensa à sa femme et à ses enfants. Tout en se frottant les tempes, il regarda son patron, qui avait joint ses longs doigts.

— Quelle merde.

— Exact, répondit le capitaine Ladell. Et vous l'avez méritée.

La bavure

L'inspecteur franchit la porte-tambour, les bras autour d'un carton contenant des vêtements et des livres de médecine légale, et arriva sur le parking. Tout en marchant vers sa berline vert foncé, il remarqua la présence d'une flasque de whiskey qui avait été jetée là.

— Bettinger.

L'inspecteur se retourna et vit le visage angoissé et ridé de Silverberg, un homme qui lui avait sauvé la vie une fois et à qui il avait sauvé la vie deux fois.

— C'est pas juste, dit le gars, qui était juif. Si un civil veut se faire sauter le caisson, qu'il le fasse. J'approuve. Darwin approuverait aussi.

Bettinger haussa les épaules et poursuivit son chemin vers sa voiture, accompagné de son collègue.

— Où tu vas ?

— Chez moi.

— Appelle si tu veux aller boire un verre. Ou aller au stand de tir. Ou aller boire un verre au stand de tir.

Bettinger déverrouilla la portière passager et déposa le carton.

— Ça va ? demanda Silverberg.

— Bien.

La tête ailleurs, l'inspecteur referma la portière, contourna le véhicule et arriva devant la portière du conducteur.

— J'ai toujours une dette envers toi.

— On est quittes.

— On ne l'est pas. Ce que tu veux. Quand tu veux. Où tu veux. T'appelles, c'est tout.

Bettinger hocha la tête, ouvrit la portière et s'assit sur le siège chaud. En enfonçant sa clé dans le contact, il jeta un coup d'œil à Silverberg, qui était l'un des quelques amis qu'il avait au commissariat.

— Fais attention à toi.

— Ce que tu veux. Quand tu veux. Où tu veux.

L'inspecteur referma la portière, enclencha une vitesse et sortit du parking du bâtiment dans lequel il travaillait depuis dix-huit ans.

Soudain, Bettinger se retrouva à la maison. Il ne se rappelait pas le trajet, ni aucun détail sur le retour comme des arrêts ou des virages, mais lorsqu'il regarda à travers son pare-brise, il vit qu'il était arrivé à destination.

La grosse berline monta lentement l'allée vers la maison beige de cinq pièces où l'inspecteur et sa femme vivaient depuis la naissance de leur premier enfant. La façade devint de plus en plus grande jusqu'à ce qu'il ne puisse rien voir d'autre.

Les deux enfants étaient à l'école, et Bettinger savait qu'il allait devoir parler à sa femme avant leur retour. Il coupa le contact, et la quiétude qui suivit était comme une migraine.

Tout à coup, l'inspecteur marchait vers sa maison, les clés à la main, mais sans avoir pris le carton d'objets personnels qu'il avait rapporté du bureau. Trois marches de pierre modifièrent son altitude et bientôt il fut devant la porte, où il manipula serrures et verrous. Puis il pénétra dans son salon climatisé, se débarrassant du même coup de l'ombre circulaire que le soleil avait coincée entre ses pieds.

— Jules ?

— C'est moi.

Des pas légers se firent entendre dans le salon, et Bettinger se retourna. Alyssa Bright, sa femme, approchait. C'était une femme noire qui avait un teint caramel, de profondes fossettes, de grands yeux, un petit nez et des cheveux qui étaient une touffe d'aigrettes et de tortillons de taille moyenne. Son jean déchiré était constellé de peinture bleu roi, comme le bout des doigts de sa main gauche, son T-shirt marqué Sierra University et son menton volontaire, qu'elle avait à l'évidence frotté tout en examinant son œuvre.

— Tout va bien ? demanda la femme, en jetant un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur.

— J'ai été suspendu pour une connerie de merde, et la seule manière dont je peux éviter la mise à pied, c'est d'être muté dans le Missouri.

Alyssa était abasourdie.

Quelques instants plus tard, elle traversa la pièce sur ses pieds nus et prit les mains de son mari dans les siennes.

— C'est irrévocable ?

— Ouais. Le nom de la ville, c'est Victory. (Bettinger ricana.) Pense au pire bidonville que tu aies jamais vu, chie dessus pendant quarante ans et tu auras une idée de ce à quoi ça ressemble.

Alyssa réfléchit à la tonne d'informations que son mari venait de lâcher sur le sol du salon.

— J'ai passé un peu de temps dans le Missouri quand j'étais enfant, fit-elle remarquer sans aucune tendresse dans la voix.

L'inspecteur regarda sa femme dans les yeux.

— On fera ce que tu voudras, ce que tu penses être le mieux pour les enfants.

— C'est gentil de dire ça. (Alyssa lui serra les mains.) Y a-t-il une ville correcte près de Victory ? Un endroit sûr où on pourrait s'installer ?

— Stonesburg. À cent vingt kilomètres.

— Et il y a une route digne de ce nom entre Stonesburg et Victory ?

— Ouais.

— Vitesse limitée à... ?

— Ça varie, mais essentiellement quatre-vingt-dix.

— Autrement dit, tu aurais une heure et demie de route dans chaque sens ?

— C'est à peu près ça.

Alyssa frotta son menton exactement à l'endroit où elle avait précédemment badigeonné la peinture bleue.

— Allons sur internet voir à quoi ressemble Stonesburg.

— Si tu veux.

— Je suis mobile. Karen n'aime pas sa nouvelle école et ce serait bien que Gordon ait des amis un peu plus corrects. (Alyssa commença à se diriger vers le bureau.) Il faut qu'on regarde quelles sont nos options.

Convaincu d'avoir épousé la femme la plus charmante et la plus pragmatique du monde, Bettinger déposa un baiser sur sa bouche et passa un bras autour de ses épaules, qui se trouvaient une douzaine de centimètres en dessous des siennes.

Le couple entra dans le bureau.

Alyssa appuya sur un interrupteur, et un lampadaire projeta de la lumière sur un bureau où trônait un ordinateur.

— Tu es un vrai bébé dès qu'il fait froid, dit-elle à son mari, il faudra que tu empiles les couches. Beaucoup de couches. Caleçons longs et maillots de corps. Gants et pulls. (Elle alluma l'unité centrale.) Des chaussettes. Des cache-oreilles.

— Je déteste déjà cet endroit.

L'ordinateur se mit à bourdonner, et aux oreilles de Bettinger, on aurait dit un blizzard.

Panneaux décapités

Il restait une mince tranche d'obscurité. C'était l'heure des livreurs de journaux, des travailleurs de nuit et des barjos méconnus. Portant une parka bleue, un pantalon en velours côtelé marron et des gants, Bettinger sortit un break jaune d'un garage pour deux voitures à Stonesburg, Missouri. Sa grosse berline verte était morte après six jours de froid (on aurait dit une prophétie), et comme l'essentiel de l'argent du ménage était bloqué dans la maison en Arizona et en obligations, l'inspecteur avait été forcé de s'acheter un véhicule de remplacement bon marché. Ce manque de fonds disponibles avait aussi affecté la qualité de leur nouveau logement, qui était petit et couleur saumon. Bettinger ne trouvait pas réjouissante l'idée de signer un acte d'achat immobilier dans le Missouri, mais si leur maison dans le sud se vendait, la famille s'installerait dans une maison plus agréable et il achèterait une voiture qui ne ressemblerait pas à un condiment.

Serrant la mâchoire de manière à ce que ses dents ne claquent pas, l'inspecteur monta le chauffage au maximum, franchit la bordure d'herbe couverte de givre, tourna le volant et parcourut les rues noires de la banlieue jusqu'à arriver à l'autoroute. Le ciel nocturne couleur lavande le regardait sans sympathie tandis qu'il fonçait vers le nord.

Bettinger fit défiler les stations de radio locales et apprit des trucs sur Jésus, qui semblait être particulièrement courroucé dans le Missouri. Un prédicateur parla de toute-puissance et l'inspecteur lui coupa le sifflet au milieu d'une phrase pour pouvoir rouler dans le froid sans être persécuté. Le poste qui était fourni avec la voiture ne lisait que les cassettes, il allait devoir s'en acheter quelques-unes pour ses trajets quotidiens. (Gordon avait l'air de croire que les cassettes – comme les disques vinyles – faisaient leur retour, mais Karen s'était totalement désintéressée de ce format.)

Bettinger continua vers le nord. Les quelques voitures qu'il croisa sur la route étaient conduites par des créatures voûtées sans visage.

Une heure passa.

Une lumière dorée éclairait le bord de l'horizon est lorsque l'inspecteur aperçut un panneau tordu et troué d'impacts de balles qui lui indiqua : SORTIE 58 : VICTORY. Il poussa sa voiture vers la rampe de

sortie et contempla ce qui s'étendait de l'autre côté de la barrière de sécurité : une vaste métropole grise qui ressemblait à un égout retourné.

Quelque chose gronda au fond des tripes de Bettinger.

La voie tourna brusquement et il imprima au volant un mouvement dans le sens inverse des aiguilles d'une montre, suivant la courbe de la route. Des cailloux rebondirent bruyamment derrière lui.

Devant l'inspecteur, en bas d'un dénivelé marqué se trouvait l'entrée béante d'un tunnel. Les phares du break dardèrent leur faisceau dans les ténèbres et, l'instant d'après, le véhicule fut englouti.

Les muscles des épaules de Bettinger se tendirent tandis qu'il avançait dans le tunnel. À l'autre bout se découpait la silhouette d'une forme humaine dressée au bras droit anormalement long. L'inspecteur ralentit, et il devint clair que le type asymétrique tenait une batte de base-ball.

Arrêtant la voiture, Bettinger jeta un coup d'œil dans le rétroviseur et vit un second individu – un type noir en pardessus qui se tenait à vingt-cinq mètres derrière le break. Un tuyau métallique sortit de sa manche droite et cogna bruyamment contre la pierre.

Les trolls s'approchèrent du véhicule qui ronronnait. Les feux rouges et les phares blancs transformaient leurs yeux en pierres précieuses étincelantes.

— Sors de la voiture, dit le gars avec la batte de base-ball.

Bettinger sortit son arme du holster qui était posé sur le siège passager, puis descendit sa vitre.

— Je suis officier de police.

— Y a pas de policier qui roule dans une voiture comme ça, fit remarquer le troll qui tenait le tuyau. Ridicule.

— J'ai une preuve, regardez. (Bettinger brandit son semi-automatique.) Neuf balles.

Les trolls restèrent cois.

— Elles sont du genre difficiles à voir, ajouta l'inspecteur, mais je suis sûr que vous les sentirez passer.

— Pas la peine, dit celui qui tenait la batte. On déconne, c'est tout.

— Lâchez vos armes et éloignez-vous.

Les trolls disparurent dans les ténèbres.

— Et pas question que je vous retrouve ici la prochaine fois que je passe.

La menace de Bettinger résonna dans le tunnel comme la voix d'une créature divine.

— On se rappellera la voiture, c'est sûr, répondit l'un des trolls.

L'inspecteur reposa son arme sur le siège passager et accéléra. Le froid se déversait par la fenêtre ouverte, brûlant sa peau tandis qu'il parcourait la fin du tunnel.

Bettinger sortit sans encombre et poursuivit sa route sous le ciel couleur lavande, jusqu'à arriver à un feu rouge, où il s'arrêta. Il remonta la vitre et chercha des panneaux.

Accrochée à un poteau sur le côté droit de la route se trouvait une planche en bois sur laquelle il était écrit BIENVENUE À VICTORY. De l'excrément humain avait été badigeonné sur le message d'accueil.

— Classe.

Un coup d'œil au panneau tordu sur le coin opposé l'informa qu'il était arrivé à une rue appelée "J'vous Emmerde" – qu'il ne se rappelait pas du tout avoir vue sur le plan. Le feu passa au vert, il accéléra, poursuivant sa descente. D'innombrables immeubles délabrés et noirs de charbon défilèrent, ainsi que plusieurs rues sans nom.

Complètement perdu, l'inspecteur gara le break le long du trottoir, plongea la main dans la boîte à gants et sortit la carte de Victory qu'Alyssa et lui avaient trouvée sur internet. Le document avait été imprimé sur du papier plutôt que sur du papyrus, ce qui les avait laissés perplexes.

Quelque chose bougea au coin de son œil.

Saisissant son arme, Bettinger regarda en direction du sud. Un grand type dans une parka à capuche qui lui cachait le visage émergeait d'un immeuble voisin.

L'inspecteur baissa sa vitre et examina l'étranger.

— Bonjour.

— Vraiment ?

Bettinger pointa un doigt vers un poteau qui avait été décapité.

— Quel est le nom de cette rue ?

— Z'êtes perdu ou quoi ?

— J'essaie de trouver Darren Avenue.

Les épaules du spectre à capuche se voûtèrent dans un mouvement désinvolte.

— Et alors ?

— S'agit-il de Darren Avenue ?

Quelqu'un hurla quelque chose et l'étranger baissa la tête comme si une balle arrivait droit sur lui.

— Vous pourriez faire attention ! hurla-t-il à l'intention du trottoir d'en face. Y a des gens qui essaient de dormir !

Bettinger regarda dans l'autre direction. Sur le perron opposé se trouvait une personne âgée toute pliée en deux qui portait des maniques et trois robes de chambre empilées. La vieille dame ramassa un affreux chat – qui planta ses griffes dans les couches de tissu, sans effet – et cria :

— J'étais juste en train de chercher mon petit...

— Vos gueules, tous ! conseilla une troisième personne invisible. Ou je descends et je vous fais taire !

Le félin récalcitrant disparut dans une embrasure sombre, et l'inspecteur reporta son attention sur l'apparition encapuchonnée.

Une main pâle couverte de lésions gesticula en désignant le break.

— Vous l'avez eu pour votre permis ?

— Pour ma Bar Mitzvah.

Un gloussement doublé de buée s'échappa de la capuche et, quelques instants plus tard, le spectre montra le carrefour.

— Ça, c'est Leonora. Darren, c'est la suivante. Du moins, c'était comme ça, avant.

— Merci.

Bettinger remonta la vitre, enclencha une vitesse et poursuivit son tour des banlieues ravagées, évitant la plupart des pigeons morts qui se trouvaient sur la chaussée. Après avoir roulé un quart d'heure sur Darren, il arriva sur la grande artère à quatre voies qu'une goule perverse avait nommée Summer Drive.

S'étant à nouveau repéré, l'inspecteur repartit vers le nord. La route était presque déserte, et les seuls véhicules qui circulaient étaient des engins déglingués qui ressemblaient à des barges et des voitures rutilantes comme des jouets. Il constata qu'à mesure qu'il s'enfonçait dans Victory, les immeubles abandonnés étaient remplacés par des bâtiments habités couverts de ferraille. Un grand panneau sur le côté est de Summer Drive affichait une publicité dans laquelle une femme blanche souriante parlait dans son téléphone portable, ignorant délibérément les organes génitaux dessinés à la bombe qui menaçaient son intégrité physique. Le break avait franchi le champ de ruines de la grande banlieue et entraînait dans une zone d'extrême pauvreté.

Bettinger jeta un coup d'œil à sa carte et à un panneau, s'assurant

de sa position, et mit son clignotant. Tournant le volant vers la gauche, il mena sa voiture sur la 56^e.

Le break passa devant LONNIE, PRÊTEUR SUR GAGES, CHÈQUES : ENCAISSEMENT IMMÉDIAT, une épicerie appelée BIG SHOP, un endroit sinistre qui ressemblait à des pompes funèbres, LE BINGO BAPTISTE, et LA GARGOTE DE CLAUDE. Et au bout du pâté de maisons du côté nord se trouvait un haut bâtiment en béton avec un drapeau américain et un panneau gravé sur lequel on lisait COMMISSARIAT DE POLICE DU GRAND VICTORY. L'édifice était étincelant et propre.

Bettinger trouva qu'il ressemblait à un bunker de la Seconde Guerre mondiale.

Tournant son volant, il entra sur le parking et glissa la petite voiture dans une grande place. Il jeta un coup d'œil sur le tableau de bord et se rendit compte qu'il avait vingt minutes d'avance, ce qui ne le surprit pas outre mesure, puisqu'il s'était accordé beaucoup de temps supplémentaire pour atteindre sa destination.

L'inspecteur coupa le moteur, accrocha son holster à sa ceinture et rangea son pistolet dans son étui. Se tendant pour affronter l'épreuve, l'homme venu du Sud-Ouest sortit du break. Le froid entailla ses vêtements et attaqua sa peau.

Maudissant la faiblesse du soleil, Bettinger ferma la portière, donna un tour de clé et se dirigea vers l'entrée du commissariat, constituée de verre réfléchissant semblable à celui qui servait à cacher les yeux des flics à moto.

Au moment où il tendait le bras pour attraper la poignée, son reflet s'éloigna brusquement de lui pour laisser place à deux hommes dans la quarantaine qui sortaient. L'un était un rouquin empâté habillé en bleu avec le bras gauche en écharpe, et l'autre était un Asiatique émacié au visage grêlé de petite vérole, vêtu d'un costume noir corbeau.

Le Blanc pointa un index sur le break en sortant.

— Le parking des visiteurs, c'est derrière.

— J'ai un badge.

Un regard subtil fut échangé entre les deux hommes, que l'inspecteur ne sut interpréter. Ces gars-là se connaissaient bien.

— Jules Bettinger, dit l'homme de l'Arizona en tendant la main. Je viens d'être muté ici.

— Je parie que ça vous réjouit. (Le rouquin attrapa l'appendice tendu et lui imprima un mouvement de levier.) Je m'appelle Perry.

Bettinger lâcha la main blanche et saisit celle qui appartenait à

l'Asiatique.

— Huan.

— Ravi de vous rencontrer.

Le type au visage grêlé haussa les épaules. Son regard était lointain.

Quelques hochements de tête discrets de plus, et le duo s'engagea sur le parking. Bettinger poursuivit sa route vers l'entrée aux parois réfléchissantes. En plus de son reflet, il vit Perry montrer du doigt le break jaune.

— Quand même, vous feriez mieux de garer ça derrière.

— Ou au bord d'un précipice, proposa Huan.

Poussant la porte, Bettinger entra dans le commissariat. Son visage continuait à émettre de la buée.

— Puis-je vous aider ? demanda une jeune femme noire qui était assise à un grand bureau au milieu de la salle d'accueil, portant un bonnet blanc, une parka orange et une paire de mitaines.

Debout à côté de la seule porte intérieure se tenait un agent armé, en pardessus de laine et écharpe.

— Le chauffage est en panne ? demanda l'inspecteur.

— Non. Qu'est-ce que je peux faire pour vous ?

Tout en exhalant une volute de buée, Bettinger s'approcha de la réceptionniste. L'homme en faction remarqua à peine sa progression.

— Je suis l'inspecteur Jules Bettinger. On m'a muté dans ce département.

— Le capitaine Zwolinski n'est pas encore arrivé, mais vous pouvez attendre juste là...

La jeune femme lui indiqua une chaise en métal froid comme si c'était un objet sur lequel un être humain pouvait s'asseoir.

— Je vais rester debout.

La réceptionniste fit la grimace.

— Est-ce que le chauffage est en marche ? demanda Bettinger.

— Un peu.

— Pourquoi seulement un peu ?

— Le capitaine m'a dit de le régler à 7°.

L'inspecteur eut une hésitation.

— Celsius ?

— Pour lui, un commissariat de police n'est pas censé être un endroit confortable. (La jeune femme frotta ses mitaines.) Ça oblige vraiment les gens à bouger pendant l'hiver.

La sentinelle frigorifiée battait des bras comme un pingouin.

Bettinger pensa à l'Arizona.

— Je m'appelle Sharon, annonça la réceptionniste. Comment dois-je vous appeler ?

L'inspecteur savait qu'il devait avoir les idées claires lorsqu'il travaillait, pas l'esprit encombré d'anecdotes futiles sur le petit ami ou le hamster apprivoisé de quelqu'un d'autre.

— Je réagis assez bien à "Inspecteur Bettinger".

Une grimace digne d'un personnage de dessin animé déforma le visage de Sharon.

— OK.

L'inspecteur fourra ses mains gantées dans ses poches et s'approcha d'une fenêtre semi-réfléchissante qui offrait une vue du parking, du Bingo Baptiste et du bâtiment qui ressemblait à des pompes funèbres. De la vapeur s'échappait de sa bouche et venait embuer la vitre.

— Inspecteur Bettinger ? demanda la réceptionniste en exagérant toutes les syllabes de son nom. Voulez-vous un café ?

Un reflet sombre et frissonnant hocha la tête.

— Avec plaisir.

Sharon se leva, contourna le bureau et disparut par la porte. Sa voix privée de corps demanda.

— Du lait ? De l'édulcorant ?

— Non merci.

Quelques instants plus tard, elle revint, apportant un gobelet qui émettait plus de fumée que le chaudron d'une sorcière.

— J'ai jamais vu une peau aussi noire, dit-elle en lui tendant le café. Aussi noire que ça.

Bettinger accepta la boisson, qui sentait bon et dégageait de la chaleur.

— On dirait... le fond de l'espace, ajouta Sharon en repartant vers son comptoir. Sans les étoiles.

6

Le capitaine Zwolinski

Bettinger contempla Victory à travers la vitre tout en buvant son café. À 9 heures moins trois, une berline de luxe bleue qui ressemblait à un porte-avions se rangea sur le parking en occupant deux places. La portière côté conducteur s'ouvrit et un type blanc immense, aux épaules larges, dont les bras étaient aussi gros que les cuisses d'un joueur de foot, attrapa un blazer à carreaux posé sur le siège passager et sortit du véhicule. Un coude puissant claqua la portière et le bruit traversa la 56^e et revint après avoir rebondi en écho sur les pompes funèbres. Tout en marchant à grands pas vers le commissariat, l'homme se grattait la tête, couverte d'une épaisse toison argentée, et essuyait la sueur qui luisait sur une surface bosselée qui comportait une paire d'yeux, une poignée de taches de rousseur et un nez qui ressemblait à un tubéreux.

Bettinger se dit que le titan devait se nourrir de briques pas cuites.

— Voilà le capitaine, dit Sharon.

En entendant cela, la sentinelle cessa de battre des bras.

Le capitaine Zwolinski agita sa main libre et la porte recula comme si elle était à la fois vivante et effrayée. Entrant dans le hall, le capitaine examina Bettinger.

— Quand ils m'ont dit que vous étiez noir, ils ne plaisantaient pas.

— C'est gentil de...

— Vous êtes presque violet. (Le capitaine fonça comme un météore vers la porte intérieure.) Suivez.

Bettinger suivit.

Zwolinski jeta sur le bureau d'accueil une barre de chocolat qui glissa jusqu'à s'arrêter contre un gros téléphone blanc.

— Ces saloperies vont vous pourrir les dents.

Sharon sourit tout en attrapant le cadeau.

— Merci.

— Je vous ai prévenue.

La sentinelle ouvrit la porte.

— Bonjour.

— Pas aujourd'hui.

— Vous l'aurez la prochaine fois.

Bettinger remarqua les marques sur les grosses mains de Zwolinski lorsqu'il le suivit dans la pièce suivante. Là, des lumières fluorescentes bourdonnantes étaient accrochées sur de longs câbles et éclairaient un grand espace blanc où documentalistes et agents travaillaient, tapaient, murmuraient et distribuaient des données entre des bureaux tous différents. Une fenêtre étroite était percée en haut de chacun des murs, encadrant un morceau de ciel couleur lavande.

— Je vais boxer avant de travailler, expliqua le capitaine tout en emmenant l'inspecteur à l'autre bout de la salle principale. Les lundis, mardis, jeudis et vendredis si je trouve un adversaire digne de ce nom.

— Vous aimez bien l'uppercut du gauche, on dirait.

Tout en avançant vers le mur du fond, Zwolinski sourit.

— Déjà en train de chercher des indices, on dirait.

— Je n'ai pas trouvé de bouton off.

— J'aime bien ce qui sort de votre bouche.

Bettinger examina l'assemblée, composée d'un groupe panaché d'à peine plus de vingt personnes. Tout le monde travaillait.

— Regardez où vous mettez les pieds.

Les deux hommes montèrent sur une estrade où trônaient un très grand bureau et une fontaine à eau en fonte qui donnait l'impression de sortir tout droit d'un film muet.

— Depuis que j'ai installé ça, les gens boivent moins. (À l'aide d'un doigt recourbé, le capitaine ramassa une chaise métallique et la posa devant son bureau.) Ça fait gagner du temps aux deux bouts, à l'entrée, à la sortie.

Zwolinski se posa sur une chaise en bois, et Bettinger aplatit son postérieur contre le carré de métal froid qu'on lui proposait.

— Enlevez donc votre manteau, si vous voulez.

— Non merci.

La réponse du détective avait des allures de manifeste.

— Comment vous vous plaisez, dans le Missouri ? (Le capitaine leva une paume qui aurait pu arrêter un camion.) N'entrez pas dans les détails – vous avez déjà neuf affaires.

— Je vous en prie, n'hésitez pas à me poser la question suivante.

— OK. (Zwolinski cogna ses immenses mains l'une contre l'autre.) Il y a quelque chose qu'il faut que vous compreniez. Quelque chose qui pose les contraintes et définit la manière dont nous fonctionnons ici.

Bettinger hocha la tête.

— La plupart des villes de ce pays ont un policier pour cinq cents civils, poursuit le capitaine. C'est la moyenne... même si une grande ville comme New York est plus près de un flic pour deux cent cinquante civils. (Il fit un geste pour englober toute la pièce.) Nous avons vingt-quatre gars avec des badges, y compris vous et ceux qui par hasard seraient en congé aujourd'hui.

“D'après le recensement le plus récent, la population de Victory est de vingt-six mille personnes. Alors, nous sommes un peu en dessous de ce qu'on considère comme le ratio acceptable le plus faible dans ce pays – un flic pour mille personnes.

L'inspecteur avait déjà vu ces chiffres qui donnaient à réfléchir dans le fichier que son précédent patron lui avait donné.

— On dirait que vous étiez au courant, fit remarquer Zwolinski. Mais ce n'est pas tout à fait précis, non plus, puisqu'il y a, d'après les estimations, entre six et dix mille personnes qui vivent dans des zones abandonnées – y compris les égouts – qui n'apparaissent pas dans ces relevés.

L'inspecteur se mit à imaginer la vie dans un égout de Victory.

— Alors, poursuit le capitaine, cela donne à chaque agent de ce commissariat environ quatorze mille personnes. Mais ce n'est pas le pire. Environ soixante-dix pour cent des hommes entre dix-huit et quarante-cinq ans à Victory ont un casier judiciaire. Et il y a fort à parier que ceux qui vivent dans les zones abandonnées et les égouts font monter ce nombre à quatre-vingts pour cent. Un huit suivi d'un zéro, donc...

Bettinger fit la grimace.

— Bon, les chiffres sont effrayants. (Zwolinski fit craquer les jointures de ses doigts.) Chaque agent dans ce commissariat est responsable d'au moins sept cents criminels, parmi lesquels quatre à cinq cents ont commis des actes violents.

L'inspecteur se demanda si sa famille ne devrait pas vivre à plus de cent vingt kilomètres de Victory.

— Voilà le tableau, dit le capitaine, et il faut que vous le gardiez bien en tête lorsque vous décidez à quelles affaires vous consacrez du temps. Sauver la vie de personnes innocentes est plus important

qu'empêcher des gangs de se tirer dessus. Empêcher des gangs de se tirer dessus est plus important que mettre en prison un dealer. Mettre en prison un dealer est plus important qu'attraper un voleur de voitures. Ne tapez pas les mouches quand il y a un putain de frelon qui se balade dans la pièce.

— Compris.

Bettinger était réconforté par le fait d'avoir un patron qui était un policier sensé plutôt qu'un bureaucrate.

— Il y a trois choses qui permettent de boucler les affaires : le travail, la chance et le coefficient de crétinerie des délinquants. On ne peut contrôler que le premier, et très souvent, il ne suffit pas. Et comme vous aurez toujours, toujours, plus d'affaires que vous ne pourrez en traiter, la décision la plus importante que vous prendrez, ce sera quelles affaires vous attaquez.

— Je sais définir des priorités, répondit l'inspecteur.

— Votre coéquipier est rétif. (Le capitaine pointa un doigt vers l'autre bout de la pièce.) Le grand Noir avec les pansements.

Bettinger regarda dans la direction indiquée. Assis à un bureau posé de travers se trouvait un très grand type noir bien bâti avec un costume vert olive, un nez comme un taureau, et de la gaze blanche sur le visage et le cou. Ses petits yeux étaient rivés sur un ordinateur qui avait survécu aux années 1990.

— Il s'appelle Dominic Williams.

Bettinger regarda son patron.

— Rétif ?

— Il a enfreint des lois et a été malmené dans les journaux, alors je les ai réprimandés, son coéquipier et lui – rétrogradés au rang de sergent. Je pense, j'espère, que Dominic est une mouche et pas un frelon. Vous voyez la différence ?

— Une mouche pique un paquet d'herbe après une saisie. Un frelon fabrique des preuves, extorque de l'argent à des civils et descend les gens qu'il n'aime pas.

— Exactement. (Zwolinski gratta sa toison argentée.) Je n'ai pas l'impression que vous soyez un connard.

— Donnez-moi le temps.

— Vous êtes avec lui. Ne lui passez rien, même pas des trucs de mouche.

— Je serai implacable.

— Parcourez ça. (Le capitaine désigna une pile de dossiers qui

formait un tas de presque quinze centimètres de haut.) Commencez par celui du dessus – un meurtre qui s’est transformé en actes multiples de nécrophilie.

L’inspecteur se pencha et prit les documents.

— Celui qui a fait ça n’est pas du genre à rentrer auprès de sa femme pour un petit missionnaire deux fois par semaine.

— Exact. (Zwolinski fit un geste vers le sol.) Mettez-vous au travail.

Merci pour l'épilogue

Chargé de dossiers qui pesaient plus lourd qu'un déjeuner, Bettinger se dirigea vers Dominic Williams. Les agents à côté desquels il passait étaient si absorbés par leur travail qu'ils ne parurent même pas remarquer son ombre effleurer leur bureau. Bientôt, l'inspecteur parvint à destination, et il coinça le paquet de documents sous son bras gauche, ôta ses gants et tendit la main droite.

— Jules Bettinger.

Dominic regarda l'appendice tendu comme s'il était susceptible de cracher du venin.

— Vous êtes un vrai enquêteur ou vous venez des Affaires internes ?

— Option 1.

— On dirait que vous êtes allé à la fac.

La remarque n'était pas un compliment.

— Et au lycée.

— Vous êtes noir comme une putain d'éclipse. L'inspecteur baissa sa main et lâcha sa pile de dossiers sur le bureau du grand gaillard.

— Qu'est-ce que vous avez sur Elaine James ?

— Qui ça ?

— La victime de meurtre trouvée dans un magasin sur Ganson Street. Sodomisée post-mortem. Plusieurs fois.

— Blanche, la nana ?

— Ouais.

Le front de Dominic se plissa, et les pansements sur son visage migrèrent vers son centre. Son processus de pensée semblait activer beaucoup de muscles.

— Vous avez autre chose que sa couleur de peau ? demanda Bettinger.

Le grand gaillard haussa les épaules.

— Vous avez vu le corps ?

— Ouais.

Dominic désigna le dossier.

— Seulement les photos ?

— Y en a un paquet.

— Allons à la morgue.

— Allez-y. Moi, je suis là-dessus...

Le grand gaillard tapa sur son ordinateur, qui montrait les photos d'identité judiciaire de deux jeunes racailles blanches.

Bettinger tapota sur le dossier Elaine James.

— Notre priorité, c'est ça.

— "Notre" ? On est fiancés ?

— Le capitaine Zwolinski nous a collés ensemble. Et histoire que tout soit bien clair, vous êtes sergent et je suis inspecteur.

La fureur étincela dans les petits yeux de Dominic, et Bettinger s'attendit presque à le voir lui asséner un coup de poing.

Quelques instants plus tard, le grand gaillard retrouva son calme et secoua la tête.

— C'est que le négro, il fait dans la provoc.

— Vous savez où est la morgue ?

— Je sais où est la putain de morgue. Je travaille à Victory depuis...

— Éteignez votre ordinateur et partons.

Bettinger fourra à nouveau ses mains dans ses gants, attrapa le dossier Elaine James et partit vers la sortie, suivi de son nouveau coéquipier.

Le grand gaillard s'installa au volant de sa voiture de luxe gris métallisé tandis que l'inspecteur refermait la portière passager. Le véhicule sortit du parking en ronronnant.

— Je ne vais même pas commenter, fit remarquer Dominic en passant devant le petit break jaune.

La voiture grise fonça sur la 56^e et tourna vers le sud sur Princess Drive, une large rue parallèle à Summer, mais qui était en bien pire état. Aucun des deux hommes ne parla pendant le trajet qui dura une vingtaine de minutes. Bientôt, le véhicule s'arrêta sur le parking de l'Hôpital Saint Jean-Baptiste du Grand Victory, qui était un grand bâtiment couleur vert menthe. Trois minutes de marche amenèrent les

deux hommes à un hall de la même couleur, un lieu habité par des employés obèses, des vieux acariâtres où régnait une puissante odeur d'urine. Le duo avança jusqu'à une rangée d'ascenseurs, et tandis que Dominic enfonçait un bouton craquelé du bout de l'index, Bettinger remarqua les neuf trous de balle dans le plafond directement au-dessus du comptoir de l'accueil.

Une sonnerie retentit et une vieille femme hispanique en blouse d'hôpital sortit à pas lourds de la cabine en poussant un trépied métallique sur lequel étaient accrochées deux poches d'un liquide vaguement rose. Le grand gaillard passa à côté d'elle, ainsi que l'inspecteur, qui se retourna et vit le dos dénudé de la patiente.

Dominic appuya sur le bouton correspondant au sixième et la porte se referma, grinçant dans ses vieilles rainures. Puis l'ascenseur se propulsa vers le haut.

Bettinger attrapa une balustrade et retrouva son équilibre.

— La morgue est au sixième ?

— Non. J'veux juste passer voir ma grand-mère.

— J'aurais jamais dit ça de vous.

— Que j'serais du genre à aller voir ma grand-mère ?

— Que vous seriez du genre à en avoir une qui veuille que vous passiez la voir.

— Connard.

— La morgue est au sixième ?

Le grand gaillard hocha la tête, et la sonnerie retentit.

Ensemble, les policiers sortirent de l'ascenseur et suivirent un couloir couleur vanille mal éclairé, dont le sol était plissé. Bettinger trébucha sur un pli dans le linoléum et retrouva vite son équilibre.

Une courbure apparut sur le menton de Dominic.

— Attention au sol.

— Merci pour l'épilogue.

Le duo traversa trois zones éclairées et s'arrêta devant une porte en bois fermée, qui portait une plaque sur laquelle il était écrit : MEREDITH WONG. Pas une lettre ne suivait le nom de la femme, et Bettinger émit l'hypothèse peu réjouissante que la personne qui s'occupait des cadavres dans cette ville au taux de meurtres terrifiant était un coroner et pas un médecin légiste.

— Quoi ? demanda une femme tout à fait hostile.

Le grand gaillard ouvrit la porte et entra, suivi de son coéquipier.

Perchée sur un tabouret derrière une haute table se trouvait Meredith Wong, une Asiatique bien en chair qui arborait une blouse et des sourcils froncés.

— Prenez rendez-vous comme tout le monde, dit-elle tandis qu'un type caché dans un costume de monstre en caoutchouc poursuivait une blonde sur l'écran d'un téléviseur noir et blanc.

— Vous n'avez pas l'air très occupée, dit Dominic en montrant le film.

— C'est ma pause.

— Prenez-la plus tard.

— Foutez le camp de mon bureau.

Bettinger s'interposa et tendit la main au coroner.

— Je suis l'inspecteur...

— Prenez rendez-vous.

— Nous sommes en mission officielle, nous avons besoin de voir le corps d'une victime de meurtre.

— Et moi je regarde un monstre qui poursuit une fille dans le bayou et j'ai besoin de voir si elle va se faire bouffer.

Bettinger ravala son agacement et concocta une réponse polie.

— À quelle heure devrions-nous revenir ?

Meredith Wong évalua les capacités du monstre en caoutchouc.

— Dans une heure.

Tandis que les policiers quittaient la pièce, la blonde hurla et le coroner gloussa.

Bettinger traversa le hall de l'hôpital en direction d'un distributeur automatique qui donnait l'impression d'avoir été attaqué par un jaguar. Il s'arrêta devant et scruta ses entrailles, qui étaient vides, à l'exception de quelques barres de céréales enrichies en fibres. L'estomac gargouillant, l'inspecteur lança un coup d'œil au grand gaillard, qui se trouvait à l'autre bout du hall, dans un canapé en vinyle, en train de composer un SMS sur son téléphone portable.

— Ce restau, il est potable ?

— Quoi ? fit Dominic sans lever les yeux.

— Ce restau, Claude, il est potable ?

— Dégueulasse.

— Et vous mangez où, dans le coin ?

— Chez Claude.

— Même si c'est pas bon ?

— Ils ont deux plats qui vous tueront pas.

— Lesquels ?

Le grand gaillard haussa les épaules.

Enfilant ses gants, Bettinger se dirigea vers la sortie.

— Allons-y.

— Laissez-moi finir ça.

— Maintenant, Sergent. Il faut que nous soyons de retour pour notre rendez-vous avec Wong.

Dominic continua à taper tout en se décollant du canapé.

— Bettinger prend deux T, non ?

— Ouais.

— “Tête de Cul”, y a des tirets ou pas ?

Les deux policiers sortirent de l'hôpital, montèrent dans la voiture grise, partagèrent dix-huit minutes de silence motorisé et s'arrêtèrent devant La Gargote de Claude. Tout en approchant du bâtiment trapu du café-restaurant, Bettinger regarda à travers la vitre et aperçut une vitrine tournante contenant des gâteaux, six clients voûtés et beaucoup de sièges vides. Une cloche tinta lorsqu'il ouvrit la porte.

— Une table pour deux ? demanda une aimable femme blonde d'un mètre quatre-vingt qui ressemblait à une coureuse de marathon.

— Nous ne mangerons pas ensemble, répondit l'inspecteur.

Dominic contourna son coéquipier pour se diriger vers le fond de l'établissement.

— Je serai à l'endroit habituel.

La serveuse emmena Bettinger à un box dans un coin, et il s'assit sur un revêtement à carreaux fendu avant de se voir donner une carte.

— Je m'appelle Chris, dit la femme. Voulez-vous boire quelque chose ?

— Du café, s'il vous plaît. Quel est le meilleur plat de la carte ?

— Les crevettes frites. Ou les côtes de porc à l'étouffée avec leur jus de cuisson au café. Beaucoup de gens aiment le pif.

— Le pif ?

Chris tapota son nez.

— Le museau de cochon. Frit. Servi sur un petit pain toasté avec de la sauce barbecue.

Il y eut un événement gargouillant au fond des entrailles de Bettinger.

— Quand on frit un museau, ça devient un pif ?

La femme fit la moue.

— Je viens du Michigan.

— Je vais prendre les côtes de porc.

— Du pif en accompagnement ?

— Pas de pif.

Chris le gratifia d'un sourire généreux et disparut en cuisine.

Trois minutes plus tard, le plat arriva. La quasi-instantanéité de la livraison provoqua des doutes chez Bettinger – le cuisinier devait être un type équipé d'un micro-ondes –, mais lorsqu'il examina le monceau fumant, il lui parut délicieux, à l'œil comme au nez. Son investigation gustative s'avéra par la suite décevante (les saveurs étaient ternes, et le porc était plein de tendons), mais c'était mangeable.

Tandis que l'inspecteur approchait de l'os de sa troisième et dernière côte, la voiture de luxe noire qu'il avait aperçue précédemment devant le commissariat entra sur le parking et déploya ses ailes, révélant le flic rouquin appelé Perry et son contemporain asiatique au visage grêlé, Huan. Les deux hommes pénétrèrent dans le restaurant, se dirigèrent instantanément vers le fond et s'assirent en face de Dominic, qui sirotait un milk-shake au chocolat.

Quelque chose brilla dehors, et Bettinger reporta son attention sur la vitre donnant sur l'extérieur. Une voiture de luxe grise s'était garée sur le parking et son conducteur approchait de la porte. Le gars était un homme blanc à la chevelure argentée, dont le nez était comme le bec d'un charognard, qui portait des lunettes noires et un costume bleu marine. Lorsqu'il passa à côté de la serveuse, l'inspecteur parvint à estimer sa taille, qui ne devait pas dépasser un mètre soixante.

Quelques pas rapides portèrent l'homme de petite taille au fond de la salle ; Dominic glissa sur la banquette pour lui faire une place. Le nouvel arrivant occupa l'espace, pencha la tête en avant, et se mit à parler doucement. Personne ne souriait.

Bettinger sirotait son café, contemplant une rencontre dont il soupçonnait qu'elle avait été organisée par le biais des SMS envoyés par son coéquipier. Presque chaque affirmation énoncée par Dominic ou Perry ou Huan était suivie d'un regard lancé au petit homme, et il était évident que c'était quelqu'un qu'ils considéraient avec déférence.

Un coup d'œil à l'horloge accrochée au mur fit comprendre au détective que son coéquipier et lui devaient retourner à l'hôpital pour leur rendez-vous avec la coroner. Après avoir payé sa note, il se leva et s'avança vers le fond de la salle.

— Sergent Williams.

Le petit homme sortit de la banquette, ouvrant un passage pour Dominic, qui seulement alors fit glisser son postérieur sur le tissu à carreaux. Bettinger adressa un hochement de tête à Perry et Huan.

— Ne tirez pas trop fort sur cette corde de “sergent”, lui conseilla le rouquin empâté, ou au bout de la ligne, il risque d’y avoir un grand blanc.

— Un grand noir, ajouta l’Asiatique au visage grêlé.

Le petit homme planta un couteau dans son café pour le tourner. Son visage était rose et d’un blanc osseux, décoloré par le vitiligo, et ses yeux étaient cachés derrière ses lunettes noires.

— Plus de cuillères ? demanda Bettinger.

Aucune réponse ne fut émise par l’homme à la peau marbrée. Le métal cognait contre la porcelaine tandis qu’il remuait son breuvage noir.

Bettinger se retourna et traversa la salle du restaurant, suivi de Dominic. Une fois dehors, ils avancèrent jusqu’au véhicule gris métallisé.

L’inspecteur examina le reflet du grand gaillard.

— Ce petit gars, c’était votre coéquipier précédent ?

Dominic haussa les épaules.

— Vous avez pas une si bonne mémoire que ça.

Sacrées équipes

Des lumières fluorescentes intermittentes illuminaient le corps nu d'Elaine James, allongé sur une table, que Meredith Wong avait tiré et sorti du mur de la morgue quelques secondes auparavant.

Bettinger examina la victime. Son corps pâle était couvert d'abrasions et d'hématomes iridescents (en particulier autour du cou), et toute la chair avait été arrachée sur ses genoux, dont les rotules presque blanches étaient exposées à l'air. Trônant au milieu de son visage à la bouche béante se trouvait un nez écrasé de la couleur d'une aubergine.

Cette femme de vingt-sept ans était morte dans d'atroces souffrances.

Dominic leva les yeux de l'écran de son téléphone portable.

— Ses implants sont encore carrément épanouis.

— Pourquoi elle est dans les moins ? demanda l'inspecteur.

La coroner fut désarçonnée par la question du policier.

— Pourquoi la maintient-on dans une température négative ? reformula Bettinger. Autrement dit, congelée ?

— Personne n'a encore réclamé son corps. (La femme désigna une courbe affichée sur le mur.) Elle a droit à deux semaines avant la crémation. Procédure standard.

— Il faut que nous... (Quelque chose attira l'attention de l'inspecteur.) Qu'est-ce qu'elle a sous la langue ?

Dominic et Meredith Wong regardèrent la bouche ouverte du cadavre et Bettinger alluma sa lampe-stylo. Le faisceau éclaira des dents pulvérisées et l'extrémité inférieure de sa langue, révélant un tatouage représentant quatre larmes renversées.

— Attendez.

La coroner alla jusqu'à un lavabo, remplit un gobelet en carton d'eau chaude et revint à côté du cadavre. Puis elle colla le gobelet contre la bouche de la défunte.

— Attendez, prévint Bettinger, on ne veut pas craqueler...

Meredith Wong redressa le gobelet, le cadavre siffla, de la vapeur

sortit de sa bouche et de ses narines. La coroner enfila ensuite un gant en latex, saisit la langue et tira. Le sang congelé craqua.

L'inspecteur se pencha plus encore, éclairant avec sa lampe. Tatoué sous la langue d'Elaine James se trouvait un phallus poilu d'où giclaient quatre gouttes en forme de balles.

Meredith Wong contempla le pénis comme si elle était un professeur de mathématiques.

— Hmmm, je n'avais pas vu ça.

Bettinger regarda Dominic.

— Vous avez déjà vu une marque comme celle-ci avant ?

— Non.

L'inspecteur n'était pas convaincu que le grand gaillard disait la vérité.

— Aucune idée de ce que ça peut signifier ?

— Que la bite était son parfum préféré ?

— Restez poli, dit Bettinger. Et prenez une photo avec ce téléphone qui vous occupe tellement.

— Si vous y tenez.

L'inspecteur reporta son attention sur la coroner.

— Nous allons devoir faire une autopsie.

— Parce qu'elle a un tatouage ? demanda Meredith Wong, ennuyée.

— Parce qu'elle a été assassinée. (Bettinger laissa ces derniers mots se graver dans la tête de la femme.) Il faut que nous récupérions des indices avant que vous l'incinériez.

— J'ai déjà prélevé du sperme dans son vagin et son rectum, et la cause de la mort est connue. (La coroner pointa un doigt sur l'indentation iridescente d'un bleu-noir qui entourait le cou de la victime.) Elle a été asphyxiée.

L'inspecteur était surpris que la femme connaisse un mot si compliqué.

— Vous avez déjà effectué des autopsies légales ?

— Bien sûr. Qui d'autre le ferait ?

Bettinger se dit "un médecin légiste qualifié", mais il n'émit pas à haute voix sa provocante réponse.

— Quand le corps peut-il être prêt pour l'autopsie ?

— Demain matin.

— Quelle heure ?

— Dix heures et demie.

Dominic leva la tête.

— Il n'y a pas de films ?

— Taisez-vous. (Bettinger se tourna vers Meredith Wong.) Nous serons là à 10 heures et demie.

— Disons plutôt 11 heures.

Bettinger parcourut le dossier Elaine James tandis que l'ascenseur les emmenait, son coéquipier et lui, jusqu'au rez-de-chaussée. Il repéra l'adresse :

— On va au 624 Ganson Street.

— C'est là qu'ils ont trouvé le corps ?

— Vous avez été inspecteur, vous. Vous avez une idée de l'endroit où ça se trouve, Ganson Street ?

— Non, mais mon chauffeur sait.

L'ascenseur émit une sonnerie comme celle marquant la fin d'un match de boxe, et les policiers entrèrent dans le hall, où un vieil homme noir était en train de secouer le distributeur à coups de pied dans un vain effort pour libérer une barre aux fibres.

Dominic sortit quelques quarts de sa poche et les donna au vieux, qui était trop furieux pour le remercier.

Un grand logicien

La voiture grise fonça vers l'ouest sur la 56^e. Vingt minutes plus tard, elle avait fait passer ses deux passagers silencieux de la limite de la zone classe moyenne inférieure à un secteur délabré qui ressemblait au quartier que Bettinger avait traversé en voiture le matin même. Les policiers se trouvèrent cernés par la pauvreté et, au-dessus d'eux, le soleil se cachait derrière des nuages sales.

— Comment s'appelle ce coin ?

— Le Chiotte.

L'inspecteur vit un bâtiment abandonné couvert de tant de graffitis que sa couleur d'origine n'était plus qu'un lointain souvenir.

— Tout le secteur est comme ça ?

— Ça empire quand on avance vers le nord.

— C'est possible ?

— Très possible.

— Et là-bas, ça s'appelle comment ?

— Shitopia.

Au coin opposé, Bettinger remarqua la présence d'un cadavre de chat qui avait été cloué par la tête à un poteau téléphonique.

— Par saint Jules.

— Vous allez refuser que je mette de la musique ? demanda Dominic.

— Vous écoutez cette merde qui glorifie la violence, le crime et la misogynie ?

— Le rap ?

— C'est bien ce que je viens de décrire.

Le silence qui suivit était à l'évidence une réponse affirmative. Gordon écoutait du rap à la maison, prétendant qu'il aimait ce genre de musique "pour le rythme", mais Bettinger refusait de devoir le supporter aussi au travail.

Dix rues silencieuses plus loin, le grand gaillard reprit la parole.

— Alors, on se contente de s'écouter respirer l'un l'autre ?

— On peut discuter de l'affaire.

Dominic ignora la suggestion, tapotant le volant du bout des doigts comme s'il était en train de vivre une expérience de musique rap intérieure très intense.

Bettinger demanda :

— Que pensez-vous de ce tatouage sur la langue d'Elaine James ?

— Une bite.

— Et... ?

— Et rien.

La voix de Dominic trahissait sa posture défensive, comme s'il craignait de paraître idiot.

— À votre avis, comment gagnait-elle sa vie ?

— Que dit le dossier ?

— Qu'elle touche les allocations chômage depuis trois ans.

— Ravi de constater que les impôts servent à financer des faux seins et des tatouages de bites sur des filles blanches. (Le grand gaillard évita un gros nid-de-poule.) L'Amérique.

— Ce n'était visiblement pas son seul revenu. Son appartement se trouve dans un quartier correct – même si tout est relatif – et elle avait quinze bâtons dans son coffre.

Dominic leva un sourcil.

— Quinze bâtons ?

— Ouais.

— Alors, vous en pensez quoi ?

— Je crois qu'elle gagnait sa vie avec ses fesses et qu'elle touchait le chômage seulement parce qu'elle y avait droit.

— Elle avait l'équipement qui convenait.

— Et ce tatouage... C'est le seul qu'elle ait. Il est vulgaire et à un endroit douloureux. Pas le genre qu'une fille se fait faire la première fois.

— Elle voulait probablement juste une petite bite à faire frétiller.

— Ça ressemble à quelque chose qu'on l'a forcée à faire, avança Bettinger. Peut-être quelque chose qu'un proxénète oblige toutes ses filles à se faire faire, comme quand on marque son bétail. Une espèce d'étiquette qui dit "Elle m'appartient" ou peut-être "Cette fille est sous

ma protection”.

Dominic fit tourner le volant dans le sens des aiguilles d’une montre, emmenant la voiture sur une rue adjacente qui se dirigeait vers le nord.

— Ça fait un bon paquet de peut-être.

— Des peut-être formulés par déductions logiques.

— Un domaine où vous êtes expert, Inspecteur. (Il n’y avait aucune complicité dans ses paroles.) Vous, le grand déducteur logique.

— Mon job, c’est de transformer les peut-être en oui.

— Enchanté, monsieur Modeste...

— La modestie est une forme de malhonnêteté à laquelle je n’adhère pas.

Tout en appuyant sur la pédale de frein et en tournant le volant, Dominic s’engagea sur un chemin de terre à peine carrossable. La voiture grise tressauta, et au bout d’un moment, le grand gaillard contourna un panneau tordu sur lequel on lisait GANSON STREET. Les pneus pulvérisèrent les graviers en sable, qu’ils écrasèrent en poussière tandis que l’automobile progressait en grondant vers le nord.

— Shitopia, annonça Dominic.

Bettinger parcourut les lieux du regard. Les trottoirs et les rues étaient déserts, et les fenêtres des immeubles n’étaient que des trous noirs béants, totalement dépourvus de vitres. Les vandales ne s’étaient même pas donné la peine de mettre leurs initiales sur ces bâtiments.

La théorie du détective fut confirmée par ce tableau.

— Elaine James, blonde, blanche, jolie, avec un décolleté artificiel et quinze bâtons dans son coffre, ne travaillait pas dans ce quartier. (Il tapota son index contre sa vitre.) Son kidnappeur l’a amenée ici.

— Alors pourquoi on s’emmerde ?

— Pour la même raison qu’on fait l’autopsie.

— Qui est ?

— On cherche des miettes, des trucs qu’on a ratés.

— Parce que tout le monde ici est incompetent.

— Nous n’avons rien de solide pour l’instant, rien que quelques “peut-être”. Retourner sur la scène de crime et demander une autopsie sont des procédures standard.

La voiture de luxe grise passa une rue bloquée par un pick-up retourné, qui avait été éventré comme un zèbre dans la savane.

Dominic désigna l'épave.

— Les procédures sont différentes par ici.

— Elles ne sont différentes nulle part. C'est pour ça qu'on les qualifie de standard.

Dans un ricanement moqueur, le grand gaillard leva la main.

Bettinger vit un bâtiment qui portait un vague numéro, et il supposa que la scène de crime se situait de l'autre côté de la rue, un peu plus vers le nord. Quelques instants plus tard, la voiture argentée arriva devant une rangée de magasins abandonnés et stoppa devant une épicerie rouge qui était ornée d'un ruban de balisage ; celui-ci avait été coupé en divers endroits et transformé en guirlandes festives. Le grand gaillard arrêta le moteur, rangea ses clés dans sa poche et sortit son arme (un semi-automatique avec un chargeur grande capacité), pendant qu'à côté de lui, l'inspecteur s'armait aussi.

Pistolet au poing, les policiers posèrent le pied sur Ganson Street.

Le vent mordant brûlait le visage et les yeux de Bettinger. Bien qu'on fût encore au milieu de la journée, la température semblait avoir chuté d'une dizaine de degrés depuis la dernière fois qu'il avait mis le nez dehors.

Les policiers examinèrent les centaines de fenêtres noires qui béaient de part et d'autre de la rue, dont chacune pouvait héberger un malfrat. Rien d'autre n'était visible au-delà de ces ouvertures que des ombres et la dévastation.

L'inspecteur et le grand gaillard se hâtèrent d'aller jusqu'au magasin qui contenait la scène de crime. Les épaules collées à la façade, ils scrutèrent l'entrée.

La porte était entrouverte.

Bettinger se pencha et regarda par l'entrebâillement.

Rien ne bougeait dans les ténèbres.

Les policiers échangèrent un hochement de tête et fixèrent leur lampe à leur pistolet.

— Police ! cria Dominic assez fort pour perforer les tympons de son coéquipier. S'il y a quelqu'un à l'intérieur, qu'il se manifeste putain de tout de suite !

Les mots revinrent en écho puis moururent.

Personne ne répondit.

Bettinger montra quatre doigts dressés au grand gaillard, qui acquiesça d'un signe de tête.

— On va compter jusqu'à dix, dit l'inspecteur. Un.

Il laissa le mot rebondir en écho dans le magasin.

— Deux.

À nouveau, une pause.

— Trois, dit-il en levant son arme. Quatre.

Dominic enfonça un coude dans la porte.

— Police !

— On ne bouge plus ! cria Bettinger en pointant son arme vers l'intérieur.

Rien ne bougea dans le noir, à l'exception de la poussière qui tournoya comme un spectre autour du faisceau de sa lampe-torche. Une odeur ressemblant à celle des aisselles d'un clochard lui monta dans les narines.

— On entre, annonça l'inspecteur. Si vous vous cachez, montrez-vous. Si vous êtes un rat ou un chien, apprenez un peu d'anglais.

Bettinger avança, respirant par la bouche et examinant les côtés, tandis que derrière lui, Dominic se mettait en travers de la porte. Bien que l'inspecteur n'eût pas une haute opinion de son coéquipier, il était évident que le gars savait tirer.

Bettinger parcourut des lames de plancher pourries en direction d'un comptoir défoncé sur lequel étaient posés six tas d'un blanc incertain, chacun d'eux orné de lignes et de carrés gris. Il identifia rapidement ces masses comme étant des paquets de journaux moisis.

— Il y a un type qui nous observe depuis un peu plus bas, rapporta Dominic.

Bettinger lança un coup d'œil vers son coéquipier, dont la silhouette se découpait dans l'encadrement de la porte.

— Il fait quelque chose ?

— Il regarde, c'est tout.

L'inspecteur contourna le comptoir et aborda la travée la plus éloignée, où son faisceau illumina quelque chose qui lui noua l'estomac. Posée sur le sol à environ cinq mètres de lui se trouvait une tête humaine coupée. L'essentiel de son visage était caché derrière une tignasse de cheveux bruns.

Bettinger se tourna vers Dominic et cria :

— Où se trouve le civil ?

— Il bouge pas.

— Faites-moi savoir si la situation change.

— Genre, s'il va chercher un bazooka ?

— Par exemple.

Pointant sa lampe sur la tête coupée, Bettinger remonta la travée. Le plancher grinçait sous ses pas, et comme il approchait, il vit qu'il y avait quelque chose qui clochait avec le sang qui entourait le spécimen sans corps.

Il avait la couleur du ketchup.

L'inspecteur s'arrêta et regarda par-dessus son épaule.

Personne.

Se retournant à nouveau, il balaya le sol entre ses pieds et la tête coupée, et vit un journal ouvert. Contrairement aux journaux détrempés qui se trouvaient sur le comptoir, celui-ci était encore immaculé.

Bettinger s'accroupit à côté et le poussa sur le côté, faisant apparaître une cavité peu profonde qui contenait un piège à ours en acier aux dents pointues.

— Par saint Jules.

— Z'avez quelque chose ? demanda Dominic.

Bettinger dirigea sa lampe devant lui, éclairant un masque en caoutchouc sale et une perruque brune. Soudain, la mise en scène lui apparut clairement. La fausse tête avait pour but d'attirer un malheureux enquêteur de la police dans le piège à ours.

— Ils n'aiment pas les flics par ici, on dirait, dit l'inspecteur.

— Quelqu'un a laissé un message ou quoi ?

— Quoi.

L'inspecteur pensait qu'il y avait peu de chances qu'un nécrophile retourne sur une scène de crime pour installer ce qui était essentiellement un très mauvais canular. Plus probablement, cet affreux objet en acier inoxydable avait été mis en place par un civil qui détestait les policiers, tout simplement.

Bettinger saisit une boîte de conserve intacte sur une étagère et la lança dans le trou. Les dents d'acier étincelèrent et la boîte se brisa, répandant des grains de café sur le sol.

— Bordel, c'était quoi, ça ? demanda Dominic.

— Un piège à ours.

— Putain... j'ai pas vu ça depuis un bout de temps.

La remarque du grand gaillard avait l'air un peu nostalgique.

Tout en regardant l'engin qui aurait pu lui trancher un pied, Bettinger comprit pour la première fois à quel point les habitants de Victory haïssaient le système et ceux qui le servaient.

Dominic se pencha vers l'extérieur.

— On a vu ta saloperie de piège, négro !

— Pourquoi criez-vous ça ? demanda l'inspecteur.

— Il se barre.

— C'est une stratégie, ça ? (Bettinger était incrédule.) Ce truc aurait pu m'arracher le pied et vous...

— C'est pas lui qui l'a mis. C'est jamais le négro qui traîne dans le coin. Mais vous pigez pas. Il s'est tiré. Parti.

Soudain, l'inspecteur comprit.

— Pas d'autres pièges ?

— Le grand déducteur logique vient de se faire un oui.

10

Témoin à six pattes

Bettinger contourna la flaque de ketchup gelée et alla jusqu'au fond du magasin. Arrivé devant le bureau, il balaya de sa lampe toutes les directions, devinant la présence de cartons pourris, de plancher moisi et d'étagères rouillées, inspectant tout jusqu'à être satisfait : plus de vilaines surprises en vue.

L'inspecteur saisit la poignée de la porte dans sa main gantée et la tourna. Le métal grinça et la serrure cliqueta. Doucement, il poussa la porte du bureau d'une fraction de centimètre.

Bettinger recula dans une travée voisine et attrapa une boîte de café, qu'il lança. Le projectile cogna contre le bois, ouvrant la porte d'un coup.

— Police !

À l'aide de sa lampe, l'inspecteur examina le bureau. La pièce semblait inhabitée.

Bettinger entra précautionneusement et pointa le canon de son pistolet vers le sol en ciment, où il éclaira deux taches d'un rouge brun. Sur le sang séché se trouvaient des centaines de flocons blancs qui autrefois avaient été les genoux de la victime.

— Toujours vivant ? demanda une voix lointaine qui appartenait à Dominic.

— Je suis sur la scène.

— Soyez vigilant. Cherchez des grandes traces de pas noires. Et un mouchoir avec des initiales.

Bettinger aurait volontiers lâché cinquante dollars pour une ampoule en état de marche, et dix fois plus pour un nouveau coéquipier.

L'inspecteur sortit un couteau, poussa la lame avec son pouce jusqu'à ce qu'elle émette un cliquetis, et s'accroupit à côté des taches. Là, il examina de près les détritres jaunes qui provenaient de l'hypoderme de la victime, et les fines échardes blanches qui étaient des éclats d'os. Ces débris humains ne donnèrent pas d'information nouvelle.

Bettinger se remit debout, recula et porta un regard plus large.

Toutes les taches et les traces de sang étaient parfaitement parallèles, ce qui indiquait qu'Elaine James n'avait pas lutté pendant les actes sexuels qui avaient eu lieu sur le sol de ce bureau. Il paraissait possible qu'elle ait été assassinée ailleurs et amenée ici ensuite pour les actes de nécrophilie.

Bien que l'inspecteur aimât sa fille de douze ans autant que son fils (et parfois, beaucoup plus), les enquêtes comme celle-ci le faisaient douter de la pertinence d'amener une femme dans ce monde d'affreux hommes.

— Z'avez trouvé quelque chose ?

L'acoustique dans le magasin transformait la voix de Dominic en quelque chose qui aurait pu sortir d'un talkie-walkie d'enfant.

— Je regarde.

L'inspecteur passa sa lumière le long de la couture sombre qui formait le joint entre le sol et le mur. Quelque chose étincela, et il immobilisa sa main, illuminant une fissure.

Deux antennes frémissaient.

C'est alors que Bettinger vit le plus gros cafard de sa vie, ce qui était remarquable puisqu'il s'était déjà rendu trois fois en Floride avec sa femme et ses enfants. Lentement, il s'approcha de la créature, qui tint sa position avec audace.

— T'as vu ce qui s'est passé ici ?

Les antennes s'agitèrent comme les sourcils d'un sage qui répondait à toutes les questions qu'on lui posait par une question qui n'avait aucun sens.

Bettinger se détourna de l'insecte et s'attela à une lente et systématique inspection du sol, cherchant ce qui n'était pas visible sur les photos de la scène de crime, minables et incomplètes. Le froid s'insinua sous sa parka pendant cette minuscule activité, et bientôt, il frissonnait.

Un coup d'œil à la fissure lui confirma que le cafard était toujours intéressé.

— Je commence à avoir faim, annonça Dominic à son coéquipier, à l'insecte et à tout le pâté de maisons.

Bettinger était à deux pas de la fin de son inspection lorsqu'il remarqua quelque chose. S'accroupissant, il observa l'anomalie, un ensemble d'égratignures qui se croisaient. Elles partaient d'un point central qui était un peu plus profond mais encore relativement superficiel. À moins d'un demi-mètre de cet astérisque se trouvait une seconde marque très similaire. D'un coup d'œil sur la droite, il repéra

une série d'égratignures supplémentaires.

Bettinger se leva, recula d'un pas, et contempla les indices. Ensemble, les trois astérisques formaient un triangle équilatéral parfait.

Le sens de ce qu'il était en train de regarder lui apparut brutalement, quelques instants avant le haut-le-cœur révolté.

— Un putain de trépied.

Écœuré, l'inspecteur termina son inspection du bureau et rendit les lieux à son propriétaire, le cafard.

— Le négro a fait un film ? avança Dominic tandis qu'il conduisait sa voiture de luxe vers le sud sur Ganson Street. Un *snuff movie* ?

— Je ne crois pas qu'elle ait été tuée dans ce bureau.

— Il a tourné le film alors qu'elle était morte ? (Le grand gaillard reprit la rue à peine carrossable.) Putain, ça doit être chiant.

— J'utiliserais volontiers un autre adjectif que "chiant".

— "Adjectif".

Dominic répéta le mot comme s'il pouvait faire pousser des verrues sur sa langue.

— Si l'autopsie ne donne rien, on interrogera des prostituées pour essayer d'en trouver une qui a le même tatouage ou qui sait quelque chose sur ce tatouage.

— Je faisais autre chose quand vous avez commencé sur ce dossier. J'ai des trucs importants...

— Maintenant, vous êtes sur cette affaire, interrompit Bettinger.

Dominic serra les poings sur le volant. Ses pansements se plissèrent, mais il ne dit rien.

La voiture progressa vers le sud.

Bientôt, les policiers sortirent de Shitopia et entrèrent dans le Chiotte, où le soleil du crépuscule peignait des rues défoncées et des civils brisés de la couleur de l'urine. Bien qu'il fût 4 heures passées, la plupart de ces gens donnaient l'impression de sortir du lit.

Traiter le mauve et le blanc par le mépris

Portant un jean et un pull, repu après un dîner chaud, Bettinger entra dans le bureau qui se trouvait sur l'arrière de sa maison de Stonesburg. Il traversa la pièce en deux pas et s'assit devant son ordinateur, entouré de mauve, la couleur déplorable que les résidents précédents (aveugles, forcément) avaient choisie pour peindre les murs.

Allumant l'unité centrale, Bettinger commença sa seconde enquête de la journée. Celle-ci n'exigeait pas l'assistance de son coéquipier.

Il entra les mots "Dominic", "Williams", "Police" et "Missouri" dans une case et enfonça la touche ENTRÉE. Plus de vingt millions de tranches virtuelles correspondaient à ses critères de recherche. Il raffina sa demande, ajoutant des guillemets et les mots "Victory" et "Enquêteur". À nouveau, il enfonça la touche ENTRÉE.

La première ligne sur l'écran déclara : 3 842 résultats trouvés.

Bettinger regarda la première occurrence, qui commençait par : "Accusations de brutalité contre deux officiers de police de Victory..."

Il poignarda les points de suspension avec une minuscule flèche et cliqua. Une roue se mit à tourner et fut remplacée par un article digital qui ressemblait à un vrai article de journal (avec des plis et déchirures artificiels, ce qui était idiot).

Le titre disait : "Accusations de brutalité contre deux officiers de police de Victory abandonnées dans l'affaire Sebastian Ramirez. Le suspect demeure dans un état critique." Des photos de Dominic Williams et du petit type au nez aquilin et couvert de vitiligo se trouvaient juste en dessous de ce titre. À côté de ces images, la photo à gros grain d'un Hispanique couvert de bandages, la machine qui le maintenait en vie et deux femmes attristées. L'article datait du mois de novembre.

Quelqu'un frappa à la porte. La hauteur du coup et son volume indiquèrent à Bettinger que c'était Alyssa.

— Oui ?

— Je peux entrer ?

L'inspecteur coupa l'ordinateur.

— Bien sûr.

La femme entra dans la pièce, ajustant la ceinture du peignoir vert qu'elle portait par-dessus son pyjama.

— Tu rentres tard, pour ton premier jour.

— Il fallait que je prenne mes repères.

— OK. (Alyssa était curieuse de nature, mais rarement indiscrète.)
Karen est contrariée.

— J'ai vu, à table. Elle parlera quand elle sera prête.

— Je suis inquiète.

Bettinger était le parent qui s'occupait de Karen lorsqu'elle était mal, et c'était Alyssa qui se chargeait de Gordon. Depuis de nombreuses années, c'était ainsi qu'ils fonctionnaient.

— Je vais aller la voir dans quelques minutes.

Le soulagement se lut sur le visage de l'artiste peintre, comme si son mari avait déjà résolu le problème.

— Merci.

— Pas de souci.

— Et si tu viens te coucher avant minuit, le rideau ne sera pas encore tiré.

— Attends-toi à de la visite.

Une ligne courbe se dessina sur le menton d'Alyssa.

Huit minutes plus tard, l'inspecteur était devant la chambre de sa fille et toquait sur la porte de piètre qualité.

Une petite voix essaya de gagner en fermeté.

— Oui ?

— T'as envie de parler ?

Bettinger entendit un reniflement plutôt qu'une réponse. Karen pleurait beaucoup moins souvent que la plupart des filles de son âge, et ce bruit était révélateur.

— Je peux entrer ?

Sa demande fut suivie d'un silence.

— Karen ?

— Je ne veux pas en parler.

— Tu n’es pas obligée. Mais il faut que tu paies ton loyer.

À nouveau, la fillette renifla.

— Quoi ?

— Généralement, j’ai droit à un câlin quand je rentre du travail. Parfois, c’est après le dîner ou quand je t’aide à faire un devoir. Je n’en ai pas eu aujourd’hui, tu as une dette envers moi.

Karen s’éclaircit la voix.

— OK.

Bettinger saisit le bouton de la porte, qui bougea dans son logement, mais sans tourner.

— Tu veux que je force la serrure ? demanda-t-il. J’ai les outils qu’il faut.

— J’arrive.

Un léger bruit de pas, puis un bouton qui cliquète. Tandis que les petits pieds battaient en retraite, l’inspecteur entrouvrit la porte.

Karen était assise à la tête de son lit, les yeux baissés sur ses jambes repliées qui étaient cachées sous une couverture de laine. Son torse étroit était perdu dans un immense sweat-shirt, l’un des quelques vêtements piqués à son père qu’elle préférait à son pyjama.

Bettinger entra, referma la porte et avança sur la moquette jusqu’à être tout près de Karen. Ses grands yeux étaient rouges et larmoyants. Une boule se forma dans le ventre du détective lorsqu’il s’assit à côté de sa fille.

Bettinger ouvrit les bras.

— C’est l’heure de payer ta dette.

Karen se laissa tomber contre son père, écrasant son visage contre sa poitrine. Deux petits bras s’enroulèrent autour de lui.

Ce jour-là était le début de la deuxième semaine d’école au Collège de Stonesburg et Bettinger savait que l’événement qui la contrariait s’était passé là-bas. C’était un établissement public de bonne réputation, mais on aurait dit que la répartition démographique avait été passée à l’eau de javel.

— Si tu n’es pas prête à en parler, ce n’est pas grave, dit l’inspecteur tandis que les larmes chaudes de sa fille mouillaient son pull. Il faut juste que je te demande deux choses. Est-ce que quelqu’un t’a fait du mal ?

La tache mouillée collée contre sa poitrine glissa vers la gauche puis vers la droite, et ses appréhensions diminuèrent.

— Est-ce que quelqu'un a menacé de te faire du mal ?

À nouveau, la jeune fille secoua la tête.

— OK.

L'inspecteur tapota sa frêle petite dans le dos et déposa un baiser sur l'endroit parfait qui se situait exactement entre ses couettes. Très probablement, sa contrariété était causée par des mots blessants, et ils pourraient en parler dès qu'elle serait prête.

— Tu veux que je te borde dans ton lit ?

La fille se cramponna à son père comme un petit lutteur, et pendant un moment, Bettinger craignit qu'elle s'étouffe.

— C'était juste des garçons en train de parler. (La fille renifla.) C'est tout.

Bettinger ne savait pas ce que cela signifiait.

— Ils te disaient des grossièretés ? Des choses comme ça ?

— Non. (Karen s'écarta de son père et se redressa, s'essuyant les yeux.) Je ne sais pas pourquoi je pleure. Ils ne me parlaient même pas.

— Qu'est-ce qu'ils disaient ?

— Je ne peux pas. (La fillette secoua la tête énergiquement.) Je ne peux pas le répéter.

— Quel genre de choses ?

Karen garda les yeux rivés sur la couverture qui enveloppait ses jambes repliées.

— Des choses grossières.

— Sexuelles ?

C'était un mot que Bettinger ne se rappelait pas avoir déjà utilisé devant sa fille de douze ans.

Karen hocha la tête.

— Ils parlaient de ça à table. Ils étaient assis derrière moi et... et... ils parlaient super fort des trucs que font les filles noires.

La fureur tétanisa l'inspecteur, et l'espace d'un instant, il s'imagina en train de gifler ces petits péquenauds blonds. Rangeant sa colère au fond d'un tiroir, il prit les mains de sa fille entre les siennes et s'éclaircit la voix.

— Est-ce que tu peux t'asseoir ailleurs pour déjeuner ? Loin de ces garçons ?

— Oui, on s'assoit où on veut.

— Alors, installe-toi ailleurs. Et s'ils te suivent et continuent à parler comme ça, dis-le-moi.

À nouveau, Bettinger vit des images de violence.

— OK.

L'inspecteur serra sa fille contre lui, essayant de ne pas penser au cadavre d'Elaine James.

— Est-ce que je dois les descendre ?

— Pas encore.

La lecture de ses entrailles

— Bettinger !

Le nom rebondit aux quatre coins du bunker blanc et atterrit dans une oreille étrangement noire.

Soufflant de la buée et portant une parka par-dessus sa veste de costume, l'inspecteur venu de l'Arizona se leva, traversa le commissariat et monta sur l'estrade où trônait le bureau du capitaine en apportant une chaise métallique.

Zwolinski pointa un doigt épais vers Dominic, qui était assis à l'autre bout de la salle.

— Le sergent Williams n'a pas l'air ravi.

— Il ne l'est pas.

Bettinger fit la moue lorsque ses fesses entrèrent en contact avec le métal froid.

— Qu'il reste dans ces dispositions.

— Je ferai de mon mieux.

— Est-ce que l'affaire Elaine James vaut une importante fraction de temps policier ?

— Oui.

— Où en êtes-vous ?

— Nous avons une autopsie à 11 heures et nous interrogeons des putes, puisqu'elle en était une.

Les mains épaisses frottèrent un bleu violacé que le capitaine avait acquis le matin même lors d'un match de boxe.

— Le dossier disait qu'elle était un parasite.

— Elle ramassait des allocations, mais c'était juste du beurre dans les épinards. Cette femme était une véritable copropriété.

— Une idée sur l'identité du nécrophile ?

— Aucune. Mais il fabrique les preuves de ses actes.

Les sourcils de Zwolinski montèrent en direction de sa fourrure argentée.

— Comment ça ?

— Il y avait une caméra sur la scène de crime.

— J'aime bien ce qui sort de votre bouche.

Le patron renvoya l'inspecteur d'un geste de la main qui avait fait cracher deux dents à un autre type le matin même.

La lumière crue se refléta sur les lames en acier inoxydable de l'entérotoque qui découpait l'œsophage et le duodénum du cadavre. Quelques instants plus tard, Meredith Wong sortit une poche d'un rouge violacé de l'espace situé entre les tuyaux sectionnés, la déposa dans un plat en forme de haricot, et réclama un scalpel.

Bettinger suivait l'autopsie, flanqué de Dominic, occupé à taper des SMS avec des pouces qui paraissaient trop larges pour tenir compte de la grammaire.

Meredith Wong perça la paroi de l'estomac, inséra la lame inférieure des ciseaux dans l'incision, et sectionna un tissu qui couina comme du caoutchouc. Une odeur épouvantable rappelant le fromage et l'excrément leur parvint, et l'inspecteur mit un masque. Grimaçant copieusement, le grand gaillard alla se plaquer contre le mur opposé.

La coroner fit lentement apparaître l'intérieur de l'estomac, qui ressemblait à une couche sale.

— Qu'est-ce que c'est ? demanda Bettinger en montrant quelque chose qui ressemblait à un embryon.

À l'aide de forceps dentelés, Meredith Wong saisit l'objet et le sortit de la bouillie. Un examen approfondi révéla qu'il s'agissait d'une noix de cajou marron foncé.

— Il y en a d'autres ? demanda l'inspecteur.

La coroner fouilla à l'intérieur de l'estomac.

— Il y a ça, dit-elle en sortant un autre objet.

Entre les dents du forceps se trouvait un piment ratatiné.

— On dirait du Szechuan.

La femme asiatique lança un coup d'œil surpris à l'homme noir.

— Les préférés de ma femme.

— Femme ? (Dominic leva les yeux de son téléphone.) Ça existe, une femme qu'a pas rigolé et vous a pas tiré dessus quand vous avez fait votre demande ?

Bettinger examina la noix de cajou et le piment.

— Combien de temps ces choses sont-elles restées dans son estomac avant de descendre ? Deux heures ?

— Les piments et les noix sont difficiles à digérer, dit Meredith Wong, surtout quand ils ne sont pas mâchés, alors c'est...

— C'était une avaleuse, remarqua Dominic.

— Fermez-la. (L'inspecteur reporta son attention sur la coroner.) Quelle est la durée la plus longue qui a pu s'écouler entre son dernier repas et l'heure de la mort ? Trois heures ?

— Ça pourrait être ça. Probablement moins.

Bettinger se tourna vers son coéquipier.

— Dressez une liste de tous les restaurants chinois qui se trouvent à cinq kilomètres maximum de l'appartement de la victime. Et mettez ceux qui font des spécialités sichuannaises en tête.

Les gros pouces tapotèrent les minuscules touches, et quelques instants plus tard, Dominic leva les yeux.

— Il y a une différence entre Szechuan avec un z et Sichuan avec un i ?

— C'est comme Hanukkah et Chanukah.

L'inspecteur énonça le dernier mot avec une inflexion gutturale.

— Pas la peine de faire votre Juif. (Le grand gaillard vit quelque chose apparaître sur son téléphone.) Il n'y a qu'un seul restaurant comme ça près de chez elle. Le Dragon du Sichuan.

— C'est là qu'on va aller déjeuner.

— Je préfère les sushis.

Le reste de l'autopsie ne donna rien, et une minute après 11 heures, les deux policiers sortaient de l'hôpital et retournaient à la voiture gris métallisé. Dix minutes plus tard, ils roulaient sur Summer Drive, en direction du restaurant chinois.

L'émetteur-récepteur sur le tableau de bord se mit à brailler, attirant l'attention de Bettinger.

Dominic agita une main désinvolte.

— Ne prenez pas.

— C'est une radio de police.

— Ces appels-là sont pas pour les gars comme nous.

Bettinger saisit le récepteur accroché à la radio et appuya sur le bouton d'émission.

— Inspecteur Bettinger et sergent Williams. À vous.

L'engin émit une série de sifflements et de crépitements.

— Où êtes-vous ? demanda une voix asexuée. Terminé.

— On est occupés, répondit Dominic.

Bettinger appuya sur le bouton d'émission.

— On est sur Summer et la 20^e. Terminé.

— Allez au 543 Point Street. Appartement 1610. Troubles à l'ordre public. Vous me recevez ?

— Bien reçu. Quelle est la nature du trouble ? À vous.

— Violence domestique. À vous.

— Qui vit à cette adresse ? À vous.

— Ce n'est pas clair. Terminé.

— On est en route. Terminé.

Bettinger raccrocha l'émetteur sur le socle.

Dominic attrapa la radio, l'arracha au tableau de bord et la jeta sur le siège arrière.

— 543 Point Street, dit l'inspecteur.

— J'ai entendu, bordel.

— Appartement 1610.

Incapable de regarder son passager, le sergent cabossé au nez de taureau serra les mains sur le volant.

— Vous essayez de me pousser à vous flanquer un coup de poing ? De transformer ma rétrogradation en suspension ?

— Qui sait pourquoi je fais ce que je fais ?

— Eh ben, je ne vais pas vous mettre mon poing dans la gueule.

Bettinger n'était pas certain que l'homme ne sous-entendait pas une forme plus subtile de représailles, mais il laissa le commentaire en suspens.

13

Tête de Crabe

La voiture fonça vers l'ouest, et progressivement, les parcs, les magasins et les maisons de grès brun furent remplacés par des rangées de hauts immeubles d'habitation. Peuplant les lugubres trottoirs de ce quartier, quelques vieux qui traînaient les pieds et des skinheads pâles qui portaient de gros blousons par-dessus leurs tatouages hitlériens. Au coin de la 10^e et de Charles, un adolescent blanc dont le visage aux multiples piercings ressemblait à un champ de shrapnels dévisagea les policiers noirs, s'avança jusqu'au bord du trottoir, et se mit à se gratter sous les bras en jacassant comme un singe. Ses contemporains à l'autre bout de la rue applaudirent son trait d'esprit.

Dominic passa devant le crétin, prit une rue étroite et se gara le long du trottoir. Ensemble, le duo sortit de la voiture et prit la direction de l'ouest.

Cinq jeunes sur des skateboards sillonnaient le devant d'un immeuble de logements sociaux gris qui portait le numéro 543. Les deux étages supérieurs de la structure qui en comportait vingt étaient au soleil, mais tout le reste en était privé.

— Des flics, annonça un jeune Noir à la peau claire qui portait un survêtement doré et un assemblage sophistiqué de tresses sur la tête.

Deux des cinq jeunes partirent à fond de train.

Bettinger et Dominic arrivèrent sur le parvis et les skateboarders restèrent à une distance respectable. Des cris lointains continuèrent à répercuter la nouvelle de la présence des policiers.

L'inspecteur examina l'immeuble tout en marchant sur la dalle de béton. La porte d'entrée était une combinaison de barres de fer et de verre pare-balles, et on aurait dit que le panneau de l'interphone avait été frappé par une météorite.

Marquant une pause, Bettinger contempla le gamin noir à la peau claire.

— Tu as l'air de bien t'y connaître.

Le jeune homme agita ses tresses sophistiquées sans s'arrêter de rouler.

— C'est pas vrai.

— Viens ici.

— J'ai rien fait.

— T'as jamais entendu parler d'un endroit qui s'appelle l'école ? demanda Dominic.

— Jamais.

— Ben, c'est là que tu devrais être en ce moment même, en train d'apprendre à devenir meilleur que ce que tu es maintenant.

— J'apprends plein de trucs ici. (Le gamin décrivait des cercles autour des policiers à bonne allure.) La rue, c'est éducatif.

— Comment tu t'appelles ? demanda Bettinger sans quitter des yeux le satellite.

— J'vais d'mander à ma mère.

Le gamin s'éloigna de ses interrogateurs.

— Si tu m'obliges à venir te choper, l'avertit Dominic, tu feras moins le malin, je te jure.

Le gamin s'arrêta dans un grand dérapage.

— Pourquoi z'avez besoin de mon nom ? J'ai rien fait.

Bettinger se dit que les tresses compliquées du gosse avaient l'apparence d'un crustacé.

— On va t'appeler Tête de Crabe jusqu'à ce que tu nous donnes mieux.

— Sûrement pas, négro de mes deux.

Dominic se jeta sur le jeune, attrapa son poignet gauche et le tordit en arrière jusqu'à ce qu'il se retrouve à genoux.

— Ne parle pas comme ça à des policiers !

— OK ! J'le ferai plus...

— Plus jamais, bordel.

— J'ai compris, négro, j'ai compris !

Plus aucune fanfaronnade, du côté du gamin. Soudain, il n'était plus qu'un gosse maigrichon à la merci d'un grand adulte qui pouvait lui briser les bras et les jambes avant de l'envoyer dans un endroit où on étudiait la géométrie.

— Eh... laissez-moi partir, maintenant... S'il vous plaît.

Dominic libéra le gamin et donna un coup de pied dans son skateboard qui partit à l'autre bout du parvis.

— Debout.

Le gamin se leva, secouant son bras endolori comme s'il s'agissait d'une nouille trempée.

— Je m'appelle Dwayne.

— Non, Tête de Crabe.

Bettinger rejoignit le duo et désigna le bâtiment.

— On veut aller à l'appartement 1610.

— OK. (Le jeune hocha la tête.) Je vous emmène.

Ils avancèrent tous les trois vers la porte.

Frottant son bras, Tête de Crabe lança un coup d'œil vers son skateboard abandonné qui gisait, retourné, à côté d'un banc lointain.

— Est-ce que je peux le prendre, pour que personne me le pique ?

— Personne va le piquer. (Dominic pointa un doigt sur un adolescent blanc qui se tenait à côté du banc.) Surveille le skate de Tête de Crabe. S'il disparaît, toi et moi, on aura une petite conversation.

— 'Kay, dit le maigrichon dont les gencives nues indiquaient qu'il prenait régulièrement du crack. Je surveille.

Tête de Crabe glissa une clé dans une serrure entourée de barreaux en fer, tourna la main et se pencha en avant, mais la porte ne bougea pas. Serrant les dents, il enfonça une épaule dans la porte renforcée. Les charnières grincèrent, et de mauvaise grâce, la porte s'ouvrit grand.

— Elle se coince en hiver.

Suivant leur jeune guide, les policiers entrèrent dans le bâtiment. Très peu de lumière pénétrait dans le hall bleu-gris, qui comportait une guérite pour un agent de sécurité, déserte, et les vestiges incomplets d'une douzaine de chaises en plastique, dont les membres étaient encore fixés dans le sol. Trois tubes fluorescents clignotaient comme des télégraphes en temps de guerre. Tête de Crabe conduisit ses invités jusqu'aux ascenseurs.

Dominic leva un sourcil.

— Cette merde fonctionne ?

— Il va au douzième. (Le jeune frappa du poing sur le bouton métallique.) On peut aller jusque-là et finir à pied.

Des engrenages gémirent dans la cage, et le grand gaillard sortit son téléphone portable.

— C'est le Phantom Sleek ? demanda Tête de Crabe.

— Ouais.

Les pouces de Dominic devinrent des insectes.

— Z’avez 64 pour les vidéos et tout le bordel ?

— Ouais.

L’exosquelette hocha la tête.

— Faut que j’m’en trouve un pareil.

Bettinger se demanda si Tête de Crabe connaissait le nom de la capitale de son État.

Quelque chose cogna avec un bruit métallique dans la cage, et la porte s’ouvrit, dévoilant deux types blancs et barbus dont les yeux rouges et nerveux étaient cachés par des casquettes de baseball. Lorsqu’ils passèrent à côté des policiers, une puissante odeur de marijuana se répandit dans l’air.

Tête de Crabe entra le premier dans l’ascenseur vert pâle et tripota le bouton usé qui se trouvait au-dessus de celui qui correspondait au onzième étage.

Quelque chose cogna à nouveau et la porte se ferma. L’ascenseur trembla, décollant comme une fusée.

— Tu sais qui habite dans l’appartement 1610 ? demanda Bettinger.

— Nan. (Le crustacé se trémoussa.) J’veis presque jamais là-haut.

Un grincement métallique résonna dans la colonne, et l’ascenseur s’arrêta dans une secousse. La porte gémit et disparut dans le mur.

Tête de Crabe sortit, suivi de Dominic (qui tapait toujours sur son téléphone portable) et Bettinger. La couleur rose magenta du couloir dans lequel ils se trouvaient ressemblait à une infection et dégageait une odeur mêlée de moisissure et de relents de sexe.

Tout en bâillant, le gamin emmena les policiers jusqu’à la sortie de secours et écrasa la barre transversale. Ils arrivèrent dans un escalier faiblement éclairé. Un bruit de pas lourds résonna, provenant d’un autre étage.

Bettinger et Tête de Crabe s’avancèrent, suivis de Dominic, qui rangeait son téléphone. Alors que le trio grimpait vers l’étage supérieur, l’inspecteur nota la présence de myriades de graffitis, ainsi qu’une illustration parlante d’un cheval noir chevauchant une femme blanche, dont les yeux exorbités, les cheveux ébouriffés et les orteils repliés indiquaient qu’elle se trouvait dans une situation orgasmique.

— Il a du talent, le négro, observa le gamin.

Bettinger ne savait pas si Tête de Crabe parlait de l’artiste ou de l’étalon.

Le groupe passa devant des portes marquées 14 et 15 et continua à monter. Quelque chose de lourd résonna, ébranla les murs.

Bettinger s'arrêta sur le palier, ouvrit la porte et examina le couloir, qui était désert. Reportant son attention sur le jeune homme, il dit :

— Redescends.

— J'veux voir.

— Va-t'en.

Une femme cria.

Dominic attrapa l'épaule gauche de Tête de Crabe, le fit pivoter de 180° et le poussa vers l'escalier.

— Déguerpis.

14

Tu l'as bien cherché

Les policiers hâtèrent le pas dans le couloir, qui était infecté par le même rose magenta qui avait envahi le douzième étage.

Une femme cria “Tu l’as bien cherché !” et un enfant qui était soit une fille soit un garçon prépubère poussa un hurlement.

Bettinger et Dominic frappèrent du poing directement sous le numéro 1610 et crièrent :

— Police !

— Écartez-vous de cet enfant ! cria l’inspecteur.

— Et ouvrez la porte immédiatement, bordel ! ajouta le grand gaillard.

— Vous mêlez pas de la vie de ma famille ! (La femme à l’intérieur de l’appartement respirait bruyamment et avait une voix nasillarde, et Bettinger se dit qu’elle devait être une affreuse Blanche obèse.) Je sais que vous êtes pas des vrais flics, toute façon.

Un enfant se mit à sangloter.

— Madame, dit Bettinger, vous allez devoir ouvrir cette...

— Fichez-moi la paix – c’est pas vos oignons.

— C’est nos oignons, déclara l’inspecteur. Venez ouvrir, sinon nous forçons la porte.

La femme chuchota quelque chose, et soudain l’enfant cessa de pleurer.

Dominic cogna contre la porte.

— Vous avez cinq secondes, après, on la défonce.

— J’arrive.

Un bruit de pas résonna dans l’appartement. Les policiers brandirent leur badge, et plusieurs voisins passèrent la tête dans le couloir pour mieux voir le spectacle. Une vieille femme blanche regardait en mangeant des boules de gomme.

Une ombre se dessina dans l’espace entre le sol et la porte et le judas devint noir. À l’intérieur de l’appartement, la femme marmonna :

— Oh merde.

Bettinger rangea son badge.

— Ouvrez la porte.

— Désolée pour le bruit. Je vais m'arranger pour qu'on nous entende plus.

La femme avait l'air angoissée.

— Laissez-nous entrer, ou alors cette conversation aura lieu au poste.

Un verrou claqua et une chaîne cliqueta. Des targettes furent tirées et la porte s'ouvrit vers l'intérieur. Debout dans un couloir rose se tenait une femme blanche atteinte d'obésité morbide qui portait une chemise de nuit bleu ciel serrée laissant plus de surface de peau nue que ce que pourraient dénuder deux femmes de taille normale.

Bettinger plongea son regard dans l'appartement, mais ne vit pas l'enfant.

— Où est l'enfant ?

— Dans la salle de bains.

— Emmenez-nous.

La femme emmena les policiers dans le couloir, où régnait une odeur aigre de flatulence et de cheddar. Ils arrivèrent à une porte fermée.

— Son nom ?

— Peter.

L'inspecteur frappa à la porte.

— Peter ?

— Quoi ?

La voix du gamin était lointaine et humide.

— Tu vas bien ?

— Oui.

Bettinger se tourna vers la femme.

— Votre nom ?

— Liz.

— Liz comment ?

La femme réfléchit un instant.

— Smith.

— Sortez votre permis de conduire et mettez...

— J'en ai pas.

— Alors, votre extrait d'acte de naissance ou votre carte de sécurité sociale.

— J'ai rien de tout ça.

— Sortez-moi quelque chose avec votre nom dessus, une carte de crédit ou une facture, n'importe quoi, et habillez-vous.

— Je suis habillée. (Liz tirailla sur sa chemise de nuit, dérangeant des seins qui ressemblaient aux yeux d'un ivrogne.) Beaucoup de femmes portent ça à la maison.

— Votre ça a besoin d'une rallonge, dit Dominic.

— J'ai pas honte de la façon dont Dieu m'a faite.

— Ne Lui laissez pas toute la responsabilité.

— La ferme. (Bettinger leva la main et regarda Liz.) S'il vous plaît, mademoiselle Smith. Trouvez une preuve de votre identité et enfilez un peignoir.

La femme se retourna, marqua une pause et regarda par-dessus son épaule.

— Mon nom, c'est Waleski.

— OK.

— Avant, c'était Smith.

— Bien sûr.

Le ton de Bettinger était cinglant.

Dominic suivit le mur de couleur pâle que constituait le dos de Liz jusqu'à un salon jonché de débris.

Seul dans le couloir, l'inspecteur se tourna vers la salle de bains et frappa à la porte.

— Peter ?

Le gamin ne répondit pas.

— Je suis policier et j'ai besoin de te parler. Je vais entrer, d'accord ?

Pas de réponse.

Bettinger ouvrit doucement la porte. Assise dans une baignoire bleu-vert et à moitié cachée par un rideau de douche moisi, se trouvait la forme indistincte d'un petit garçon.

— Peter ?

Un ovale pâle qui était le visage de l'enfant se dessina derrière le tissu.

— Je suis l'inspecteur Bettinger – tu peux m'appeler Jules – et il faut que je te parle. (L'inspecteur entra dans la pièce bleu turquoise, qui sentait fort les excréments.) C'est important que tu me dises la vérité quand je te pose des questions. Tu comprends ?

L'ovale indistinct bougea.

— J'ai rien fait.

— Je sais. Je veux te parler de ce que ta mère a fait.

— Allez-vous-en.

— Il faut que je m'assure que tu vas bien.

Bettinger tendit la main vers le rideau de douche et Peter lui tapa sur la main.

— C'est contre la loi de frapper un officier de police.

— Je suis pas obligé d'écouter les nègres.

L'inspecteur se souvint des skinheads qui traînaient sur le carrefour voisin et formula une extrapolation sur ce que serait le destin du gamin.

— Peter, j'ai besoin de te regarder et de m'assurer que tu vas bien. Si tu me frappes à nouveau, tu vas avoir des ennuis.

L'ovale flou resta silencieux.

Bettinger tira le rideau et dévoila un petit garçon blond de six ans effrayé, en short rouge et couvert d'hématomes. Il avait des paquets d'excréments sur le visage et la poitrine.

— Dominic ! cria l'inspecteur en direction de la porte. Appelez une ambulance !

— Ça marche.

Bettinger décrocha un gant de toilette du mur, ouvrit le robinet et trempa le tissu. Accroupi à côté de la baignoire, il essuya la matière marron qui couvrait les lèvres et le menton du garçon.

— J'ai oublié de tirer la chasse, avoua Peter.

L'inspecteur retourna le gant et continua à laver le petit.

— C'est pour ça que ta mère t'a obligé à le manger ? Parce que tu n'avais pas tiré la chasse ?

Peter hocha la tête. Sa lèvre inférieure trembla et des larmes se mirent à briller dans ses yeux.

Bettinger essuya les excréments brun-ocre sur la poitrine du petit et

jeta le tissu souillé dans un coin de la pièce.

— Tu n'as rien fait de mai, Peter. Ta maman a été vilaine, ce qu'elle a fait était très mal. Tu comprends ça ?

Peter se mit à pleurer. Une ombre obscurcit la pièce et Bettinger tourna la tête. À la porte se tenait Liz Waleski, une enveloppe à la main, portant un peignoir rouge qui ressemblait à une toile de tente.

— Sortez ! aboya l'inspecteur.

La femme battit en retraite.

Bettinger la suivit dans le couloir rose, ferma la porte et regarda Dominic.

— Elle ne reverra plus l'enfant.

— Peter ment. (Liz se mit à trembler.) Je sais pas ce qu'il a dit, mais il ment.

— Le gamin n'a pas besoin d'entendre ça, remarqua l'inspecteur.

Le grand gaillard poussa la femme vers l'autre extrémité du couloir.

— On y va, au trot.

Bettinger suivit le duo dans une pièce qui était plus une décharge qu'une cuisine.

— Combien de temps pour l'ambulance ?

— Ils ont dit quinze minutes.

L'inspecteur prit son téléphone portable.

— J'appelle les services de l'enfance et je...

— Non ! s'écria Liz. Vous pouvez pas...

— Silence. (Dominic désigna les céréales brillantes et dures qui recouvraient le sol.) Vous criez encore et je vous les fais bouffer. (Le grand gaillard regarda son coéquipier.) Qu'est-ce qu'elle a fait au gamin ?

— Elle l'a tabassé. L'a forcé à manger sa merde parce qu'il n'avait pas tiré la chasse.

Le visage de Dominic s'assombrit.

— Mon fils ment ! protesta Liz. Il... il invente des trucs tout le temps. Vous pouvez pas...

— Il est couvert d'hématomes, dit Bettinger, et il a la bouche pleine d'excréments... et vous en avez encore sous les ongles.

La femme regarda ses mains sales.

Dominic soupira en s'avançant jusqu'à l'autre bout de la cuisine.

— C'est dur d'élever des gosses, de nos jours. Surtout pour une mère seule comme vous.

Liz essuya ses yeux brillants.

— Oui.

— Très difficile. (Le sergent au nez de taureau couvert de pansements descendit le store et arracha une feuille de papier ménager sur un rouleau.) C'est un vrai défi.

Utilisant le papier, il saisit un couteau à beurre par la lame arrondie.

L'estomac de Bettinger se serra.

— Sergent.

Dominic tendit l'arme.

— Tenez ça.

Liz saisit la poignée.

Tout en criant "Lâchez ce couteau !", le grand gaillard envoya un coup de poing à la femme directement dans la gorge.

Liz alla s'écraser contre le mur, le souffle coupé, et tomba sur les fesses. Une main ouverte la gifla et elle s'affaissa.

Bettinger saisit le bras droit de Dominic.

— Ça suffit.

Le grand gaillard repoussa son coéquipier et se retourna vers la tortionnaire d'enfants qui gisait face contre terre.

— Arrêtez, dit l'inspecteur, s'interposant entre son coéquipier et la femme. Descendez et attendez l'ambulance.

Il écarta les pieds en position de combat et serra les poings.

Les pansements sur le visage de Dominic se plissèrent dans un mystérieux processus de pensée.

— Descendez, répéta Bettinger.

Le grand gaillard gronda comme un tigre, secoua la tête et quitta la cuisine.

Liz enleva une céréale sanguinolente collée sur son visage et se mit à pleurer.

— La ferme, dit l'inspecteur.

Les ambulanciers donnèrent deux doses de charbon actif à Peter, le

montèrent dans l'ambulance et l'emmenèrent à l'hôpital Saint-Jean-Baptiste du Grand Victory, où il subirait un lavage d'estomac avant de voir le représentant des Services de protection de l'enfance qui s'occuperait de son hébergement.

Bettinger emporta les preuves matérielles dans des sacs en plastique et ferma la porte derrière lui. Plusieurs petits vieux aux yeux écarquillés stationnaient dans le couloir, commentant les derniers événements.

— Les services de police tiennent à remercier tous les gens qui ont signalé ce délit.

Un petit vieux ravi, dont on aurait dit qu'il venait d'assister à la résurrection du vaudeville, avala une boule de gomme.

— Je vous en prie.

— Grâce à vous, Peter Waleski va aller dans un endroit sûr.

Bettinger mit toute la conviction possible dans cette affirmation, bien qu'il eût des doutes quant à l'efficacité des services de placement dans un endroit comme Victory. Une fois que l'enfant aurait été placé en famille d'accueil, il irait le voir et juger sur pièces.

L'inspecteur descendit les escaliers, traversa le hall et sortit de l'immeuble. Tout en marchant vers la voiture gris métallisé, il fit un signe de la main à Tête de Crabe, qui sillonnait la dalle à toute allure sur son skate.

Le jeune lui répondit par un hochement de tête.

Bettinger grimpa dans la voiture grise, referma la portière et regarda Dominic. Les pensées du grand gaillard étaient parties pour Jupiter.

— Au Dragon du Sichuan, dit l'inspecteur en tirant sur sa ceinture avant de la boucler.

Dominic tourna la clé, passa une vitesse et tourna le volant. La voiture de luxe s'écarta du trottoir en ronronnant.

Aucun des deux hommes ne parla pendant le trajet qui les fit traverser les banlieues de logements sociaux et entrer dans le quartier du centre-ville. Là, le grand gaillard évita un pigeon mort, puis contourna le neveu et la nièce du volatile dans la rue suivante.

— Zwolinski va être mis au courant ? demanda Dominic. Sa voix était lointaine et timide.

— Tête de Crabe avait l'air d'aller bien.

— Tête de Crabe ?

— Son bras n'avait pas l'air d'avoir souffert – celui que vous avez

tordu.

— Je parle pas de ça.

Bettinger continua à feindre de ne pas comprendre.

— Alors, de quoi vous parlez ?

— De ce que j'ai fait à cette femme. (Dominic soupira par le nez.) Est-ce que Zwolinski va être mis au courant ?

— Bien sûr.

— Bien sûr, répéta le grand gaillard, qui donnait l'impression d'avoir mordu dans quelque chose qui était infesté d'insectes.

— Elle s'est jetée sur vous avec un couteau. Elle a essayé de vous poignarder.

Surpris, Dominic lui lança un coup d'œil.

— C'est ça que vous avez vu ?

— Orange, fit Bettinger en désignant le feu tricolore.

Le grand gaillard écrasa l'accélérateur et traversa le carrefour à toute vitesse.

— Elle s'est jetée sur moi avec un couteau ? Elle a essayé de me poignarder ?

— Oui, c'est ce qui s'est passé. (L'inspecteur haussa les épaules.) Vous n'aviez pas le choix.

Le grand gaillard sourit, hochant la tête.

— C'est ma tournée au Dragon.

— Non, merci. (Bettinger tendit le bras, attrapa la radio et la remit sur le tableau de bord.) Et ça, ça reste devant.

— Vous êtes quelqu'un.

— On m'a déjà traité de pire.

Côtes sichuannaises

Un petit ding annonça l'arrivée d'un SMS. Tout en conduisant avec une petite fraction d'attention, Dominic sortit son téléphone portable et lut l'écran. Sous ses pansements, son visage afficha de l'inquiétude, et quelques instants après, il rangea l'appareil. Un second ding résonna dans sa veste lorsqu'il bifurqua pour quitter la 20^e, et un troisième au moment où il accélérât dans un quartier qui comportait six boutiques de prêteurs sur gages.

— Vous êtes populaire, fit remarquer Bettinger.

— Mon ex-femme s'énerve sur un truc.

L'inspecteur soupçonna que cette réponse était un mensonge, vu que le grand gaillard divulguait rarement des informations personnelles et qu'il n'était pas le genre de type à tolérer une mégère.

— Quand vous êtes-vous séparés ?

— Il y a deux ans.

— À l'amiable ?

— Personne n'a été poignardé.

Dominic tourna le volant vers la droite, et la façade rouge du Dragon du Sichuan se déroula devant le pare-brise. Autour du restaurant s'étendait un grand parking, qui contenait cinq voitures minables et une centaine de places libres. Les vélos des livreurs qui trônaient à côté de la porte d'entrée étaient dans le même état que s'ils avaient livré des rouleaux de printemps en Antarctique.

— Des enfants ? demanda Bettinger.

— Non. Et vous ?

— Un garçon et une fille.

— Veinard.

Dominic rangea le véhicule gris métallisé près de l'entrée, et son téléphone émit un nouveau petit ding.

Bettinger désigna le restaurant.

— Je serai à l'intérieur.

— OK.

Le dossier Elaine James sous le bras, l'inspecteur sortit de la voiture, referma la portière et entra dans le restaurant chinois, un lieu vert et rouge qui sentait l'huile de sésame, l'ail et l'aquarium.

Un Asiatique à la calvitie naissante qui portait un smoking défraîchi et un bouc s'approcha du nouvel arrivant.

— Une personne ?

— Deux. Une table près de la baie vitrée.

— On ne va pas vous voler votre voiture.

— Je voudrais une table près de la baie vitrée.

— Par ici, monsieur.

Bettinger rangea ses gants dans sa poche et suivit le bonhomme sur la moquette jusqu'à une table recouverte d'un tissu rouge. Lorsqu'il s'assit sur le coussin brillant, celui-ci émit un sifflement.

— Je voudrais du thé.

L'homme hocha la tête et se retira.

Par la fenêtre, Bettinger observa Dominic, qui était dans la voiture grise, en train de parler au téléphone. Même de loin, il était clair qu'il discutait d'un sujet bien plus important que le montant d'une pension alimentaire.

Une tasse blanche se matérialisa à côté du coude gauche du détective, posée là par le serveur, qui n'était autre que le patron transformé.

— Chaud, avertit l'Asiatique en inclinant la théière.

Un fluide ambré coula en arc jusqu'au récipient en porcelaine.

— Merci.

Le serveur posa des cartes sur la table et en retourna une, faisant apparaître un avertissement froissé sur fond rose qui ornait le dos.

— Le spécial déjeuner s'arrête à 3 heures.

Un coup d'œil à l'horloge dorée accrochée au mur informa Bettinger que l'heure limite tomberait deux minutes plus tard.

— Je vais attendre mon associé.

— Alors, pas de spécial déjeuner.

— Nous sommes dépensiers.

— Et nous ne prenons que les espèces.

Le serveur partit et l'inspecteur ouvrit la carte. Sous l'épaisse pellicule de plastique apparaissaient des photographies de mets

étincelants aux couleurs vives qui ne pouvaient absolument pas exister à Victory, Missouri. Tout en sirotant son thé, il parcourut les inventions jusqu'à ce que son coéquipier entre dans le restaurant et s'assoie en face de lui. Les ennuis du grand gaillard étaient remarquablement bien cachés.

— Comment va cette ex-femme en colère ? demanda la chose qui habitait la bouche de Bettinger.

Dominic saisit l'autre carte.

— J'm'en fous, d'elle.

— Elle vous a raccroché au nez ?

— Hein ?

Le grand gaillard leva les yeux, essuyant la buée qu'il avait sur le nez.

— La première fois que j'ai regardé dehors, vous étiez en train de parler au téléphone. La fois suivante où j'ai regardé, vous étiez en train de composer un numéro. Alors je me suis dit...

— Arrêtez de vous dire des trucs.

Quelque chose de meurtrier brillait dans les yeux de Dominic et Bettinger rangea ses aiguilles.

Son choix arrêté, l'inspecteur referma sa carte et attrapa le dossier Elaine James.

— Montrez pas ça tant qu'on n'a pas été servis. (Le grand gaillard prit le dossier et le posa sur une chaise vide, qu'il poussa ensuite sous la table.) Vous ne leur avez pas dit qu'on était flics ?

— Non. (Bettinger pencha la tête.) Pourquoi ?

— S'il a une affaire en train, jeu, immigrants, putes, il dira au cuisinier de nous donner sa pire came. Histoire de nous décourager de revenir.

Le regard de Bettinger se teinta d'incrédulité.

— On empoisonne les policiers, à Victory ?

— Pas partout. Chez Claude, les flics sont les bienvenus.

— Et ce qu'on y mange n'a rien de subversif.

Le serveur revint et examina ses clients.

— Voulez-vous des ailes de poulet pour commencer ?

Bettinger rit pour la première fois depuis la veille au soir, lorsqu'il s'était cogné le coude contre la table de nuit au beau milieu d'un échange charnel vigoureux avec Alyssa.

— Je voudrais les nouilles dan dan, les raviolis à l'huile pimentée et les pousses de pois mange-tout braisées.

Dominic referma sa carte.

— Travers de porc.

— Demi-portion ou portion entière ? La demie, c'est cinq côtes.

— J'en veux vingt.

— Ça fait deux portions, dit le serveur en gribouillant un idéogramme qui ressemblait à une carte routière.

— Vingt travers.

Le grand gaillard voulait être certain qu'il n'y aurait pas d'erreur.

— Avec ça, vous avez deux portions de riz sauté.

— Vous n'avez jamais de chiens errants par ici ?

— Si, parfois.

— Donnez-leur.

— OK.

— Vraiment. Et apportez des *ginger ales* avec mes travers de porc.

— Combien ?

— Trois.

Le serveur partit, et dix minutes plus tard, les plats étaient posés sur la table. Dominic saisit une côte parfumée et dégoulinante à l'instant où l'Asiatique s'en allait.

— Excusez-moi, dit Bettinger.

Le serveur s'arrêta.

— Le gérant est-il là ?

L'Asiatique ajusta sa mèche de cheveux gris et se retourna, transformé en son supérieur.

— Vous voulez vous plaindre du service ?

— Aucunement. Et les plats sentent très bon.

L'inspecteur posa son badge sur un coin de la table, où il se transforma en une tache de soleil.

— Vous êtes des policiers ?

Bettinger hocha la tête et Dominic arracha un tendon d'une côte.

— Je respecte la loi, affirma le patron.

— Nous n'enquêtons pas sur vous ni votre établissement. Je suis l'inspecteur Bettinger et voici le sergent Williams.

— Harold Zhang.

— Nous cherchons des informations.

L'inspecteur fouilla dans le dossier et sortit une photographie sur laquelle on voyait Elaine James adolescente, assise sur le capot d'une voiture de sport bleue, une cigarette à la main, en train de parler à des amis.

— Cette femme a été assassinée et son dernier repas a peut-être été pris ici.

Bettinger donna la photo à Harold Zhang, qui la traita comme un pétale de fleur.

L'inspecteur mit un ravioli dans sa bouche, et de l'autre côté de la table, le grand gaillard plongeait ses incisives dans une côte. Tout en mâchant, les policiers observaient le visage du patron à la calvitie naissante qui était son propre personnel.

— Elle vient ici, annonça Harold Zhang. Mais elle n'est pas pareille.

L'homme décrivit des demi-sphères à une distance certaine de sa poitrine.

— C'est elle.

Bettinger avala le ravioli pulvérisé et récupéra le cliché.

Dominic avala bruyamment du *ginger ale*.

— Elle aura pas profité longtemps de ses nouveaux lolos.

— Elle est morte ?

— Ouais. (L'inspecteur sortit un critérium, appuya sur la gomme et ouvrit son bloc-notes.) Quand l'avez-vous vue pour la dernière fois ?

— La semaine dernière.

— Savez-vous quel jour ?

— Lundi ou mardi. (Harold Zhang remit en place son rabat de cheveux gris et rumina.) Mardi, je crois.

— Ça colle. Était-elle avec quelqu'un ?

— Non.

Bettinger était déçu par la réponse.

— Vous êtes sûr ?

— Elle venait toujours seule. Elle commandait toujours des plats très très épicés, plus épicés que ce que mangent la plupart des Chinois.

Dominic posa un os dénué de viande sur une assiette prévue pour

ça et ouvrit une seconde canette sifflante de *ginger ale*.

— On dirait qu'elle voulait un nettoyage intégral du colon.

Bettinger écrivit *Repas épicé = journée de repos ?* et reporta son attention sur Harold Zhang.

— Mangeait-elle ici ou emportait-elle sa commande ?

— Elle mangeait ici. Juste avant la fermeture.

— À quelle heure fermez-vous ? demanda l'inspecteur.

— Dix heures. Plus tôt si on n'a personne.

Bettinger réfléchit au contenu partiellement digéré de l'estomac de la victime et écrivit *Décès entre 23 h 30 et 2 h 00* sur son bloc.

— Rien de particulier la concernant ce soir-là ? Son apparence ? Son comportement ? Rien qu'elle ait dit ?

— Je ne crois pas.

— Est-ce que quelqu'un lui a parlé ?

— Seulement moi. (Harold Zhang désigna l'autre bout du restaurant.) Elle s'est assise là-bas, comme d'habitude, a mangé comme d'habitude et a payé. Elle laissait toujours un gros pourboire.

Sa dernière remarque avait une tonalité nostalgique.

Dominic posa une quatrième côte sur l'assiette, terminant un carré de quatre os.

— Que portait-elle ? demanda Bettinger.

— Des vêtements amples, comme si elle faisait du jogging. Gris ou bleus.

— Des baskets aux pieds ?

— Je crois.

— Venait-elle à pied ?

— Je n'ai jamais vu de voiture.

Le grand gaillard commença à bâtir le second étage de son édifice osseux.

— Vous savez par où elle partait lorsqu'elle sortait d'ici ?

— Vers l'est. (Harold Zhang secoua la tête.) Ça n'est pas recommandé d'aller dans l'autre direction la nuit.

— OK. (Bettinger sortit une carte de visite et la donna au patron.) Si quelque chose vous revient, si vous entendez parler de quelque chose, appelez.

— Je le ferai.

— Merci pour votre aide.

— C'est mon devoir. (Harold Zhang rangea la carte dans sa poche.) J'espère que vous trouverez le coupable.

— Nous le trouverons.

— Ah, cette ville..., se lamenta le gérant en s'en allant.

Les policiers se concentrèrent sur leur repas, et dix minutes plus tard, Dominic avait terminé son immeuble de cinq étages.

Bettinger désigna l'est.

— Allons nous promener.

Le grand gaillard engloutit le reste de sa troisième canette de *ginger ale* et posa un billet de vingt dollars par-dessus celui que son coéquipier avait déjà laissé.

— Jusqu'au 84 Margaret Drive.

— Alors comme ça, vous savez lire ?

Ensemble, les policiers se levèrent de table, allèrent arroser le galet désodorisant des urinoirs, se lavèrent les mains, traversèrent le restaurant et sortirent.

Randonnée urbaine

Le froid attaquait fort. Bettinger fourra ses mains gantées dans ses poches en arrivant sur le parking, marchant à côté de Dominic, dont la tête était à nouveau partie sur Jupiter. Frissonnant, l'inspecteur s'émerveilla de l'existence de villes étendues dans des endroits assez froids pour tuer l'*homo sapiens* qui ne s'était pas habillé adéquatement. L'homme d'affaires qui s'était donné la mort dans l'Arizona était probablement un descendant direct du crétin qui s'était installé en Alaska.

Entouré par un air (mortel) à -8 °C, Bettinger pensa aux Caraïbes puis ramena son esprit sur l'affaire.

— Est-ce qu'il a plu ou neigé depuis mardi ?

— Non.

— Alors, on a peut-être une chance de trouver quelque chose sur le chemin.

Dominic ricana.

— Cherchez des signes de lutte. (L'inspecteur désigna d'un geste ce qui les entourait.) Des éraflures, égratignures, taches de sang. Une montre, des boucles d'oreilles. Quelque chose qui pourrait tomber d'un sac à main ou d'une poche.

— Comme un flingue avec un nom et une adresse ?

— Si vous trouvez ça, vous pouvez mettre du rap jusqu'à ce soir.

Les policiers arrivèrent au trottoir et partirent vers l'est. Garée au milieu de la rue, tout au bout du pâté de maisons, se trouvait une longue voiture noire aux vitres teintées. Des coups supersoniques résonnaient à l'intérieur du véhicule comme des explosions de grenades sous-marines.

Sans quitter des yeux le véhicule suspect, Bettinger examina la zone toute proche à la recherche d'indices.

— À quelle distance se trouve son appartement ?

— Dix ou onze rues plus loin.

La voiture noire tressauta en se réveillant et avança, transformant un cadavre de pigeon en bouillie mêlée de plumes.

— Il y a beaucoup d'oiseaux morts à Victory, remarqua l'inspecteur.

— Vous êtes vachement observateur.

Il restait une quinzaine de mètres entre la voiture qui avançait au ralenti et les policiers. La fréquence des explosions était de quarante-deux par minute.

— Comment ça se fait ? demanda Bettinger.

— Comment ça se fait que quoi ?

— Qu'il y ait tellement de pigeons morts partout ?

La musique s'arrêta et son absence était un avertissement que l'inspecteur ressentit sur sa nuque. Silencieuse comme un requin, la voiture poursuivait sa lente approche.

Dominic lança un coup d'œil perçant au véhicule et posa une paume sur la crosse de son arme. Les pneus hurlèrent et le long organisme à quatre roues passa en trombe à côté des policiers.

Bettinger repéra la plaque de la voiture et la nota sur son bloc.

— C'est qu'une bande de négros qu'ont rien d'autre à faire.

— Probablement, acquiesça l'inspecteur, mais ça ne nous coûtera rien de vérifier la plaque.

— On peut en avoir pour dix dollars.

— Des plaques ?

— Ouais. (Dominic emmena son coéquipier de l'autre côté de la rue.) Un jour, j'ai coincé un négro qu'avait plus de trois cents plaques dans sa baraque. Il piquait le métal sur les chantiers de construction et dans les décharges et faisait peindre les chiffres par sa grand-mère.

— Est-ce que vous avez fait cette prise avec Tackley ?

Avant ce moment-là, aucun de deux policiers n'avait prononcé le nom de l'ancien coéquipier de Dominic, l'homme de petite taille au vitiligo qui tournait son café avec un couteau.

— J'ai oublié.

Le duo arriva au bout du pâté de maisons et le grand gaillard désigna le sud, réorientant leur excursion dans une rue bordée de hauts murs, de portails en fer et de grands immeubles. Bettinger contourna une bouche d'égout qui avait perdu son couvercle et revint sur le trottoir, évitant un pigeon mort qui était coincé contre le bord. Ses doigts rigides sortaient tout droits de ses plumes comme les jambes d'une danseuse de cancan.

— Aucune idée sur ce qui tue ces bestioles ?

— Les oiseaux peuvent aller où ils veulent, non ? (Dominic fit un grand geste vers le ciel.) Ils ont qu'à battre des ailes et ces crétins sont à Hawaï, au soleil, ou alors à Paris, en train de chier sur des chapeaux ridicules. On dirait que ceux qui restent à Victory sont sonnés.

— Psychologiquement ?

— Un truc avec leur sonar, enfin, leur machin. En tout cas, c'est comme ça depuis des années. Ces crétins tombent du ciel.

L'inspecteur eut une idée concernant l'affaire Elaine James.

— Qui est le meilleur documentaliste dans le bunker ?

— C'est pas comme si on avait beaucoup de choix.

— Parmi ceux-là ?

— Irene.

Bettinger se rappelait une femme blanche d'une cinquantaine d'années, un peu collet monté, dont la permanente orange ressemblait à un planétoïde.

— Celle avec les cheveux ?

— Celle-là même.

— Elle est fiable ?

— Vous avez une idée de ce que ces gens ont comme salaire ?

Passant devant une aire de jeux en béton, l'inspecteur ôta un gant et sortit son téléphone portable, un vieux modèle qui ressemblait à une calculatrice.

— Ça payait pas tellement bien, en Arizona, remarqua le grand gaillard.

— Ce n'est pas dans la technologie jetable que je mets mon argent.

— J'ai vu votre voiture.

— Dans une ville comme celle-ci, je rangerais les voitures dans la catégorie des technologies jetables.

— Alors, vous devez vivre dans un château.

Bettinger appuya sur le bouton correspondant au numéro du central et porta le combiné à son oreille.

La réceptionniste répondit à la deuxième sonnerie.

— Commissariat de police du Grand Victory.

— Bonjour Sharon, ici l'inspecteur Bettinger.

— Bonjour Inspecteur Bettinger.

La femme parlait avec des fioritures pleines d'affectation.

- S'il vous plaît, passez-moi Irene.
- Elle préfère qu'on l'appelle M^{lle} Bell.
- Je respecterai son souhait.
- Ne quittez pas.

L'inspecteur fut connecté à une musique doo-wop qui comportait un chanteur à la voix de fausset dont les stridulations auraient pu être émises par un oiseau. Tout en écoutant l'histoire d'un amour perdu aux tonalités sur aiguës, Bettinger suivit Dominic qui empruntait Margaret Drive. La strophe se termina avec le début du refrain, et tandis que le chanteur répétait inlassablement "Put your love in my lunchbox", l'inspecteur remarqua la présence d'un lampadaire cassé et s'arrêta.

— Williams.

Le grand gaillard regarda son coéquipier.

Bettinger dit :

— Nous devrions...

— Ici mademoiselle Bell.

— Bonjour mademoiselle Bell. Ici le détective Bettinger. Nous nous sommes rencontrés tout à l'heure.

— Oui, je m'en souviens. Bonjour.

On aurait dit de cette femme qu'elle était un robot la veille du jour où il se voyait implanter la puce qui lui donnait sa personnalité.

— Bonjour. Connaissez-vous l'affaire Elaine James ?

— C'est M^{me} Linder qui a constitué le dossier. Voulez-vous que je vous transfère ?

— Je préférerais que ce soit vous qui m'assistiez, si ça ne vous ennuie pas.

Un clavier cliqueta comme une mitraillette.

— Meurtre. Viol post-mortem.

Un grand vide silencieux suivit ces proclamations.

— Je cherche des affaires irrésolues qui pourraient être reliées à celle-ci.

— M^{me} Linder n'a trouvé aucune correspondance pertinente. La nécrophilie est très rare, même à Victory.

Bettinger bâtit une question prudente dont il espérait qu'elle n'offenserait pas la documentaliste.

— Serait-il possible que nous ayons une affaire de meurtre non résolue où l'acte de nécrophilie aurait eu lieu sans être identifié en tant que tel ?

Il y eut un cliquetis sur la ligne, et l'inspecteur se demanda si le robot avait coupé la communication.

— C'est... possible, dit M^{lle} Bell, sa voix laissant paraître un semblant d'humanité.

— Alors, je voudrais des dossiers sur toutes les femmes qui sont mortes à Victory ces dix-huit derniers mois – morts accidentelles, causes naturelles, victimes de meurtres – toutes. Mettez celles des six derniers mois sur le dessus et les prostituées sur le dessus du dessus. S'il vous plaît.

— Les informations que vous demandez seront sur votre bureau avant 5 heures ce soir. (Le robot était de retour.) J'enverrai également une version numérique sur votre compte mail.

— Je vous remercie infiniment, mademoiselle Bell.

— Bon après-midi.

— À vous aussi.

Bettinger coupa la communication et rangea son téléphone dans sa poche. Remettant son gant sur sa main droite congelée, il examina le lampadaire. Des bouts de plastique qui ressemblaient à des dents de lait étaient fichés dans le luminaire cassé, où se trouvaient aussi un nid d'oiseaux et quelques pierres.

L'inspecteur eut un grand mouvement du bras qui balaya le trottoir, la rue et le parking d'un bâtiment à deux étages.

— À l'heure où elle est rentrée, il devait faire noir par ici.

— Aussi noir que vous.

— C'est malin.

Bettinger pénétra sur le parking, examinant l'immeuble bleu-vert qui portait un panneau sur lequel on lisait : MAISON DE QUARTIER DU CHRIST SAUVEUR. Un ovale pâle passa derrière une fenêtre, marqua une pause à une altitude de deux mètres et fut rejoint par trois points plus petits qui atteignaient tout juste le bord inférieur de la vitre. Silencieux et immobiles, les enfants et leur surveillant observèrent l'intrus.

L'inspecteur sortit son badge et chercha l'angle convenable jusqu'à ce qu'il voie son reflet étinceler sur la vitre.

Soudain, les guetteurs disparurent.

— Pas très désireux d'aider.

Dominic arriva sur le parking et, ensemble, les policiers fouillèrent la zone. L'asphalte gris ne révéla rien qui en valait la peine.

— On trouve pas grand-chose, fit remarquer le grand gaillard tandis que son coéquipier et lui retournaient sur le trottoir.

Le duo poursuivit vers le sud et arriva bientôt à une tour en brique rouge bien entretenue qui portait un magnifique numéro 84 sur le poitrail. Bettinger s'avança directement jusqu'au portail de sécurité, où il s'arrêta, parcourut l'interphone et appuya sur le bouton correspondant au gardien. À côté, Dominic s'appuya contre un poteau en fer qui ressemblait à une lance.

Des parasites crépitèrent.

— Oui ? Qui est-ce ?

La voix qui sortait de la grille du haut-parleur semblait appartenir à un vieil homme.

À nouveau, Bettinger appuya sur le bouton du haut-parleur.

— C'est la police. Nous voudrions voir l'appartement 512. Il y eut un silence, suivi de deux volées de parasites.

— Il est déjà venu un policier. Il a inspecté les lieux et fait ce qu'il avait à faire.

L'inspecteur se souvenait du nom de l'officier qui avait inspecté les lieux.

— L'agent Langford ?

— Ma femme trouvait qu'il ressemblait à un acteur.

— Nous voudrions réexaminer l'appartement.

La demande fut suivie d'un long silence.

— Pourquoi ?

— Nous voulons juste être certains d'avoir tout repéré.

Le haut-parleur cracha des parasites et le vieux toussa.

— Il n'a pas bien fait son travail la première fois ?

— Nous voulons juste vérifier.

— Hmm...

Une femme chuchota quelque chose. La grille cracha des crépitements mouillés qui furent remplacés par du silence.

Le détective appuya sur le bouton.

— Monsieur ? Pouvons-nous voir la chambre 512 ?

— Il y a quelqu'un dedans.

— Qui ?

— Des Mexicains. Une famille.

Les policiers échangèrent un regard et Bettinger appuya sur le bouton à nouveau.

— Vous l’avez louée ?

— Il y a des gens qui veulent habiter ici. On... on ne savait pas.

— Personne ne nous a dit, à nous ou aux propriétaires, qu’on ne pouvait pas, se défendit la femme du gardien.

La grille crachota des parasites.

Bettinger souffla de la buée et appuya sur le bouton.

— Qu’avez-vous fait des effets personnels d’Elaine James ?

— On en a fait don à une association caritative, dit le vieux. Il n’y avait pas grand-chose.

— Merci pour le temps que vous nous avez consacré.

— L’autre policier aurait dû nous dire ; on ne savait pas que vous alliez revenir.

— Merci pour votre temps.

— OK. Au revoir.

Crépitement de parasites.

L’inspecteur se tourna vers son coéquipier.

— Est-ce que l’agent Langford est jeune ?

— Il se rase une fois par saison.

— Par saint Jules.

Bettinger se tourna vers l’interphone, fit défiler les numéros, et appuya sur le bouton correspondant au 512.

Le haut-parleur crépita et un petit muchacho excité demanda :

— ¿Quién es ?

Contrarié, l’inspecteur s’écarta du portail en fer et entreprit de retourner au Dragon du Sichuan.

— Où on va ? demanda le grand gaillard, suivant de près son coéquipier.

— Au bunker.

— Pas aux Bermudes ?

Bettinger espérait que les dossiers de M^{lle} Bell contiendraient quelque chose d’utile, parce que les vents froids de Victory venaient

de balayer les derniers indices et leurs espoirs.

Des opportunités pour elle

— Félicitations.

Heureux pour la première fois ce jour-là, Bettinger embrassa Alyssa sur la bouche et la serra dans ses bras.

— Une expo à Chicago, dit-il, le visage enfoui dans ses cheveux. Ouah.

— Je ne m'attendais pas du tout à ce qu'il me recontacte. (La femme s'écarta de son mari et prit un verre de jus de pamplemousse dans le réfrigérateur.) J'en ai pressé.

À la vue du breuvage, la bouche du détective se mit à saliver de plaisir.

— Comment s'appelle la galerie ?

— David Rubinstein Gallery of Chicago.

— Riche, on dirait.

— Il l'est. Ainsi que sa clientèle.

— Je vais ressortir ma kippa.

— Dommage qu'elle se porte sur l'arrière de la tête.

Alyssa contempla le crâne de son mari qui commençait à se dégarnir.

— Hé. (Bettinger passa une paume sur sa tête jusqu'à ce qu'il touche la zone poivre et sel qui commençait à l'opposé du pôle Nord.) Je suis sensible.

— Ce n'est pas vrai.

La femme but un peu de jus de pamplemousse, fit la grimace et donna le verre à son mari, qui le prit avec plaisir. Ses yeux le piquèrent et sa gorge brûla lorsqu'il but une gorgée de la boisson âpre.

— C'est le plus amer qu'on ait jamais eu, dit l'inspecteur.

— Ça, c'est sûr.

Bettinger rendit le verre à Alyssa.

— Presque impossible à boire.

— Je sais. Pas mal, non ?

Tous les deux aimaient les jus de pamplemousse éprouvants.

— Quels tableaux tu vas exposer ?

— *La Cargaison vivante*.

L'incrédulité se peignit sur le visage du détective.

— Vraiment ?

— Mmm.

Cette série dépeignait des aristocrates blancs en train de dîner, de jouer au croquet et de se prélasser sur des tas de corps noirs dans la cale de bateaux négriers. Contrairement à la plupart des tableaux d'Alyssa, qui étaient des acryliques subtiles et impressionnistes sans rien à voir avec la race, les œuvres de *La Cargaison vivante* étaient extrêmement détaillées et politiquement agressives.

— Tu sais à quel point j'aime cette série.

Il y avait une implication dans la remarque du détective.

— Rubinstein pense qu'ils retiendront l'attention des gens.

— Ça, c'est certain.

Alyssa but le reste du jus, et une ribambelle de petites sangsues citriques restèrent collées à l'intérieur du verre.

— Tu crois qu'ils ne se vendront pas ?

— Ce n'est pas ce que je veux dire. (Bettinger leva les deux mains.) Je ne connais pas le monde de l'art, et ces tableaux sont géniaux.

— Mais...

— Ils sont provocateurs. Ils font éprouver aux gens de la culpabilité, ou de la colère, ou les deux, et ils sont plus appropriés dans un musée que dans le luxueux appartement d'un banquier, accrochés à un mur entre un écran plasma de 72 pouces et les photos d'une blonde qui affiche le même sourire figé partout.

Alyssa sourit.

— J'ai hâte de rencontrer des conservateurs de musée qui partagent ton opinion.

— Ça arrivera. (Aucun doute ne transparaissait dans la voix de Bettinger – sa foi en l'art de son épouse était inébranlable.) Rubinstein ne pense pas qu'ils sont trop sombres ?

La peintre remplit un nouveau verre de jus de pamplemousse.

— Il n'est pas certain, mais même s'ils ne se vendent pas, ils me feront connaître à sa clientèle.

— À qui il proposera des œuvres plus convenables par la même

artiste ?

— C'est l'idée. (La peintre tendit le verre à son mari.) Tu peux finir.

— Je ne suis pas sûr que j'y survivrai.

— Ce n'est pas la pire manière de s'en aller.

Bettinger avala le reste du breuvage brûlant.

— C'est presque sulfurique.

— Oui.

Une porte se ferma dans une pièce voisine, et l'inspecteur se tourna face au couloir.

— Gordon.

— Ouais ?

— On dîne à 7 heures et demie.

— OK.

— Si tu es en retard, tu fais la vaisselle pendant une semaine.

— On se détend, Monsieur l'agent.

— Viens ici.

Le jeune homme mince de quinze ans aux paupières tombantes s'arrêta sur le pas de la porte et ôta un bouton blanc de son oreille droite.

— Ouais ?

Il avait la voix boudeuse.

— As-tu jamais préparé le dîner pour ta famille ?

— Nan.

— Crois-tu que ce soit facile ?

Gordon chercha une remarque finaude à rétorquer, tout en essayant de savoir s'il devait prendre le risque d'agacer un peu plus son père. Décidé, il secoua la tête.

— Je sais que c'est pas facile.

— Ne m'oblige pas à te menacer avec des corvées comme si tu avais dix ans. Respecte et apprécie le fait que ta mère fait beaucoup pour que nous mangions de bons repas sains.

— J'apprécie, je t'assure – elle cuisine bien.

Apparemment, la rébellion de Gordon était terminée.

— Et félicite-la.

La confusion rida le front de l'adolescent.

— Elle est enceinte ?

Alyssa étouffa un rire. Bien qu'elle fût une femme de quarante-six ans très féminine et juvénile, son rire semblait sortir de la poitrine d'un vieux bonhomme blanc atteint de pleurésie.

— Les tableaux de ta maman vont être exposés dans une prestigieuse galerie à Chicago.

— Ah ouais ? (Le visage de Gordon s'éclaira.) Super génial. (Il sortit son second écouteur, traversa le linoléum et prit sa mère dans ses bras.) Apparemment, ils ont meilleur goût ici dans le nord que dans l'Arizona. Sont plus intellos.

Alyssa serra la main de son fils.

— Merci.

— Super génial.

Bettinger posa son verre vide dans l'évier.

— Il faudra que tu gardes ta sœur pendant que ta mère et moi serons partis au vernissage.

— OK. (Gordon remit ses écouteurs dans ses oreilles.) T'emmènes Maman dîner dans un grand restaurant, hein ?

— Bien sûr.

— En limousine ? Tu lui commanderas du champagne et un jacuzzi ?

Deux trois ricanements chassieux furent produits par le vieux qui vivait dans la poitrine d'Alyssa.

— Je lui ferai un programme de gala, dit Bettinger. Ne t'inquiète pas.

— Fais comme si c'était le réveillon de l'an 3000.

L'adolescent remit en marche son appareil à musique et partit.

Tout en ruminant, l'inspecteur rinça son verre et le mit dans le lave-vaisselle.

— Il a des idées bien arrêtées sur les femmes.

— De bonnes idées.

— Papa, dit Karen en arrivant dans la cuisine, un échiquier magnétique entre ses petites mains. Tu es sur le point de te faire annihiler.

— Est-ce que tu as vu où se trouve mon fou ?

La fillette regarda la disposition des pièces blanches.

— Oh... j'avais pas vu.

— Mais tu maîtrises de mieux en mieux le jargon des échecs, ça, c'est sûr.

— Je peux avoir une deuxième vie ?

— Pas avant que tu aies félicité ta mère.

— Elle va avoir un bébé ?

— Encore mieux que ça.

La nourriture pleine de saveurs et d'odeurs passa des assiettes à leur bouche, avant d'être écrasée par les mouvements péristaltiques et emportée vers les estomacs. Karen et Gordon quittèrent la table tout en remerciant leur mère, et pendant que Bettinger commençait à faire la vaisselle, Alyssa se prélassa dans un fauteuil tout près, un verre de vin blanc à la main.

Des voix venant de téléviseurs et une musique assourdie leur parvenaient dans le coin-cuisine, et bientôt, le couple échangeait un regard plein de sous-entendus.

La femme emmena son mari dans la chambre à coucher et ferma la porte à clé. En silence, ils enlevèrent leurs vêtements qui sentaient la coriandre et glissèrent leur corps sous une couverture. Des doigts légers explorèrent la chair douce, et le phallus de Bettinger se raidit jusqu'à ce qu'un chaud désir batte en son cœur. Alyssa enfourcha son mari et ensemble, ils trouvèrent un rythme lent, profond.

Le gamin couvert d'excréments et le corps autopsié d'Elaine James n'entamèrent en rien la capacité du détective d'éjaculer son fluide chaud quelques instants après que sa femme avait joui. Il avait appris longtemps auparavant à compartimenter.

La pudeur revint rapidement chez les animaux qui tressaillaient, et ils tirèrent les couvertures pour cacher leur corps, se souriant bêtement l'un à l'autre. Les battements de cœur ralentirent, et dix somptueuses minutes caribéennes passèrent avant qu'ils ne se remettent à parler.

— J'ai toujours voulu coucher avec une célébrité, annonça Bettinger.

— Une célébrité ? (Alyssa tourna sa tête sur l'oreiller de manière à se trouver face à son mari.) Ce n'est qu'une exposition.

L'inspecteur passa la main au creux des reins de sa femme.

— C'est plus que ça.

— Enfin... je ne veux pas trop m'emballer.

— Tu devrais. C'est vraiment une grande opportunité.

— On verra bien.

— Ne te dérobe pas, dit Bettinger. Quelque chose de bien est en train de se passer pour toi, pour ta carrière d'artiste, en ce moment même. Apprécie.

— Mais si ça ne se passe pas bien...

— Ça se passera bien.

— Mais si ce n'est pas le cas ? C'est concevable.

— Si ça ne se passe pas bien, tu auras d'autres occasions. Et tu auras aussi l'expérience d'avoir vécu la pente ascendante de l'exaltation, plutôt que de n'avoir eu que l'inquiétude.

La peintre réfléchit aux conseils de son mari.

— Tu as peut-être raison.

— Bien sûr que j'ai raison.

— Tu es un pessimiste très optimiste.

— Je ne suis pas que ça.

L'inspecteur leva un sourcil.

— Déjà ?

— Je t'ai dit que les célébrités me faisaient de l'effet. (Bettinger plaça les mains d'Alyssa sur son phallus raide.) Et ce truc-là ne ment pas.

Peu de temps après que sa femme se fut endormie, l'inspecteur enfila un jean et un sweat-shirt, termina la vaisselle, et entra dans le bureau mauve. Il posa une tasse de café à côté de la pile de dossiers que M^{lle} Bell avait déposés sur son bureau au bunker. Il bâilla tout en examinant la feuille liminaire. Soixante-dix-neuf femmes à Victory étaient devenues poussière sur les dix-huit derniers mois, et plus de la moitié de ces morts étaient des meurtres supposés ou confirmés.

— Par saint Jules.

L'inspecteur parcourut le reste du document. Parmi les quarante-trois victimes de probables homicides se trouvaient seize prostituées avérées dont les dossiers se trouvaient déjà sur le dessus de la pile.

Bettinger but un peu de café et ouvrit le dossier du dessus, qui contenait les photos d'autopsie d'une femme qui n'avait pas de tête.

Ils portaient un numéro

— J’ai jamais compris pourquoi ils disent qu’il est “grillé”, dit l’agent Dave Stanley en plantant les dents de sa fourchette en plastique dans un ravioli pané. Il est frit.

— Mais en apparence, c’est grillé, répondit un petit Américain d’origine italienne aux cheveux gris, cinquante-quatre ans, la moustache teinte, et investi de la responsabilité de conduire la voiture de patrouille dans laquelle ils se trouvaient.

— Mais pourquoi ne pas dire “raviolis frits” ?

— C’est un peu trop évident.

— Mais il y a moins de syllabes.

— C’est vrai... Mais les noms ne correspondent pas forcément aux choses.

Gianetto ouvrit le sachet contenant son repas à emporter et en sortit une tartine à la viande et au fromage qui arborait plus de paprika que neuf cents œufs mimosa.

Dave Stanley mordit dans ses raviolis, et sa bouche se remplit d’une bonne quantité de ricotta chaude et salée.

— Ils les font bien, ici.

— Quand ils sortent à peine de la cuisine, c’est du sept.

Le jeune agent avait anticipé ce commentaire : Gianetto donnait à tout ce qui lui importait une note sur une échelle qui allait de zéro à dix. La nourriture, les films, les actrices, les voitures, les neuf livres qu’il avait lus pendant ses études, et un panthéon d’albums rock classiques qui avaient tous reçu une classification numérique, comme des choses moins évidentes, des villes, des pays, les robes de sa femme, les races de chiens et les supermarchés, par exemple. Les seules choses qui aient jamais été notées dix étaient l’Italie et les Rottweillers.

Gianetto mordit dans sa tartine et le bruit qu’il fit rappela la destruction d’une forêt vierge.

— Six, dit-il tout en mâchant.

— Ça baisse.

— D'un demi-point. (Tout en inspectant l'objet comestible couvert de paprika, Gianetto secoua la tête.) Si ça descend en dessous de six, ce sera la rupture avec Angelo.

Dave Stanley mangea un autre ravioli grillé.

— On dirait que t'as tout prévu.

— Je mets pas des notes aux choses pour m'amuser.

La radio poussa un cri.

— Merde, firent les policiers.

Le jeune officier planta sa fourchette en plastique dans un ravioli, prit l'émetteur sur le tableau de bord et appuya sur le bouton d'émission.

— Voiture neuf. Agents Gianetto et Stanley. À vous.

— Nous avons été informés de tirs sur Worth et Leonora dit la voix asexuée qui était chargée du standard. Rendez-vous sur les lieux.

— Bien reçu.

Dave Stanley accrocha le micro à l'unité centrale.

— Ça, c'est zéro. (Gianetto avala la bouchée qu'il avait mâchée et prit une nouvelle bouchée au même instant.) Ils devraient nous dire quand il n'y a pas de coups de feu, comme ça, on saurait quand quelque chose ne va pas.

Ne sachant pas si cette recommandation était une plaisanterie, le jeune agent répondit avec un haussement d'épaules et un hochement de tête.

Le sergent avala le bout de sa tartine, alluma les phares, enclencha une vitesse, détachant la voiture de patrouille du bord du trottoir situé devant Chez Paolo, Le Vrai Italien.

— Le milieu valait six et demi.

Il fallut quelques instants à Dave Stanley pour réaliser que son coéquipier parlait à nouveau de son dîner.

— Content de te l'entendre dire.

— C'est grâce aux olives, dit Gianetto en prenant Summer Drive.

La voiture roula vers le sud sur la rue principale, ralentissant sans s'arrêter aux carrefours. Toutes les prostituées devant lesquelles ils passèrent reçurent des notes médiocres.

— Je suis un mari fidèle, fit remarquer le sergent, mais je me souviens d'un temps où les filles d'ici étaient tentantes. Maintenant, il n'y a plus que des trois et des quatre. Et dans le Chiotte, c'est surtout des deux.

— Peut-être que tes critères d'évaluation ont changé... ?

— Certainement pas.

Dave Stanley mordit dans un ravioli grillé qui avait éclaté dans la friteuse et ne contenait plus rien que de l'air.

— Me suis fait eu.

— Un vide ?

— Ouais.

— Tu peux le leur rendre, si tu veux. Et en avoir un de plus la prochaine fois que tu commanderas. Je l'ai déjà fait.

— Nan.

La voiture de patrouille passa devant une prostituée décharnée qui avait des cheveux rouges, des chaussures compensées et un imperméable en plastique bleu.

Gianetto resta silencieux.

Dave Stanley regarda son partenaire.

— Pas de note pour celle-ci ?

— C'était un homme.

Le jeune officier se retourna sur son siège et examina la silhouette qui s'éloignait.

— T'es sûr ?

— À cent pour cent.

— T'as l'œil, dit Dave Stanley en se remettant face à la route.

— J'ai une bonne vue, surtout pour un type de mon âge, mais c'est ma tête qui fait tout le boulot. (Gianetto rumina pendant un moment.) Tu te souviens du papier millimétré ?

— Ouais... (Dave Stanley avait vingt-cinq ans et il n'avait jamais vu de papier millimétré.) Peut-être.

— C'est ce papier qu'ils faisaient, qu'ils font peut-être toujours, je sais pas, qui est divisé en petits carrés pour faire des tableaux comptables, des graphiques, des dessins, n'importe quoi en fait. Et tout ce qu'on dessine dessus se trouve découpé en petits carrés, divisés en petits morceaux tous les mêmes. Et c'est exactement ce que je fais lorsque je note les choses ; je les mets sur du papier comme ça, mais là-dedans...

Le sergent tapota son front, laissant une empreinte digitale de paprika.

— OK.

Dave Stanley ne savait pas si son coéquipier était un génie ou un crétin.

— On y est presque.

Gianetto but ce qui restait de sa boisson et jeta la canette vide dans les ténèbres, où elle cogna contre le béton.

— On doit faire ça seulement avec des trucs que les clochards peuvent recycler.

— En voilà une délicate attention.

— Ça les occupe.

Le sergent rota.

— Est-ce qu'on doit mettre nos gilets ?

— Cet appel, c'est un zéro. (Gianetto tapota son ventre, qui pendait par-dessus son ceinturon comme les bajoues d'un Anglais.) De toute manière, je suis pas sûr qu'il y en ait à ma taille.

Tandis que la voiture de patrouille progressait vers le sud, les policiers scrutaient la nuit. Couché à un coin de rue, un bâtard bringé frissonnait dans le froid glacial, à l'agonie.

— Pauvre bête, dit Dave Stanley.

— Il y a des manières bien pires de s'en aller. (Gianetto tourna le volant vers la gauche, regarda à droite, et prit ensuite cette direction.) Le sida, la faim, le cancer, la noyade, les camps de concentration.

— Le camp de concentration, c'est le pire.

— C'est du neuf et demi. (Le sergent lança la voiture sur une rue étroite et sombre.) On est sur Leonora.

— Comment tu fais pour te rappeler toutes ces rues ?

Gianetto se tapota le front.

— Papier millimétré.

Une forme noire apparut au milieu de la rue.

Le sergent écrasa la pédale de frein et les pneus hurlèrent. Une douzaine de mètres séparaient la voiture de patrouille arrêtée et le fourgon marron qui bloquait la rue.

Gianetto donna un coup de klaxon.

L'autre véhicule ne bougea pas.

— T'arrives à voir qui se trouve dedans ? demanda Dave Stanley.

Le sergent mit les pleins phares. La lumière, réfléchiée par quelque chose dans la fenêtre passager du véhicule, éblouit les yeux des

policiers.

Clignant des yeux, Gianetto éteignit les phares.

— Un pare-soleil ? suggéra Dave Stanley.

— Allez, on passe à la procédure officielle.

Le sergent transforma le quartier sinistre en discothèque rouge et bleue.

Le jeune agent se pencha, saisit le micro de la radio et le porta contre sa bouche.

— Déplacez ce véhicule toute de suite !

L'ordre se répercuta en échos d'un bout à l'autre de la rue, mais ne déclencha aucune réponse.

Dave Stanley scruta les façades de grès brun de part et d'autre de la voiture de patrouille, et lorsqu'il se retourna, il en resta bouche bée. Un véhicule utilitaire bloquait l'autre extrémité de la rue. Les lumières rouges et bleues coloraient les gaz qui sortaient de son tuyau d'échappement et se reflétaient faiblement sur sa surface noire. Le second fourgon était aussi insondable que le premier.

— On est pris au piège, dit le jeune agent.

— S'il m'arrive quelque chose, dit Gianetto, dis à ma femme que je la notais à huit.

— Pas à dix ?

— Elle croirait jamais un truc pareil. (Le sergent ricana.) En fait, elle serait plutôt un cinq et demi.

— Je dirai huit.

Dave Stanley pensa à la réceptionniste du commissariat, Sharon, avec laquelle il sortait depuis presque un an, mais ne parvint pas à trouver quelque chose qu'il aurait envie de lui dire.

Gianetto attrapa le micro et appuya sur le bouton d'émission.

— Dégagez ces véhicules de...

La portière du fourgon marron s'ouvrit et un carré opaque se découpa. Quelque chose cliqueta dans l'obscurité.

— Baisse-toi ! hurla le sergent.

Les policiers se prostrèrent.

Un éclat blanc surgit. Le pare-brise se gonfla et devint mille toiles d'araignées. Une seconde décharge de fusil tonna et le verre laiteux explosa. Une pluie d'échardes scintillantes s'abattit sur le dos des policiers recroquevillés.

De l'air froid s'engouffra dans le véhicule et Dave Stanley se mit à trembler. Dehors, un fusil fut armé.

Gianetto brandit son revolver par-dessus le tableau de bord et tira, ripostant à l'aveugle.

— Appelle des renforts ! cria-t-il à son coéquipier. Dis-leur...

Quelque chose vint cogner contre la tête du sergent et atterrit à côté de lui.

— Putain de merde, qu'est-ce que c'est ? demanda Gianetto en se frottant la tête.

Dave Stanley regarda dans sa direction. À côté de l'accélérateur se trouvait une grenade.

Vidant sa vessie, le jeune officier ouvrit la portière, tomba à l'extérieur et cria :

— Grenade !

Le trottoir s'écrasa contre sa poitrine et il regarda par-dessus son épaule.

Gianetto sortit comme une bombe par l'autre portière, mais fut retenu brutalement par sa ceinture de sécurité, qui s'était coincée dans son holster.

— Merde ! cria le sergent.

Dave Stanley mit son bras par-dessus sa tête.

Le soleil brilla à minuit, accompagné de tonnerre. Des éclats d'obus déchirèrent les chaussures, les jambes, les fesses, les bras et le dos de l'agent couché à terre. C'était comme si son corps tout entier venait d'être plongé dans un bain de friture.

La secousse se réverbéra en échos.

Les oreilles bourdonnantes, Dave Stanley passa une main sur l'asphalte chaud. L'effort fit bouger les morceaux d'obus qui étaient enfoncés dans ses rotules, mais il persévéra, luttant contre la douleur. Ses doigts se posèrent sur son holster et il articula :

— Fils de pute.

Son arme n'était plus là.

Dave Stanley regarda par-dessus son épaule. Une fumée aux nuances rouges et bleues tourbillonnait autour du véhicule de police et à un mètre de son pot d'échappement se trouvait l'arme perdue. Elle paraissait intacte.

Serrant les dents, le jeune policier se mit à quatre pattes et avança. Les éclats d'obus s'enfonçaient dans ses muscles et ses os à chaque

mouvement qu'il faisait, haletant et tremblant, vers son arme. Un coup d'œil dans la voiture de patrouille lui révéla la chose morte, sans bras, qui avait essayé d'attraper une grenade active dans les derniers instants de sa vie. Au-dessus du col carbonisé se trouvait une masse qui ressemblait à une tomate pourrie.

Les yeux de Dave Stanley se remplirent de larmes et le monde se mit à luire en bleu et rouge.

— Celui-là est encore vivant, dit quelqu'un de l'intérieur du véhicule marron.

Dave Stanley tendit le bras vers son arme.

Un coup de fusil retentit.

Des plombs percèrent la tête du jeune policier et il s'écroula sur le sol. Des chevrotines glaciales s'étaient introduites jusqu'au centre de son crâne.

— Prends son badge, dit une voix rauque.

Des bruits de pas résonnèrent, devinrent plus sonores et s'arrêtèrent.

Immobile, à deux doigts de la mort, Dave Stanley sentit une main arracher le badge de sa poitrine.

— Ce connard s'est pissé dessus.

— T'as son badge ?

— Ouais.

— OK. Maintenant, descends son froc et coupe-lui la queue.

19

Exécutés

Bettinger s'adossa confortablement dans son fauteuil, bâilla et jeta un coup d'œil à la pendule accrochée au mur. S'il allait au lit maintenant, il aurait quatre heures de sommeil avant de devoir se lever pour partir travailler.

— Merde.

L'inspecteur regarda les deux dossiers qui étaient posés sur le côté droit de son bureau, isolés de la grande pile. Les deux affaires avaient été abandonnées bien des mois auparavant, mais il semblait possible que l'une ou l'autre de ces prostituées assassinées, ou les deux, l'aient été par celui qui avait tué Elaine James. Demain, Bettinger irait sur les lieux où les deux femmes avaient été découvertes – un immeuble abandonné et un tunnel d'accès aux égouts.

Un gargouillis plaintif résonna dans son estomac, lui disant de manger avant de mettre au repos la matière grise surmenée qui logeait dans sa cocotte cérébrale. Irrité par les exigences de son corps, l'inspecteur ajusta de grands élastiques autour des documents et ouvrit son armoire de rangement.

Quelque chose vibra.

Bettinger regarda vers l'autre extrémité de son bureau, vers l'endroit où était posé son téléphone portable. Le réveil était réglé pour 3 h 30 (autrement dit, vingt minutes plus tard), et ses remontrances grésillantes le troublèrent. Ramassant l'appareil, il regarda l'écran et vit : WILLIAMS, DOMINIC.

L'inspecteur ouvrit le téléphone et le colla contre son oreille.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— Deux flics se sont fait prendre.

— Morts ?

— Exécutés.

Parfaitement réveillé, Bettinger rouvrit son bloc-notes et contraignit une mine à sortir de son critérium.

— Où ?

— Worth et Leonora.

— J’arrive.

L’autre raccrocha.

Bettinger écrivit l’adresse et gribouilla une vague explication sur la page suivante, qu’il arracha et posa sur la table de nuit, où Alyssa la trouverait le lendemain matin. Après une douche brûlante de quatre-vingt-dix secondes, il enfila un costume marron et sortit sa voiture jaune du garage, sans vraiment savoir s’il poursuivait sa deuxième journée de travail ou commençait la troisième.

La circulation négligeable et les grandes accélérations lui permirent de ramener les soixante-cinq minutes sur la grande route à trois quarts d’heure seulement. Pendant toute la durée du trajet à bonne vitesse, le mot “exécutés” resta posé à côté de lui comme un passager fantomatique.

Bettinger prit la rampe de sortie à toute allure et pénétra dans le tunnel – à la grande surprise des trolls qui étaient en train de fumer un objet d’un diamètre impressionnant. Tandis qu’il passait en trombe devant le duo, les trolls agitèrent des petits bras boudinés.

En neuf minutes de conduite à tombeau ouvert, il arriva sur Leonora, une rue qui lui était déjà connue, et bientôt, il aperçut la discothèque rouge et bleue. Là, il se gara à côté de quatre voitures de patrouille, coupa le contact et monta la fermeture Éclair de sa parka.

L’inspecteur sortit de son break et avança vers le ruban fluorescent derrière lequel se trouvaient le capitaine Zwolinski et neuf policiers, dont deux étaient des femmes. Dominic n’était pas parmi eux.

— Bettinger.

— Capitaine. (L’inspecteur se courba pour passer sous le ruban et s’approcha de son supérieur.) Que s’est-il passé ?

— On a signalé des coups de feu dans la zone. Gianetto et Stanley sont allés voir.

Le capitaine désigna la voiture de patrouille. On aurait dit qu’elle avait blasphémé quelque part au Moyen-Orient un jour sacré.

— Bon sang.

— À mon avis, les gens qui sont responsables de ça sont aussi ceux qui leur ont coupé la queue.

Bettinger se demanda à quel moment exact il était mort et était descendu en Enfer.

— Ce genre de choses est déjà arrivé ?

— Même pas ici.

L’inspecteur fut un moment à court de mots.

— Putains de salopards d'animaux, dit une femme policier trapue en s'essuyant les yeux.

Debout à côté de la femme se trouvait Langford, le beau jeune policier qu'on prenait souvent pour un acteur, même si à cet instant précis, on aurait plutôt dit qu'il venait de vomir un repas entier de légumes.

— Je croyais que vous viviez à Stonesburg, dit Zwolinski.

— C'est exact.

— Ce break a des ailes ?

— Escamotables. (Bettinger tendit un doigt vers la voiture déchirée.) Est-ce que les relevés sont faits ?

— Les gars sont en route.

— Je peux jeter un œil ?

— De loin.

L'inspecteur avança vers l'arrière de la voiture carbonisée, dont les feux semblaient encore fonctionner. Exhalant une volute de buée alternativement rouge et bleue, il la contourna jusqu'au côté passager et vit le corps de Dave Stanley allongé sur l'asphalte. Le visage du jeune homme ressemblait à une assiette d'abats, et un carré de peau blanche luisait au-dessus de son pantalon baissé. Un petit amas de glace cramoisie était visible en dessous de ses poils pubiens.

Bettinger se pencha, examinant la blessure avec attention. Une épaisse ligne sanglante partait de l'amputation émasculante vers le scrotum de la victime et jusqu'au trottoir. L'inspecteur en déduisit que le policier était soit mort soit inconscient lorsqu'on lui avait coupé le phallus. Sur son bloc il écrivit *Stanley, fusil, bout portant. Pénectomie ensuite.*

Bettinger se détournait et approcha du véhicule, où se trouvait quelque chose qui avait autrefois été un être humain. L'odeur de cheveux brûlés et de charbon monta à la tête du détective lorsqu'il arriva à la portière, regarda à l'intérieur et vit les traces de l'ablation posthume qui avait été effectuée entre les jambes du sergent mort. Incrustés dans le corps et partout à l'intérieur de la voiture se trouvaient de nombreux éclats d'obus.

Sur son carnet, Bettinger écrivit : *Gianetto, grenade à main de l'armée. Pénectomie post mortem.*

Des pas lourds mais pressés résonnèrent derrière l'inspecteur, indiquant l'arrivée du capitaine.

— Je peux comprendre que des criminels tuent des flics, dit

Zwolinski. D'une certaine façon, c'est étonnant que ça n'arrive pas plus souvent. Mais pourquoi diable feraient-ils une chose pareille... ? (Un doigt épais pointa en direction de l'entrejambe du policier.) Ce n'est pas un psychopathe solitaire qui a fait tout ça, il doit y avoir une logique, une raison.

— L'intimidation.

Le capitaine réfléchit pendant quelques instants.

— Comme ces trucs psychologiques écœurants qu'ils font dans les guerres ?

— Ouais. (L'inspecteur eut soudain une idée.) Vous avez vu leurs badges ?

— Non.

Zwolinski tourna la tête, remplit ses poumons et cria :

— Langford, Peters, Johnson !

Aidés par les trois policiers appelés en renfort, le capitaine et l'inspecteur fouillèrent la scène de crime pendant dix minutes. Les badges des deux hommes morts ne furent pas retrouvés lors de cette opération.

Zwolinski renvoya le trio et scruta Bettinger.

— Alors, qu'est-ce que ça veut dire ? Quelqu'un les a exécutés, a pris leur bite et leur badge ?

— Pas sûr. Les tueurs voulaient peut-être des trophées – comme les bois qu'on met au mur – ou peut-être qu'ils veulent pouvoir prouver que c'est eux qui ont fait ça.

— À qui ?

— À nous.

Le capitaine n'eut pas l'air content.

— Pourquoi ?

— Peut-être qu'on recevra ça par courrier, avec des conseils sur la façon de faire notre métier.

Le visage de Zwolinski se transforma en ce vilain masque que ses adversaires sur le ring voyaient juste avant de se retrouver au tapis. Trop furieux pour parler, il se détourna et partit à grandes enjambées vers le ruban jaune.

Bettinger se concentra sur les environs que les feux de la voiture explosée lui permettaient de voir. Debout à côté d'une berline noire tout au bout de la rue se trouvaient quatre hommes, auréolés d'une buée qui se teintait de rouge et de bleu. L'inspecteur identifia

rapidement les membres du quatuor : Dominic, Huan, Perry et le petit bonhomme à la peau marbrée, Tackley. Des phrases énoncées à mi-voix flottaient entre eux.

Bettinger s'avança vers le groupe.

Au moment où il contournait l'épave, son coéquipier et lui échangèrent un regard et l'ouverture sombre sous le nez du grand gaillard se transforma en une ligne mince. L'Asiatique marqué de petite vérole alluma une cigarette et le petit homme but une gorgée en portant à ses lèvres une thermos argentée qui ressemblait à un obus anti-aérien.

Étirant ses bras, le rouquin regarda le nouvel arrivant.

— Depuis quand la nuit se déplace à l'horizontale ?

— Je crois que c'est la matière noire, dit Huan en tirant sur sa cigarette.

— Les scientifiques s'y intéressent, non ?

— Ouais, frénétiquement.

— On dirait que j'ai choisi le mauvais jour pour mettre à tremper mes boîtes de Pétri.

— Il y a toujours un risque.

Bettinger était à portée d'odorat des quatre hommes.

— L'un d'entre vous aurait une idée de ce qui s'est passé ici ?

Perry montra la scène de crime.

— Ici ?

— Oui.

— Y a quelqu'un qui aime pas les flics.

Huan exhala une épaisse fumée de cigarette.

— Je suis d'accord.

— Est-ce qu'on devrait en informer le capitaine ? demanda le rouquin à l'homme de l'Arizona.

— Je crois qu'il a déjà l'info.

— Alors, peut-être la presse ? (Perry leva ses sourcils, qui ressemblaient à des chenilles très pâles.) Ils adorent qu'on leur file des scoops.

— Génial. (La cigarette de Huan rougeoya.) Génial.

Tackley but une gorgée de café qu'il prit dans sa thermos en acier inoxydable, et on ne savait pas s'il fronçait les sourcils ou s'il souriait.

— Dans d'autres endroits où j'ai travaillé, lorsqu'un flic se faisait tuer, ça ne donnait pas lieu à des plaisanteries, dit Bettinger tout en essayant de ne pas laisser la frustration transparaître dans sa voix.

— Où vous avez travaillé ? demanda Perry. Je parie que c'était dans un endroit chouette, où tout le monde est super intelligent et a réponse à tout.

Huan souffla de la fumée.

— Le nouveau Geniusville ?

— Dites-nous, implora le rouquin. C'était où que vous résolviez les mystères ?

Trop fatigué pour embrayer avec des circonvolutions pleines de piques, Bettinger désigna la voiture carbonisée.

— Alors, vous n'avez aucune idée de qui pourrait avoir fait ça ?

— Quelqu'un qui n'aime pas les flics. (Perry secoua la tête et regarda Huan.) Il a déjà oublié.

— Aucune idée précise ? poursuivit l'homme de l'Arizona.

— Quelqu'un qui sait comment faire fonctionner une grenade à main.

La cigarette de Huan rougeoya.

— Toutes les étapes.

— J'ai une idée, dit Perry. Émettez un avis de recherche pour un type avec une goupille à la main.

Bettinger se détourna du groupe tout en disant :

— Sergent Williams.

— Je crois qu'il est irrité, fit remarquer Perry. Même si c'est difficile à dire.

— Impossible, la nuit.

Le grand gaillard rejoignit son coéquipier, et ensemble, ils approchèrent de la scène de crime. Des parkas épaisses et des bonnets de laine emmitouflaient un type blanc et une femme noire qui se trouvaient à côté de la voiture de patrouille, déchargeant du matériel photographique d'un diable.

— Vous les connaissez ? demanda Bettinger.

— C'est les techniciens de la police scientifique.

— Comment s'appellent-ils ?

Dominic haussa les épaules.

— Ils sont mariés.

L'inspecteur regarda les techniciens photographier la voiture explosée. Une lumière artificielle illuminait les orbites vides de ce qui autrefois avait été Gianetto, et lorsque la femme repositionna son projecteur, un gros morceau de métal et trois dents luirent à l'intérieur de la bouche du cadavre.

— Ça ne vous inquiète pas ? demanda Bettinger à Dominic. Des flics qui se font exécuter ?

— Bien sûr que si. Je vous ai appelé, vous vous souvenez ?

— Je serais prêt à parier une liasse de cinq centimètres que c'est Zwolinski qui vous a dit de passer ce coup de fil.

— Comme vous voudrez.

L'inspecteur jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. À vingt-cinq mètres de là, Huan et Perry écoutaient les mots tout bas qui sortaient furtivement de la bouche de Tackley.

— Vos potes ne paraissent pas très disposés à aider.

Dominic désigna les cadavres.

— Est-ce que vous saviez qui étaient ces types, d'abord ?

— J'avais rencontré Gianetto, mais je ne le connaissais pas.

— Et Dave Stanley ?

— Jamais vu.

— Je vois.

Le grand gaillard hocha sa tête pansée et croisa les bras. Il semblait croire qu'il avait atteint la fin d'une conversation.

— Deux flics ont été exécutés et mutilés, dit l'inspecteur. C'est une menace pour nous tous, et ce n'est pas le moment pour vous et vos potes de garder des informations et de la jouer société secrète.

— Vous vivez dans un roman, déclara le grand gaillard, alors laissez-moi vous décrire le tableau.

— Je vous en prie.

— Vous êtes flic selon les normes de l'endroit d'où vous venez – l'Arizona, c'est ça ? Un endroit chaud, facile, loin, où les gens passent leur temps à boire du thé glacé. Moi, je suis de Victory, je suis un pur produit de cet endroit. Je suis flic ici depuis dix-neuf ans, et chacune de ces années vaut une décennie n'importe où ailleurs. Alors, je comprends cette ville, et je connaissais ces deux gars – Gianetto a fait un discours à mon mariage. Mais vous... vous êtes un flic de l'Arizona en sortie éducative. Vous êtes un putain de touriste. Vous croyez que

vous savez, mais vous n'avez pas la moindre idée de la manière dont ça fonctionne. Je veux bien vous faire plaisir avec ces conneries d'Elaine James, mais ça, c'est autre chose.

— Quoi alors ?

Dominic haussa les épaules.

— Ça a quelque chose à voir avec ce gars que Tackley et vous avez envoyé aux soins intensifs ? (Bettinger se souvint de son nom.) Sebastian Ramirez ?

— Non. (La colère faisait briller les yeux du grand gaillard.) Vous enquêtez sur mon coéquipier et moi ?

— Votre ancien coéquipier. Et la réponse est oui.

Une main ouverte vint cogner la poitrine de Bettinger, imprimant une secousse aux bâtiments alentour et le déséquilibrant en arrière. L'inspecteur cala ses deux pieds, serra les poings et se pencha dans la position de combat vers l'avant qui était complètement naturelle chez lui après des années de pratique des arts martiaux. Du coin de l'œil, il vit une douzaine de têtes se tourner, y compris le crâne bosselé du capitaine Zwolinski.

Dominic jaugea son adversaire et cracha sur le sol. De la fumée bleue sortit de ses narines tandis qu'il s'éloignait de la scène de crime pour rejoindre Huan, Perry et Tackley.

Bettinger écrivit *Sebastian* sur son bloc-notes. La réaction de Dominic avait confirmé le lien entre l'Hispanique qui avait été brutalisé et les exécutions.

Tout en soulignant le nom, l'inspecteur observa le quatuor de policiers qui restait dans l'ombre à côté de la berline noire. Tous les quatre lui tournaient le dos.

20

Résidents de Victory

La zone bouclée fut cartographiée et photographiée par les techniciens. Puis Bettinger et d'autres policiers commencèrent leur enquête de voisinage en faisant du porte-à-porte dans les immeubles de Leonora Street. Pendant vingt minutes, le détective tenta de communiquer avec des habitants qui étaient soit peu réactifs, soit hostiles.

À nouveau, il appuya sur une sonnette.

— Vous sonnez encore une fois et je vais chercher ma batte, putain de merde ! menaça une femme derrière sa porte fermée.

— Je suis officier de police, dit Bettinger, et il faut que je vous parle de la fusillade qui a eu lieu tout à...

— J'ai rien vu.

— Puis-je entrer et prendre votre déposition... ?

— J'vais pas m'habiller et me maquiller pour ça.

Parler à un policier à 4 heures et demie du matin était une activité que les citoyens de Victory n'appréciaient pas plus qu'un examen proctologique impromptu.

Bettinger laissa la femme en colère, monta l'escalier jusqu'au deuxième étage et approcha de l'appartement qui, sur ce palier, donnait sur la rue. Sa porte était ornée d'une image de Jésus et d'une plaque sur laquelle on lisait NOTRE SAUVEUR.

Ne voyant pas de sonnette, l'inspecteur frappa à la porte.

— Police.

Un bruit de pas résonna dans l'appartement et la lumière s'éteignit dans l'œil gauche du Seigneur, qui était à l'évidence un judas.

— Puis-je voir un badge ? demanda une paisible voix masculine.

Bettinger montra sa plaque.

— Un instant.

Une chaîne cliqueta, un verrou grinça. La porte s'ouvrit sur un appartement douillet et un homme blanc rondelet, chauve et luisant qui portait un peignoir marron et des chaussons qui ressemblaient à

de la peau de mouton.

— Entrez donc.

Le résident assortit ses paroles d'un grand geste fluide.

— Merci, dit Bettinger.

L'intérieur confortable était éclairé par les guirlandes de Noël qui ornaient un faux pin blanc, et une odeur de pommes et de cannelle remplissait l'air.

Alors que la porte se fermait, l'inspecteur tendit la main.

— Inspecteur Jules Bettinger.

— Organiste Peter Kesell.

Ils échangèrent une poignée de main.

— Vous venez pour me l'enlever ?

Le musicien luisant désignait l'arbre de Noël.

— Je laisserai passer si vous coopérez.

— Voulez-vous boire quelque chose ? demanda Peter Kesell avec un grand sourire. J'ai fait du jus de pomme hier soir.

— Je vous remercie, mais j'ai beaucoup de choses à faire. Je voulais juste...

— Détendez-vous, dit l'organiste en disparaissant par une embrasure sombre. C'est Noël.

Un interrupteur cliqueta et un plafonnier illumina un mur de cuisine colonisé par au moins cinquante christs crucifiés. Bientôt, Peter Kesell revenait, tenant une tasse de laquelle montaient des volutes de fumée autour d'un bâton de cannelle.

— Merci, dit Bettinger en acceptant la tasse tendue.

— D'où êtes-vous ? Nouveau-Mexique ? Colorado ?

— Arizona. (L'inspecteur but une gorgée du jus de pomme, qui avait une saveur délicieuse, particulièrement complexe.) Vous avez réussi quelque chose de remarquable.

— Merci.

Le bonhomme luisant rayonna de fierté.

Bettinger désigna la fenêtre qui donnait sur Leonora.

— Avez-vous vu ou entendu quelque chose ?

— J'ai été réveillé par un coup de feu. J'ai entendu d'autres coups de feu et une explosion, bien que, pour des raisons évidentes, j'aie préféré me tenir éloigné des fenêtres...

Buvant sa pomme, l'inspecteur approuva du chef.

— Quand j'ai cru que c'était fini, reprit Peter Kesell, j'ai regardé. Il y avait beaucoup de fumée, mais je suis presque sûr d'avoir vu un véhicule utilitaire s'éloigner – une camionnette très longue.

— Un fourgon ?

— Oui.

Bettinger rendit la tasse à son hôte et ouvrit son bloc-notes.

— Quelle couleur ?

— Marron ou noir. Peut-être bleu foncé. Je suis désolé... il y avait beaucoup de fumée.

— Des marques sur le véhicule ? demanda l'inspecteur tandis qu'il étalait du graphite entre les lignes bleues.

— Pas que je sache.

— Quelle direction a-t-il prise ?

— L'est. Je... j'aurais pu descendre vous parler, mais ce n'est pas une bonne idée de se planter au milieu de la rue et de parler à la police. C'est pas bien vu dans le coin.

— Ne vous en faites pas. Merci.

Bettinger rangea son bloc-notes et se dirigea vers la porte.

— Attendez... avant de partir...

L'organiste rendit la tasse à l'inspecteur, qui finit la boisson, lui adressa un dernier remerciement silencieux et descendit rapidement l'escalier pour retrouver le froid. Réchauffé par le jus de pomme, Bettinger repéra Zwolinski et lui dit ce qu'il avait appris.

— Ça, c'est à mi-chemin entre rien et quelque chose, fit remarquer le capitaine.

— C'est un embryon d'amorce de piste.

Les narines épatées du capitaine frémirent.

— Vous venez de manger une pomme ?

— Le type m'a donné du jus de pomme.

— Nancy a eu droit à une omelette.

Zwolinski désigna une femme policier qui avait des coquilles d'œuf et du jaune dans les cheveux.

— Ça fait moins mal qu'un parpaing.

— Comment arrivez-vous à vivre avec autant d'empathie pour les autres ?

Le capitaine donna une description du véhicule à la Patrouille de l'Autoroute du Missouri, et l'inspecteur se joignit au trio de policiers grelottants qui inspectaient le côté est du pâté de maisons. Près de l'intersection, Langford trouva quelques éclats de verre de sécurité qui pouvaient, ou pas, appartenir au fourgon noir, marron ou bleu foncé qui était très probablement en route vers une casse, un atelier de cannibalisation ou un lac.

Zwolinski bâilla lorsqu'il examina ce que le beau jeune homme avait trouvé.

— Ce truc n'est même pas à mi-chemin entre rien et quelque chose.

Les corps furent envoyés à la morgue, et finalement, la police ne trouva plus rien à faire. Comme des cendres d'un feu de camp, les policiers las s'éloignèrent en dérivant de la scène.

Bettinger gara son break jaune dans le parking du bunker, abaissa le dossier du siège du conducteur et ferma les yeux. Un air chaud sortait des grilles de ventilation, lui réchauffant le visage, et il s'abandonna à l'inconscience.

Une cuillerée de soleil tomba sur la paupière droite du détective, interrompant un rêve qui sentait le piment de Jamaïque. Il s'étira, s'assit plus droit et jeta un coup d'œil à la pendule, qui l'informa qu'il était 7 heures passées de dix minutes. Avec l'arrivée du matin, il lui serait difficile, si ce n'est impossible, de se rendormir, par conséquent, il décida d'aller rendre visite à Sebastian Ramirez.

Vingt minutes plus tard, Bettinger traversait le hall vert de l'Hôpital Saint-Jean-Baptiste du Grand Victory. Il arriva devant le comptoir de l'accueil, dont la réceptionniste reposait sa tête ébouriffée dans une tour de guet de bras pliés.

— Excusez-moi..., dit l'inspecteur.

— Mmm... ouais ? demanda une bouche dans la forteresse.

— Où se trouve le service des soins intensifs ?

— Quatrième.

— Bonne nuit.

— Nuit ?

Bettinger laissa la femme avachie, monta dans un ascenseur et grimpa jusqu'au quatrième. Là, il pénétra dans un couloir gris qui était censé être blanc, et chercha un employé.

Une porte s'ouvrit, et laissa passer un vieux monsieur pâle en

chemise d'hôpital tenant un déambulateur.

— Faut qu'on me change mon bassin, dit l'homme au détective. Le bouton d'appel marche toujours pas.

— Je vais en informer l'infirmière.

Le vieux monsieur tenta un demi-tour en trois temps, comme si son déambulateur était un véhicule à moteur. Rentrant dans sa chambre, il marmonna :

— Bureaucrate.

Bettinger avança dans le couloir désert, cherchant un bureau ou un employé tout en marchant. Une porte s'ouvrit au fond, et un homme blanc de moins de trente ans avec un uniforme vert, des cheveux châains, un bouc et un dossier rigide apparut.

— Excusez-moi, dit l'inspecteur en s'efforçant de lire le badge du type, qui l'identifiait comme un médecin stagiaire.

— Les visites ne sont pas autorisées à cette heure.

Bettinger lui montra son badge.

Une expression dure s'inscrivit sur le visage du médecin.

— Oui ?

— Dans quelle chambre se trouve Sebastian Ramirez ?

— Il n'y est pas.

— Il est parti ? (Bettinger n'avait pas vu cette information sur internet, bien que l'article le plus récent sur Sebastian datât de deux semaines.) Il est guéri ?

Un rire sans joie sortit de la gorge du médecin.

— Vous plaisantez ?

— Mais il est sorti ?

— Il a disparu, voilà l'expression que j'utiliserais.

— Quand ?

— Hier.

Bettinger se rappela la série d'appels téléphoniques que Dominic avait reçus pendant qu'il allait au Dragon du Sichuan – ceux dont il avait prétendu qu'ils venaient de son ex-femme.

— À l'heure du déjeuner ?

— C'est à peu près le moment où nous nous en sommes rendu compte, mais il nous avait dit la veille au soir de ne pas lui servir de petit déjeuner, alors, c'était peut-être avant.

— Vous avez appelé la police ?

— Nous n'en avons pas l'obligation.

Bettinger se dit que Tackley et Dominic avaient dû apprendre le départ de Sebastian par quelqu'un de plus serviable que l'individu avec lequel il conversait en ce moment.

— J'ai beaucoup à faire, dit le médecin avec une certaine impatience. Les bons jours, j'ai trois boulots. Aujourd'hui, c'est pas un bon jour.

— Où se trouve-t-il, maintenant ?

— Chez lui. Ou peut-être en Corée du Nord.

— Y a-t-il une raison pour laquelle vous vous comportez comme un porc-épic ?

— Ça me maintient éveillé.

— Apparemment, vous n'avez pas aimé mon badge.

— Ça vous a vexé ?

Bettinger décida de se radoucir.

— Je viens d'intégrer la police locale – j'ai été muté de l'Arizona et je viens de commencer. Et je vous demande votre avis. Poliment. Avec un ruban bleu et des chocolats fourrés ganache.

Le médecin évalua la sincérité du détective et parut satisfait du résultat de son examen.

— Toute la journée, je m'occupe de corps qui ont des défaillances et tombent en morceaux. C'est mon boulot. C'est ce qui se passe dans cet hôpital, en particulier aux soins intensifs. Nous essayons d'aider les gens à aller mieux, ou au moins, à se sentir mieux. Mais de ce que j'ai vu, les flics de Victory sont de l'autre côté, à glander avec des cancers et des accidents de voiture.

— Sebastian est un criminel qui a déjà été condamné. Il...

— Alors il mérite ce que vos gars lui ont fait ? (Son ton était tranchant.) Il est incontinent. Il est dans une chaise roulante, et il ne respire plus qu'avec un seul poumon. Et il sera comme ça jusqu'à la fin de sa vie. Chaque jour qui passe. Voilà ce que la police de Victory lui a fait – alors qu'il était menotté. Et il n'est pas le seul dans ce cas.

Bettinger n'avait aucun doute quant à la véracité de ces accusations.

Le médecin s'éclaircit la voix.

— Et pourquoi pensez-vous qu'il a abandonné les poursuites contre vous ? Parce que le Père Noël lui a dit de le faire ?

L'inspecteur prit la balle au bond.

— Vous êtes en train de dire que quelqu'un l'a menacé ?

— Ce n'est pas ce que j'ai dit. (Les yeux bleus du jeune homme étaient durs.) C'est ce que vous avez dit.

Un vilain silence s'installa entre eux.

— À moins que vous ne me reteniez de manière officielle, dit le médecin, je retourne travailler – là où les mouvements de boyaux dont je m'occupe ne portent pas de badge.

Aucune réponse n'émergea de la chose qui habitait dans la bouche de Bettinger.

Tout le monde écoute Zwolinski

L'inspecteur entra dans le grand réfrigérateur blanc qu'était le bunker, s'assit à son bureau et colla le morceau de bande adhésive noire que lui avait donné la réceptionniste sur son badge. Un coup d'œil circulaire l'informa que la plupart des hommes et femmes policiers de Victory étaient présents, y compris Huan et Perry, qui buvaient du café autour d'une plante qui n'avait pas de feuilles. L'absence de Dominic et Tackley n'était pas surprenante.

Une quiétude aquatique régnait dans l'enceinte, et chaque fois qu'un téléphone sonnait, le bruit était perçant. Bettinger passa au crible les informations sur Sebastian Ramirez, tout en se demandant si Alyssa et les enfants apprendraient les exécutions par un présentateur à la télévision ou un journal ou internet.

À 9 heures apparut le capitaine Zwolinski. Il était habillé en noir et ses jointures étaient violettes à la suite de la correction qu'il avait infligée à un punching-ball qui avait peut-être été – ou pas – un être humain vivant. Le titan arriva sur son estrade et se retourna pour faire face aux documentalistes, agents et enquêteurs qui peuplaient la salle morose.

— Ne parlez pas à la presse.

Les mots du capitaine résonnèrent dans le bunker, renforcés par l'énorme caisse de résonance de sa poitrine.

Tout le monde tendit l'oreille.

— Si vous êtes harcelés par ces chacals, poursuivit Zwolinski, renvoyez-les à ma secrétaire et elle les piétinera. Je vais parler à deux journaux aujourd'hui, le *Victory Chronicle* et le *National*, et les autres n'ont qu'à pomper sur eux. Doper les ventes de journaux et divertir les foules ne sont pas ma priorité. Ce qu'on a sur les bras, là, c'est du boulot de vrai salopard.

Un téléphone sonna.

Irene Bell tendit un bras et arracha le fil de l'appareil.

— Chaque affaire qui était priorité numéro un devient priorité numéro deux. Anthony Gianetto aimait bien...

La voix de Zwolinski s'éteignit.

Ses yeux brillèrent.

Un téléphone sonna et Langford jeta l'appareil dans la poubelle.

Le capitaine tapa un poing violet dans une paume ouverte et s'éclaircit la voix.

— Anthony Gianetto aimait bien noter les choses – comme s'il était critique de cinéma ou quelque chose comme ça. Si vous trouvez les gars qui lui ont fait ça et qui ont fait ça à Dave Stanley, vous méritez un dix de la part de chacun d'entre nous. Celui qui donne un neuf virgule neuf ou moins aura droit à un moment sur le ring de boxe avec moi.

Bettinger savait que son patron ne bluffait pas.

— Chaque flic ici doit être sur le terrain avant que j'attaque ma part du merdier – ce qui est exactement ce que je vais faire en allant parler aux journaux.

Un employé déposa une énorme thermos de café dans la main droite de Zwolinski.

— J'ai parlé à la famille de Dave Stanley. Ils veulent organiser les obsèques dans le Nebraska, alors on l'expédie là-bas demain. Chacun d'entre vous envoie des fleurs et une carte aux parents. Écrivez au moins soixante-quinze mots disant à quel point Dave Stanley était super. Pas de putains d'e-mails. Si vous écrivez seulement soixante-quatorze mots ou moins, ou si vous oubliez de le faire, vous aurez droit à un tour de ring avec moi.

“Hier soir, je suis allé chez Gianetto. J'ai parlé à sa femme. (Une expression attristée redessina les bosses qui composaient le visage du capitaine.) Elle veut des funérailles en grand – avec la garde d'honneur. Ça aura lieu vendredi. Vous arrivez en retard ce jour-là et vous êtes sur le ring jusqu'à ce que vous y laissiez des dents.

Zwolinski laissa sa menace planer quelques instants.

— Et lorsque je verrai M^{me} Gianetto aux obsèques, pas question de lui servir les platitudes d'usage. Pas question de foutaises genre “Nous faisons tout notre possible”. Je veux lui montrer la photo des meurtriers morts dans la rue ou enfermés en prison avec les manches roulées, prêts pour la piqure.

“Ne me faites pas honte.

“Ne nous faites pas honte.

Zwolinski avala du café comme si c'était de l'eau. Soufflant de la buée et massant son ventre ferme, il scruta l'assemblée.

— Vous avez à peu près trois minutes.

Des pieds de chaises grincèrent sur le lino et des corps bondirent.

Bettinger arracha un papier sur une imprimante antique et s'avança vers la sortie bondée par laquelle d'autres policiers silencieux et lui passèrent dans le hall d'accueil, adressant un hochement de tête respectueux à Sharon qui était assise au comptoir et s'essuyait les yeux avec une boule de mouchoirs en papier. (Plus tôt ce matin-là, l'inspecteur avait appris que Dave Stanley et elle sortaient ensemble.) Un tas de confiseries était posé à côté du gros téléphone blanc, déposé là par le capitaine Zwolinski.

L'inspecteur remonta la fermeture Éclair de sa parka, sortit du bâtiment et avança vers son break jaune. Son téléphone portable vibra et il colla l'appareil contre son oreille.

— Ouais ?

— Je suis sur quelque chose, dit Dominic. Je vous rattrape plus tard.

— Prenez votre temps.

L'inspecteur s'assit dans sa voiture et ferma la portière. Sur le siège passager, il posa la feuille imprimée qui donnait l'adresse du domicile de Sebastian Ramirez, celle de la sœur aînée du dealer, Margarita, et celle d'une femme blanche appelée Melissa Spring qui lui avait rendu visite régulièrement à l'hôpital et dont on pensait qu'elle était sa petite amie.

Bettinger examina sa carte, détermina le trajet le plus simple pour se rendre à la première adresse et lança son break dans le flot de véhicules grondants. Des voitures de police et d'autres banalisées se déversèrent dans les rues comme une flotte de bateaux partant en guerre.

22

Portes closes

Un bâillement explosa sur le visage du détective.

Tout en roulant vers le sud, il bâissait des conjectures. La ville avait abandonné les charges contre Sebastian Ramirez pendant qu'il était dans le coma (pour des raisons évidentes), et lorsque l'homme s'était réveillé, il avait contacté son avocat et déposé une plainte pour violences contre Dominic Williams, Edward Tackley et tout le Service de police du Grand Victory. Beaucoup de charges pesaient sur les détectives – il y avait quatorze témoins et même une vidéo –, et un procès aurait presque à coup sûr abouti à deux condamnations et deux renvois. Ce fut une surprise pour tout le monde lorsque, cinq semaines plus tard, on avait renoncé au procès.

Sebastian Ramirez avait dit au *Victory Chronicle* qu'il voulait juste mettre l'incident derrière lui et passer à autre chose.

Le médecin indigné de l'Hôpital Saint Jean-Baptiste du Grand Victory ne pensait pas que l'homme brutalisé était parvenu à cette conclusion de façon naturelle, et Bettinger avait des doutes, lui aussi. Il lui était facile d'imaginer Dominic et Tackley en train de menacer leur adversaire handicapé.

Les pâtés de maisons sinistres, inhabités, laissèrent place à d'autres plus habitables à mesure que l'inspecteur progressait sur Summer Drive en direction du sud, et l'air chaud qui se déversait par les grilles de ventilation transformait la peau de ses doigts en cuir de reptile. Sur son bloc-notes, il écrivit *Acheter crème hydratante*.

Un feu rouge arrêta le break à un coin où un jeune couple blanc était en train d'admirer le contenu d'un landau. Leurs sourires satisfaits informèrent Bettinger que le bébé n'était pas encore congelé.

Le feu passa à un vert agressif, et l'inspecteur tourna le volant dans le sens des aiguilles d'une montre pour amener son véhicule sur la 5^e, qui était bordée d'immeubles en grès brun de trois ou quatre étages. Jetant un coup d'œil au numéro inscrit sur l'un d'eux, il comprit que Sebastian Ramirez habitait à plusieurs rues de là, sur le côté droit.

Bettinger ne savait pas avec certitude si le dealer tabassé était mêlé aux exécutions, mais le gars avait certainement des griefs contre la police de Victory, et sa disparition de l'hôpital le jour de l'événement

était une coïncidence qui méritait d'être étudiée de près.

Un immense bâillement éclata sur la tête du détective. Ses yeux qui le brûlaient se mouillèrent et la rue se transforma en aquarelle.

— Par saint Jules.

Bettinger traversa une intersection et vit un bâtiment de quatre étages couvert de lierre qui portait le numéro 261. Quelques instants plus tard, il gara le break le long du trottoir, à côté de deux Blancs très costauds qui se lançaient un ballon de foot.

L'inspecteur rangea son arme dans son holster et sortit de sa voiture. Sur le trottoir, il vit les deux fullbacks échanger un regard et s'éloigner l'un de l'autre.

— Attention la tête.

Le ballon passa en sifflant à quelques centimètres de la nuque de Bettinger et atterrit avec un claquement entre les mains du plus grand type, qui avait des lunettes de soleil et une barbe en bataille.

Ignorant la provocation, l'inspecteur monta les marches qui menaient à la porte d'entrée du bâtiment. Il appuya puis lâcha le bouton correspondant à l'appartement du cinquième étage donnant sur l'arrière.

Aucune réponse ne sortit du haut-parleur.

L'inspecteur attendit quelques instants et appuya sur le bouton une seconde fois, le maintenant enfoncé pendant plus longtemps, mais à nouveau sa sollicitation ne reçut pas de réponse. Derrière lui, le ballon parcourut l'air en sifflant et claqua contre les paumes de celui qui recevait.

Bettinger se tourna face au joueur le plus proche.

— Excusez-moi.

— Ouais ?

Le barbu fit une passe courte à son contemporain un peu plus loin, qui attrapa le projectile et le tint en l'air comme la tête tranchée d'un ennemi de guerre.

— Vous connaissez Sebastian Ramirez ?

— Entendu parler.

— Vous l'avez vu dans le coin ?

Le ballon gifla les paumes roses du gars, et il fit signe à son collègue de s'en aller. Tandis que l'autre fullback partait vers l'est, l'homme hirsute reporta son attention sur l'inspecteur.

— Il est à l'hôpital. Ça fait un moment.

Il observa son ami (qui avait interrompu sa marche) et cria :

— Plus loin !

— Merci, fit Bettinger en descendant les marches.

— Vous avez l'air pas mal claqué, dit le barbu.

L'inspecteur s'interrompt.

— Z'avez mal ? (Le fullback-devenu-quarterback catapulta le ballon dans le ciel.) C'est pour ça que vous cherchez Sebastian ?

Le projectile décrivit un arc de cercle dans le froid et claqua entre les mains du receveur au loin.

— Vous savez où se trouve Sebastian ?

— À l'hôpital, comme j'ai dit. (Le ballon apparut entre les mains du fullback comme par magie.) Y a quelque chose qui vous intéresse ?

— Vous prenez le relais pendant qu'il est absent ?

— Pas moi. (Le barbu fit une autre passe très longue.) Mais je connais peut-être quelqu'un qui connaît quelqu'un.

Bettinger avait des choses plus importantes à faire que de pourchasser les relayeurs d'un réseau de trafiquants de drogue.

— Peut-être plus tard.

— Je serai en train de bosser mes passes longues.

— Jusqu'à ce que Sebastian revienne ? demanda l'inspecteur en approchant de sa petite voiture jaune.

— Je crois pas qu'un fauteuil roulant puisse monter et descendre ces marches. (Le ballon claqua entre les mains du fullback.) Enfin... descendre peut-être.

— Ça, c'est dur.

Bettinger s'assit dans le break.

— À bientôt.

L'inspecteur ferma la portière, enclencha une vitesse et se décolla du trottoir.

Au bout de vingt minutes, Bettinger arriva au bâtiment bleu pastel dans lequel vivait la sœur de Sebastian, Margarita. Il gara sa voiture, alla jusqu'à la porte extérieure et appuya sur la sonnette de la dame.

La seule réponse que reçut l'inspecteur fut émise par le vent, une lamentation funèbre soufflée par un vasistas fendu.

Au moment de partir, il remarqua la présence du 4x4 rouge de

Margarita sur le parking. Quelques prospectus étaient coincés sous les essuie-glaces, ce qui semblait indiquer qu'il était là depuis un moment. Ces détails furent ajoutés dans le bloc-notes de Bettinger, même s'il n'oubliait presque jamais rien.

L'inspecteur poursuivit sa route, luttant contre le puits de gravité du sommeil.

Il arriva bientôt près de la troisième adresse, où vivait la jeune femme qu'on pensait être la petite amie de Sebastian. La notice de Melissa Spring ne disait pas grand-chose : elle était brune, elle était diplômée d'un premier cycle universitaire et elle avait été arrêtée adolescente pour conduite sous influence et vol à l'étalage.

Bettinger arriva sur le parking d'un des immeubles roses dans lesquels vivait la femme, ferma sa voiture à clé et suivit un chemin aux dalles craquelées qui séparait deux rectangles d'herbe morte. Son estomac grondait, réclamant quelque chose de plus substantiel qu'une barre protéinée ou un café.

— Sois patient.

Lorsqu'il atteignit la porte d'entrée, elle s'ouvrit grand et il saisit la poignée. Une petite femme blanche avec des cheveux noirs hérissés, un nez percé et un blouson vert citron bouffant émergea, fusillant l'inspecteur du regard.

— Police, dit Bettinger en sortant son badge.

— Vous avez un mandat ?

— Bien sûr.

L'inspecteur passa devant la femme et pénétra dans l'entrée décorée de miroirs dépolis qui avaient peut-être été à la mode dans les années 1980 pendant une période d'une semaine. Trois chats dodus dormaient dans le coin à côté du radiateur, et l'inspecteur envia leur vie si simple.

— Ce bâtiment est une propriété privée, clama la femme depuis la porte. Vous ne pouvez pas entrer juste parce que vous en avez envie.

— C'est étonnant, tout ce que je ne peux pas faire.

L'inspecteur appuya sur le bouton de l'ascenseur.

— Ce badge ne vous rend pas omnipotent.

— Attendez, je vais chercher un dictionnaire.

L'ascenseur s'ouvrit, et Bettinger entra dans un sarcophage de miroirs dépolis, où il fut rapidement rejoint par la femme en colère.

— Vous n’avez rien de mieux à faire ? demanda l’inspecteur.

— Vous n’avez pas le droit d’être ici. Je veux m’assurer que vous n’abîmez rien ni personne et que vous ne dissimulez pas de fausses preuves.

— Les œuvres de la police doivent-elles s’attendre à recevoir un autre don de votre part cette saison ?

— Le père de ma compagne travaille pour la ville, alors je sais le genre de conneries que vous êtes capables de raconter.

Bettinger se demanda à quel point la police de Victory méritait effectivement sa terrible réputation. Tandis que son adversaire tirait son téléphone portable de son blouson vert citron, il appuya sur le bouton du quatrième.

— Ma femme pense que mon profil gauche est plus beau – mais c’est vous qui filmez.

La porte se referma et l’ascenseur frémit.

Une image digitale des bottes noires de la femme apparut sur son téléphone portable, ainsi qu’une icône représentant une caméra.

— Je ne vous embêterai pas, annonça-t-elle.

À l’évidence, c’était une concierge accomplie.

L’ascenseur s’arrêta et s’ouvrit. Bettinger entra dans un couloir bleu clair et la femme aux cheveux hérissés le suivit, gardant ses distances.

En une douzaine de pas, l’inspecteur parvint à la porte 705. Là, il marqua une pause, regarda la réalisatrice qui se trouvait à cinq mètres de lui.

— Quel est mon texte ?

La femme n’émit aucune suggestion.

Bettinger reporta son attention sur la porte et sonna. À l’intérieur, quelque chose de lourd tomba sur le sol.

— C’est la police, annonça l’inspecteur. Je voudrais...

— Je n’ai pas appelé la police.

La voix appartenait à une jeune femme qui paraissait bouleversée.

— Êtes-vous Melissa Spring ?

— Sa colocataire.

— Quand avez-vous vu Melissa pour la dernière fois ?

— Partez.

— Je suis inspecteur et je voudrais vous parler.

La femme à l'intérieur de l'appartement ne dit rien de plus. Après trente secondes de silence, la commère aux cheveux hérissés marqua une pause dans son entreprise cinématographique.

— Comment je sais que vous êtes vraiment flic ? demanda la résidente.

Le tournage reprit.

— J'ai un badge et une jolie carte de visite. (Une idée surgit dans l'esprit de Bettinger.) Qui d'autre pourrais-je être ?

Il ne vint aucune réponse de l'autre côté de la porte.

— Puis-je vous parler en particulier ? demanda l'inspecteur.

— Je ne sais pas où elle est, d'accord ? (Quelque chose de mouillé et de terrorisé était coincé dans la gorge de cette femme.) Partez.

— Est-ce que quelqu'un d'autre est déjà passé ? Quelqu'un qui la cherchait ?

Un reniflement lui parvint de l'intérieur.

— Je vais tenir mon badge et glisser ma carte sous votre porte pour vous donner la preuve de mon identité.

— Je ne peux pas parler à la police.

— Madame... quelqu'un qui dit "Je ne peux pas parler à la police" devrait parler à la police. Immédiatement. Je peux aller chercher un mandat, mais à ce moment-là, tout deviendra officiel. (Bettinger brandit son badge.) Regardez.

Le judas devint noir.

— Vous le voyez ?

— Ouais.

L'inspecteur écrivit un mot au dos de sa carte de visite et la glissa sous la porte.

— Regardez en bas.

Le judas redevint lumineux.

Trente secondes plus tard, Bettinger demanda :

— Vous avez lu ?

— Ouais.

— Lisez à haute voix.

— Je n'ouvrirai pas la porte tant que cette imbécile fouineuse avec sa caméra ne sera pas partie.

L'inspecteur regarda la réalisatrice et haussa les épaules.

— Je ne suis pas absolument certain, mais je crois qu'elle parle de vous.

La femme aux cheveux hérissés lui lança un regard furieux.

— À partir de maintenant, déclara Bettinger, si vous continuez, vous interférez avec une enquête de police.

Il pointait un index directement sur le téléphone portable.

— Je sais ce que ça signifie. (La concierge éteignit son appareil et le rangea.) Vous êtes plutôt intelligent pour un flic de Victory.

— Je suis importé.

— Voilà pourquoi.

Un petit sourire satisfait se peignait sur le visage de la femme lorsqu'elle entra dans l'escalier. Ses lourdes bottes résonnèrent sur les marches en béton, et bientôt, la porte se referma, faisant taire le bruit de ses pas.

L'inspecteur reporta son attention sur l'appartement.

— Elle est partie.

— OK. (Un verrou cliqueta.) Je vous préviens, j'ai une arme.

— Vous avez l'intention de me tirer dessus ?

— Si vous n'êtes pas ce que vous prétendez être. (La femme de l'autre côté de la porte renifla.) J'ai eu une mauvaise matinée.

— Comment vous appelez-vous ?

— Kimmy.

— OK, Kimmy. Je suis le détective Jules Bettinger. Vous pouvez appeler le commissariat et demander confirmation de mon identité.

— Je vous crois.

Un bruit de chaîne.

Bettinger montra ses mains vides.

— Si vous me tirez dessus, ce sera où ?

— Dans le cœur.

— Ça va être difficile.

— Pourquoi ?

— Le mien a la taille d'un grain de raisin.

Un verrou cliqueta et un bruit de pas qui s'éloignaient se fit entendre.

— C'est ouvert, dit la jeune femme. Entrez.

Les goûts personnels de Kimmy

Bettinger pénétra dans un lieu équipé de canapés à fourrure et de tapis désassortis, où régnait une odeur mélangée de désodorisants aux baies rouges, d'encens et de marijuana. À côté d'un fauteuil inclinable qui ressemblait à un léopard se trouvait Kimmy, une jeune femme blonde et maigre qui n'avait pas trente ans, avec les lèvres éclatées, de grands yeux noirs dont l'un était gonflé, et un peignoir rouge. Elle tenait de la main droite un revolver énorme dont le canon était pointé sur le pied correspondant. Bien que la jeune femme eût deux doigts en crochet sur la détente, l'inspecteur ne savait pas si elle avait assez de force pour tirer une balle.

— Attention à vos orteils.

Kimmy vit que son arme visait directement son pied nu. Prudemment, elle mit ses orteils à l'abri.

Bettinger demanda :

— Dois-je fermer la porte ?

— Allez-y.

L'inspecteur referma la porte doucement.

— Fermez le verrou du bas.

Bettinger tourna le verrou qui se trouvait juste au-dessus de la poignée de la porte.

— Vous voulez que je reste ici pendant que nous parlons ?

— Vous pouvez vous asseoir.

— Guépard ou zèbre ?

— Zèbre.

L'inspecteur traversa un tapis à motifs cachemire et s'assit sur une banquette à poils blancs et à rayures noires. Une pipe à eau était rangée sous le fauteuil en face, mais il n'en dit mot.

Bettinger tendit un doigt vers les lèvres tuméfiées et l'œil gonflé de Kimmy.

— C'est votre visiteur précédent qui vous a fait ça ?

— Ouais.

— Pouvez-vous me dire ce qui s'est passé ?

La jeune femme hocha la tête.

— OK. Je vais sortir un bloc-notes et un crayon. S'il vous plaît, abstenez-vous de me tirer dans le cœur.

— Je ne vais pas vous tirer dessus.

L'inspecteur sortit son bloc, le posa sur le canapé et prit son porte-mine.

— Je me souviens de ces trucs-là, dit Kimmy. J'ai eu un cours où on en avait. (La jeune femme réfléchit pendant quelques instants et secoua la tête.) J'arrive pas à me rappeler lequel.

Bettinger ne lui montra pas la pipe à eau qui était sous le fauteuil.

— Vous pouvez vous asseoir si vous voulez.

— Je suis trop sur les nerfs.

Kimmy s'appuya sur l'accoudoir du fauteuil guépard, son revolver menaçant imprudemment la vie d'un animal en peluche miteux qui était soit un élan, soit un ours.

— Alors, ce matin, commença-t-elle, genre 5 heures, quelqu'un sonne à la porte. Normalement, Melissa et moi, on bouge pas quand quelqu'un sonne, c'est généralement des gamins ou des clodos, mais ce type, il arrête pas de sonner, et elle était pas là.

— Quand Melissa est-elle partie ?

— Lundi.

— Vous savez où ?

— Non.

— Aucune idée ? demanda Bettinger.

— Elle a rien dit, elle est partie comme ça. Elle part beaucoup.

— Est-ce qu'elle a une voiture ?

— Non. Son petit ami vient la chercher.

— Sebastian Ramirez ?

— Ouais, sauf qu'il est à l'hôpital maintenant. Enfin, c'est ce que je croyais avant ce que ce type a dit.

— Quel type ?

— Celui de ce matin. Attendez, je vous raconte. (Kimmy se servit de la main qui ne tenait pas le revolver pour montrer l'interphone situé à côté de la porte d'entrée.) Alors, je vais au truc et j'appuie sur le bouton, je dis au mec d'arrêter de sonner et il dit rien. Tout ce que

j'entends, c'est les parasites, parce que l'interphone est foireux et qu'on dirait qu'il a cent ans.

— Je vais pisser et je me recouche, et ce connard, il recommence à sonner. Ça fait comme le bruit à l'hôpital quand le cœur du patient s'arrête. Bip bip biiiiiiiiiiip. Super énervant !

— Ça vous ennuerait de poser votre arme ? demanda Bettinger, se penchant de manière à ne plus être dans la trajectoire du revolver.

— Désolée. (Kimmy le posa sur le fauteuil, entre l'animal en peluche et l'accoudoir sur lequel elle s'appuyait.) Alors, ça bipe, il enfonce le bouton à fond, et je vais à la porte et je dis au mec d'arrêter d'appuyer sur ce putain de bouton, parce que je vais pas le laisser entrer, de toute manière. Putain, j'étais énervée.

— J'imagine.

— Je tremble de partout – à cran, comme quand on a pris trop de café ou trop de... (La jeune femme décida d'omettre la seconde substance psychotrope dans son récit.) Alors je me fais quelques shots pour me calmer, parce que ça aide, vous voyez.

— Bien sûr.

— Alors, je me couche, j'essaie de me rendormir et je mets de la musique – du reggae, c'est ce qu'il y a de mieux pour perdre conscience.

— Je suis tout près, je suis sur le point de m'endormir – à rêver plus ou moins de ce type avec qui je sortais à Oakfield, qui était un peu con mais vraiment gentil, il emballait tout dans du papier de Noël, même en plein été quand il faisait genre deux cents degrés –, et ça sonne à la porte, et ça me fout super les jetons. La porte là... (Kimmy désigna la porte de l'appartement.) Pas la sonnerie de la porte en bas.

— Pendant un moment je suis pas sûre que c'est pour de vrai, la sonnette, ou si c'est dans le rêve avec Stevie et le papier de Noël. Et là, ça sonne à nouveau et je tombe presque du lit.

— J'en suis sûre... il est là.

— Alors je vais dans le salon et je regarde la porte, qui est complètement fermée, avec la chaîne et tout. Et ça sonne à nouveau et je lui fais 'Partez' et il fait 'J'ai trouvé un chat dehors. Il s'est fait renverser par une voiture et il essayait de rentrer dans l'immeuble et un type que j'ai eu à l'interphone m'a dit que vous vous occupez des chats', ce qui est vrai. Il y a tout un paquet de chats perdus qu'on nourrit, Melissa et moi, et quand il fait froid comme ça, ils dorment dans le hall ou dans la cave pour pas crever.

— Alors le type il fait 'Je vais le mettre devant votre porte' et

j'entends un miaou.

Kimmy secoua la tête.

— Et là, je me sens mal d'avoir gueulé sur le type, il essayait juste d'être sympa, je me dis, et je vais à la porte et je regarde par le judas et je vois un grand type en survêtement bleu foncé, qui s'éloigne et je fais 'Attendez !', surtout parce que je peux pas payer des frais de vétérinaire, mais il s'en va.

“Alors, j'ouvre la porte et je regarde le chat, un gros chat orange, un de ceux qui vivent ici, j'l'ai appelé Meredith. Elle gémit comme un chat, mais elle reste couchée là, à trembler, sans bouger, et je vois un truc blanc qui sort du milieu de son dos et je me rends compte que c'est sa colonne vertébrale. C'est là que le grand type me chope par le cou et me jette à l'intérieur. Il referme la porte et me hurle à la gueule 'Tu cries et je te tue'.

Les yeux de la jeune femme se remplirent de larmes.

— J'avais tellement peur. Il avait l'air prêt à le faire – il était immense. Et il avait des gants et un passe-montagne, comme les tueurs.

Un soupçon naquit dans la tête du détective.

— Pourriez-vous me dire quelle était sa couleur de peau ?

— Noire.

— Autre chose que vous vous rappelez ? dit Bettinger en tournant la page de son bloc-notes, se demandant si Dominic était l'agresseur.

— Il avait des dents en or. (Kimmy tapota ses incisives supérieures.) Celles-là.

Le coéquipier du détective n'avait pas ce type d'équipement, même s'il était possible qu'il eût installé des façades métalliques dans sa bouche pour brouiller les pistes.

Bettinger reprit :

— Alors, il est à l'intérieur...

— Ouais. Il sort un flingue avec un truc silencieux, et il verrouille la porte et il fait “Où est Melissa ?” et je lui dis qu'elle est pas là, mais il me croit pas. Alors on va dans toutes les pièces, et à la fin, quand il est sûr qu'elle est pas là, il se calme. Et je fais “J'vous l'avais dit” et il me frappe avec le revolver tellement fort que je tombe sur le cul. Là... (La femme désigna le tapis cachemire qui se trouvait devant la cuisine.) J'ai des hématomes partout.

— S'il vous plaît, laissez-moi vous emmener à l'hôpital. Vous devriez...

— Non, merci.

Bettinger ne voulait pas harceler la femme, et tout en étouffant un autre bâillement, il se demanda s'il était bien prudent de rouler, surtout de faire le chauffeur. Le jeune quinquagénaire avait dormi quatre-vingts minutes sur les trente et une dernières heures et il était sur le point de s'écrouler.

— Alors, il demande où elle est, poursuit Kimmy, et je lui dis la même chose que je vous ai dit à vous, elle est partie depuis lundi, je sais pas, j'ai pas de nouvelles. Alors il dit plus rien, il réfléchit, et j'entends Meredith qui crie dehors, putain, c'est affreux, on dirait un bébé, et quelqu'un dit "Tu l'as ?" et il fait "Descends et attends-moi. Prends le chat". Alors je sais qu'il a un pote dehors qui l'aide.

"Et là, il a une idée, et il va dans la baignoire et allume la lumière. Il met le bouchon dans la baignoire et fait couler l'eau, l'eau chaude, et il me regarde et il fait 'Où est ton portable ?' Je montre ma chambre et je fais 'Là' et il fait 'On va le chercher'.

"Alors on va dans ma chambre et il est là, sur ma table de nuit, et il fait 'On va envoyer un message à Melissa' et c'est là que je me souviens que j'ai oublié de le brancher hier soir. Je l'ouvre et il est vide, pas un pet de jus.

"Je lui dis qu'il faut que je le mette à charger, et il fait 'Vas-y' et dès que je le branche dans la prise, il me colle une tarte.

L'inspecteur fronça les sourcils, regardant la peau tuméfiée autour de l'œil droit de la jeune femme.

— Je n'aime pas du tout ce gars.

— Moi non plus ! Je croyais qu'il m'avait cassé toute la tête, tellement j'avais mal. Alors je suis là, sur la moquette, avec la tête qui tourne, j'vois trente-six chandelles, et tout ce que j'entends, c'est l'eau qui coule dans la baignoire.

"Il m'attrape par les cheveux, me remet debout, me regarde et il fait 'Déshabille-toi'. Et là, je suis paralysée. Glacée. Ce mec est un rhinocéros, il va me violer, transformer mes entrailles en pesto.

"Alors je reste là, je tremble, le choc, j' imagine, et il me gifle et il fait 'Maintenant', et pendant que j'enlève mes chaussettes et ma chemise de nuit, je pense au chat qu'a le dos cassé, à la bijouterie où je travaille, au papier de Noël. J'ai pas de soutien-gorge alors je me cache les seins – ils sont pas terribles, de toute façon –, et il pointe son revolver sur mon string et il fait 'Ça aussi'.

"Je l'enlève, mais je garde les genoux serrés, je suis complètement sûre qu'il va me violer. (Kimmy secoua la tête.) Mais là, il fait

‘Assieds-toi sur le lit’. Je le fais.

“Je suis assise là, à poil, à regarder le téléphone se charger comme si c’était un concert de rock ou un truc du genre.

“On dirait que ça fait une éternité.

“Un petit bâton noir apparaît et je lui dis que j’ai du jus. Il hoche la tête et il fait ‘On le prend dans la salle de bains’.

“L’eau coule toujours et il l’arrête, il descend le couvercle du chiotte et il fait ‘Assieds-toi’. Alors je m’assois et je suis à poil et je tremble de partout. ‘Écris un message à Melissa’, il dit, ‘dis-lui de rentrer à la maison tout de suite’.

“Alors je lui demande ce que je dois lui dire pour la faire rentrer.

“Il se penche sur la baignoire, il sort une lame de rasoir et il fait ‘Trouve quelque chose’.

“C’est pas facile de trouver quelque chose quand on est comme ça, à poil avec un étranger dans sa propre salle de bains, merde, et qu’il vous dit ça. Alors je commence à pleurer, super fort, et il fait ‘T’as quarante-cinq minutes pour la faire rappliquer ici. Tu devrais pas perdre trop de temps à pleurnicher’. Il est aussi calme que mon moniteur d’auto-école était. Ou comme les types qui jouent de la basse.

“Il me faut genre cinq minutes pour trouver quelque chose et je fais ‘J’ai trouvé’ et il fait ‘C’est quoi ?’ et je fais ‘Je vais lui dire que sa mère est là et qu’elle veut la voir pour lui parler de quelque chose’.

“Alors il me demande si Melissa aime sa mère et je dis ‘Comme la plupart des gens, pas vraiment, mais bon, comme on lui doit tout, on fait de son mieux’. Et il fait ‘Et si elle appelle sa mère ?’ Et je fais ‘Pourquoi elle ferait ça si sa mère est ici ?’

Kimmy gesticula à l’intention de Bettinger.

— Pas vrai ?

Bettinger hochait la tête.

— Mais là, il fait “Est-ce qu’il y a une chance pour que sa mère l’appelle dans les quarante minutes qui viennent ?” et je fais “Pas trop”. Et là, il fait “Vaut mieux pas pour toi” et il tend la lame de rasoir vers moi au cas où j’aurais oublié. Au cas où elle me serait sortie de la tête, putain.

“Quel salaud.

“Alors j’envoie un message à Melissa et je lui dis que sa mère est là, qu’elle veut la voir pour discuter d’un truc perso – le gars me prend mon téléphone et me dit de m’asseoir dans la baignoire. Je crie

presque quand ma chatte touche l'eau – c'est super chaud, putain.

“J'ai encore la peau toute rouge.

“Le téléphone bipe et il me le montre. Melissa a répondu. ‘Je rentre bientôt.’ Et il fait ‘Je dois répondre À toute’ ? Je fais oui de la tête, et il demande ‘A et TTE ?’, et moi je fais ‘Ben ouais’.

“Alors il lui envoie le message et je sais que Melissa est en route pour ici, où il y a un grand Afro-Américain avec un passe-montagne et des gants qui m'a foutue à poil dans la baignoire et on sait pas ce qu'il va faire.

“Alors je commence à me sentir coupable.

“Je me dis que tout ce qui est en train de se passer, tout ce putain de délire, c'est lié à son petit copain Sebastian, et moi j'ai rien à voir avec lui sauf que parfois je regarde la télé quand il est là... mais quand même, je me sens super merdeuse. On sait pas ce qu'il va lui faire si elle sait pas ce qu'il veut qu'elle sache.

“Et je suis là aussi, j'suis témoin, et peut-être qu'il va nous tuer toutes les deux.

“Je pensais à tous ces trucs depuis un moment, j'avais l'impression que ça faisait une semaine, mais c'était probablement genre vingt minutes, quand le téléphone a bipé. Il lit et il a pas l'air content.

Je demande si c'est Melissa et il dit que non, alors je demande qui c'est et il dit “Inconnu”. Il me dit de sortir de la baignoire et d'aller dans le salon. Je le fais. Je tremble, j'ai aucune idée de ce qui est en train de se passer, putain de merde, et je lui demande, mais il me dit juste d'aller jusqu'à la porte.

“Alors je vais à la porte, et il va là... (Kimmy montre le placard qui se trouve à côté de l'entrée.) Et il pointe son revolver sur moi et il fait ‘Mets la chaîne sur la porte’ et je fais ‘Comment elle va rentrer, Melissa, si je mets la chaîne ?’ et il me dit ‘Tu poses encore une question et on retourne à la salle de bains’ et je sais ce que ça veut dire.

“Alors je mets la chaîne sur la porte.

“Et là, il me dit de regarder par le judas. Il fait ‘Il y a quelqu'un là dehors ?’ et je fais ‘Non, y a personne’ et y a personne.

“Alors il dit ‘Tu laisses la chaîne, mais tu défais les autres verrous, et t'ouvres – regarde s'il y a quelque chose par terre’ et je me dis que c'est en rapport avec le message de l'inconnu.

“Je suis trempée et je tremble, et dans les endroits où il m'a frappée, j'ai l'impression qu'il y a plein de fourmis rouges, mais j'ouvre les verrous, j'entrouvre la porte et je regarde dans le couloir et

il y a un tas d'habits posés par terre. Pantalon de survêtement et sweat-shirt, sous-vêtements et chaussettes. Il y a un passe-montagne aussi, comme le sien. Je lui dis ce qu'il y a et il fait 'Ramasse'.

"Mon bras, il est tout mince, alors j'y arrive sans défaire la chaîne. Une fois que tout est à l'intérieur, il m'oblige à fermer la porte et à la verrouiller.

"Il sort le sweat-shirt du tas, et il y a du sang dessus et quand il ramasse le passe-montagne, il sent quelque chose à l'intérieur. Il met ses doigts dans les orbites et sort des trucs noirs on dirait des crottes de chat.

"C'est des orteils – les orteils d'un Afro-Américain.

Bettinger devinait que la jeune femme employait la terminologie politiquement correcte lourde (et souvent erronée) par respect pour lui... et aussi peut-être chaque fois qu'elle se trouvait en compagnie d'autres personnes dont les orteils ressemblaient à des crottes de chat.

— Mon portable bipe, et il le sort et regarde. Je préfère pas demander d'où vient le message. Le type me regarde et il fait "Va chercher un sac-poubelle et un sachet avec des glaçons" et je vais à la cuisine chercher ça. Il met les orteils dans la glace, le sachet dans le sweat-shirt, et il fourre ça et tous les habits de son pote dans le sac-poubelle.

"Il me regarde et il fait 'T'as une minute pour t'habiller'.

"On va dans ma chambre et j'enfile un jean et un pull et des bottes, et il me tend le sac-poubelle et glisse son arme dans sa poche, mais sans la lâcher. Il m'attrape le bras avec l'autre main et il fait 'On va dans le hall'.

"Et là, il me demande de regarder dehors pour être sûr qu'il n'y a personne. Je vois personne. On va jusqu'à l'ascenseur. Il arrive et y a cette petite vieille qui descend, mais le gars se met sur le côté comme ça elle le verra pas, genre. Et il a encore le passe-montagne.

"On monte dedans la fois d'après, et il appuie sur le bouton du rez-de-chaussée, et je lui dis que je veux qu'il me rende mon téléphone. Pendant une seconde, je me dis qu'il va me cogner comme avant, mais il me le donne et il fait 'J'allais pas te tuer, fallait juste que je te fasse peur'.

"Je suis presque sûre qu'il disait la vérité.

"L'ascenseur s'arrête et il fait 'Désolé'.

"Et moi je dis 'J't'emmerde' parce que... ben... je suis encore fâchée et il a tué le chat pour de vrai, ce qui était vraiment dégueulasse.

“La porte s’ouvre et je vois pas grand-chose. Il fait noir dans le hall, quelqu’un a éteint les lumières, et ils sont quatre là, à nous attendre.

— Connaissez-vous un de ces hommes ? demanda l’inspecteur en se frottant la main pour en chasser une crampe.

— Je crois pas, mais il faisait sombre et ils portaient des capuches et ils avaient des écharpes devant le visage, genre comme des voleurs de banque d’avant. Ça devait être des Blancs ou des Hispanos. (Kimmy plissa le nez.) Peut-être des deux.

“Alors l’un d’eux pointe un long couteau sur l’Afro-Américain et il fait ‘Les clés sont sur le contact. Ton pote est dans le coffre. Emmène-le à l’hôpital’.

“Alors l’Afro-Américain me reprend le sac-poubelle et il sort du bâtiment. Trois types le suivent, et ils ont les mains dans les poches, comme lui, mais celui avec le couteau reste derrière. Je lui demande s’il est avec Sebastian, et il fait ‘C’est qui ?’ et je fais ‘Sebastian Ramirez ?’ et il fait ‘C’est qui ?’, genre il fait l’idiot parce que tout le monde à Victory connaît ce nom, mais je me dis qu’il veut pas dire quelque chose de compromettant.

“Alors il fait ‘Viens avec moi’ et je fais ‘Non’ et il fait ‘Tu devrais pas rester ici’ et je lui dis ‘Je vais rester, putain’. J’avais plus vraiment peur de l’Afro-Américain et j’en avais marre de tous ces mecs qui me donnaient des ordres. Vous trouvez pas ?

“Alors il ouvre notre boîte aux lettres – Melissa avait dû lui donner la clé et il met dedans le revolver et des balles. (Kimmy désigna le gros revolver qui était posé sur le fauteuil.) Et il fait ‘Tu sais t’en servir ?’ et je fais ‘En théorie ?’ et il fait ‘Est-ce que t’as déjà tiré ?’ et je fais ‘Je peux apprendre’. Alors il fait ‘Comment ?’ et je fais ‘En regardant un tuto en ligne’. Le type fait ‘OK, va sur internet’ et il s’éloigne.

Alors je monte le flingue ici, je ferme tout, je bois du whiskey et je regarde des vidéos de tir.

— Je suis heureux que vous soyez saine et sauve, dit l’inspecteur. Beaucoup de gens ne survivent pas à une expérience pareille.

— Putain, c’était horrible. Vous voulez une bière ?

— Non merci.

— Ben, moi, j’en prends une.

24

Tea Time

Bettinger massait sa main droite surmenée lorsque Kimmy revint de la cuisine, une canette de bière légère à la main.

— J'ai une question à vous poser, dit l'inspecteur et je promets que votre réponse ne sera pas incluse dans la déposition.

— OK.

La jeune femme s'assit sur le canapé, ajusta son peignoir et appuya le cylindre d'aluminium froid contre son œil droit endolori.

— Avez-vous pris des substances réglementées aujourd'hui ? Des cachets ? De l'herbe ?

— C'est quoi, l'herbe ?

Une ligne incurvée apparut sur le menton de la jeune femme.

L'inspecteur referma son bloc-notes.

— Quelque chose qui pourrait discréditer votre témoignage au cas où tout ceci irait au tribunal.

— J'ai pas appelé la police, se défendit Kimmy.

— Je sais. Et merci de m'avoir raconté ce qui s'était passé.

Bien que l'histoire de la jeune femme risquât de ne pas donner lieu à une arrestation, elle avait confirmé que Sebastian Ramirez était bien planqué quelque part.

— Vous avez fini ? demanda Kimmy.

À l'évidence, elle voulait retourner à son petit parcours entre herbe, alcool et joujou avec son arme.

— Vous allez devoir me donner ça...

Bettinger désigna le revolver.

— Et si l'Afro-Américain revient ?

— Déjà, pour commencer, vous ne devriez pas rester ici. Y a-t-il un endroit où vous pourriez...

— À moins que vous me mettiez les menottes et que vous me sortiez d'ici de force, je reste ici, bordel.

— Je ne vais pas vous mettre les menottes.

— Alors je reste ici, bordel.

— OK. Je comprends. Et j'ai une idée assez précise sur ce qui va se passer après mon départ... (Bettinger pointa un doigt sur la bouteille de whiskey qui trônait sur le comptoir et la pipe à eau qui était cachée sous le fauteuil.) C'est normal, après ce que vous avez vécu. Et je pense que vous avez raison ; il est peu probable que ce type revienne. Vous n'avez pas vu son visage, vous n'êtes pas un témoin fiable et vous ne savez pas où se trouvent Melissa Spring et Sebastian Ramirez.

— Mais peut-être qu'on se trompe.

— Lui – ou un de ses complices – pourrait revenir. Si ça arrive, quelles sont les chances pour qu'une fille ivre tirant pour la première fois de sa vie l'emporte sur un professionnel armé ?

— Une sur trois ?

L'espoir se lisait sur le visage de Kimmy.

— Transformez le premier chiffre en zéro.

La jeune femme plissa le nez.

— Vous en savez rien.

— Je le sais avec une certitude absolue. Par contre, les chances pour que vous vous mettiez une balle dans la jambe, que vous vous arrachiez quelques doigts, ou que vous tuiez un voisin en jouant avec le revolver sont assez élevées. Je parierais volontiers dessus.

— Vous êtes un peu salaud.

— On le dit.

— OK.

Kimmy termina sa bière et attrapa l'arme.

— Attendez.

La jeune femme marqua une pause.

— Ouais ?

— Vous pouvez m'apporter un sac en plastique pour ça ?

— Si vous partez.

— Marché conclu.

L'après-midi avait commencé pendant que Bettinger était dans l'appartement de Kimmy. En marchant sur le sentier dallé, il frissonna, expectora de la buée et rangea la crosse du revolver emballé qui dépassait de sa parka comme une menace. L'inspecteur arriva au parking sur lequel il avait garé son break jaune.

— Par saint Jules.

Sur le pare-brise de la voiture se trouvait un amas d'œufs cassés qui ressemblait à de la morve congelée.

Bettinger monta dans son véhicule, claqua la portière et tourna la clé tout en contrôlant son irritation devant la plaisanterie – qui restait quand même moins dangereuse qu'un piège à ours. Agacé, il appuya sur le bouton d'un numéro préenregistré dans son téléphone et colla l'appareil contre son oreille.

La voix enregistrée du grand gaillard dit "Dominic Williams", puis une entité binaire bipa.

— Ici Bettinger. Je quitte à l'instant l'appartement de Melissa Spring après une conversation assez intéressante avec sa colocataire. Je rentre au commissariat.

L'inspecteur coupa la communication, ajusta les grilles du chauffage (qui pour l'instant soufflait de l'air froid) et émit un bâillement qui dura au moins dix secondes. Un rayon de soleil s'insinua dans la voiture à travers la flaque prismatique d'œufs congelés et devint un triste arc-en-ciel.

Sur sa cuisse gauche, le portable vibra.

Bettinger tendit la main, ouvrit l'appareil et le colla contre son oreille droite.

— Ouais.

— J'ai eu votre message.

Dominic n'avait pas l'air très content.

— J'apprécie que vous me rappeliez.

— Vous avez quelque chose à dire ?

— Et vous ? Je commence à penser que vous devez avoir beaucoup de choses qui vous trottent dans la tête. Un tas de préoccupations.

Le silence s'installa entre leurs oreilles pendant une tranche de minute.

— Vous voulez qu'on parle ? demanda Dominic.

— Je veux écouter. Je veux entendre l'histoire des petits salopards qui gardent des secrets qui causent la mort de bons flics. Vous la connaissez ?

Il y eut un temps de silence que le grand gaillard consacra soit à contrôler sa colère soit à consulter une autre personne.

Finalement, Dominic dit :

— C'est possible.

— Il n'y a pas que de la bouillie dans ce crâne, à la bonne heure.

— Vous allez continuer à me faire chier ?

— Jusqu'à ce que j'achète une paire de chaussures de plomb.

Le grand gaillard ricana dans le téléphone.

— On devrait s'asseoir, faire ça face à face.

— Ouais. Vous et votre petit copain marbré.

— Il sera là.

— Je ne parle pas de votre queue.

— Je sais de qui vous parlez, bordel. (Dominic ne parvint pas à ne pas mettre de venin dans sa réponse.) Alors... où ?

— Au Dragon du Sichuan. Soyez-y dans vingt minutes.

— Donnez-nous-en trente.

— Vous en avez vingt.

Bettinger coupa la communication et rangea son téléphone portable. Parfois, il se demandait si la véritable raison pour laquelle il était devenu policier n'était pas qu'il pouvait réprimander les crétins.

Bientôt, il était en route vers l'est. Les gens, les voitures et les bâtiments se démontaient et se rassemblaient en traversant le vernis d'œufs congelés, mais le conducteur fatigué parvenait à voir assez bien pour circuler en toute sécurité. À mi-chemin de son trajet, un bâillement explosa sur son visage et dura tout le temps d'un feu rouge.

Luttant contre la fatigue qui cherchait à lui fermer les paupières, l'inspecteur accéléra pour traverser l'intersection. La rue s'allongea et devint sombre, un corps tomba des nuages. C'était un corps de femme, il était nu et il ressemblait à celui d'Alyssa.

Dans un sursaut, Bettinger se réveilla, assis dans son break toujours à l'arrêt à un feu rouge. Son cœur battait la chamade dans son crâne, sa gorge et sa poitrine.

— Par saint Jules.

L'inspecteur descendit les vitres, inséra un écouteur dans son oreille et appela sa femme, espérant que l'air froid et la conversation agréable le maintiendraient éveillé pendant le court temps qui lui restait à tenir au volant. Tandis qu'il accélérail sur le carrefour, la voix d'Alyssa résonna dans sa tête.

— Tu dois être épuisé.

Bettinger grogna une confirmation.

— Des nouvelles de l'expo à Chicago ?

— J'ai un rendez-vous téléphonique avec Rubinstein à 2 heures et demie.

— Super. J'espère que ça se passera bien.

— Merci.

— Dès que tu auras une date pour le vernissage, préviens-moi pour que je puisse poser deux ou trois jours de congé.

— Je le ferai. Je crois que ce sera fin mars.

— Bien. Le temps devrait être meilleur à ce moment-là.

— Oui. Et le boulot, comment ça va ?

— Chargé. Il se peut que je ne puisse pas rentrer ce soir.

À moins que l'inspecteur ne fasse une longue sieste dans un avenir proche, il serait trop fatigué pour supporter la route jusqu'à Stonesburg.

— Il se passe quelque chose de grave ?

— Quelque chose, en tout cas.

Bettinger espérait qu'au moment où Alyssa apprendrait la nouvelle pour Stanley et Gianetto, le bulletin d'information qu'elle verrait comprendrait aussi les photographies des meurtriers appréhendés.

— Fais attention à toi. (L'artiste savait qu'il valait mieux ne pas demander de détails lorsqu'ils n'étaient pas fournis spontanément.) S'il te plaît, n'en fais pas une habitude – de ne pas rentrer.

— Promis.

— Tu es en train de t'enrhumer.

L'inspecteur respira par le nez et sentit la présence de mucosités.

— Tu as raison.

— Bien sûr que j'ai raison. Prends quelque chose en passant, un supplément vitaminé. Et peut-être un décongestionnant.

— J'achèterai un décongestionnant. (Bettinger amena son break sur une rue à quatre voies.) Ces compléments vitaminés ne font rien que balancer des vitamines aux égouts.

— Il n'y a pas de mal à prendre des vitamines.

— La vermine de Victory se porte assez bien comme ça.

— Fais attention à ce que ça ne provoque pas de somnolence.

— OK. (Le panneau annonçant le Dragon du Sichuan apparut sur le côté droit de la rue et l'inspecteur mit son clignotant.) J'arrive à mon rendez-vous avec des idiots.

— S'ils ne te disent pas ce que tu veux savoir, tu as ma permission de les malmener.

— Merci.

— Même chose si je dors quand tu rentres... (Un rire coquin fut émis par le vieil homme qui vivait dans la poitrine d'Alyssa.) Tu as ma permission de me malmener.

— Attends-toi à ce que ce soit le cas.

— Dans un but orgasmique, clarifia la femme.

— Mission acceptée.

Le vieux bonhomme gloussa.

Bettinger cacha le revolver de Kimmy sous le siège passager et changea de file.

— Je t'aime.

— Moi aussi. Au revoir.

— Au revoir.

Tout en freinant, l'inspecteur tourna le volant et entra sur le parking du restaurant, où il vit son coéquipier, vêtu de gris, appuyé contre sa voiture de luxe gris métallisé et qui sirotait une boisson dans un gobelet. Le grand gaillard leva les yeux, vit le break et jeta son gobelet dans une poubelle. Une giclée de café chaud éclaboussa un cube de *lo mein* congelé, le cassant en deux.

La portière arrière de la voiture s'ouvrit et Tackley sortit en boutonnant la veste de son costume bleu bien coupé. Au moment où son ancien coéquipier et lui entraient dans le restaurant, le véhicule jaune se garait.

Bettinger, dont les pensées mêlaient des policiers morts et du canard rôti, sortit de sa voiture et entra dans le Dragon du Sichuan. Un air chaud qui sentait l'ail, le vinaigre et la cacahuète l'enveloppa tandis qu'il jetait un regard circulaire dans la salle qui contenait moins d'une douzaine de convives. Assis côte à côte à la table du fond où Elaine James avait pris son dernier repas se trouvaient Dominic et Tackley.

Harold Zhang se matérialisa soudain.

— Vous êtes avec eux ?

— On peut dire ça.

Bettinger s'avança jusqu'au duo et tira la chaise qui leur faisait face. Calmement, il s'assit et attrapa la théière.

— On n'a pas besoin d'en faire un repas, dit Dominic.

— Moi, je mange.

L'inspecteur remplit une tasse, la porta à ses lèvres et souffla des volutes de vapeur au-dessus de la table.

Tackley le regardait fixement. Le vitiligo avait transformé son visage en une carte d'océans roses parsemés d'îles d'un blanc laiteux. Au milieu de cette géographie poreuse se trouvaient deux bassins d'un bleu glacial.

— Pendant que je mange, vous parlez, dit Bettinger. Divertissez-moi.

L'homme à la peau marbrée fit un geste de la main gauche. Des ombres s'allongèrent sur la table lorsque Perry et Huan firent leur apparition.

Bettinger regarda les nouveaux arrivants.

— Je suis content que vous ayez pu vous libérer.

— C'est le Nouvel An en Chine. (Le rouquin empâté attrapa une chaise et regarda son coéquipier.) C'est ça ?

L'Asiatique tavelé s'assit.

— L'année du singe.

Tackley prit la théière, remplit sa tasse et observa Bettinger.

— Vous ne devriez pas nous chercher.

Sa voix était douce et ne trahissait pas la moindre émotion.

— Je suis à la recherche de tueurs de flics et je cherche tout le monde. (L'inspecteur venu de l'Arizona sirota son thé.) Si vous n'avez rien à cacher, je ne trouverai rien.

Perry regarda Huan.

— Ce type est comme ce chien sur lequel j'ai lu un truc.

— Lequel ?

— Celui qui arrivait à sentir des choses depuis très loin, genre quinze kilomètres, peut-être même plus. C'était un chien de concours, en fait.

— Il faisait des tours ?

— Quand il était petit. Bref, les Fédéraux avaient entrepris une chasse à l'homme en Virginie-Occidentale, ils cherchaient un de ces mecs, un taré de survivaliste, et ils ont lu un truc sur ce chien et l'ont embarqué dans un avion.

— En première classe ?

— Faudra que je vérifie. Rappelle-le-moi. Mais ils l'amènent sur le

terrain, lui donnent les chaussettes du fugitif à renifler, et aussitôt, il part à toute vitesse dans les bois, pourchassant le type tellement vite que personne n'arrive à suivre.

— Il est déterminé.

— Même selon les critères canins. Le jour suivant, ils rattrapent le chien. Il a un des doigts du fugitif dans la bouche et un pieu planté dans le cou, de part en part.

— Il est mort ?

— Ouais. (Perry secoua la tête.) Et les gens aiment les chiens.

— Plus que les détectives noirs qui savent tout ?

— Sans comparaison.

— Hmmm.

Huan se plongeait dans la contemplation de ses baguettes.

Bettinger remplit sa tasse une nouvelle fois et regarda Tackley.

— Commencez par votre pote Sebastian Ramirez.

Les yeux bleus de l'homme à la peau marbrée ne trahissaient rien.

— Qu'est-ce que vous essayez de faire, là ?

— Attraper les tueurs de flics avant qu'ils ne tuent à nouveau.

Tackley regarda son thé.

— Et que croyez-vous qu'on soit en train de faire ?

— Vous gardez des secrets et vous vous couvrez. (Bettinger décida d'aller au bout.) Vous terrorisez la colocataire de Melissa Spring.

— Je ne vois pas de quoi vous parlez.

Le visage de l'homme était de marbre. Aucun des autres flics ne dit ou ne fit quoi que ce soit.

— N'importe quoi. Commencez par ce que vous avez dit à Sebastian quand il était en soins intensifs pour qu'il abandonne les charges contre vous. Je parie que ce n'était pas "Oups, on est désolés" ni "Votre prochain fauteuil roulant est pour nous".

Un silence pesant s'abattit sur la table. La vapeur montait de la surface calme des tasses, mais rien d'autre ne bougeait.

— Vous avez une histoire avec Sebastian, poursuit Bettinger. Et je devine qu'elle remonte à avant que vous ne le blessiez. Si vous partagez les informations avec moi, nous pouvons travailler ensemble pour le trouver.

— Vous le cherchez ? demanda Tackley.

— Oui. Alors racontez-moi une histoire où vous et lui êtes les protagonistes. Peut-être qu'elle a pour titre "Les Malfrats".

— Allez vous faire foutre, dit Dominic.

Bettinger but un peu de thé et posa sa tasse.

— Je ne suis pas là pour me faire des amis.

Huan cracha de la fumée.

— La litote du siècle.

Une ombre qui appartenait à Harold Shang se posa sur la table.

— Êtes-vous prêts à commander ?

— Oui, dit l'inspecteur venu de l'Arizona. Je voudrais des nouilles dan dan, du canard rôti et des pousses de pois gourmands braisées.

Tout en gribouillant des idéogrammes sur son bloc-notes, le propriétaire regarda l'homme au visage marbré.

— Et pour vous, Monsieur ?

— Personne d'autre ne mange.

— Vous êtes sûr ? Nos plats sont très, très bons.

— Personne d'autre ne mange.

Agacé, Harold Zhang tourna les talons.

Tackley se leva de table et mit ses lunettes noires.

— Bonne chance avec cette enquête, Inspecteur Bettinger.

Dominic, Huan et Perry se levèrent aussi et suivirent leur collègue jusqu'à la sortie. Au moment où ils sortaient, l'un d'eux dit :

— Ne vous prenez pas un pieu dans le cou.

Assis seul à la table où Elaine James avait pris son dernier repas, l'inspecteur quinquagénaire fatigué porta la tasse en porcelaine à ses lèvres et découvrit qu'elle était vide.

Équilibres instables

Le canard rôti avait plus de graisse qu'il n'était désirable, mais les plats de nouilles et de légumes étaient assez savoureux. Dans la plupart des situations, cet ensemble aurait constitué un repas tout à fait satisfaisant pour Bettinger, mais aujourd'hui, tandis qu'il mâchait, las et troublé, un vide se creusait dans son ventre.

Il avait cru qu'il pourrait manipuler Tackley et son équipe, mais les inquiétudes qui les avaient motivés à venir tous au Dragon du Sichuan avaient été dissipées par leur conversation avec lui.

Tout en picorant les derniers morceaux de ses nouilles dan dan, il repensa à sa brève conversation téléphonique avec Dominic, qui avait précipité la rencontre. À cette occasion, il avait mentionné sa discussion avec Kimmy – mais pas ses résultats – et pas grand-chose d'autre.

Soudain, la réponse fut évidente.

Avant la rencontre, Tackley et ses associés avaient soupçonné Bettinger de savoir où se trouvait Sebastian Ramirez. Ce qui était cohérent avec la manière dont l'homme à la peau marbrée avait conclu la conversation quelques instants seulement après que l'inspecteur avait annoncé qu'il voulait localiser le dealer handicapé. Les inquiétudes de l'équipe avaient été soulagées : Bettinger n'avait pas trouvé l'ennemi.

Défait, l'homme venu de l'Arizona sirota son thé. Il n'avait aucun levier et ne savait même pas où se situait le point d'équilibre.

— Comment était-ce, aujourd'hui ? demanda Harold Zhang.

— Les nouilles et les pois étaient délicieux, mais vos canards devraient faire un régime.

Après avoir déposé quelques billets sur la table, Bettinger alla arroser le galet désodorisant des urinoirs, se lava les mains et sortit du restaurant. Le froid était mordant.

— Par saint Jules.

En avançant vers sa berline jaune, il remarqua quelque chose de particulier. La voiture semblait pencher à droite.

Quelques pas supplémentaires amenèrent l'inspecteur à la portière conducteur de son automobile, et là, il vit deux flaques épaisses, en l'occurrence ses pneus avant et arrière.

— Merde.

Sur chacun des flancs il y avait une incision d'une douzaine de centimètres par laquelle l'air s'échappait, et recouvrant le caoutchouc et l'asphalte, un vernis glacé que Bettinger identifia comme de l'urine. Il jeta un coup d'œil alentour à la recherche de témoins qui auraient éventuellement assisté au délit, mais il ne vit personne.

L'inspecteur savait qui avait vandalisé sa voiture, et il savait ce qu'il devait savoir. Cet affront était une carte postale avec quatre signatures.

Portant des théières pleines d'eau chaude, Bettinger et Harold Zhang sortirent du Dragon du Sichuan et se dirigèrent vers le break penché taché d'œufs et d'urine.

— Les gens vous aiment, on dirait, fit le propriétaire.

— Je suis très charismatique.

Harold Zhang fronça les sourcils lorsqu'il examina les jaunes congelés.

— Ces poulets sont morts pour rien.

Les deux hommes enlevèrent les œufs congelés et l'urine du véhicule et retournèrent au restaurant. Là, Bettinger et Harold Zhang se lavèrent les mains, l'un remerciant l'autre avant de commander un bol de soupe piquante.

L'inspecteur s'installa à une table à côté de la vitre de manière à guetter la venue de la dépanneuse, il appela le bunker et demanda à Sharon de lui passer Zwolinski.

— Vous avez dix secondes, dit le capitaine.

— Je pense que Sebastian Ramirez est derrière tout ça.

— Il est à l'hôpital.

— Faux.

Il y eut un silence.

— Vous venez de gagner deux minutes. Quand l'a-t-il quitté ?

— Hier matin. Quand j'ai vu que...

— Pourquoi vous ne dites pas "nous" ? Où est Williams ?

— Quelque part.

— Ça va changer, promet Zwolinski. Poursuivez.

— Quand j'ai vu que Sebastian était parti, je suis allé chez lui.

— Il n'y est pas.

— Exact, dit Bettinger. Sa sœur n'est pas chez elle non plus – c'est sa seule famille dans le Missouri. Ensuite, je vais chez sa petite amie, qui n'est pas là non plus. Mais sa colocataire est là et elle a une histoire à raconter.

— Servez-la-moi en format pilule.

— Un type portant un passe-montagne débarque, il cherche la copine de Sebastian, qui s'appelle Melissa Spring, mais ne trouve que sa colocataire. Il lui sort le grand jeu du tueur de minuit, lui fait envoyer un message à Melissa lui demandant de rentrer pour la piéger.

— Pas un grand physicien sous ce passe-montagne.

— Exact, approuva l'inspecteur. Quatre types arrivent, les hommes de Sebastian, je présume, et expédient le type au passe-montagne et son pote ailleurs.

— Au paradis ?

— Non. Mais l'un d'eux a perdu des orteils.

— Personne n'a été tué ? fit Zwolinski étonné.

— Un chat.

— Je suis plutôt un homme à chiens.

Le propriétaire posa un bol de soupe piquante sur la table et l'inspecteur articula un silencieux remerciement.

— Alors, vous pensez que c'est Sebastian ? demanda le capitaine. Les exécutions ?

— Oui... même si les preuves à ce stade sont au mieux indirectes.

— Je n'appellerais pas ce que vous avez des preuves.

— Ça va au-delà de la coïncidence.

— D'accord... sauf que si Sebastian est derrière ces exécutions, Stanley et Gianetto pourraient bien être seulement les premiers. (Un bruit qui était soit une explosion de pétards soit le capitaine en train de faire craquer ses jointures résonna dans l'appareil.) Un avant-goût.

— Des idées sur l'endroit où il pourrait se planquer ?

— Aucune en particulier – Sebastian est dispersé partout dans la ville –, mais je vais boucler ses associés. On les retire de la circulation et il ne sera plus qu'un handicapé en fauteuil roulant dans une petite

chambre pourrie quelque part.

— Envoyez des photos de lui à l'aéroport, aux dépôts de bus et aux gares. À la Police de la route aussi.

— J'ai fait tout ça il y a quinze secondes.

— Il faut trouver la voiture de Sebastian et voir si Melissa Spring ou Margarita Ramirez ont acheté un nouveau véhicule au cours de ces deux derniers mois.

— Je vais mettre Miss Bell là-dessus, dit Zwolinski. Où êtes-vous ?

— Au coin de Leonard et de la 4^e.

— Au Dragon du Sichuan ?

Bettinger avala une cuillerée de soupe.

— Ouais.

— Vous mangez épicé ?

— Ça me maintient éveillé.

— J'y ai mangé une fois. C'était très bon, mais mon trou de balle m'a dit "jamais plus".

L'inspecteur s'efforça de ne pas imaginer le tableau alors qu'il portait une nouvelle cuillère du bouillon noir et gluant à sa bouche.

— J'appelle Dominic tout de suite, annonça le capitaine. S'il n'est pas là-bas avant une heure, il est suspendu. S'il n'est pas là avant une heure et quart, il est viré.

La communication fut coupée.

La dépanneuse partit, remorquant le break jaune, et à 12 h 54, la voiture gris métallisé du grand gaillard entra sans bruit sur le parking. Il était difficile pour Bettinger de voir son coéquipier à travers les vitres teintées du véhicule, mais il lui était aisé d'imaginer le genre d'expression qui était peinte sur le visage couvert de pansements de l'homme.

L'inspecteur posa un billet qui représentait trois fois le prix de la soupe, remercia le propriétaire et alla à la rencontre de son adversaire, le froid pernicieux. En une douzaine de pas il atteignit l'automobile argentée.

Bettinger s'assit, et Dominic accéléra en silence vers la quatre-voies.

— Ma voiture est au garage.

Le grand gaillard ne dit rien.

— Vous n'êtes pas curieux de savoir ce qui s'est passé ?

Aucune réponse ne sortit de la bouche de Dominic.

— OK. (Bettinger boucla sa ceinture de sécurité.) Mais quand toute cette affaire sera terminée, vous me rembourserez pour ce que vous avez fait.

— Je sais pas de quoi vous parlez et je vais certainement pas payer pour un truc qui est arrivé à cette bouse.

— Si, vous paierez, même si vous risquez de ne pas être conscient au moment du paiement.

— Vous me menacez ? (Tournant le volant vers la droite, le grand gaillard jeta un coup d'œil à son coéquipier.) Je fais quarante kilos de plus que vous.

— Quarante kilos de connerie.

— On verra bien de quoi ils sont faits.

L'inspecteur ajusta sa position sur le siège.

— Je veux juste que vous sachiez que ça va arriver.

— Comme vous voulez.

Bettinger ne savait pas si ses aptitudes au combat lui donneraient un avantage suffisant pour corriger la brute, qui était plus jeune et beaucoup plus costaud, mais il était certain de pouvoir lui faire très mal, ce qui aurait le même résultat. La ligne physique avait été franchie et l'inspecteur n'avait pas d'autre choix que de répondre dans le même registre.

Dominic quitta la 4^e.

— Où allons-nous ? demanda Bettinger.

— Vous ne savez pas ? Je croyais que vous saviez tout depuis le jour de votre naissance.

La voiture passa en trombe à côté d'une clocharde qui criait après un chien qui avait colonisé son carton.

À nouveau, l'inspecteur demanda :

— Où allons-nous ?

— En banlieue. Sebastian a des bâtiments là-bas et on va arrêter ses gars.

— Bonne idée.

Dominic ricana.

— Aucun de ces mecs ne va savoir où il se planque.

— C'est pas quarante kilos de connerie, c'est le double.

— Continuez comme ça, et on s'y colle direct.

— Pensez-vous qu'un type tout juste sorti des soins intensifs – un handicapé incontinent dans un fauteuil roulant avec un seul poumon, je précise –, pensez-vous qu'un type dans un état pareil a exécuté Stanley et Gianetto en personne ? Qu'il était même sur place ?

— J'en doute, dit le grand gaillard en écrasant un pigeon mort qui ressemblait à un chapeau féminin des années 1930.

— Alors, quand nous aurons ses complices, nous aurons peut-être du même coup les tireurs ou des informations sur Sebastian, ou les deux.

— Comme vous voulez.

Les muscles faciaux qui participaient du processus de réflexion de Dominic se relâchèrent.

— Vous avez un meilleur plan, alors, partagez-le.

Le grand gaillard cria en direction d'un piéton (qui avait la priorité), freina et prit Summer Drive.

— Il y a des choses que vous devriez apprendre avant qu'on arrive à destination.

— Divulguiez.

Dominic prit son téléphone portable, parcourut le menu déroulant et tendit l'appareil à Bettinger. Un numéro non identifié avait été mis en surbrillance.

— Appelez, dit le grand gaillard. Il vous dira.

L'histoire de Tête de Cul

L'inspecteur appuya sur le bouton de connexion et colla l'appareil contre son oreille. À la deuxième sonnerie, quelqu'un décrocha et dit :

— Ne prononcez pas mon nom et ne dites pas le vôtre.

Bettinger reconnut la voix cassante de Tackley.

— Compris.

— Je suis facile à imiter, alors, il est toujours possible que je ne sois pas la personne que vous croyez.

— C'est toujours possible.

La raison pour laquelle l'homme à la peau marbrée préférait parler au téléphone plutôt que de parler en personne apparut clairement au détective.

— Il y a des choses qu'il faut que vous sachiez, et il y a d'autres choses, non pertinentes, que je vais laisser de côté. N'essayez pas de creuser.

— Promis.

— Si vous citez mon nom ou celui de mes associés, je raccroche. Si vous devenez discourtois, je raccroche. Vous vous trompez sur certains individus, et il faut que je remonte un peu dans le temps.

— Est-ce que quelqu'un vous oblige à passer ce coup de fil ? demanda Bettinger. Un type qui mange de la saucisse fumée avec ses œufs et qui aime boxer ?

— Je décrète que c'est une question non pertinente.

— D'accord.

Dominic coupa la route à un véhicule vert citron et infligea un doigt à sa victime.

Tackley s'éclaircit la voix.

— Il y a un individu que vous et moi et beaucoup d'autres gens recherchent en ce moment même. Dans le cadre de cette conversation, je vais l'appeler Tête de Cul. L'histoire remonte à un peu plus de quatre ans. Je vais utiliser des surnoms rigolos pour tout le monde, histoire que vous ne vous embrouilliez pas.

— Merci. Je suis assez bête, comme garçon.

— Pour une fois, on est d'accord, marmonna Dominic en changeant de file.

— Un lot de mauvaise héro débarque à Victory, commença l'homme à la peau marbrée. Un camé est retrouvé mort, et quelques jours plus tard, un autre y passe. Des clodos noirs, alors ça ne sort pas dans les journaux et tout le monde s'en fout. Le dealer – je vais l'appeler Létal – se rend compte de ce qu'il a en stock, et au lieu de balancer sa came mortelle dans les chiottes ou de la renvoyer à l'expéditeur, il la vend à bas prix à des gamins de lycée.

— Par saint Jules, fit Bettinger.

— Je vais appeler ces deux jeunes entrepreneurs Étron et Fumier.

— Ça me paraît parfait.

— Étron et Fumier font ce que ferait n'importe quel jeune dealer enthousiaste ; ils coupent l'héro avec de la quinine. Malheureusement, ils ne semblent pas saisir la différence entre un gramme et un milligramme, et rapidement, leur came corrompue contient une quantité mortelle de quinine dans chaque dose.

— Que Dieu bénisse l'internet, dit l'inspecteur.

— C'est le jour de la remise des diplômes. Seul un gamin sur quatre à Victory finit le lycée, alors la remise des diplômes, c'est super important pour eux. Chaque année, la police met des flics supplémentaires pour gérer les débordements et les conduites sous influence, mais en général, il ne s'agit que de gamins qui chahutent.

“Étron et Fumier cherchent à monter leur clientèle, alors, ils distribuent leur héro en cadeau à leurs amis pour fêter ça – des jeunes du tableau d'honneur, qui ont des bourses et un avenir.

Bettinger sentit monter la nausée.

— Le premier arrive à Saint-Jean-Baptiste vers une heure du matin – une fille de dix-huit ans qui n'a jamais pris de drogue avant ce soir-là. Ses lèvres et ses ongles sont bleus et sa robe est couverte d'excréments diarrhéiques. Elle ne survit même pas jusqu'à la salle d'opération.

“Dans l'heure qui suit, cinq autres jeunes arrivent dans le même état. Trois d'entre eux meurent et deux sont stabilisés. L'un de leurs amis raconte à quelqu'un ce qui s'est passé, et alors que la police traque Étron et Fumier, huit autres gamins arrivent aux urgences.

“Onze gosses meurent cette nuit-là.

“Le jour suivant, les journaux sortent et affichent les plus vilains

titres jamais imprimés dans l'histoire de ce pays.

“La police ne reçoit pas de compliments.

“Un grand type du commissariat qui aime bien boxer discute avec cinq inspecteurs – vous avez rencontré quatre d'entre eux – et leur dit de faire ce qu'il faut pour empêcher que quelque chose d'analogue se produise à nouveau.

“Le grand type est réaliste, tout comme ces cinq inspecteurs. Ils ne vont pas résoudre le problème de la drogue à Victory. Le problème de la drogue ne peut pas être résolu où que ce soit dans ce pays, même dans des villes qui ont un taux de criminalité bas, beaucoup d'argent et un maire juif. Tant qu'il y aura des gens malheureux, il y aura des usagers, et tant qu'il y aura des usagers, il y aura des dealers.

“La police décide qu'ils ont besoin de quelqu'un de l'autre côté pour surveiller les choses – un criminel avéré qui peut s'assurer que personne ne vend de drogue à des enfants ou ne revend du poison. L'un des inspecteurs mentionne un type qu'il connaît...

— Tête de Cul.

Bettinger comprenait soudain plusieurs choses sur Sebastian Ramirez.

— Tête de Cul est un capitaliste spécialisé dans des domaines comme la prostitution et le jeu – le genre de choses auxquelles la police de Victory a rarement du temps à consacrer, mais aussi la drogue, qu'il gère par le biais d'un réseau complexe de relais que les flics n'ont jamais pu arrêter. Il est ambitieux, opportuniste et d'une moralité flexible.

— Il correspond parfaitement à ce que les flics cherchent.

L'inspecteur se rappela une photo du dealer hospitalisé sur laquelle l'homme ressemblait à un cadavre exsangue.

— La police propose un accord à Tête de Cul et il l'accepte. Il lui faut quatre minutes pour trouver l'endroit où vit Létal, il donne l'adresse aux détectives qui rappliquent aussitôt. Ce crétin voit les flics à sa porte et passe par la fenêtre, alors qu'il n'y a pas d'escalier de secours et qu'il est au troisième étage.

Bettinger supposa que Létal avait reçu l'assistance de la police lors de son acte de défenestration.

— Pour une raison inconnue, continua l'homme à la peau marbrée, il faut à l'ambulance plus d'une heure pour arriver. Lorsqu'elle parvient sur les lieux, Létal est un tas sanguinolent et froid et les détectives sont tous en train de manger des sandwiches.

“On m'a dit que ces sandwiches avaient très bon goût.

“C’est le début de la relation entre Tête de Cul et les cinq détectives.

“Plusieurs fois par mois, il leur fournit des informations sur ses concurrents, et en échange, la police le laisse tranquille. Il ne se range pas complètement, mais il s’assure que toutes les substances illicites qu’il fait circuler sont aussi sûres que possible. Il sait qu’il perdra son accord avec la police si des gens meurent d’avoir consommé sa came ou se font attaquer dans ses casinos ou attrapent le sida avec ses filles.

Bettinger conjectura que Tackley et son équipe avaient acheté leurs luxueuses voitures et leurs costumes sur mesure avec une partie des profits de Sebastian.

— Dès le trimestre suivant, poursuit l’homme à la peau marbrée, les chiffres révèlent une baisse dans les overdoses et les homicides liés à la drogue à Victory. La situation passe d’effroyable à seulement terrible.

“Le grand type dans le commissariat est intuitif et soupçonne vaguement la nature de l’accord entre les cinq détectives et Tête de Cul, mais il ne demande pas de précisions et on ne lui en fournit donc pas.

“L’arrangement est cautionné, mais pas officiellement.

“Ça fonctionne pendant des années.

“Malheureusement, Tête de Cul est un capitaliste à la morale flexible, et finalement, il a de nouvelles idées. Il fait ses calculs et décide de jouer sur les deux tableaux, bien qu’il fasse plus d’argent que les cinq détectives réunis.

“C’est décevant, même si ce n’est pas une grosse surprise – on n’a pas des espoirs immenses quand on compte sur un gars appelé Tête de Cul.

“Pendant un moment, ce sont de petits délits. Tête de Cul donne aux détectives des informations fausses, des tuyaux avec les lieux ou les dates erronés, et il s’excuse. Tête de Cul dit que ça arrive, les erreurs, et les détectives lui disent de ne pas s’inquiéter, ils ont confiance en lui.

“Ils disent ça, mais ils ne sont pas sincères. Ils savent qu’il joue sur les deux tableaux, qu’il leur fait perdre leur temps, et ça leur déplaît.

“Alors, il y a un personnage supplémentaire qui est important dans cette histoire. Son nom est Gros Trou Duc.

“Tête de Cul veut passer un accord avec Gros Trou Duc, mais Gros Trou Duc a entendu des rumeurs inquiétantes. Il a entendu dire que Tête de Cul était un informateur, et il est de notoriété publique qu’un

chien affamé en chaleur dans les rues du Salvador déchiré par la guerre est plus fiable qu'un putain d'informateur.

“Alors Tête de Cul dit qu'il va donner la preuve de l'endroit où il met sa loyauté. Il sait que Gros Trou Duc a reçu une balle et a été mis en prison deux ans auparavant par un certain détective, et il va livrer ce détective à Gros Trou Duc en témoignage de sa bonne foi.

“Ce détective est le cinquième, celui que vous n'avez pas rencontré.”

Toutes les pièces du puzzle se mettaient en place dans la tête de Bettinger, et il sentait le poids de l'imminente conclusion de l'histoire.

— Le cinquième détective cherche depuis longtemps un violeur en série, et Tête de Cul lui donne une piste. L'endroit est au fin fond de Shitopia, et lorsque l'inspecteur arrive sur place, des types se jettent sur lui, l'emmènent dans une pièce et le ligotent pour que Gros Trou Duc puisse s'amuser avec lui.

“Gros Trou Duc est un sociopathe.

“Une semaine plus tard, les quatre détectives trouvent leur collègue disparu. Il est nu. Il a été énucléé, son larynx est en bouillie. Son foie est dans son estomac, coupé en morceaux, mâché, partiellement digéré. Il y est depuis qu'il a été forcé à le manger pour son dernier repas.

“Il n'y a pas de mots dans la langue anglaise pour exprimer ce que les quatre détectives ont ressenti lorsqu'ils ont trouvé leur collègue, leur ami, dans cet état.

— Je suis désolé, dit Bettinger.

Tackley s'éclaircit la voix.

— Les détectives savent que c'est Tête de Cul qui a donné leur ami. Tête de Cul est terrifié, et il a raison.

“Il se planque, appelle l'un des détectives et donne Gros Trou Duc, prétendant que l'autre avait promis de ne pas tuer l'inspecteur, seulement de le tabasser.

“Les quatre détectives traquent Gros Trou Duc, qui sort une arme et reçoit tellement de balles que sa tête ressemble à du coulis de tomate une fois que la fumée s'est dissipée.

“Mais il reste Tête de Cul, le salopard menteur qui a donné l'inspecteur au sociopathe. Le connard d'enfoiré qui a vendu la vie d'un type bien comme si c'était la chatte d'une pute.

“Les aéroports et les autoroutes sont surveillés, et les quatre détectives fouillent Victory pendant trois jours. Le troisième soir, ils

trouvent un clochard appelé Doggie, lui posent quelques questions, lui font bouffer un ou deux pigeons, et tout à coup, les hommes de Tête de Cul les coincent. L'un des détectives se prend une balle dans le bras, un autre, de la chevrotine au visage.

Bettinger savait que ces deux hommes étaient Perry et Dominic.

— Les détectives chopent un gars de l'équipe de Tête de Cul et lui posent des questions de la manière la moins douce que vous pouvez imaginer. Alors, il leur dit où Tête de Cul se planque.

“Les inspecteurs se pointent à l'endroit indiqué, qui est un appartement au premier étage dans un quartier bien plus beau que celui où vivent les inspecteurs.

“Dès que Tête de Cul entend arriver la cavalerie, il se tire, se précipite dans un supermarché bondé et se rend.

“Les détectives lui passent les menottes et sont inspirés par les différents bocaux, boîtes de conserve et surgelés qu'ils voient. Avec un zèle remarquable, ils utilisent des objets durs pour écraser et réorganiser les entrailles de Tête de Cul.

“Le reste est dans les journaux.”

La communication fut coupée.

Bettinger rendit le téléphone portable à Dominic, qui le rangea sur sa hanche.

— Lawrence Wilson était un grand détective et le mec le plus génial que j'aie jamais connu, dit le grand gaillard en tournant le volant vers la droite. Je sais pas ce que vous auriez fait après avoir vu votre ami comme ça, mais c'est ce qu'on a fait, nous.

— Comment se fait-il que Perry et Huan n'aient pas été rétrogradés ?

— Tackley et moi, on a un peu plus forcé.

Bettinger ne trouvait pas la chose difficile à imaginer.

— Je comprends ce que vous avez fait. Ce n'est pas bien... mais j'aurais peut-être bien fait la même chose.

Dominic hocha la tête. Il était clair que ses pensées se trouvaient avec une personne qui n'était plus de ce monde.

Allons récupérer les crétins

Le silence se mit à régner à nouveau dans le véhicule gris métallisé qui fonçait vers le sud.

Peu de temps après avoir traversé une phalange d'immeubles d'habitation qui étaient soit partiellement démolis soit partiellement construits, Bettinger demanda :

— Il reste combien de temps avant qu'on arrive ?

— Dix minutes.

— Vous savez qui on cherche ?

Dominic ricana.

— Je les connais.

— OK.

L'inspecteur allongea son siège et ferma les yeux. Même s'il avait entendu une version biaisée de l'histoire, il pensait que les faits essentiels étaient vrais, surtout parce que la plupart d'entre eux pouvaient être vérifiés avec un coup de fil au capitaine. Tackley, Dominic, Perry, Huan et Lawrence Wilson avaient probablement prélevé leur écot sur leur contact – de l'argent, des cachets ou des faveurs de prostituées –, mais leur accord avec Sebastian avait été sanctionné par Zwolinski et avait donné lieu à des années de descentes répétées. Apparemment, le colosse troué de chevrotines et couvert de pansements qui était au volant était un peu véreux, mais pas complètement pourri.

— Si vous n'aviez pas bousillé ma voiture, dit Bettinger, je vous présenterais mes excuses pour avoir dit que vous et vos amis étiez des malfrats.

— Comme vous voulez.

— Mais vous l'avez bousillée. (L'inspecteur allongé bâilla.) Alors, c'est toujours au programme. Vous et moi.

— Assurez-vous d'avoir des jours de congé pour vous en remettre.

— Vous aussi. (Un autre bâillement explosa sur le visage de Bettinger.) Réveillez-moi quand on arrive.

— Je tirerai une balle à côté de votre oreille.

— N'oubliez pas d'enlever le silencieux.

Quelque chose vint remplacer la réalité.

Dans ce quelque chose, Bettinger était assis à côté d'Alyssa dans un avion où les gens fumaient des cigarettes courbées. La cabine trembla et une étrange ombre glaciale se propagea sur les rangées de sièges. Inquiet, l'inspecteur regarda par le hublot. Un feu vif embrasait un aileron, deux moteurs et l'aile.

Il se demanda s'il devait informer sa femme de ce qui était en train de se passer.

L'avion gronda et une voix dans le ciel dit :

— On y est.

Bettinger ouvrit les yeux et vit la façade grise et ébréchée de l'immeuble à quatre étages qui s'étalait sur tout le pare-brise de la voiture argentée. Dominic freina et l'image mouvante devint une photographie.

La voiture argentée expulsa deux policiers dans le froid. Ensemble, ils traversèrent rapidement la rue et montèrent le perron de pierre.

Le grand gaillard donna un coup de pied dans la porte comme si c'était une tondeuse en panne.

— Police ! Ouvrez !

— Ouvrez ! répéta l'inspecteur au regard trouble.

Lorsqu'il parcourut les fenêtres du bâtiment en face, il vit quelques curieux. Aucun d'eux n'était un ami d'enfance, un parent décédé ou un insecte géant, et il en conclut qu'il ne rêvait plus.

À nouveau, le grand gaillard donna un coup de pied dans la porte :

— Ouvrez tout de suite !

— Qui est-ce ? demanda un homme de l'autre côté du panneau de bois.

— La police. Ouvre tout de suite, L-Dog, et pas question que t'aies un flingue dans la main.

— Dominic ?

— Inspecteur Williams, pour toi.

Dominic enfonça son poing dans la porte et le bois se mit à craquer.

— Attends, attends, implora le gars à l'intérieur.

— Maintenant !

— J'arrive, négro.

Quelques pas résonnèrent et deux verrous furent tirés. La porte s'ouvrit et apparut un grand type blanc qui avait des dreadlocks blondes, des dents en or et un costume en jean noir.

— Qu'est-ce que...

Le grand gaillard poussa la sentinelle sur le côté et entra dans le hall rose, l'inspecteur sur ses talons.

— Attends une seconde, implora L-Dog.

La porte se referma et Dominic regarda Bettinger.

— Chopez le rasta blanc.

L'inspecteur sortit des menottes en plastique, dit "Tournez-vous" et attacha les mains de l'homme dans son dos.

— Face au mur et à genoux.

L-Dog s'écroula.

Dominic avança jusqu'à un fauteuil inclinable à motifs cachemire avec cinq boîtes de bouffe chinoise à emporter sur les accoudoirs. Se penchant, il fouilla sous le coussin du siège et sortit un semi-automatique, dont il appuya le canon sur le bouton d'un interphone.

Le haut-parleur crachota et une femme fit :

— Oui ?

— Ici Inspecteur Williams.

— Dominic ?

— Envoie Izzy, Lester et Kitty. Tout de suite !

Le haut-parleur crépita.

— Pourquoi vous voulez les voir ?

La voix de la femme avait un tremblement angoissé.

— Envoie-les tout de suite ou mon coéquipier et moi, on monte, on ouvre une fenêtre et on les balance dans l'ascenseur invisible.

— Je vais leur dire.

— Ils ont deux minutes. (Dominic piqua un pâté impérial, le mangea en deux bouchées et regarda L-Dog en fronçant les sourcils.) T'as ça depuis combien de temps ?

— On est quel jour ?

— Putain, c'est dégueulasse.

Bettinger entrouvrit la porte, regarda dehors et vit que la rue était déserte.

— Rien à signaler, dit-il en refermant la porte.

Dominic posa trois menottes en plastique sur le fauteuil et lança un coup d'œil à son coéquipier.

— Le blanc chauve, c'est celui qu'il faut surveiller. Lester. Izzy et la fille sont pas assez idiots pour chercher la bagarre.

— Compris.

Le grand gaillard appuya sur le bouton de l'interphone et dit :

— Il reste une minute et demie. (Se retournant, il examina les boîtes posées sur l'accoudoir et en tapota une du bout de son pistolet.) Ça, c'est quoi ?

— Sushis au thon épicé, dit L-Dog. Sûrement encore bons.

— T'as pris des sushis chez un Chinois ? (Dominic était écœuré.) Tu devais en tenir une bonne quand t'as commandé.

Le rasta blanc haussa les épaules.

Un bruit de pas résonna dans l'escalier tout au fond du hall et les policiers échangèrent un regard qui signifiait "Attention".

Bettinger entrouvrit à nouveau la porte d'entrée et jeta un œil dehors. En face, feignant la nonchalance, se trouvait un homme blanc très maigre qui portait des lunettes noires, des chaussures montantes et un immense pardessus.

— La police mène une enquête dans ce quartier, annonça l'inspecteur en sortant son badge. Si vous restez là, la meilleure chose qui va vous arriver, c'est une fouille au corps complète. (Un assortiment de chaussures souples et dures tapaient sur les marches, se faisant plus sonores à mesure qu'elles approchaient du rez-de-chaussée.) Alors, soit vous mettez les mains sur la tête, soit vous partez.

Le maigrichon partit en trombe, son pardessus volant comme une cape.

Bettinger referma la porte, se retourna et brandit son arme.

Émergeant de l'escalier apparurent une maquerelle métisse au visage sévère portant un épais manteau, un Blanc chauve en survêtement vert aux yeux fous, et un homme noir à la peau claire dans un costume bleu avec des favoris compliqués et un macaron parfait de torsades plaqué sur le crâne.

— Les mains en l'air et embrassez le putain de mur, aboya Dominic.

— Pourquoi vous êtes là ? demanda Izzy, le Noir stylé.

— Ta gueule.

Le trio leva les mains, et une Asiatique blonde qui tenait un téléphone portable comme si c'était une arme à feu apparut dans l'escalier et annonça :

— J'enregistre.

Bettinger se demanda si les policiers de Victory ne devraient pas prendre une carte au syndicat des acteurs.

Les suspects se mirent face au mur et Dominic prit les menottes en plastique posées sur le fauteuil.

— Vous nous emmenez au supermarché ? demanda Lester, le Blanc chauve. Celui à côté de chez Sebastian ? Nous montrer de la bouffe ?

— Ta gueule, j'ai dit.

Le grand gaillard tira brutalement les bras du type blanc en arrière et attacha ses poignets velus avec un lien en plastique.

— Vous ne me lisez pas mes droits ?

— Nan.

Lester se tourna vers la vidéaste asiatique.

— L'inspecteur Williams est en train d'enfreindre la loi.

— C'est faux, dit Bettinger en entrouvrant la porte. On vous lira vos droits avant que vous ne soyez interrogés.

Dehors, la rue était déserte.

— Ce sera au commissariat. (Dominic menotta Izzy.) Quand on vous aura séparés.

— De quoi on nous accuse ? demanda Kitty pendant qu'on l'attachait.

— D'un truc.

— Vous êtes forcés de nous dire, affirma Lester. C'est obligé.

Bettinger lança un regard à Dominic.

— Il regarde beaucoup de films.

— En noir et blanc. (Le grand gaillard désigna le tas de dreadlocks blondes.) Chopez le rasta blanc.

L'inspecteur aida l'homme à se relever, regarda dehors et vit les familles qui étaient sorties de l'immeuble d'en face. À cette assemblée, il annonça :

— Toute personne qui s'approche à moins de dix mètres de nous ou de la voiture gris métallisé sera arrêtée pour avoir interféré avec une action policière.

Tandis que ses mots rebondissaient dans la rue, il adressa un hochement de tête à son coéquipier.

Dominic appuya sur le bouton de l'interphone.

— Izzy, Kitty, Lester et rasta blanc vont en prison – cet endroit est désormais fermé. La police sera là dans une heure pour choper les attardés qui seront encore là.

L'arme au poing, Bettinger emmena le quatuor menotté dans la rue. Son coéquipier suivait derrière les prisonniers, la vidéaste asiatique sur ses talons, sous les regards des membres du groupe qui se tenait en face. Plusieurs spectateurs souriaient.

Les criminels furent entassés à l'arrière de la voiture de Dominic et une vieille femme cria :

— Mettez-les dans l'incinérateur !

Sa recommandation fut ponctuée d'un tonnerre d'applaudissements.

— Criminels ! cria son mari, agitant un poing qui ressemblait à un sachet en papier ratatiné. Racketteurs !

Bettinger fut conscient par épisodes durant le trajet de trente-cinq minutes dans la voiture bondée qui les ramena au bunker. Une fois dans la salle de détention provisoire, le grand gaillard et l'inspecteur lurent leurs droits aux prisonniers, les accusèrent de toutes sortes de crimes et les installèrent dans deux cellules qui ne communiquaient pas, la cellule de dégrisement et une salle d'interrogatoire.

Les équipiers retournèrent rapidement dans la salle principale, où ils virent Perry et Huan arriver, escortant cinq Hispaniques menottés et renfrognés qui étaient liés à Sebastian d'une façon ou d'une autre.

— Que quelqu'un ouvre ces fichues fenêtres ! brailla Zwolinski depuis son bureau. Ces putains de malfrats puent.

Deux élèves officiers allèrent chercher un escabeau qui leur permettrait d'exécuter l'ordre donné.

— Allez chercher du café, dit Dominic à Bettinger. Je vais parler à Izzy.

— Je veux être présent.

— Pas question que je m'engueule avec vous devant lui.

— On s'engueulera pas.

Le doute se peignit sur le visage couvert de pansements du grand gaillard.

— Je dis “Sortez” et vous obéissez. Pas question de règlement, là.

— Je vous laisserai toute la place qu’il faut. (L’inspecteur ne permettrait pas que son coéquipier exerce une pression physique sur le prisonnier, mais il comprenait qu’il existait déjà des connexions illicites et que tout accord proposé resterait secret.) Je sais qu’il y a une relation déjà en place.

— Bien.

La porte qui conduisait à la salle d’accueil s’ouvrit et cinq voyous couverts de sang entrèrent. On aurait dit qu’ils venaient de terminer une partie de balle au prisonnier où le projectile en caoutchouc aurait été remplacé par un moellon. Fermant la marche, derrière les prisonniers, se trouvait Tackley, qui buvait le café qu’il transportait dans son missile anti-aérien. En traversant la salle principale, il baissa sa thermos, regarda Bettinger et hocha la tête.

L’inspecteur rendit son salut à l’homme à la peau marbrée, conscient que leur échange silencieux était aussi éloquent qu’une poignée de main.

28

Tapette

— Sebastian possède le bâtiment, mais les filles, les casinos, les meubles, la came, tout ça, c'est à Izzy, dit Dominic en précédant Bettinger dans la partie arrière du bunker. Il paie un loyer à Sebastian – tout ce qu'il y a de plus légal – et un pourcentage de ses bénéfices, hors comptabilité. C'est comme ça que fonctionnent beaucoup des affaires de Sebastian.

Les policiers approchaient de la porte grise de la salle d'interrogatoire où ils avaient plus tôt installé le petit trafiquant.

— Est-ce qu'Izzy a continué à payer pendant que Sebastian était à l'hôpital ? demanda l'inspecteur.

— Le loyer, probablement. Mais Sebastian aura du mal à savoir s'il a récupéré sa part sur le reste.

— Cela pourrait être une piste à creuser.

— Ouais. Et il déteste qu'on le traite de tapette, alors qu'il en est une.

En quelques pas, les policiers arrivèrent à la porte. Là, le grand gaillard dit :

— Et pas question de me rappeler à l'ordre.

— Promis.

— J'ai une manière directe de gérer s'il devient discourtois. Bettinger fit signe à Dominic de le précéder et, en tandem, ils entrèrent dans la salle d'interrogatoire – une enceinte sans fenêtre qui avait des murs en parpaings, quatre lampes au plafond et deux chaises en bois, dont l'une se trouvait sous Izzy. La veste bleue froissée du petit trafiquant et ses mains libres étaient posées sur l'unique table en métal rivetée au sol.

— Si ton cul décolle d'un millimètre de cette chaise, dit le grand gaillard, t'as droit aux menottes.

Le prisonnier tripota ses favoris élaborés qui ressemblaient à de la dentelle.

— Pourquoi suis-je là ?

— Dois-je te relire la liste ?

— Pourquoi suis-je ici maintenant ? Aujourd'hui ?

Bettinger glissa un dossier rouge sur la table jusqu'à ce qu'il touche les doigts manucurés du prisonnier.

— Parcourez ça.

Izzy baissa les yeux et ouvrit le dossier. À l'intérieur se trouvait une photo de l'agent Dave Stanley, mort, mutilé, sur l'asphalte à côté des restes calcinés de son coéquipier.

— J'ai entendu parler de ces gars-là, dit le petit trafiquant en faisant la grimace devant la photo. Vous ne croyez quand même pas que j'ai quelque chose à voir avec ça ?

Dominic haussa les épaules.

— On leur a volé leur bite.

— Je ne sais rien de tout ça. (Izzy referma le dossier et regarda les visages durs qui se profilaient, menaçants, de l'autre côté de la table.) J'appellerai mon avocat si vous essayez de me mettre ça sur le dos.

— Si tu appelles ton avocat, je retourne là où tu bosses, je récupère cinq étages de preuves, et avec toutes les accusations, je monte un dossier à plaider.

— Ce n'est pas comme si vous étiez irréprochable.

— Ça me soucie pas. Tu veux un avocat ou tu veux nous parler ?

— Vous savez que je n'ai rien à voir avec ce qui s'est passé la nuit dernière.

— Ton propriétaire, si. (Le grand gaillard posa ses mains sur la table.) Et on le cherche.

— Il est à l'hôpital. Là où vous l'avez expédié.

— Il est sorti.

Izzy parut véritablement surpris par la nouvelle.

— Je l'ai vu dimanche.

— Il est sorti hier. (Dominic rouvrit le dossier et tapa du doigt sur l'image des policiers exécutés.) Même jour que ça.

Le trafiquant laissa échapper un petit rire.

Le grand gaillard ferma les poings et les pansements sur son visage se rapprochèrent.

— Il est pas question que tu ries en présence de cette photo.

La menace resta suspendue dans la pièce et Bettinger se prépara à s'interposer.

— Vous croyez que c'est Sebastian qui a fait ça ? demanda Izzy. Il est estropié.

— Il l'a fait faire, et on le cherche.

— Essayez de sonner à sa porte.

— Il est pas chez lui. Disparu, avec sa sœur et sa petite amie.

— Est-ce que les gens innocents font ça, en général ? demanda Bettinger. Se cacher ?

— Qu'est-ce que ça veut dire ? (Izzy secoua la tête.) Il croit probablement que vous voulez terminer ce que vous avez commencé dans ce supermarché. Lui balancer une autre dinde congelée.

Le grand gaillard haussa les épaules.

— Je me planquerais aussi, dit le petit trafiquant.

— Est-ce qu'il est dans ton bâtiment, quelque part ?

— Non. Je l'occupe en entier.

— Où ailleurs pourrait-il être ? Dans son truc sur Darren Street ? Chez Eve ? Un asile de nuit dans le coin ? Le Chiotte ? Il a quitté la ville ?

— Suivez les traces de son fauteuil roulant.

Dominic ajusta sa veste.

— Je sais que t'es un entrepreneur...

— Un businessman.

— Je sais que t'es un entrepreneur, reprit le grand gaillard sans corriger, alors je me demande bien pourquoi tu couvres un type qui te fait payer un loyer astronomique, te prend une part de tes bénéfices et te fait lui lécher les bottes. Tu t'en porterais pas plus mal si Sebastian et son fauteuil tombaient d'une falaise.

— Je sais pas où il est. Je le jure devant Dieu, sur la vie de ma mère. Je croyais qu'il était encore à l'hôpital, jusqu'à ce que vous me disiez qu'il n'y est plus. Mais si je savais où il est, je ne le trahirais pas. Je suis loyal. (Izzy joignit ses doigts manucurés et s'appuya sur son dossier.) Même si je me rends compte que le concept de loyauté est peut-être difficile à comprendre pour vous.

— Tu le prends à l'envers, la tapette, sur qui trahit qui. Ce cafard de Sebastian a mérité son fauteuil roulant et sa poche à merde. (Dominic fit pivoter la chaise libre et s'assit de manière à être au même niveau que le prisonnier.) Mais on s'en fout de ce que tu penses, parce que le marché – la réalité – c'est ça : ou tu m'aides à trouver Sebastian ou je réduis en cendres toutes tes affaires.

Le petit trafiquant était abasourdi.

— Le bâtiment est déjà évacué, poursuivit le grand gaillard et j'ai un pick-up plein de chiffons avec dix bidons d'essence garé à quelques rues de là. Tous tes casinos. Toute ta came. Tous tes lits et ton beau linge. (Il leva les paumes.) Tapette.

Izzy regarda Bettinger.

— Vous entendez ce fou furieux ? Vous entendez...

— C'était quoi ? demanda l'inspecteur.

— Vous avez entendu ce qu'il m'a dit ? Qu'il va...

— Désolé. (Bettinger tapa sur le côté de sa tête comme si c'était un juke-box.) Mon ouïe est intermittente.

— Putain de police de Victory. (Izzy se massa les tempes de ses mains tremblantes.) Y a pas quelqu'un ici qui est censé être le gentil flic ?

— Il a été viré dans les années 70.

— Fais-moi plaisir, dit Dominic. Je brûle pas d'immeubles quand je suis content.

Des larmes de peur brillèrent dans les yeux du petit trafiquant.

— Vous le feriez pas vraiment, hein ?

— Ça, c'est la question la plus débile que j'aie jamais entendue. Et j'ai une ex-femme qui m'a demandé si on allait rester amis.

— Je sais pas où il est. Je vous l'ai dit.

Bettinger posa le sac en plastique contenant le téléphone portable d'Izzy sur la table.

— Envoyez-lui un message.

— Il ne répondra pas s'il est planqué.

— Peut-être que non. (L'inspecteur contourna la table et vint se poster à côté de l'épaule gauche du racketteur.) Mais le plan B vient après le plan A.

Izzy sortit son téléphone du sachet.

— Qu'est-ce que je dis ?

— Il sait probablement que vous vous êtes fait arrêter, dit Bettinger. Alors, dites-lui qu'on vous a laissé partir, mais qu'on vous a pris tout votre cash. Dites-lui que vous allez pas pouvoir le payer pendant un moment.

— Tape ça. (Dominic désigna le téléphone portable et se leva de sa chaise.) Exactement comme il a dit.

— Et vous me le montrez avant de l'envoyer, ajouta l'inspecteur.

— D'accord.

Izzy tapa le message et le montra à son rédacteur en chef.

Bettinger lut.

*Hé. Putains de flics ont fait descente chez moi et tout pris,
alors y aura retard dans le loyer.*

— Ajoutez le mot “désolé” à la fin, dit l'inspecteur. Comme si vous essayiez de faire en sorte de rester en bons termes.

Les pouces tremblants, le racketteur entra les lettres *d-é-s-o-l-é* et un point.

— Envoyez.

Izzy appuya sur une flèche minuscule. Quelques instants plus tard, il dit :

— Il est arrivé.

— Pose ce téléphone, ordonna Dominic.

Le petit trafiquant posa le portable sur la table.

— Le numéro qu'il donne aux gens n'est pas le sien directement. Et même s'il le reçoit, je vois pas pourquoi il se donnerait la peine de répondre.

— S'il pense que vous essayez de tourner la situation à votre avantage – de lui piquer son pourcentage –, il risque de réagir, répondit Bettinger.

Izzy eut l'air embarrassé.

L'inspecteur sortit une feuille de papier de sa poche.

— Nous avons une liste des médocs qu'il prend depuis l'hôpital. Surtout des antalgiques.

— Étonnant.

Le sarcasme dans la voix du petit trafiquant était aussi sec qu'une route du Nevada.

Bettinger posa le document sur la table.

— Chez qui peut-il acheter ces trucs une fois qu'il n'en aura plus ?

— Des antalgiques sur ordonnance ? (Izzy eut un sourire narquois.)
Donnez-moi un annuaire et je barrerai les noms des dix personnes qui peuvent pas en avoir.

La réponse du prisonnier était celle à laquelle Bettinger s'était attendu, et sa vraie question était déjà prête à sortir.

— Où Melissa Spring ou Margarita Ramirez trouveraient-elles un véhicule clean rapidement ?

Quelque chose brilla dans les yeux du petit trafiquant.

L'inspecteur dit :

— La voiture de Margarita est toujours sur le parking de son immeuble, Melissa ne possède pas de voiture et celle de Sebastian est à la fourrière. Aucune des deux femmes n'en a acheté une chez un concessionnaire agréé, mais à l'évidence ils ont besoin de quelque chose – un pick-up, une camionnette, une grosse voiture, pour promener Sebastian. Où elles iraient chercher ça ?

— Je sais pas.

L'incrédulité se lut sur le visage de Bettinger.

— Vous ne savez pas à qui Sebastian s'adresserait pour un véhicule clean ?

— Non.

Dominic envoya valser la chaise libre à l'autre bout de la pièce d'un coup de pied. Izzy fut touché à la rotule droite et il hurla.

— Oups.

Bettinger regarda son partenaire.

— Regardez où vous mettez les pieds.

— J'oublie, parfois.

Cet épisode de violence s'avérerait peut-être utile, mais l'inspecteur ne tolérerait aucune autre infraction de ce genre. Il articula un "non" silencieux au grand gaillard tandis que le prisonnier se massait le genou.

— Putain, vous l'avez cassé, dit Izzy en levant les yeux vers Dominic.

— Nan, on aurait entendu un crac. Même pour un os tout mou de tapette.

— C'est vraiment difficile d'imaginer pourquoi votre femme vous a quitté.

Bettinger ramassa la chaise, défit le bouton de sa veste et s'assit.

— Chez qui Melissa et Margarita iraient-elles chercher un véhicule clean ? L'achat a probablement été fait ce mois-ci.

Tout en reniflant, Izzy s'essuya les yeux.

— Je vous le dirai si vous me laissez partir.

— Nan, répondit Dominic. Tu nous donnes ça et ton bâtiment ne crame pas à minuit. Personne ne va nulle part tant qu'on n'a pas Sebastian.

— Et si vous n'arrivez pas à le trouver ?

— Nous le trouverons, affirma Bettinger en sortant son bloc-notes et son porte-mine. Chez qui Melissa et Margarita iraient-elles chercher un véhicule clean ?

Izzy essuya son visage couvert de sueur.

— Slick Sam.

— Vous connaissez son nom de famille ?

— Non.

— Jamais entendu parler de lui, dit Dominic en secouant la tête.

— C'est bien pour ça que les gens s'adressent à lui.

— Où est son garage ? dit l'inspecteur.

— Shitopia.

— Quelle rue ?

— Vous connaissez cette école primaire où ces gamins ont été tués dans les années 80 ?

— Je la connais, répondit le grand gaillard.

— C'est en face.

Bettinger demanda :

— Vous avez son portable ?

— Non.

Izzy donnait l'impression d'être sur le point de vomir.

— Savez-vous quand il y est ?

— Vous me demandez son emploi du temps ? Je l'ai rencontré une fois.

— Alors, vous ne devriez pas vous sentir mal à l'aise – c'est pratiquement un étranger.

Honteux, le petit trafiquant détourna les yeux.

Le grand gaillard rangea le portable dans le sac, boutonna sa veste et tendit le dossier rouge à son coéquipier.

— Les tapettes, ça se sent toujours mal pour quelque chose. Ils sont comme ça.

— On va vous envoyer un dessinateur, dit l'inspecteur au prisonnier, et vous pourrez gribouiller tous les deux.

Aucune réaction ne se manifesta chez Izzy, qui resta avachi sur sa chaise, les yeux rivés sur ses mains. Les policiers échangèrent un hochement de tête et avancèrent vers la sortie.

— Ne vous faites pas exécuter, avertit le petit trafiquant.

Un rire mauvais résonna dans la gorge de Dominic.

Le visage de Bettinger disparut derrière un bâillement tandis que son coéquipier et lui retournaient dans la salle glaciale et montaient sur l'estrade.

— Vous avez une mine épouvantable, dit Zwolinski depuis son bureau. C'est la bouffe chinoise ? Je vous avais prévenu.

— Je suis seulement fatigué.

L'inspecteur réprima un frisson et monta la fermeture Éclair de sa parka.

— Qu'est-ce qu'Isaac Johnson vous a donné ?

— L'adresse d'un atelier de cannibalisation qui a peut-être vendu un véhicule à Melissa Spring ou Margarita Ramirez.

Le capitaine gratta l'épaisse toison argentée qui ornait le dessus de son crâne.

— Izzy vous a donné ça ?

— Bettinger a tiré un fil invisible, remarqua Dominic. Ce négro est un trou du cul, mais il a des idées.

— J'esquisse des théories.

— On dirait, oui, fit observer Zwolinski.

Bettinger s'en alla vers la porte.

— Il faut qu'on aille au garage avant...

— Williams s'en occupe. Je veux que vous alliez reposer ce cerveau avant qu'il fasse une crise cardiaque.

— Je suis tout à fait capable de...

— Taisez-vous. Le Sunflower Motel nous fait des prix. (Le capitaine leva sa bouche vers le plafond et hurla :) Molloy ! Tête de vérole !

Perry et Huan, à l'autre bout du bunker, levèrent la tête.

— Quand vous partirez, dans vingt minutes, ordonna le boxeur, déposez Bettinger au Sunflower.

Le rouquin et l'Asiatique au visage grêlé levèrent leur pouce et

reportèrent leur attention sur la flegmatique imprimante.

Zwolinski regarda Dominic.

— Allez à ce garage clandestin. Si c'est calme, postez un planton là-bas.

— OK.

Le grand gaillard descendit de l'estrade.

— N'estropiez personne, dit le capitaine.

Dominic haussa les épaules.

— Vous faites ça et on se retrouve sur le ring.

— Comme vous voulez.

— Vous n'avez pas brillé la dernière fois, ajouta le capitaine. Au sixième round, vous étiez dans un état qui dépassait l'inconfort.

À nouveau, le grand gaillard haussa les épaules.

— Il a un problème au cou ou quoi ? demanda Zwolinski à Bettinger.

— On dirait qu'il n'emmène pas l'oxygène jusqu'au dernier étage.

— J'y avais déjà pensé. Tackley vous a briefé un peu ?

— Un peu.

— La situation était vraiment limite et c'est tout juste si j'ai pu les garder. Un autre truc de ce genre se produit et ils sont virés – et ils vont probablement en taule. (Le capitaine frotta la bosse qui était ornée d'un sourcil.) Assurez-vous que ça n'aille pas aussi loin.

— J'ai déjà eu à gérer des pitbulls... mais en général, je les mets à l'arrière de la voiture.

— À Victory, les pitbulls s'assoient devant.

L'agent Nancy Blockman observe le monde

L'agent Nancy Blockman fronça les sourcils en découvrant encore un morceau de coquille d'œuf dans ses cheveux. La policière de trente-huit ans trapue au visage de bouledogue s'était douchée deux fois depuis la chute des bombes embryonnaires, mais un groupe de flocons blancs tenaces restaient accrochés à *ground zero*. Baissant la vitre du côté conducteur de la voiture de patrouille arrêtée, elle jeta le résidu dans une rue de Victory baignée de crépuscule, où il rebondit deux fois avant de disparaître dans une fente qui ressemblait à une bouche.

— T'as utilisé de l'après-shampooing ? demanda l'agent Abe Lott depuis le siège passager.

— De l'après-shampooing ? T'es sûr que t'es pas homo ?

— C'est homo, l'après-shampooing ?

Accélérant pour traverser le carrefour, la policière contempla son grassouillet partenaire.

— Quoi ? fit Abe, sur la défensive. Beaucoup de gens en utilisent. Moi aussi.

L'ancien mari de Nancy – Steven – était homosexuel (alors qu'il avait vécu marié cinq ans avec une femme dans une véritable harmonie sexuelle), et depuis qu'il avait fait son coming-out, la policière cherchait des signes révélateurs chez tous les hommes. Il n'y avait aucune raison pour qu'elle soupçonne qu'Abe soit gay – il était marié, fréquentait des boîtes de strip-tease et avait les ongles sales –, mais elle estimait qu'il était de son devoir de l'avertir, si jamais apparaissait chez lui une caractéristique gay.

— Sans vouloir t'offenser, dit l'agent grassouillet, je trouve que t'es un peu paranoïaque sur ce sujet.

— Je suis vigilante, pas paranoïaque. Et il y a une raison.

— Ton mari ?

— Non, les scientifiques, dit Nancy en quittant Summer Drive. Ils disent que le corps se régénère complètement tous les sept ans. En totalité. Jusqu'au niveau cellulaire. Intégralement.

— Intégralement ?

— D'après les scientifiques, oui.

— Et les tatouages alors ? Comment se fait-il qu'ils restent plus de sept ans ?

— Parce que c'est de l'encre. Qui ne fait rien d'autre que de rester là pendant que les cellules tout autour font des petits et crèvent. Un tatouage, c'est juste un bijou sous-cutané.

— Hmm.

Abe jouait avec son revolver comme si c'était une figurine articulée.

— Mais ce que je veux dire, reprit Nancy, c'est qu'on ne sait jamais quand toute cette activité cellulaire nous affecte... comment on peut changer à mesure que le corps – et le cerveau et tout – se reconstruit. L'homme que tu étais il y a sept ans n'existe plus.

L'agent grassouillet regarda ses mains.

— On dirait les mêmes.

— De l'extérieur. Mais peut-être que certaines cellules de ton cerveau sont différentes. Ont muté. Peut-être que la prochaine fois que tu iras dans un club de strip-tease...

— Club pour hommes, corrigea Abe.

— Peut-être que la prochaine fois que tu iras dans un club pour hommes, une femme enlèvera son haut, te montrera ses gros lolos et tu feras genre "Et alors ?".

— Jamais. (L'agent grassouillet était catégorique.) Les nichons, y a rien de mieux.

— Mais pourquoi tu penses ça ?

— Parce que je suis un homme et parce que c'est vrai.

— C'est parce que tu es un homme qui a une certaine réaction biologique à la vue des nichons, et cette réaction est causée par la manière dont tu es programmé – tes cellules. Tout ça peut changer quand tu te reconstruis. Et la reconstruction est permanente.

— Bon sang... (Abe était exaspéré.) Cette conversation est déprimante.

— Je dis juste qu'on change avec le temps, tout le monde change. Molécule par molécule. Faut être vigilant. Guetter des trucs comme l'après-shampoing.

— Mais j'aime vraiment les nichons.

Sa voix avait pris un ton désespéré.

— Je crois pas que tu doives t'inquiéter.

— Tant mieux.

L'agent grassouillet se remit à jouer avec son revolver comme si c'était une figurine articulée.

— Mais ce Langford, c'est une autre histoire.

— Langford est pédé ?

— J'aime vraiment pas du tout ce mot – j'ai rien contre les homosexuels, mais oui. (Nancy imagina le beau visage de l'agent, ses cheveux blonds impeccables et son corps sculpté.) Si c'est pas le cas, ses cellules sont limite.

— T'as vu cette blonde qu'il a amenée à la fête de Noël ? Avec ces nibards incroyables ? En voilà une que j'aimerais voir au club pour hommes.

À nouveau, il avala ses propres sécrétions.

— C'est ça qui te fait fantasmer quand tu vois une femme comme ça ? La voir faire un strip-tease ?

— Je suis un homme marié. (L'agent grassouillet tapota son alliance en or.) Même dans mes fantasmes, je suis fidèle.

— C'est mignon.

— Je prends mon engagement très au sérieux. (Abe réfléchit un moment.) Mais la nana de Langford... C'était comme si elle était faite en crème glacée à la vanille. (À nouveau, il avala sa salive.) Tu veux qu'on aille se chercher de la crème glacée ?

Nancy avait compris depuis longtemps que l'esprit de son coéquipier était une machine linéaire.

— Une fois qu'on aura contrôlé cette moto.

— Ouais, bien sûr. Bien sûr. Tu sais, j'ai entendu dire que c'était bien meilleur pour la santé que la glace – la crème glacée.

— Possible.

La policière savait que la crème glacée contenait beaucoup de jaunes d'œufs et que c'était très mauvais, mais elle décida de ne pas contredire son coéquipier. Les bouleversements cellulaires permanents et la mort d'Anthony Gianetto et de Dave Stanley étaient le maximum de mauvaises nouvelles que l'agent grassouillet était capable d'encaisser.

Nancy tourna sur la 178^e et prit la direction de l'ouest, vers le Chiotte où la moto avait été volée. Le soleil baissait et les bâtiments à l'horizon n'était rien d'autre que des cubes sombres qui se découpaient

au loin.

La conductrice alluma ses feux. Des réflecteurs de bicyclettes, des yeux inquisiteurs et un étalage de canettes de bière vides émergèrent de l'environnement gris sombre. Tournant le volant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre, elle contourna un terrier endormi.

— Il est mignon, remarqua Abe.

Nancy ne lui demanda pas s'il avait une affinité particulière pour les petits chiens.

La voiture de patrouille traversa une zone d'immeubles d'habitation partiellement occupés et prit une rue partant vers le nord appelée Luther. Dix minutes plus tard, la voiture arrivait dans la partie sud du Chiotte. Clouée à un poteau de téléphone par la tête se trouvait la moitié supérieure d'un chat.

Nancy détourna le regard, écœurée.

— Qui peut faire un truc pareil ?

— Des Démocrates.

La policière parlait rarement politique avec son coéquipier.

— Quel numéro ?

Abe regarda la serviette en papier Biggman's Burger sur laquelle il avait gribouillé l'information.

— 1853 Luther.

— Ouvrez l'œil.

— J'ai vu un 1767 sur le dernier bâtiment.

— OK. (Nancy ralentit.) Alors, on n'est pas loin.

Comme la majorité des constructions dans le Chiotte ne portaient pas de numéro, toute personne voulant s'y repérer devait être vigilante et calculer.

Sur le siège passager, Abe tripotait son arme.

— Reste vigilant.

L'agent grassouillet parut troublé.

— Pour trouver la moto volée ?

— Des fois qu'on nous tendrait une embuscade. Comme Zwolinski nous l'a dit.

— À cause de ce qui est arrivé à Dave et Gianetto ?

— Oui.

La voiture de patrouille passa à côté d'un groupe de jeunes Noirs, écrasa une canette de bière et aplatit un cadavre de pigeon.

— C'est pénible, ces bestioles, dit Abe. Pourquoi elles arrêtent pas de crever ?

— C'est l'air qui les rend suicidaires.

— Tu dis toujours ça.

Nancy ralentit et examina un bâtiment de deux étages qui ne comportait pas moins de deux cents kilos de graffitis. Au milieu des tags, des noms et des appareils génitaux se trouvait un carré qui avait été peint en noir.

— T'arrives à lire ça ? demanda la femme policier.

Abe regarda par la fenêtre de la conductrice, plissa les yeux et hochla la tête.

— *Suce ma grosse b...*

— Pas ça. À côté de la porte. (Nancy lui montra le dessin.) Tu arrives à lire ?

— On dirait un quatre et un neuf à la fin.

— Encore deux bâtiments, donc.

La femme policier appuya sur l'accélérateur et la voiture passa devant un immeuble similaire avant d'arriver devant un bâtiment de trois étages, couvert d'une grande fresque délavée qui prophétisait une espèce d'utopie de breakdance.

Nancy arrêta la voiture.

— Regarde partout.

— L'embuscade ?

Abe aimait que les choses soient claires.

— Oui.

Les policiers détaillèrent les environs, à la recherche de personnes susceptibles de leur faire du mal. Plusieurs gamins sur des motos tout-terrain passèrent en trombe, et une paire de petits vieux apparut à une fenêtre de l'autre côté de la rue.

Aucun de ces individus n'avait l'air menaçant.

— Je vais aller frapper, dit Abe.

— Je laisse tourner le moteur.

— Bonne idée. (L'agent grassouillet rangea son revolver, regarda la serviette en papier du Biggman's Burger et dit "Garret Oakwell, Garret Oakwell" avant de ranger l'objet dans sa poche de poitrine, et il répéta

le nom deux fois de plus comme s'il se préparait à un récitation.) On dirait un faux nom, tu trouves pas ?

— C'est un contribuable. Ils ont vérifié avant de nous envoyer ici.

Abe saisit la poignée et tira, sans succès. Gêné, il déverrouilla et tira une seconde fois, ouvrant la portière. Le froid se déversa dans le véhicule chauffé lorsqu'il sortit.

— S'il m'arrive quelque chose, dit l'agent grassouillet, ne dis rien à ma femme. À propos des clubs pour hommes.

— OK. Fais attention.

Soufflant de la buée, Abe hocha la tête, tapota son arme et referma la portière.

Nancy n'était pas particulièrement inquiète pour son coéquipier. Son expérience dans les rues de Victory et en tant que soldat à Haïti lui avait appris que les balles préféraient les personnes intelligentes.

Un homme blanc baraqué avec des cheveux blancs, une longue barbe et un jean délavé apparut sur le perron du bâtiment orné de la fresque. Juste derrière lui se trouvait une femme brune vêtue de vieux cuir, qui était soit sa sœur soit sa femme. Pas moins d'un tiers de sa masse corporelle totale était stockée dans son postérieur.

Abe fit un signe tout en s'approchant du couple, et Nancy entrouvrit sa fenêtre.

— Il était temps que vous arriviez, dit le motard barbu. Ma moto est peut-être déjà au Canada.

L'agent grassouillet continua à avancer sur le chemin dallé.

— Vous êtes monsieur Garrett Oakwell ?

— Dites-moi, il y a combien de gens par ici qui se font piquer leur moto, pour que vous ayez besoin de me demander ça ?

— Monsieur, je vous en prie. (Abe parvint au seuil.) Je suis obligé de suivre les procédures officielles de la police lorsque...

— Vous avez mangé au Biggman's, on dirait. (Oakwell pointa un index.) Je vois la serviette juste là.

— Monsieur, s'il vous plaît...

— Peut-être que vous avez bouffé avec le mec qui m'a pris ma moto ? avança le motard. Peut-être qu'il était juste à côté de vous et quand il a dit "Passez-moi le ketchup", vous avez obéi et vous le lui avez donné. Une bouteille toute neuve encore scellée, alors quand il l'a ouverte, ça a fait pop.

— Monsieur, s'il...

— Peut-être que le gars qui l’a prise est allé aux toilettes en même temps que vous. Peut-être qu’il avait plus de papier et qu’il vous en a demandé, et vous êtes allé lui en chercher. Le tout doux avec lequel on peut s’essuyer toute la journée.

— On a pris à emporter.

Dans la voiture, Nancy soupira.

— Quand vous faisiez la queue dans le drive-in, poursuivit Oakwell, est-ce que devant vous, c’était une moto volée ?

— Je ne me souviens plus.

Abe regarda par-dessus son épaule et roula des yeux à l’intention de sa coéquipière.

— Pourquoi vous regardez derrière vous ?

L’agent grassouillet reporta son attention sur le motard.

— Est-ce que vous vous appelez Garrett Oakwell ?

— Vous avez toujours pas compris ça ?

Quelque chose apparut dans le rétroviseur de Nancy. Elle ajusta l’angle du miroir pour y voir mieux. À deux rues de là se trouvait un objet mouvant qui ressemblait à un fourgon.

Ses phares étaient éteints.

Calmement, la policière prit son fusil à pompe sur le râtelier.

— Je vous prie de répondre à la question, dit Abe.

— Je suis Garrett Oakwell, je l’ai toujours été et je le serai toujours.

Nancy se tourna vers son partenaire et les motards.

— Tout le monde à l’intérieur. Maintenant.

— Les représentants de la loi ne sont pas les bienvenus chez moi.

— À l’intérieur ! dit la policière d’un ton sec. Vous êtes en danger.

Ses yeux retournèrent au rétroviseur.

Le véhicule n’était plus qu’à un pâté de maisons. C’était une camionnette marron qui correspondait exactement à la description de celle qui avait été repérée la nuit précédente sur la scène de crime.

— On rentre ! (Abe cria tout en poussant le couple – ou les frère et sœur – à l’intérieur du bâtiment.) Bougez-vous !

Nancy dirigea le canon de son fusil vers le pare-brise arrière.

Des pneus crissèrent et le fourgon marron fonça. La femme policier cala la crosse de son arme sur son épaule, suivant le véhicule qui passa en trombe à côté de la voiture de patrouille et traversa

l'intersection au bout du pâté de maisons. Pas de plaque minéralogique sur son pare-chocs arrière.

Nancy savait qu'elle ne pouvait pas laisser les assassins s'en tirer. Hurlant "Appelle des renforts !" à Abe, elle posa le fusil sur le siège passager, enclencha une vitesse et écrasa l'accélérateur.

La voiture de patrouille hurla.

Les pneus crissèrent et le Chiotte se brouilla tandis que Nancy partait en trombe à la poursuite du fourgon marron.

La voiture de patrouille tremblait tout en grondant. Des pierres venaient percuter la carrosserie et le moteur geignait, mais la femme policier ne bougea pas son pied de la pédale. La distance entre les deux véhicules ne fut bientôt plus que de la moitié d'un pâté de maisons.

Nancy attrapa son fusil et un carré noir apparut à l'arrière de la camionnette.

Une fenêtre.

Un éclair blanc surgit de l'ouverture. Les phares de la voiture explosèrent et un pneu avant éclata, faisant dévier le volant vers la gauche. On entendit un grand bruit de métal froissé.

La voiture de patrouille fit un tête-à-queue, les lambeaux de pneu claquèrent.

Nancy leva le pied de la pédale et tourna le volant dans le sens du dérapage. Les autres pneus accrochèrent, et bientôt elle retrouva le contrôle de son véhicule. Elle écrasa de nouveau l'accélérateur et reprit sa poursuite.

La distance entre les véhicules se réduisit à nouveau, et à nouveau la conductrice attrapa son fusil.

Des détonations.

Le pare-brise explosa et un bouquet de chevrotines atteignit Nancy au cou et à la poitrine.

Les pneus firent un bruit sourd. Le véhicule sauta le bord du trottoir et un poteau de téléphone s'encadra dans la calandre. Le front de Nancy cogna contre le volant.

Sonnée, couverte de sang, la policière se pencha, repéra son fusil et pointa le canon vers l'avant, à travers le pare-brise brisé. La camionnette marron était de la taille d'une boîte d'allumettes, et bientôt, elle ne fut plus qu'un souvenir.

— Revenez, bande de pédés ! Bande de putains d'enculés de pédés !

L'agent Nancy Blockman fut surprise de constater l'étendue de son vocabulaire.

Bettinger contre le sommeil

— Réveillez-vous.

Bettinger ouvrit les yeux. Sa chambre était devenue un espace clos, froid et blanc, et sans qu'il puisse en saisir la raison, Alyssa était un homme asiatique au visage grêlé et aux cheveux poivre et sel coupés court. La réalité réorganisa les pensées épuisées, et dans le brouillard, l'inspecteur se rappela deux gestes : s'asseoir à son bureau et se pencher en arrière. Il n'avait pas fallu longtemps au prédateur tapi qu'était le sommeil pour capturer sa proie.

Huan aida Bettinger à se mettre debout.

— Ça vient de Hawaï, dit Perry en tendant une thermos de café à l'inspecteur réveillé.

Remerciant d'un hochement de tête, Bettinger prit l'objet.

— Huan a un oncle qui en envoie pour les fêtes, dit le rouquin. Leur terre est bien meilleure que toute cette merde qu'on a sur le continent.

— C'est un endroit génial pour se faire enterrer, ajouta l'Asiatique au visage grêlé.

— Si vous vous concentrez très fort, vous sentirez des arrière-goûts de cannelle et d'amande.

— Et peut-être aussi de bikinis.

Bettinger versa un peu du café parfumé dans sa bouche. Même dans son état de manque de sommeil, il reconnut que le breuvage était une réussite extraordinaire.

— C'est...

— Vous avez deux minutes ! cria Zwolinski depuis son bureau.

— On va vous déposer au Sunflower, dit Perry tout en avançant vers la sortie. Votre voiture sera sur le parking quand vous vous réveillerez – on s'occupe de la facture et on glissera la clé sous votre porte.

Bettinger n'avait aucune envie de remercier le rouquin pour ces services.

— OK.

— Mais ne vous en faites pas – Dominic va relever votre défi.

— Je ne le laisserai pas faire. Je ne le laisserai pas s'en tirer comme ça.

Perry lança un coup d'œil à son coéquipier puis examina l'adversaire.

— Vous avez déjà combattu un éléphant fait de gorilles en furie ?

— Pas depuis que j'étais gamin.

— Préparez-vous.

— Zwolinski lui a tenu tête.

— Zwolinski est un titan et un combattant scientifique. Même comme ça, ça se passait sur un ring, avec des gants, et on fait pas de coups bas au patron. Mais vous, au contraire, vous allez avoir droit à l'arsenal complet.

— Je suis prêt.

— Vous voulez ça sur votre tombe ? “Il était prêt.”

— Ajoutez une ellipse, suggéra Bettinger.

— “Il était prêt...”

Huan réfléchit à l'amélioration.

— On vient d'en faire de l'art.

— En lettres cursives, je vous prie, ajouta l'inspecteur venu de l'Arizona.

Souriant, le rouquin tapota son collègue dans le dos et le poussa doucement.

— Je n'y manquerai pas.

Bettinger franchit la porte et traversa le hall d'accueil, où la réceptionniste endeuillée ne leva pas une fois la tête de son gros téléphone blanc. C'était comme si elle attendait un appel direct du paradis.

Quelque chose tapa Bettinger sur l'épaule droite, le réveillant, et ses yeux brûlants l'informèrent qu'il se trouvait à l'arrière d'une berline arrêtée. Huan était au volant et Perry était avachi sur le siège passager, en train de manger une barre chocolatée. Un crépuscule magenta colorait le visage des inspecteurs, le pare-brise, et la façade du Sunflower Motel, qui se trouvait à moins de dix mètres d'eux.

— Montrez-leur votre badge, dit le rouquin. Ils vous feront cinquante pour cent de remise.

— Compris.

Bettinger saisit la poignée de la portière.

— Attendez, dit Perry.

— Ouais ?

Le rouquin finit sa confiserie, jeta un coup d'œil vers son coéquipier et reporta son attention sur la banquette arrière.

— Vous auriez pu dénoncer Dominic pour ce qu'il a fait hier à cette femme qui brutalisait l'enfant, et vous auriez pu raconter au patron ce qui était arrivé à votre voiture, mais vous ne l'avez pas fait. Vous avez continué à travailler, à avancer sur l'affaire, à trouver des idées.

— De bonnes idées.

Huan tendit un morceau de papier plié en quatre.

— Nos contacts, dit Perry. Portables, adresses mail perso.

Bettinger prit le papier.

— Mettez-les dans votre téléphone et balancez le papier dans les chiottes.

— Promis. Vous avez mes coordonnées ?

— Oui, dit le rouquin. Si vous pensez à quelque chose... ou s'il se passe quelque chose... appelez-nous.

L'Asiatique au visage grêlé hocha la tête.

— Quand vous voulez.

— Merci.

Bettinger savait que Dominic était une brute et que Tackley était vicieux, mais Huan et Perry semblaient être des gars plutôt bien, surtout quand on pensait à l'environnement dans lequel ils travaillaient.

Le rouquin fit un geste en direction du motel.

— Prenez une chambre à l'étage, loin de la rue et des autres résidents. Verrouillez la porte, mettez la chaîne, calez un canapé en travers. Fermez les rideaux et posez le matelas par terre de manière à ne pas être touché si quelqu'un tire à travers la fenêtre.

— C'est arrivé ?

— Des types dans un fourgon marron viennent de tirer sur Nancy Blockman. Elle s'en est sortie, mais les gars courent toujours.

— Je ferai attention, dit l'inspecteur, troublé par la nouvelle.

Huan prit une cigarette et souffla de la fumée.

— Faites de beaux rêves.

Bettinger sortit de la voiture, referma la portière et traîna son ombre allongée jusqu'au hall, où il reçut un jeu de clés de la part du type chauve qui se trouvait derrière le comptoir.

— Bon séjour.

— Mmmph.

L'inspecteur au regard trouble reparti dans le froid, contourna le motel pour atteindre l'arrière, et monta dans sa chambre à l'étage, qui donnait sur le parking. Tendant l'oreille, il ouvrit la porte et parcourut rapidement l'intérieur jaune et vert (et bien chauffé), sans savoir si ces précautions étaient de l'ordre de la paranoïa. Son examen bref mais minutieux ne révéla pas la présence d'ennemi clandestin.

Suivant le conseil de Perry, Bettinger ferma la porte, tourna le verrou, tira la chaîne, poussa un canapé en travers de la porte, ferma les rideaux, et descendit le matelas du sommier à ressorts. Cette dernière manipulation révéla la présence de deux préservatifs, d'un joint flétri et d'un magazine de fétichisme scatologique mexicain.

L'inspecteur n'avait jamais ingurgité d'urine dans un but érotique – ni dans aucun autre but, d'ailleurs –, mais s'il l'avait fait, le goût dans sa bouche n'aurait certainement pas été pire que ce qu'il sentait à ce moment précis. Il aurait été prêt à payer vingt-cinq dollars pour une brosse à dents et une giclée de dentifrice, mais il était trop fatigué pour s'adresser à la réception ou pour retourner à l'oppressant froid de Victory afin d'acquérir un accessoire mentholé.

Bettinger se gargarisa à l'eau chaude, cracha, se fit un nouveau gargarisme à l'eau plus chaude, cracha à nouveau et se rinça la bouche. Retournant dans la chambre, il sortit son téléphone portable et sélectionna le numéro de sa femme. Cet appel serait son dernier acte avant de s'abandonner à l'inconscience.

— Salut, fit Alyssa. Comment ça va ?

L'inspecteur discerna une note bien cachée d'angoisse dans sa voix.

— Tu es au courant.

— Tu les connaissais.

— J'avais rencontré l'un d'eux.

Bettinger s'assit sur le bord du sommier.

— Tu travailles sur l'affaire ?

— Tout le monde est sur le pont... même si là, tout de suite, je suis sur le point de dormir un peu.

— Où es-tu ?

— Au Sunflower Motel. (L'inspecteur ôta ses chaussures.) Dans le centre de Victory.

— Alors, tu ne rentres pas ce soir, c'est sûr.

— C'est ça. Je vais démarrer la journée tôt demain matin – attraper au passage des sous-vêtements et une chemise propres – et j'essaierai d'être rentré pour dîner.

— Ce serait génial.

Une ceinture tomba par terre.

— Comment s'est passé ton entretien avec Rubinstein ?

— Très bien. Je te raconterai quand je te verrai.

— Super. Comment vont les enfants ?

Il y eut un silence, dont l'inspecteur sut qu'il était lourd de sens.

— Que s'est-il passé ?

— Pas besoin que je te donne un autre sujet de...

— Alyssa... Que s'est-il passé ? Est-ce que Gordon...

— C'est Karen. Ces garçons l'ont cherchée à nouveau en disant des saloperies racistes et sexuelles. Elle s'est éloignée, mais ils l'ont suivie. Elle leur a dit d'arrêter, et ils se sont mis à lui jeter des choses à la figure.

La fureur emplit Bettinger, mais sa voix n'avait pas changé lorsqu'il demanda :

— Qu'est-ce qu'ils ont lancé ?

— D'abord des frites. Puis des cartons de lait et de la viande à tacos.

— De la viande à tacos... (L'inspecteur imagina sa jolie petite fille constellée de viande hachée en sauce. Son cœur se mit à cogner contre ses côtes et sa vision se rétrécit.) Et pendant qu'il se passait tout cela, que faisaient les adultes ? Ils chauffaient le goudron ? Ramassaient des putains de plumes ?

— Voilà pourquoi je ne voulais pas t'en parler maintenant.

Prenant une grande inspiration, Bettinger retrouva son calme.

— Chérie... ce qui se passe ici à Victory est grave, on ne peut plus grave, mais c'est mon boulot. J'aime mon job d'inspecteur, j'aime enfermer les crétins, résoudre des énigmes, aider les gens, c'est la chose la plus satisfaisante que je puisse faire... mais c'est mon boulot. Karen et toi, vous êtes ma vie. Si quelque chose de mal devait arriver à l'une d'entre vous, je veux le savoir immédiatement, quoi qu'il arrive. OK ?

— Tu as oublié Gordon.

— Non, je ne l'ai pas oublié. Je suis sûr qu'il reviendra sur la plus haute marche du podium de mes êtres chers quand il aura fini le lycée, mais pour l'instant, il est sur la deuxième marche.

Le vieil homme qui habitait dans la poitrine d'Alyssa gloussa.

— Je ne lui répéterai pas ce que tu viens de dire.

— Il le sait. (Bettinger jeta sa veste sur une chaise voisine, où elle resta quelques instants avant de tomber sur le tapis.) Est-ce que je peux parler à Karen ?

— Elle dort. Tu veux que je la réveille ?

— Laisse-la dormir. Qu'est-il arrivé à ces péquenauds ?

— Ils ont des ennuis. Le leader va être renvoyé. Brian Callagan.

— Est-ce que tu peux prendre contact avec ses parents ?

Après un moment de silence pesant, Alyssa demanda :

— Est-ce une bonne idée ?

— Je ne crois pas que le racisme apparaisse spontanément chez les enfants de douze ans, alors je voudrais m'adresser à la source.

— Et lui dire quoi ? Que son gamin est nul ?

— Je voudrais que M. et M^{me} Callagan sachent qu'un policier déplaisant et très noir sera directement impliqué dans tout ce qui pourrait arriver à Karen Bettinger.

— Tu prendras des armes supplémentaires quand tu iras les voir ? demanda Alyssa.

— Au moins huit.

— Je vais trouver leur numéro. (Le vieux gloussa.) Allez, dors un peu.

— Oui. Et je ferai tout pour être rentré à l'heure pour le dîner demain.

— OK. Fais signe dans l'après-midi et fais attention à toi.

— OK et OK.

— Je t'aime, dirent le mari et la femme exactement au même moment.

— Bonne nuit, ajouta Alyssa.

— Au revoir.

Bettinger appuya sur la touche RACCROCHER et posa son téléphone portable sur la table de nuit. Bâillant à se décrocher la mâchoire, il se

déshabilla, mit en route le ventilateur du plafond et jeta son corps sur le matelas.

Le sommeil finit par remporter la bataille commencée longtemps auparavant.

Des cauchemars montèrent en bulles des profondeurs de l'inconscient de l'inspecteur, mais même le pire d'entre eux n'était rien en comparaison de ce qu'il allait bientôt voir.

Nouveaux usages pour vieille voiture

Une grande paume s'écrasa sur la vitre, faisant sursauter Bradley Janeski. La main changea de configuration et un doigt noir qui pouvait perforer un sternum pointa vers le bas.

— Descends ta vitre.

Le planton actionna la manivelle, abaissant la vitre côté conducteur du cabriolet qui avait autrefois appartenu à son frère aîné et, avant cela, à son plus grand frère. Debout dans le parking de l'école primaire abandonnée depuis longtemps se trouvait un grand type noir dont la silhouette ressemblait à l'avant d'un bateau de guerre. De la buée montait des deux tourelles noires formées par ses narines.

Comme la plupart des gens, Bradley Janeski était intimidé par le sergent Dominic Williams.

— Gare-toi là... (Le grand gaillard désigna l'avancée en partie écroulée qui surmontait l'entrée principale de l'école.) Reste dans l'ombre. Quand tu verras Slick Sam, tu m'appelles ou t'appelles Tackley. Si t'arrives pas à nous avoir, t'essaies Huan ou Perry Molloy. Tiens...

Un bout de papier en boule rebondit sur le visage constellé de taches de rousseur du planton et atterrit sur ses genoux. Se frottant l'œil droit, le jeune homme prit la boulette de renseignements.

— S'il se casse avant qu'on arrive... (Dominic déboutonna son pardessus noir et sortit un pistolet à canon court recouvert de cellophane.) T'as déjà tiré ?

— J'ai été classé dans les deux meilleurs pour cent sur le pas de tir et je chasse depuis tout petit avec mon père et mes frères.

— Sors ça de son emballage. (Le grand gaillard jeta l'arme plastifiée sur le tableau de bord.) Si Slick Sam essaie de se sauver, pointe le flingue sur lui – dis-lui d'arrêter, que tu es flic. Tire un coup de semonce en l'air s'il le faut.

— Oui, monsieur.

Bradley Janeski prit le pistolet sur le tableau de bord et commença à retirer la cellophane.

Dominic jeta des menottes en plastique sur le dessin de Slick Sam,

qui était posé sur le siège passager.

— Tu l’attaches et tu le gardes dans le coffre jusqu’à ce que l’un de nous arrive.

— Oui, monsieur.

— S’il détale, ajouta le grand gaillard, tu le cognes avec ta voiture. Tu lui écrases un pied, tu lui casses une jambe. Ne va pas trop vite et ne lui écrase pas d’organe vital. S’il monte dans une voiture, tu fonces dedans.

— Je devrais pas plutôt le descendre ?

— Il nous le faut vivant à tout prix.

— Je sais tirer.

— Peut-être... mais même une balle dans la jambe peut tuer un négro. Et si Slick Sam sort une arme, tu penseras plus “il faut que je le blesse”. Tu chieras dans ton froc et tu videras ton chargeur. (Dominic donna une claque sur le capot de la voiture.) C’est ça ton arme.

Le planton désapprouvait l’évaluation insultante du Sergent, mais il eut l’intelligence de ne pas verbaliser son opinion.

— Je l’aurai.

— Mais la première chose que tu fais en le voyant, c’est appeler ces numéros pour qu’on rapplique.

— Oui, monsieur.

Crachant de la vapeur, le grand gaillard se retourna et partit vers sa voiture de luxe gris métallisé.

Bradley Janeski referma sa vitre, posa l’arme sur le dessin et leva les jumelles qu’il avait reçues le mois dernier pour son vingt-deuxième anniversaire. De l’autre côté de la rue se trouvait la façade en béton ordinaire du bâtiment dont on disait qu’il abritait le garage clandestin de Slick Sam.

La première surveillance du planton avait commencé.

32

E.V.K.

La porte de l'ascenseur s'ouvrit et le beau policier blond qui ressemblait à un acteur entra dans le couloir désert et fortement éclairé au sixième étage de son immeuble, portant un sac de nourriture thaïe et plusieurs chemises repassées. En neuf pas athlétiques, Jerry Langford arriva à sa porte, où il s'arrêta, posa son dîner sur la moquette et sortit ses clés. Un tintement métallique se fit entendre.

Un Tchèque pâle et maigre qui portait un survêtement noir, un gilet pare-balles, des gants en latex, un masque et un tatouage des lettres E.V.K., observait l'agent à travers un judas.

Langford ouvrit la dernière serrure, et au moment où il attrapait ses sacs de nourriture, l'observateur ouvrit la porte de l'appartement vide qui se trouvait en face. Les gonds et les pas du Tchèque étaient peu audibles mais pas silencieux, et l'agent jeta un coup d'œil par-dessus son épaule. Debout derrière lui, pointant un pistolet équipé d'un silencieux sur son visage, se trouvait un homme qui portait un masque de diable noir.

— Pas de bruit, dit E.V.K. entre ses crocs. Rentre à l'intérieur.

La peur se peignit sur le visage de Langford tandis qu'il obtempérait, entrant dans son appartement. L'agent était célibataire et tout serait simple, à moins qu'il n'ait de la visite.

E.V.K. envoya la nourriture thaïe dans l'appartement blanc d'un coup de pied, entra lui-même, ferma la porte, examina les lieux et tira les verrous. Il n'y eut pas une milliseconde où son arme ne fut pas pointée directement sur le crâne du policier.

Passant par-dessus un tas de nouilles renversées qui ressemblait à des entrailles de rat, le Tchèque avança jusqu'à n'être plus qu'à un mètre de sa cible.

— Ne parle pas, dit E.V.K. Hoche la tête. Compris ?

Langford hocha la tête.

Le Tchèque pointa un index sur le canapé en cuir noir, et le policier aux yeux écarquillés s'assit, posant son linge propre sur le coussin voisin.

— Il y a quelqu'un d'autre ici ? demanda E.V.K. à voix basse tandis qu'il scotchait un petit sac en plastique transparent sur le côté de son pistolet.

Les yeux de Langford se remplirent de larmes.

Le Tchèque n'eut aucun mal à interpréter la réaction du policier.

— Cette personne est dans la police ?

Langford secoua la tête, essuya ses yeux humides et posa sa main moite sur les chemises repassées. Le papier crissa.

— Jerry ?

La voix provenait de la pièce voisine et appartenait à une femme du Sud. D'après sa voix, E.V.K. se dit qu'elle devait être belle.

Le policier se jeta sur le Tchèque.

Le silencieux émit un éclair fulgurant, et une balle à tête creuse trancha la gorge de Langford, transformant son cri en piaillage. La douille tomba dans le petit sac en plastique scotché sur le côté du semi-automatique.

À nouveau, E.V.K. tira. L'œil gauche de Langford disparut et sa cervelle gicla sur le canapé. Tandis que la seconde douille venait rejoindre en tintant la première dans le sac en plastique, le corps lobotomisé se redressa.

Pour le tueur, un meurtre bien exécuté ne devait pas faire plus de bruit que le geste d'enfiler un pardessus, et il était parfaitement satisfait du niveau sonore de son entreprise.

Il s'enfonça dans l'appartement et se positionna à côté de la porte de la chambre qui était fermée. Sous ses chaussures de sport, les lames du parquet grincèrent.

— Jerry ? demanda la femme du Sud.

E.V.K. pointa son arme sur la locutrice invisible qui se trouvait loin de l'autre côté du panneau de bois.

— Tu n'as pas oublié la sauce piquante ?

La poignée en cuivre tourna et la porte s'ouvrit sur le doux visage d'une blonde voluptueuse avec une jolie mouche sur la joue gauche, des fossettes et une simple lingerie rose qui cachait seulement les parties les plus roses de son anatomie.

Un éclair traversa l'air.

Une balle à tête creuse arracha une portion de la gorge de la femme et son crâne alla s'écraser contre le chambranle. La respiration sifflante, elle tomba en arrière.

E.V.K. saisit la femme par sa queue-de-cheval, la poussa violemment sur le côté et la projeta sur le lit. Un liquide clair qui sentait le pinot gris coulait de son œsophage, et le tueur brandit son arme. Un éclair blanc fusa, pulvérisant son esprit terrifié.

La quatrième douille alla retrouver ses pairs dans le sac en plastique.

Une flaque de sang se mit à s'étendre.

E.V.K. se tourna vers une coiffeuse et ouvrit le tiroir du haut, qui contenait des culottes de femme, dont il fit une boule qu'il fourra dans la gorge trouée de la blonde et dans sa tête jusqu'à ce que les blessures cessent de couler. Le tueur ne se considérait pas comme un perfectionniste, mais il était soigneux.

E.V.K. enroula la femme dans les draps tachés de vin et de sang, la mit par terre et la glissa sous le lit. Ensuite, il retourna dans le salon, où il rangea son arme dans son holster avant de bourrer des sous-vêtements féminins dans les blessures de Langford. Heureusement pour le tueur (qui n'avait pas le temps de nettoyer la scène de crime comme il convenait), le tapis et le canapé étaient noirs, et aux yeux d'un observateur peu averti, le sang de l'agent ne serait pas apparent.

Le Tchèque fouilla le mort, trouva son badge et le glissa dans le sac en plastique qui contenait les quatre douilles vides.

Il ne restait plus qu'une chose qu'E.V.K. devait prendre à Jerry Langford.

Le tueur défit la braguette du jean du policier et descendit son caleçon, dévoilant une région pubienne rasée, un cœur tatoué et un phallus de couleur rosée trempé d'urine. Pinçant le gland entre son pouce et son index, il tira la peau comme un morceau de caramel mou.

Un cutter jetable apparut dans la main d'E.V.K. avec un cliquetis.

La lame d'acier trancha une ligne noire sur le membre étiré, et la tension déchira la peau extérieure, faisant apparaître l'urètre pâle et la chair d'un rouge violacé du corps caverneux. Un geste rapide et sec coupa ces tubes, ôtant le phallus à son propriétaire. Le tueur rangea son trophée dégoulinant dans le sac qui contenait le badge et les douilles. Toutes ces choses allaient au même endroit.

E.V.K. ajouta le corps enveloppé de Langford dans le mausolée sous le lit, éteignit les lumières, scruta le couloir, vit qu'il était désert, ôta son masque, sortit de l'appartement et prit l'ascenseur jusqu'au hall bleu ciel.

À l'entrée du bâtiment, l'assassin tint la porte à un couple de gens

âgés qui étaient en train de se disputer à propos de quelqu'un appelé Gertrude. En attendant qu'ils passent, il jeta un coup d'œil à sa montre de plongeur, dont il trouvait qu'elle était la plus formidable machine au monde. Ses aiguilles en platine l'informèrent qu'il était 8 heures passées de onze minutes.

Le passage imprévu de Langford chez le teinturier lui avait fait perdre du temps, ainsi que l'élimination de l'invitée blonde. E.V.K. ne s'attardait pas sur les choses qui n'étaient pas de son ressort et il n'était pas ennuyé, mais il savait qu'il allait devoir modifier son emploi du temps plutôt dense.

Le tueur sortit du bâtiment et partit à pied vers le nord, vers le pick-up couleur noir charbon qu'il avait acheté le matin précédent.

C'était le genre de véhicule que personne ne remarquerait.

Immersion d'écrasement

Un solo de guitare interminable s'échappait des haut-parleurs d'un juke-box qui produisait des bruits d'insectes plutôt que des fréquences de basse. Assis dans la lumière bleue tamisée d'un box de coin, Perry agita la main devant son visage pour disperser la fumée de Huan. Le rouquin tolérait généralement l'habitude déplaisante de son coéquipier sans se plaindre, mais lors des journées à rallonges comme celle-ci, il trouvait difficile d'ignorer l'excès de substances cancérogènes dans l'air.

— Si j'attrape un cancer et pas toi, je mettrai un mélanome dans ton riz.

— Il se pourrait que je remarque la présence d'une boule.

— Je te dirai que c'est du tofu.

L'Asiatique au visage grêlé tourna la tête, cracha ses déchets et fit naître un bouquet d'étincelles en écrasant sa cigarette dans une canette de bière aplatie.

— Il suffisait de demander.

— Je voulais pas être grossier.

L'épaule gauche de Perry lui faisait toujours mal depuis la blessure par balle qui datait de novembre, et la douleur lui rappelait le jour où Huan, Dominic, Tackley et lui avaient rattrapé le salopard de traître qui avait fait tuer l'inspecteur Lawrence Wilson. Bien que Sebastian ait eu des griefs légitimes depuis cet événement (et d'autres), ses récentes vengeance paraissaient distribuées au hasard... voire même témoignaient d'une folie manifeste. Gianetto et Dave Stanley étaient des policiers bons et honnêtes (presque au point d'en devenir inefficaces), et ils n'avaient jamais croisé l'Hispanique, ni Nancy Blockman ni Abe Lott, dont la vie avait été menacée plus tôt ce soir-là.

— Quelle tragédie. (Perry leva un verre de bière très brune.) À Gianetto et Dave.

Huan leva un *ginger ale* glacé.

— À Gianetto et Dave.

Les verres s'entrechoquèrent et les hommes burent.

— Ça ne me réjouit pas d'aller à cet enterrement, dit le rouquin tout en essuyant la mousse sur sa lèvre supérieure. Les Italiens n'ont aucune tenue.

— La litote du millénaire.

— La bouffe sera bonne, sûrement... et il y en aura beaucoup. Aux seize ans de sa fille, il y avait assez de raviolis frits pour construire une cabane. (Perry avala une nouvelle gorgée de bière.) Tu vas amener Heather ?

— Les enterrements de policiers lui donnent des cauchemars, dit Huan, posant son *ginger ale*. Toute cette situation l'inquiète déjà suffisamment.

— J'imagine.

Comme à chaque fois que Perry devenait morbide, il se mit à penser à ses deux fils en Californie, à leur mère et à son mari, l'homme avec qui sa progéniture partageait tout, sauf la moitié de leur code génétique et les deux premières années de leur vie.

— Tu penses à tes fils ? demanda Huan.

— Peut-être bien.

Le rouquin n'avait pas vu ses fils depuis l'avant-dernier Noël, quand il avait pris l'avion pour aller les voir à San Francisco. À cette occasion, il s'était disputé presque jusqu'à en venir aux mains avec Dan, l'avocat diplômé de l'Ivy League que sa femme avait épousé.

— Quel putain de bordel de merde.

— Il faut que tu voies tes fils.

— Tu sais ce qu'il y a de pire dans tout ça ? Lorsque la situation devenait tendue entre moi et ce connard de Dan, mes gamins – mes fils – ont pris son parti à lui – leur beau-père, un putain d'avocat – et je voyais bien que si ça tournait à la bagarre, ils l'aideraient.

— Il faut que tu voies tes fils.

— J'ai pas besoin d'un second épisode. Ni d'un remake débile en 3D.

— Ne va pas à San Francisco. C'est le territoire de Jill et Dan, et tu n'as pas ta place au milieu d'eux. Emmène tes fils à la pêche ou au bord de la mer – dans un nouvel endroit que vous découvrirez ensemble.

Perry réfléchit à la suggestion.

— Peut-être.

— Tu n'es pas leur père dans le sens traditionnel, alors, ne fais pas

comme si tu l'étais. T'es un bon type, un flic malin et un ami fidèle. Montre-leur ce gars-là et ils voudront avoir une relation avec toi.

— Je vais y réfléchir.

— Vois-les.

Perry sortit la cigarette à moitié consumée du cendrier et la fourra dans la bouche de Huan.

Un silence empreint de respect s'installa entre les équipiers qui étaient les meilleurs amis depuis leur première année à l'académie de police.

L'Asiatique au visage grêlé alluma son briquet. La lueur de la flamme éclaira la surface inégale de sa peau, illuminant toutes les crevasses sauf les plus profondes. Les brins de tabac hirsutes rougirent.

Le morceau avec le solo de guitare décousu fut remplacé par une chanson soul des années 1970. Des Noirs chantaient d'une voix de fausset à l'harmonie calculée un truc sur un sundae glacé, ce dont Perry conclut qu'il s'agissait d'une métaphore pour une femme ou les parties les plus délicieuses d'une femme.

— Écoute ces mecs, fit remarquer le rouquin. Les Noirs étaient tellement cools avant... tellement plus cools que les Blancs auraient jamais pu espérer le devenir. Qu'est-ce qui leur est arrivé, bon sang ?

— Ils sont devenus afro-américains.

— Quel gâchis. (Perry but une gorgée et ajusta son écharpe.) Ce Bettinger, qu'est-ce qu'il est bougon.

— Les intellectuels sont souvent râleurs.

— Pourquoi ?

— À cause des types bêtes qui leur demandent toujours "Pourquoi ?".

— Il y a une minute tu disais que j'étais malin.

— Ça change.

Perry but une nouvelle gorgée de bière.

— Tu crois qu'on va trouver Sebastian ?

— On le trouvera. (Huan tira sur sa cigarette.) Même s'il se passe quelque chose de bien plus important en ce moment...

— Quoi ?

— Qui.

— Qui ?

L'Asiatique au visage grêlé souffla de la fumée, et le rouquin la

regarda flotter en direction du bar, où une femme robuste aux cheveux platine s'était mise en scène. Un pull violet et un pantalon noir collaient tendrement à ses formes.

— En voilà un spécimen, dit Perry. Elle nous a regardés ?

— Deux fois.

— Ça fait quatre globes oculaires lancés.

— Plus le mascara.

Perry examina la boisson qui monta jusqu'aux lèvres peintes de la femme.

— Il y a une olive là-dedans ?

— C'est probablement pas un avocat miniature.

— Elle a l'air un peu seule... délaissée, peut-être. (Le rouquin promena un peu de bière dans sa bouche et l'envoya au sous-sol.) Elle pourrait bien avoir besoin d'être un peu égayée.

— On dit que t'es comique.

— J'essaie.

La femme coinça une mèche de cheveux platine derrière son oreille gauche et tamponna le coin de sa bouche avec une serviette en papier. Ses mouvements étaient sensuels et très étudiés.

— J'ai même pas encore dit "Action".

— Je vais jouer aux cartes. (Huan transforma sa cigarette en âtre miniature et se leva de table.) Amuse-toi bien.

— Quand tu rentreras à la maison, transmets à Heather mes plus chaleureux et insistants respects.

Tous ceux qui rencontraient l'adorable épouse thaïe de l'Asiatique au visage grêlé craquaient pour elle.

— Probablement pas.

— Ne m'oblige pas à te la voler, avertit Perry.

— Tu n'es pas tout à fait son genre.

— C'est quoi, son genre ?

— Épouillé.

— Et ça vient d'un type qui recycle.

— Ça, c'est juste pour la frime.

— Comme l'église ?

— Exactement. (Huan enfila son manteau.) À demain.

— Fais attention à toi.

L'Asiatique au visage grêlé haussa les épaules.

— Sois prudent. C'est dangereux, là dehors, tu ferais bien de faire attention.

— Promis. Bonne chance avec cette olive.

— Tu parles à un piment.

Perry passa une main dans ses cheveux roux.

Une ligne courbe apparut sur le menton de Huan, ce qui était un événement très rare. En partant, il donna une tape dans le dos à son coéquipier.

Perry inclina son verre jusqu'à ce qu'il devienne totalement transparent, le posa et se leva. Quelque chose comportant des orgues dégoulinantes et un chanteur qui avait la tuyauterie faite pour le gospel remplaça le morceau soul sur la glace.

Tout en s'étirant, l'inspecteur aux cheveux roux observa le bar. Le siège à droite de la femme à la chevelure platine était occupé par un type qui n'avait pas la moindre chance, et celui qui se trouvait à sa gauche était libre.

— J'ai remarqué qu'il y avait une place libre, dit Perry en s'installant sur ce dernier.

La créature blonde platine posa son verre, ajusta son pull violet moulant et écarta une mèche de cheveux de son visage, dont les traits étaient saillants et remarquables, d'origine allemande, semblait-il. Bien qu'à cause du faible éclairage bleu, il fut difficile de voir si elle avait beaucoup de maquillage, l'inspecteur n'était pas trop inquiet – toutes les lampes dans son appartement étaient équipées de variateurs.

— Je ne vous ai jamais vue ici, remarqua Perry.

— Généralement, j'ai de meilleures idées.

La voix de la femme était douce et ses seins étaient des objets d'un intérêt majeur.

— Je m'appelle Perry.

Préoccupée par des pensées pénibles, la créature blonde platine contemplait son olive.

— Vous pouvez me donner un pseudonyme si vous préférez, suggéra l'inspecteur. Ou je peux vous donner un nom qu'on utilise couramment dans les limericks.

La femme continua à ruminer.

— Écoutez, dit Perry, vous étiez assise là, à me faire de l'œil – aussi

explicitement qu'un néon –, alors je suis venu. Mais je suis poli. Si vous voulez être seule, je m'en vais.

— Vous n'avez pas besoin de partir.

Le verre lévita jusqu'à la bouche de la créature blonde platine et l'olive disparut. Tout en mâchant, elle posa son verre à martini.

Perry observa les agissements de la mâchoire teutonne.

— Je parie que vos dents sont très douces.

Un minuscule sourire apparut sous le nez de la femme.

— Douces et pointues.

— Perry.

L'olive mâchée fut envoyée aux oubliettes.

— Kristie.

D'un doigt levé, l'inspecteur attira l'attention du barman, qui était un exemplaire peu convaincant, courtaud et renfrogné, de son espèce.

— Un truc avec une olive pour la dame et une brune pour moi.

— Hmm.

Le bipède équipé d'un tablier se tourna vers ses bouteilles et tendit ses appendices.

Perry reporta son attention sur Kristie.

— C'est votre vrai nom ?

— Je réagis à ce nom.

— J'aime la réactivité. Vous vivez dans le coin ?

La créature platine fronça les sourcils.

— J'ai l'air de quelqu'un qui habite dans le coin ?

L'inspecteur sut à ce moment-là qu'il était face à une personne qui avait du répondant.

— Vous ressemblez à quelqu'un qui pourrait vivre où elle veut.

— C'est un compliment ?

— Je l'espère.

— Ça ressemble à une insinuation.

Le répondant était en train de devenir un chargement de missiles.

— Les jolies filles ont le choix, se défendit Perry, et les belles femmes, puissance 10.

— Alors, voilà ce que sont les femmes ? Des choses qu'on regarde ?

— Non non, bien sûr que non. J'ai une préférence pour les odeurs.

— Je croyais vous avoir entendu dire que vous étiez poli.

— Dans les limites du raisonnable.

— Alors, vous aimez considérer les femmes comme des objets ?

L'inspecteur sut alors que Kristie aimait monter à tous les crêneaux.

— Toute personne que vous ne connaissez pas est un objet. Et quand on a une interaction comme celle-ci – quand on parle –, on commence à avoir une idée de ce qu'il y a à l'intérieur de l'objet.

— Mais pour vous, le plus important c'est l'apparence.

— Non, ça commence par l'apparence, parce que c'est comme ça que l'attraction fonctionne dans la partie du cerveau qu'on ne peut pas contrôler. (Une idée vint à l'esprit de Perry.) Montrez-moi une photo du dernier type avec qui vous êtes sortie.

— Je l'ai effacé.

L'inspecteur sortit son téléphone portable, qui était connecté à internet.

— Dites-moi son nom.

— Non.

— Je parie qu'il est beau, dit Perry en rangeant son appareil. Je parie mille dollars que vous n'avez pas dépassé les instincts primaires de l'attraction physique pour sortir avec un nain chauve boutonneux parce qu'il avait une personnalité sensationnelle.

— Vous n'êtes pas si beau que ça, dit la créature platine, avec un sourire.

L'inspecteur se détendit, content d'avoir réussi à traverser le premier champ de mines.

— On m'a dit que j'étais plutôt pas mal.

Un verre de bière cogna dans le coude de Perry, et tandis que le verre vide se changeait en un verre à martini plein, il sortit un billet de vingt et le posa sur le bar. Le bipède au tablier prit le billet et retourna dans sa tanière.

Kristie fit savoir qu'elle appréciait d'un hochement de tête.

— Merci.

— Tout le plaisir est pour moi. (Perry poussa son cylindre de brune en direction du verre de la femme.) Aux jolis objets.

— Et à ceux qui ont moins de chance.

Deux sons distincts retentirent.

La porte des toilettes s'ouvrit et une lumière blanche se déversa dans le bar, illuminant le duo comme s'ils étaient les stars d'une comédie musicale improvisée. Perry put voir Kristie très distinctement ; son visage portait les marques des années, mais dans l'ensemble, il était encore très beau. S'il devait deviner, il aurait dit qu'elle était une femme juvénile et saine de quarante-deux ans.

— J'ai quarante-deux ans, dit Kristie en posant son martini.

— Je n'aurais jamais deviné.

La porte des toilettes se referma et le projecteur disparut. La créature platine redevint préoccupée.

— Qu'y a-t-il ? demanda l'inspecteur.

Kristie soupira. Perry détestait ce son, qui avait été le mode privilégié de communication de sa femme pendant la dernière et sinistre année de leur mariage, mais aujourd'hui, dans le bar, il laissa passer.

— J'étais censée retrouver quelqu'un ici ce soir, dit la femme.

— Vous êtes en veine.

— Un type.

— Toujours en veine.

— On est sortis ensemble la semaine dernière, on a passé un très bon moment, et on était censés se retrouver ici. (Kristie jeta un coup d'œil à sa montre.) Il y a plus d'une heure.

— Et la situation a changé pour le meilleur.

L'expression qui apparut sur le visage de la créature platine ne corrobora pas l'affirmation de l'inspecteur, et il sut immédiatement que ses efforts avaient été vains. Sirotant sa bière, il fouilla l'établissement du regard, cherchant de nouvelles opportunités.

Kristie posa son verre.

— Je crois que je devrais appeler un taxi.

Une étoile solitaire brilla dans une vaste étendue noire.

— Vous n'avez pas de voiture ? demanda Perry.

— Mon ami m'a déposée. Jordan – c'est le nom du gars que j'étais censée retrouver – a une voiture et... eh bien...

— À nouveau, vous avez de la chance.

— Non merci. (La femme secoua la tête.) Désolée, mais je vais appeler un taxi.

— Je suis flic.

Les doutes plissèrent le front de la créature platine.

L'inspecteur posa sa bière et sortit son badge.

— Vous en êtes un pour de bon, dit Kristie, soulagée. Si ça ne vous ennuie pas... je voudrais partir maintenant.

— Bien sûr. Vous allez où ?

— Sur la 4^e. Au coin de Summer.

Perry avala le reste de bière.

— Ça va vous donner plein de temps pour inventer un numéro de téléphone.

Kristie avala le triangle liquide qui restait dans son verre et le posa.

— Je n'inventerai pas.

L'inspecteur aida la femme à mettre son manteau et l'escorta jusqu'au parking, où sa voiture de luxe bleu foncé était garée à côté d'un trèfle à quatre feuilles en néon dont on aurait dit qu'il avait été cueilli deux fois. Soufflant de la buée, il ouvrit la portière passager pour son invitée.

— Merci, dit Kristie en montant dans la voiture.

Ses paroles restèrent accrochées dans l'air comme une bouffée visible éclairée de vert par le néon bourdonnant.

Perry referma la portière et contourna le véhicule, pensant à ses enfants (qui étaient toujours plus âgés en réalité qu'ils ne l'étaient dans sa tête) là-bas dans l'Ouest, et aussi aux conseils de Huan, et il prit une décision. Une fois qu'il aurait déposé la créature platine, il appellerait ses garçons et verrait s'ils voulaient aller faire de la marche dans les Cascades ou en Caroline du Nord ou du Sud. Il était 8 heures à San Francisco, et ils seraient tous les deux à la maison et encore réveillés.

L'inspecteur monta dans sa voiture, referma la portière et tourna la clé. Un ronronnement de basse naquit sous le capot et le conducteur jeta un coup d'œil à sa passagère.

La femme frissonna.

— Ce sera chaud dans une seconde.

À nouveau, elle semblait préoccupée par ses problèmes.

— Tout va bien ?

Perry tourna la molette jusqu'au maximum.

— J'ai juste froid.

L'inspecteur ne commenta pas. Actionnant le levier de vitesses avec

sa mauvaise main, il sortit de sa place de parking en reculant, trouva la rue déserte et démarra.

La chaleur et le silence remplirent l'intérieur luxueux.

— Qu'est-ce que vous aimez faire à part draguer les flics irlandais ?

— J'aime bien lire.

— Des livres ? Des magazines ? Ce blog sur les chiens qui arrivent à dire M... ?

— Des livres.

— Des thrillers ? Des romans à l'eau de rose ?

— Des romans à l'eau de rose ? (La femme laissa échapper un petit rire.) Je n'en ai pas ouvert un depuis mes quatorze ans.

— Vous n'avez pas lu *Notre éternel été* ?

Kristie parut surprise.

— Vous avez lu ça ?

— Oui. J'ai trouvé que c'était plutôt bien.

L'inspecteur évita de confier qu'il avait pleuré à la fin.

— Je vous crois sur parole.

Ce fut dit avec ironie, mais pas de manière désagréable.

Tournant le volant vers la gauche, Perry prit Summer Drive. Pas un piéton n'était visible nulle part, et au loin, une paire de feux triangulaires tourna dans une rue adjacente.

— Alors, quel genre de trucs vous lisez ? demanda l'inspecteur.

— Surtout des romans historiques. Et des romans d'espionnage.

— Faudra que vous me donniez des conseils de lecture.

— Bien sûr.

Un bâillement qui parut tout sauf sincère fut émis par Kristie, et Perry l'interpréta comme un signal. L'air devint chaud, et pendant plusieurs kilomètres, tous deux partagèrent le silence et les cahots de la route. C'était une expérience étonnamment confortable.

La voiture ronronnait, et dehors, la ville était noire et déserte. Comme il longeait un magasin de disques fermé depuis les années 1980, Perry alluma la radio et sélectionna une station qui passait des vieux standards. Un groupe de femmes bruyantes chantaient un truc sur un garçon appelé Billy Jim, dont elles venaient de décider qu'il n'était pas gentil du tout.

— J'aime bien cette chanson, dit Kristie. Elle me rappelle quand

j'étais petite.

— Vous avez grandi à Victory ?

— Malheureusement.

Perry contourna un pigeon mort et reprit la conversation.

— Que faites-vous d'autre pour vous distraire ?

— Je loue des films.

— Quel genre ? Vous ne baisserez pas dans mon estime si vous préférez les films fétichistes.

— Les films étrangers. J'aime vraiment bien voir d'autres endroits, d'autres cultures.

Le visage de Perry s'éclaira en entendant sa réponse.

— Avez-vous vu *The Crushing Depths* ?

— Je ne crois pas.

— C'est un film japonais en noir et blanc. Ça se passe dans un sous-marin.

— Je n'aime pas trop les films de guerre.

— Ce sera l'exception, parce que c'est le meilleur film qu'on ait jamais fait.

— De quoi ça parle ?

Bien que l'inspecteur soupçonnât que la créature blond platine veuille juste tuer le temps du trajet jusqu'à chez elle, il décida de répondre à sa question.

— Je ne veux pas vous en dire trop. Mais je vais vous donner une idée... (Perry s'éclaircit la voix comme s'il était sur le point de faire un discours aux Oscars.) Le Japon est sur le point de perdre le plus gros deuxième épisode qu'on ait jamais fait – la Seconde Guerre mondiale.

“Le héros du film est un type appelé Taisho. Il est capitaine dans la marine japonaise. Taisho a une amie à qui il est fiancé et qui s'appelle Yuki, c'est une jolie petite poupée qui travaille dans une usine, une chaîne d'assemblage qui produit des torpilles pour les sous-marins. Les temps sont difficiles, l'usine est en retard – bien que tout le monde assure des journées de dix-huit heures, sept jours sur sept. Yuki a perdu trois doigts à cause d'une machine et elle souffre d'une toux épouvantable.

“Mais Taisho l'aime quand même.

“Il reçoit un ordre de mission directement du Commandeur Impérial. Il faut qu'il emmène un sous-marin de poche à une destination critique dans le Pacifique et qu'il coule tous les bâtiments

ennemis qui se trouvent là, y compris un porte-avions complètement armé.

“Il n’y a pas la moindre chance qu’il réussisse, pas la moindre, mais Taisho est un soldat, un guerrier, et c’est ce qu’il fait. C’est sa mission et c’est une mort honorable.

“S’il y a une chose que les Japonais aiment plus que le poisson cru et les robots, c’est l’honneur.

“Taisho passe une dernière soirée avec Yuki, ils dînent, ils parlent, ils font l’amour – c’est un vieux film, alors le sexe est sous-entendu, avec des ombres, des fleurs, des trucs. Très classe, très romantique. Il ne lui parle pas du genre de mission qu’on lui a confiée. Il lui dit juste d’être heureuse, quoi qu’il arrive.

Perry sentit ses yeux le piquer.

— À l’aube, Taisho met tout son argent sous l’oreiller de Yuki et écrit un mot dans lequel il lui dit de quitter l’usine et d’aller s’installer dans un endroit où l’air n’est pas pollué.

“Puis il s’en va et rassemble son équipage.

“Il y a Goro, le meilleur ami de Taisho, un grand type costaud, simple, qui aime s’amuser, le genre de type que tout le monde aime, et il y a un vieux soûlard aux cheveux gris à qui il manque un bras, et il y a un maigrichon avec des boutons et des lunettes – les remplaçants étaient utilisés à ce moment-là de la guerre.

“Tous les quatre montent dans le sous-marin de poche, et il est aussi cabossé que les voitures qu’on croise à Shitopia. Il est fait pour deux personnes maximum, mais il faut que tous les quatre montent dedans.

“Ils l’arment de torpilles, et Taisho leur ordonne de sortir la couchette pour qu’ils puissent en ajouter encore. Le vaisseau s’appelle C73.

— Ce n’est pas eux qui l’ont baptisé ? demanda Kristie.

— Pas les Japonais.

“Alors, C73 quitte le port. Les effets spéciaux sont plutôt pas mal pour l’époque, mais c’est un vieux film, on ne peut pas être trop exigeant sur ce genre de trucs.

Les phares éclairèrent le panneau tordu annonçant la 10^e, et Perry lança un coup d’œil à sa passagère.

— Vous avez dit la 4^e, c’est ça ?

— Oui.

— Tout en se dirigeant vers la flotte ennemie, Goro et le gamin à

lunettes jouent aux cartes et parlent d'avoir des enfants, et le vieux manchot n'arrête pas de parler de sa petite-fille, de comment il va l'emmener aux sources chaudes à Kyoto quand la guerre sera finie.

— Taisho écoute tout ça, il participe même deux ou trois fois, jouant le jeu, parlant de ce qu'il va faire après la guerre. Il ne leur dit pas qu'ils sont sur une mission suicide afin qu'ils puissent profiter de leur dernier jour.

Perry prit la 4^e.

— Dites-moi où je vais.

— OK. Qu'est-ce qui leur arrive ?

— Vous devriez le voir. Peut-être qu'on pourrait le regarder ensemble un jour ?

— Peut-être. (Kristie montra un bâtiment gris.) C'est là.

L'inspecteur freina et tourna le volant dans le sens des aiguilles d'une montre.

— Est-ce que je peux utiliser vos toilettes ? J'ai un long trajet qui m'attend.

La créature platine contempla le conducteur tandis qu'il se garait le long du trottoir, derrière un 4x4 bleu marine aux vitres teintées.

— Je n'aurai pas le moindre geste déplacé, se défendit Perry, conscient que sa demande était préméditée. Mais si ça vous met mal à l'aise, ne vous inquiétez pas, j'ajouterai un peu de verglas dans une ruelle sombre.

Kristie leva un index.

— Seulement les toilettes.

— Seulement les toilettes.

— Vous me direz ce qui arrive à C73.

— Je ne veux pas le gâcher, dit Perry, mettant le levier sur PARK et coupant le moteur.

La séquence tendue où les membres d'équipage découvraient qu'ils étaient sur une mission suicide était l'une des préférées de l'inspecteur, comme la mutinerie, au cours de laquelle Goro mourait en sauvant la vie à Taisho.

— Il faut vraiment que vous le voyiez.

— OK.

Il y avait quelque chose de triste dans la voix de Kristie.

Perry sortit de la voiture. Les volutes de buée s'enroulaient autour

de sa tête.

— J'ai laissé tomber mon sac, dit Kristie en se penchant en avant sur son siège.

Soudain, l'inspecteur comprit.

Trois longs canons sortirent des fenêtres du 4x4 bleu marine.

Perry attrapa son semi-automatique.

Des éclairs blancs crépitants fusèrent des mitrailleuses. Les balles perforèrent le visage, les bras et la poitrine de l'inspecteur.

Son pistolet tomba avec fracas sur le trottoir.

Les ténèbres reprirent possession de la rue.

L'asphalte écrasa le visage de Perry. Ses entrailles gargouillaient et cliquetaient, transformées en puzzle trempé.

Un moteur se mit en route et un homme dit :

— Monte.

Les bottes à talons de Kristie tatouèrent le trottoir.

La bouche de l'inspecteur crachota du sang lorsqu'il dit :

— Je savais... que vous... aviez... quarante-deux... ans.

Une portière claqua.

Le fluide rouge de la vie s'écoulait et le corps perforé de Perry s'engourdisait. Utilisant toute la force qu'il lui restait, il se mit sur le côté et regarda le 4x4 bleu marine. De l'arrière du véhicule émergèrent deux silhouettes sombres qui portaient un bas sur leur visage pâle, des gants en cuir et un manteau noir. Chaque homme tenait un fusil d'assaut qui avait été conçu pour la guerre.

Perry ferma les yeux et trouva refuge dans son film préféré.

Peu de temps après la mutinerie, un sous-marin ennemi attaqua C73, engageant Taisho et ses hommes dans une longue bataille à des profondeurs variées. Le vieux manchot et le gamin boutonneux rejoignirent bientôt Goro dans la mort.

L'eau s'infiltra dans le sous-marin de poche endommagé et les trois morts regardaient l'unique survivant de leurs grands yeux fixes. Tout près de la mort, s'interrogeant sur la vanité de la vie, Taisho rampa sur le sol, récupéra la dernière torpille et la glissa dans le tube lance-torpilles. Son front se plissa lorsqu'il constata qu'il y avait une anomalie, quelque chose de petit et blanc était coincé dans le rotor. Le capitaine, en sang, extirpa avec précaution l'objet et resta bouche bée devant ce qu'il tenait dans sa main. C'était un index qui avait autrefois appartenu à sa fiancée Yuki. Le destin lui avait donné un morceau de

sa bien-aimée pour qu'il puisse faire face à la mort dans l'honneur.

Résolu, le soldat tira sa dernière torpille. Elle fonça dans l'eau et le porte-avions américain explosa en un soleil qui ressemblait à un drapeau japonais. Tandis que les débris tombaient, Taisho coula au fond de l'abysse, dans une ultime immersion écrasante, serrant le doigt de sa fiancée dans sa main droite.

Le guerrier était satisfait.

— Amenez-le, dit un homme.

Des pattes rugueuse saisirent Perry par les bras et le traînèrent sur l'asphalte. Un mécanisme cliqueta.

— Foutez-le derrière.

L'inspecteur se sentit soulevé. Quelques instants plus tard, il s'écrasa sur une surface dure. Son nouvel environnement sentait les poubelles et le sang. Le hayon se referma et le monde entier devint noir.

S'imaginant qu'il tenait le doigt de Yuki, Perry Molloy serra sa main droite et mourut.

Un policier très impressionnant

Abe Lott donna une tape sur l'épaule de Nancy Blockman.

— Le médecin dit que tu vas te remettre.

— J'étais là – et consciente – quand il l'a dit.

— Il faut que tu récupères. C'est ça, le plus important.

— Je ne peux pas faire grand-chose d'autre.

Abe oubliait souvent que Nancy était une femme ; elle n'était ni belle ni particulièrement féminine (et elle portait le même uniforme que lui cinq jours par semaine), mais allongée là sur le dos, enroulée dans une blouse d'hôpital et à moitié couverte de pansements, elle était plutôt pas mal. S'il était célibataire, il aurait peut-être bien aimé passer un peu de temps avec sa coéquipière en dehors du service.

— Arrête de loucher sur mes seins.

— J'ai rien fait. (Abe détourna le regard pour s'intéresser à un tube qui reliait Nancy à une poche de plasma.) Je vérifiais juste la perfeu.

— C'est perf sans e. Pour perfusion.

(Elle était un vrai mode d'emploi ambulancier.)

— D'accord. Perfeu.

— Des nouvelles du fourgon marron ?

— Non, pas encore. Mais ils cherchent.

— Dis-le-moi, si t'entends parler de quelque chose.

— T'es censée récupérer. C'est important de récupérer.

L'agent potelé aimait vraiment bien ce mot.

— Si t'apprends quoi que ce soit, dis-le-moi.

— Je te dirai. Et si t'as besoin de quelque chose, appelle-moi.

— Je crois que je laisserai les médecins s'occuper du reste.

Il était évident que Nancy était sur le point de s'énervier.

— Je suis heureux que tu t'en sortes.

Plus tôt ce jour-là, Abe avaient emprunté un vélo à dix vitesses à un gamin qui vivait à côté de chez les Oakwell et il s'était rendu à

l'endroit où sa coéquipière avait eu l'accident avec la voiture de patrouille. Lorsqu'il l'avait vue ainsi, en sang et inconsciente dans le véhicule écrasé, il avait eu une attaque de panique.

— J'aime bien travailler avec toi, dit l'agent potelé. Tu es importante pour moi.

— Allez, va-t'en.

Nancy se tourna sur le matelas de manière à être face au téléviseur.

— Il y a *Attack of the Rattlesnakes* sur la quatrième.

— Mets ça et va-t'en.

Assis au volant de son gros break, en civil, Abe engloutit de la crème glacée à la banane à un rythme régulier, jusqu'à ce que sa petite cuillère en plastique heurte le fond du pot vide. Quelque chose bougea de l'autre côté du parking, et lorsqu'il leva les yeux, il vit l'agent Tom Ryder sortant de l'immeuble brun clair où il vivait depuis qu'il était stagiaire. Le beau jeune homme portait un costume italien bien coupé et ses cheveux noirs étaient légers comme des plumes – un résultat forcément obtenu avec un sèche-cheveux, certains composés chimiques et une dose considérable de vanité. La plupart des filles au club pour hommes l'aimaient bien, et ce n'était pas seulement parce qu'il portait de beaux costumes.

Les deux amis échangèrent un salut de la main, et tandis que Tom Ryder s'approchait, Abe déverrouilla son véhicule, jeta son petit pot vide en direction d'une poubelle et referma sa portière. De son portefeuille, il sortit deux cartes dorées, les passes qu'il avait reçues de Wendy à la Saint Sylvestre. Elle lui avait dit que VIP voulait dire Very Impressive Policeman, et tous les gars avaient beaucoup ri en entendant cette plaisanterie. Bien qu'elle ne fût pas la plus jolie danseuse exotique du Pink Roses, elle était la plus amicale, de loin.

L'épreuve qu'avait traversée Nancy et la mort de Gianetto et Dave Stanley avaient ébranlé Abe, et l'idée qu'il pourrait mourir sans être jamais entré dans le célèbre salon VIP du Pink Roses le déprimait. C'était un endroit que tout homme devait avoir vu.

Posant les deux cartes dorées sur le tableau de bord de son break, l'agent potelé leva les yeux.

Tom Ryder avait disparu.

Abe fut surpris de constater l'absence de l'inspecteur, mais il se dit qu'il avait dû retourner à son appartement chercher quelque chose qu'il avait oublié. Le gars avait deux coupe-ongles différents, pour ses mains et pour ses pieds, trois brosses à cheveux différentes et un

instrument de toilette qui ressemblait à un outil de dentiste. (Nancy aurait sûrement eu beaucoup à dire sur les affinités de Tom Ryder.)

Abe examina le parking, qui était plein d'automobiles, y compris un camion à tacos qui devait fonctionner sans autorisation. Reculant pour sortir de la place qui se trouvait directement à l'opposé de son break, se trouvait un 4x4 bleu marine aux vitres teintée.

L'agent potelé jeta un œil à la pendule de son tableau de bord et vit qu'il était 11 h 10. Si Tom Ryder ne réapparaissait pas bientôt, Abe lui passerait un coup de fil. Le fourgon marron était toujours en fuite et la situation était assez dangereuse à Victory.

Pensant au sourire de Wendy, à ses ongles argentés et à ses seins nus, l'agent potelé dit :

— Dépêche-toi.

Le 4x4 bleu continuait à manœuvrer. Moins de trois mètres séparaient son pare-chocs arrière de l'avant du break.

— Hé ! (Abe donna un coup de klaxon.) Attention !

L'espace entre les véhicules se réduisit encore, et quelque chose de noir sortit par la porte arrière du 4x4.

À nouveau, l'agent klaxonna.

— Regarde où tu vas, espèce de crétin...

Un homme bondit dans le break. L'inconnu avait un bas sur son visage pâle, un pardessus noir et un fusil d'assaut.

— Hé ! Attendez...

Un éclair blanc fusa.

Des balles transpercèrent la poitrine d'Abe et projetèrent sa tête contre la fenêtre.

Crachant du sang, l'agent potelé leva les mains :

— A-a-ttendez...

Il attrapa les passes sur le tableau de bord et les tendit au tireur masqué.

— C'est des VIP !

La balle suivante fit exploser les cartes dorées et le crâne du Very Impressive Policeman.

Le banc de Rita

Teddy exhuma une bouteille de vodka d'une sortie de gouttière, et deux cadavres de rats tombèrent sur le trottoir. Apparemment, l'un d'eux avait mangé les entrailles de l'autre, ou peut-être était-ce une troisième créature qui était vivante et en pleine forme. Le clochard n'était pas vraiment certain de ce qui se passait, avec ces bêtes-là.

Une sirène de police retentit, faisant sursauter Teddy. Personne au monde n'aimait ce bruit, et un vieux résident noir du Chiotte qui avait été incarcéré de multiples fois ne faisait pas exception à la règle.

— Rangez-vous, ordonna une voix amplifiée qui donnait l'impression d'appartenir à un alien hostile.

Le vagabond se tourna vers Malcolm Avenue. Là, une petite voiture de sport verte se dirigeait vers le trottoir, suivie à distance par un véhicule de police qui transformait le devant du centre commercial déserté depuis longtemps en discothèque bleue et rouge.

Teddy sortit de sa ruelle, passa devant le Meilleur Prêteur sur Gages de Victory (qui était fermé depuis les années 1980), et s'installa sur son banc préféré. Quatre années auparavant, il avait découvert le corps congelé de Rita sur ses planches usées par les intempéries, et ce banc avait une grande valeur sentimentale à ses yeux. Cette femme avait été une bonne amie et quelqu'un de bien.

Défaisant le bouchon de la bouteille de vodka, Teddy remarqua :

— On est aux premières loges.

Il y avait moins de cinquante mètres entre lui et son fantôme de compagnie, et le bord du trottoir.

Un agent hispanique aux larges épaules qui portait une grosse moustache et une écritoire à pince sortit de la voiture de patrouille, referma la portière et s'approcha du cabriolet vert qui n'était qu'à une douzaine de pas.

Une vodka glacée, vivifiante, emplit la bouche de Teddy.

— Baissez votre vitre, dit le policier en dessinant un cercle dans l'air avec son doigt lorsqu'il eut couvert la moitié de la distance entre les deux véhicules.

La vitre descendit. Assis à l'intérieur de la voiture de sport verte se

trouvait un homme sans tête.

Teddy se demanda soudain si la vodka qu'il avait sortie de la gouttière était frelatée.

Le policier continua d'avancer. Quelque chose étincela dans la voiture de sport, et le conducteur sans tête tourna les épaules.

L'agent de police atteignit le pare-chocs arrière.

Une arme à feu lança un éclair.

Le policier tomba vers l'arrière, attrapa son pistolet, et l'arme du conducteur sans tête émit deux éclairs supplémentaires.

En gémissant, l'agent tomba à genoux, vacilla et bascula vers l'avant. Son visage s'écrasa sur le béton, provoquant une grimace chez le vagabond.

Quelques instants plus tard, le tireur sortit de la voiture de sport verte.

Teddy vit que l'homme portait une capuche noire, et qu'il avait bien une tête, donc. Soulagé que la vodka n'ait pas complètement détruit son esprit, le clochard porta à nouveau la bouteille à ses lèvres.

Le tireur s'accroupit, prit quelque chose de brillant dans la poche du mort et défit la ceinture de sa victime. Teddy se dit qu'il ne devrait pas assister à ce qui était en train de se passer, mais l'alcool qu'il avait consommé ne contenait pas d'agent propulseur.

Des ciseaux d'acier étincelèrent. Le tireur coupa un ver rose entre les jambes du policier mort et le glissa dans une bouteille d'eau.

— Dégueu, marmonna Teddy en avalant son médicament.

Le tireur retourna à sa voiture de sport, qu'il recula jusqu'à ce que le corps soit sous son véhicule, puis il marcha jusqu'à la voiture de patrouille. Là, il s'installa sur la banquette arrière, prostré, et referma la portière.

Le tableau était paisible. Rien ne bougeait à part les gyrophares sur le toit de la voiture de police.

Silencieux et invisible, le tireur attendait.

Teddy savait qu'il allait voir d'autres policiers mourir ce soir. C'était une bonne chose qu'il ait apporté des rafraîchissements.

C'est ici que vit le Titan

Tout en se grattant à travers la laine épaisse de sa robe de chambre marron, une bouteille de vin rouge à la main, le capitaine Zwolinski sortit de sa cuisine pour aller au salon, où le tapis à poils longs amortissait le bruit de pas de ses pieds de pachyderme. Son appartement était très bien tenu – pas un grain de poussière, et ses 578 cassettes vidéo de boxe étaient rangées par ordre alphabétique, comme ses 422 livres sur le même sujet. Il y avait beaucoup à regarder et à lire, mais pour son unique occupant, cet endroit était perçu comme un entrepôt plus que comme un foyer.

Des années auparavant, la brillante fille de Zwolinski avait essayé l'héroïne à la fête de fin d'année de son lycée, et peu après son décès aux urgences (le premier d'une série de onze cette nuit-là), le mariage du capitaine s'était désintégré. Le boxeur polonais aimait encore son ex-femme, Vanessa, et celle-ci tenait encore à lui, mais ils ne pouvaient plus vivre ensemble. La terrible tragédie qu'ils avaient partagée était trop difficile à contempler au quotidien.

Zwolinski sortit un tire-bouchon d'un tiroir de son bar en bois laqué et ouvrit la bouteille de vin rouge pour Vanessa, qui travaillait comme radiologue et avait la seconde garde – elle arriverait d'ici vingt ou trente minutes. Le parfum du Malbec était bien agréable, et après avoir posé la bouteille, le capitaine alluma deux bougies.

Malgré leur histoire douloureuse et leur statut officiel de couple divorcé, M. et M^{me} Zwolinski passaient la nuit ensemble deux ou trois fois par mois. L'aspect sexuel de ces rendez-vous était une source de plaisir intense et bien plus excitant que n'avait été le sexe pendant l'essentiel de leur vie de couple marié. Il fut bientôt clair aux yeux du capitaine que le véritable ennemi de la relation amoureuse n'était ni la présence d'un enfant ni la surcharge de travail, mais le simple excès de familiarité.

Il y avait peu de choses que Zwolinski aimait plus que la boxe et la pizza au pepperoni, et lorsqu'il avait retrouvé le célibat à l'âge de quarante-neuf ans, il avait passé la plupart de ses soirées à manger des tranches de pizza en regardant des combats. La pizza finit par ne plus avoir autant de goût qu'autrefois (bien qu'elle provînt exactement du même endroit) et les matches finirent par devenir prévisibles.

Une relation n'était pas différente.

Zwolinski ne savait pas ce que Vanessa allait porter ce soir, ni quelles choses intéressantes lui étaient arrivées depuis leur dernier rendez-vous, et il était impatient de découvrir tout cela. Il avait passé plus de quinze heures d'affilée au bunker – après seulement trois heures de sommeil – et son rendez-vous galant avec sa charmante ex-femme l'aiderait à récupérer en prévision de la journée suivante.

Les antiques aiguilles d'une horloge ancienne l'informèrent qu'il était une heure passée de douze minutes. Réfléchissant à quel combat il avait le temps de regarder avant l'arrivée de son invitée, Zwolinski s'approcha de ses cassettes, qui portaient toutes des étiquettes bleues qu'il avait imprimées avec une petite machine.

L'interphone bourdonna.

Vanessa était en avance. Généralement, elle arrivait à une heure et demie, même si parfois, quand elle était en retard, elle ne passait pas par chez elle, venait directement et prenait une douche chez lui.

Zwolinski gratta sa toison argentée en allant vers la porte.

À nouveau, l'interphone bourdonna.

L'inspecteur s'interrompt.

L'une des multiples admirables qualités de son ex-femme était la patience, et comme la plupart des radiologues, elle était très réfléchie dans tous ses actes. À moins qu'elle ne soit très pressée d'aller aux toilettes ou qu'elle ne pense que l'habitant s'était endormi (ce qui arrivait de temps en temps), elle n'appuierait jamais sur le bouton une deuxième fois aussitôt après la première.

De sombres soupçons assaillirent Zwolinski, qui avait été inspecteur jusqu'à ce qu'il soit promu à la tête du bunker.

Il prit son arme dans son holster accroché au mur, éteignit les lumières et avança jusqu'à l'interphone. Les bougies tremblotaient, projetant des ombres longues.

Appuyant un pouce qui ressemblait à une saucisse sur le bouton, il se pencha vers l'appareil.

— Entre.

Personne ne répondit.

Le haut-parleur retransmit le bruit de charnières qui grinçaient et de pas précautionneux. C'était soit Vanessa, soit Vanessa et ses ravisseurs, et le boxeur avait l'intention de se confronter à quiconque approchait.

Dehors, dans l'escalier, les marches en bois gémirent.

Zwolinski ôta son peignoir et brandit son pistolet. À l'exception de son caleçon à pois, il était nu.

Des pas légers se firent entendre dehors, et le policier colla son œil contre le judas. Une ombre traversa le couloir.

Elle avait plus d'une tête.

Remplissant ses poumons d'air, Zwolinski se prépara à engager le combat avec son ennemi. Il n'était pas question qu'il perde Vanessa, la femme qu'il aimait, une personne extraordinaire qui avait autant de précieux souvenirs que lui de ce trésor de dix-huit ans appelé Patricia, aujourd'hui défunt.

Calant ses pieds comme s'il était sur le point d'envoyer un direct du droit, le policier pensa à Gianetto et Dave Stanley, et aussi à Nancy Blockman, qui avait été moins prise au dépourvu et était encore vivante. Tandis qu'il tendait le bras vers le gilet pare-balles qu'il gardait sur son porte-manteau, les canons froids d'un fusil s'enfoncèrent dans son cou.

Un frisson parcourut ses entrailles.

— Lâche ton arme.

Zwolinski laissa tomber son pistolet, qui heurta le sol avec fracas.

L'intrus dit :

— Joli caleçon, papy.

Un autre gars ricana.

Un bouquet aux orties

Un bouquet de fleurs dans les bras et un petit sourire satisfait aux lèvres, Huan referma la portière de sa voiture de luxe et se dirigea vers la maison marron que sa femme et lui partageaient à la frontière est de la ville. L'Asiatique au visage grêlé était de bonne humeur.

E.V.K. émergea des buissons et pointa son arme sur le larynx de Huan.

— Ne fais pas un bruit, dit le tueur derrière les crocs de son masque de diable.

L'inspecteur haussa les épaules.

De sa main libre, E.V.K. prit l'arme de Huan et la jeta dans une poubelle vert menthe.

L'inspecteur lui tendit le bouquet.

— C'est pour vous.

E.V.K. donna un grand coup de crosse à Huan. Les fleurs tombèrent par terre, et le tueur les envoya dans les buissons d'un coup de pied.

— Ouvre ta voiture, ordonna le Tchèque, dont l'anglais était devenu parfait après les dix ans qu'il avait passés aux États-Unis. Toutes les portières.

Un filet de sang coula sur la joue de Huan tandis qu'il insérait la clé. Quatre serrures cliquetèrent, on aurait dit des claquements de bottes militaires.

E.V.K. alla jusqu'à la portière arrière côté passager. Pas une fois son arme ne quitta le cou de sa cible.

— Monte. Lentement. Si tu fais un geste de trop...

Le tueur désigna la fenêtre de la chambre à coucher qu'il avait visitée plus tôt. Derrière le rideau éclairé se trouvait la femme de l'inspecteur, une adorable jeune thaïe qui aimait les bougies, les chemises de nuit en soie et les polars.

La peur étincela dans les yeux de Huan.

E.V.K. montra la voiture.

— Lentement.

L'inspecteur ouvrit la portière du conducteur, et le tueur ouvrit celle qui se trouvait derrière. Ensemble, ils montèrent dans le véhicule et s'assirent sur les luxueux sièges encore chauds.

E.V.K. se dit que la voiture était un tout petit peu trop belle pour être celle d'un policier honnête.

— Ne claque pas ta portière, dit-il en levant son pistolet.

Huan et E.V.K. tendirent la main, attrapèrent la poignée de cuir et tirèrent. Les portières s'approchèrent de la carrosserie, lentement, jusqu'à ce qu'elles soient tout près. Là, les hommes tirèrent brusquement.

Les serrures s'enclenchèrent.

— Verrouille.

Les bottes militaires synchronisées claquèrent.

E.V.K. examina la maison brune et les autres maisons non éclairées de part et d'autre. La zone était aussi immobile qu'une photo.

— Recule, ordonna le tueur. Lentement, sans bruit. N'allume pas les phares. Si ta femme sort, elle monte avec nous.

Les yeux rivés sur la porte d'entrée, Huan démarra, passa la marche arrière et recula jusqu'à la rue.

Personne ne sortit de la maison.

— Il y a un chantier dans le prochain pâté de maisons, dit E.V.K.

— Je connais.

— Vas-y. Pas plus vite que 25 km/h.

L'inspecteur actionna le levier de vitesses, avança jusqu'à la rue suivante et tourna le volant vers la droite. Ronronnant comme un félin, la voiture de luxe noire se mouvait sans bruit entre les maisons.

E.V.K. se souvint du bouquet qu'il avait balancé, dont l'acquisition avait très certainement retardé le retour de Huan.

— Tu sautais une autre femme ?

— Je jouais au poker.

— Avec des policiers ?

— Juste des gars que je connais. J'ai gagné gros. (Huan prit une rue perpendiculaire.) Laisse-moi offrir à ta mère un manteau de fourrure.

— Shhhhhh.

— Et que dirais-tu d'un bazooka ? Les Tchèques adorent ça.

— Shhhhhh.

E.V.K. savait que le gars essayait de le distraire.

La voiture de luxe noire arriva au terrain d'un demi-hectare envahi de mauvaises herbes sur lequel on bâtit une nouvelle maison. La lumière de la lune transformait la structure en un pâle arachnide.

— Gare-toi.

L'Asiatique au visage grêlé jeta un coup d'œil au diable qui logeait dans son rétroviseur.

— Où ça ?

— Tout là-bas au fond.

Huan roula sur l'herbe. La végétation morte craquela tandis que la voiture passait lentement devant l'arachnide et le contournait. Garé à côté d'un ziggourat de parpaings se trouvait le pick-up gris sombre du tueur.

L'Asiatique au visage grêlé écrasa la pédale de frein et la voiture fit une embardée. Pivotant dans son siège, il se jeta sur son ravisseur.

E.V.K. flanqua son arme dans la bouche de Huan. Des incisives craquèrent comme des bonbons qu'on croque.

Le dos de l'inspecteur alla cogner contre le tableau de bord. Ses lèvres étaient une bouillie d'un rouge violacé.

Le tueur enfonça le canon de son arme dans l'œil droit de l'Asiatique au visage grêlé. À la vitesse de moins de 8 km/h, la voiture sans conducteur roulait vers un pacanier.

— Tu vas me dire ce que je veux savoir sinon je tue ta femme.

Huan cracha les éclats blancs qui étaient autrefois ses dents.

— Qu'est-ce que tu veux savoir ?

Ses mots étaient à peine distincts.

— Une adresse où je peux trouver un autre policier.

L'Asiatique au visage grêlé fut abasourdi. Une branche basse qui ressemblait à une serre griffa le pare-brise de la berline et alla rayer le toit.

— Donne-moi une adresse ou je tue Heather.

Les exécutions multiples pourraient bien être découvertes bientôt et E.V.K. avait l'impression qu'il n'avait plus de temps que pour une seule.

Des larmes brillèrent dans les yeux de Huan.

— Si tu me donnes une fausse adresse, avertit le tueur, je

reviendrais et je prendrais mon temps avec elle.

La voiture errante entra en collision avec l'arbre. Des branches s'agitèrent et des larmes coulèrent sur les joues de l'inspecteur.

Le monde s'immobilisa.

— Il y a un flic, dit Huan, en baissant les yeux et en avalant du sang. Un inspecteur. Il est au Sunflower Motel.

— Quelle chambre ?

— Je ne sais pas. Il a un break jaune citron et il est plus noir qu'un pneu de voiture.

— Comment il s'appelle ?

Les joues grêlées de Huan rougirent de honte tandis qu'il lâchait :

— Jules Bettinger.

De l'arme sortit un éclair blanc.

Plus important que les œufs

Une migraine qui ressemblait à une créature palpitante remplit le crâne de Bettinger. À contrecœur, il ouvrit les yeux.

La chambre dans laquelle l'inspecteur était couché était sombre, à l'exception d'un triangle isocèle de lumière à vapeur de sodium et du réveil digital qui l'informait avec des chiffres vert fluo qu'il était 2 heures et demie du matin. Il avait déversé du café dans son estomac tout au long de la journée, et quelques minutes auparavant, l'excès de caféine avait fini par l'emporter sur son épuisement physique et l'avait sorti du pays des rêves.

— Merde.

Bettinger connaissait très bien son corps de cinquante ans, et il était certain de ne pas pouvoir se rendormir avant d'avoir ingurgité un vrai repas et éliminé ce qui restait de café avec de l'eau.

L'inspecteur bâilla, et soudain, les chiffres verts disparurent. Quelque chose avait bougé entre le réveil et lui.

Bettinger attrapa son arme.

L'affichage lumineux réapparut avec le bruit de quelque chose qui clapotait.

Embarrassé, l'inspecteur baissa son pistolet, maudissant le journal qui était posé sur la table de nuit et auquel le ventilateur au plafond avait donné vie.

Il alluma la lampe posée sur la table et une douce lumière ambrée éclaira la pièce. La barricade installée devant la porte semblait intacte.

Bettinger se leva, s'étira et attrapa son téléphone portable. L'écran l'informait qu'il n'avait pas de nouveau message. Un examen de la moquette révéla la présence de ses clés de voiture, qui avaient été glissées sous la porte comme promis.

Il décida alors qu'il irait jusqu'à La Gargote de Claude, qu'il mangerait des œufs et reviendrait dormir un peu plus. Même une heure de plus les yeux fermés l'aiderait à survivre à la journée qui se profilait.

L'inspecteur avança jusqu'à la porte de la salle de bains, tendit la main dans le noir et tâtonna pour trouver l'interrupteur. Il alluma et

une ampoule au plafond le fusilla.

Plissant les yeux, Bettinger entra dans la pièce, urina et se lava les mains. Il se fit plusieurs gargarismes à l'eau chaude, mais fut incapable de débarrasser sa bouche d'un goût épouvantable qui rappelait la batterie de voiture.

— Merde.

Tout en s'habillant, l'inspecteur se réjouit à la pensée du grand bol de bonbons à la menthe posé sur le comptoir à La Gargote de Claude. Même s'ils étaient là depuis les années 1970, il en mangerait une poignée.

Bettinger mit ses chaussures, glissa ses clés dans sa poche, rangea son arme dans son holster, remonta la fermeture Éclair de sa parka, éteignit la lampe et écarta la banquette de devant la porte. Ses yeux s'ajustèrent à la pénombre et il tendit l'oreille. La pièce était silencieuse, comme le monde extérieur.

Sans bruit, l'inspecteur défit les verrous, tourna la poignée et entrouvrit la porte. La chaîne métallique se tendit et lorsqu'il jeta un regard dans l'entrebâillement, un vent froid glaça son œil droit. Pas un client n'était installé sur la coursive du premier, et le parking de derrière était désert, à l'exception de son break, qui trônait dans une flaque de lumière à vapeur de sodium donnant aux vitres une teinte jaunasse encore plus vilaine que celle qui recouvrait la carrosserie.

L'œil exposé de Bettinger commença à geler, et il recula.

Serrant son pistolet, l'inspecteur défit la chaîne et entra dans la nuit. L'hiver l'attaqua comme une créature qui haïssait le principal ingrédient de tout être humain.

En fermant à clé la porte de sa chambre, il examina le corridor et la pénombre environnante. Il était apparemment la seule personne suffisamment stupide pour se trouver dehors à cette heure de la nuit dans une contrée aussi au nord de l'équateur.

Bettinger planqua son arme, prit l'escalier et descendit au rez-de-chaussée. Là, il traversa un endroit désert et sombre pour rejoindre le parking.

Une lumière lui éclata en plein visage.

L'inspecteur sortit son arme et comprit alors que ce qui l'avait surpris était la buée produite par sa propre respiration tout à coup brillamment éclairée par une lampe à vapeur de sodium.

— Par saint Jules.

Gêné par sa nervosité, Bettinger alla jusqu'à son break, qui avait deux pneus neufs. Il ouvrit la portière du conducteur et trouva une

feuille de papier sur le siège.

B.

Il va neigé beaucoup tart ce soir ou tôt demain alors j'ai mis un gratoir dans le coffre.

D.

L'inspecteur s'assit, referma la portière et démarra le moteur. Tandis que la voiture chauffait, il sortit son téléphone portable et se connecta à internet. Neuf heures auparavant, Slick Sam était le meilleur lien à Sebastian que la police eût en sa possession, et Bettinger voulait savoir si le malfrat avait été appréhendé.

Cogitant, le portable repéra un signal. L'inspecteur ouvrit sa boîte mail, et l'absence de messages professionnels ne lui dit rien de bon sur la progression de l'enquête. En haut de l'écran, à côté d'une ligne Sujet qui comportait un mot : "Appelle", il lut le nom de "Jacques Bettinger".

— Merde.

L'inspecteur ouvrit le message que son père avait envoyé.

Je veillerai tard ce soir.

Le chauffage poussif tentait de transformer le congélateur dans lequel Bettinger était assis en réfrigérateur. Tout en actionnant le levier, il appuya sur la pédale d'accélérateur. Tandis que le break jaune traversait le parking, l'inspecteur mit le mot "Père" en surbrillance, enfonça un écouteur dans le côté de sa tête et appuya sur le bouton d'appel, sachant qu'il n'y avait aucun intérêt à reporter la discussion.

La voiture contourna le bâtiment du motel, et dans l'oreille du conducteur, un téléphone sonna.

Des phares l'éblouirent à travers le pare-brise.

Plissant les yeux, Bettinger fit un appel de phares à l'intention du véhicule qui arrivait en face. À nouveau, le téléphone sonna.

Les phares en face diminuèrent, et l'inspecteur vit l'autre automobile – un pick-up gris foncé, qui alla se garer à l'autre bout du parking. Il regarda la personne qui se trouvait au volant, mais le visage de l'homme était caché par la visière rabattue d'une casquette noire et la bande teintée que les habitants du Missouri étaient

autorisés à avoir sur la partie supérieure de leur pare-brise.

Pour la troisième fois, le téléphone sonna. Le pick-up se rangea sur une place dans le parking et le break quitta les lieux.

— On dirait que tu as choisi un endroit génial pour t'installer, dit une voix grave, vieillotte, dans l'oreillette. Un vrai paradis.

Bettinger jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, mais ne parvint pas à voir quoi que ce soit à travers la vitre du pick-up côté conducteur, qui était fortement teintée. Peut-être le gars avait-il passé la nuit avec un ou une prostitué(e) ou en avait un(e) recroquevillé(e) sur le siège passager de manière à ne pas être dénoncé(e). Aux yeux de l'inspecteur affamé, aucune de ces transgressions ne revêtait plus d'importance qu'un plat d'œufs.

— De quoi voulais-tu que nous parlions ? demanda Bettinger à Jacques.

— Tu as l'intention de passer les cinq prochaines années à éviter les balles ?

— Tu préférerais que je ne les évite pas ? Que je te trouve des souvenirs ?

L'inspecteur jeta un coup d'œil dans ses rétroviseurs, clignota et changea de file.

— Je sais que tu te crois malin, mais tu n'es qu'une version édulcorée de l'homme avec lequel tu es en train de parler.

— Alors la contribution de Maman à mon ADN n'était que de l'eau ?

— Il y a quelques déficiences.

— Ta manière de révéler les morts est touchante.

— Et ta manière de manier le sarcasme est ce qui t'a valu d'atterrir dans la Sibérie des nègres.

Bettinger doubla une berline vert petit pois.

— Est-ce que cela signifie que tu ne vas pas venir nous rendre visite ? Je considérerais ça comme un bonus.

— T'as peur de te confronter à ton vieux père sur le champ de bataille quadrillé ?

Les échecs étaient l'une des seules activités que les deux Bettinger pouvaient partager... probablement parce qu'elle restreignait l'essentiel de leurs différends à une surface rectiligne à deux dimensions.

— J'ai constaté que tu baissais, ces dernières années, ajouta

Jacques. On dirait que ton esprit commence à ficher le camp.

— Ce sont des choses qui arrivent.

Le vieil homme de quatre-vingt-six ans devenait irascible lorsqu'il perdait deux parties à la suite, alors l'inspecteur laissait parfois filer de manière à ce qu'il reste de bonne humeur.

— On n'est pas obligés d'en parler, si ça te gêne.

— De quoi voulais-tu que nous parlions ? demanda Bettinger en freinant dans le virage qui le conduisait sur Summer Drive.

— Tu as l'intention de rester à Victory ?

L'inspecteur jeta un coup d'œil dans son rétroviseur, qui ne reflétait qu'une route déserte et sombre.

— Tu me demandes ça à cause des homicides ?

— Bien sûr que non. C'est parce qu'il y a un astrologue qui n'aime pas la trajectoire de Saturne.

Le sarcasme du vieux était aussi épais que du miel.

— Il est possible que je sois muté à un moment donné, mais je vais finir mon temps, quel que soit l'endroit. (Bettinger changea de file pour éviter un cadavre de pigeon.) Je n'aime pas Victory, mais je sais que je peux contribuer à améliorer la situation.

— La plupart des martyrs n'ont jamais d'hémorroïdes.

— Je ne le savais pas.

— Et souvent, ils ne sont pas chauves.

— Dégarni, corrigea l'inspecteur. Je ne t'ai pas encore rattrapé.

— Reste à Victory et ça n'arrivera jamais.

— Alors, c'est ça, ton conseil ? Que je parte ?

— Ou que tu te procures une bombe A.

— J'entends bien l'accent de la Georgie ressortir dans celle-là. (Bien que Bettinger ne se demandât absolument pas de qui il tenait la plus grande partie de sa personnalité, il espérait être moins désagréable que son géniteur.) C'est ça ?

— Je sais que tu me trouves énervant.

— Pas du tout.

— Tais-toi. Je sais que tu me trouves énervant, mais ce qui est arrivé à ces policiers fait la une dans tout le pays, et lorsque j'en ai entendu parler, je suis allé sur internet et j'ai lu des articles. (Jacques siffla.) Vingt-huit journaux parlaient de Victory comme de la pire ville du pays. (Il marqua une pause, laissant son interlocuteur s'imprégner

de sa dernière phrase.) Je sais que tu feras ce que tu veux, et que tu as passé depuis longtemps l'âge d'écouter mes conseils, mais plus vite tu te fais transférer pour quitter ce dépotoir, mieux ce sera.

— Ce n'est pas quelque chose que je contrôle.

— Alyssa et les enfants sont loin ?

— À plus d'une heure de route.

— Comment vont-ils ?

— Bien. Alyssa vient de décrocher une expo dans une grande galerie à Chicago.

— Laquelle ?

L'inspecteur ne voulait pas entendre une diatribe sur le sionisme, et il décida de ne pas donner le nom de David Rubinstein à son père.

— J'ai oublié.

— Si ce n'est pas un nom mémorable, ce n'est pas un bon nom pour un lieu de commerce.

Les phares du break éclairèrent le panneau annonçant la 56^e.

— Il faut que j'y aille.

— Comment se fait-il que tu sois réveillé à une heure pareille ? Tu batifoles ?

Cette inclination ne faisait pas partie des qualités que Bettinger avait héritées de son père.

— Salut.

— Trouve-toi un gilet pare-balles.

La communication fut coupée.

Ennuyé, l'inspecteur retira le bouchon de son oreille et prit la 56^e. Le quartier était plongé dans l'obscurité, et il craignit que La Gargote de Claude ne soit fermée malgré le message de la pancarte sur la porte d'entrée qui prétendait que cela n'arrivait jamais. S'il avait été un peu plus alerte, il aurait appelé avant de quitter le motel.

Les quatre rectangles qui constituaient les baies vitrées du snack-bar apparurent bientôt du côté nord de la rue. L'inspecteur mit son clignotant, ralentit et alla se garer sur le parking.

De là, il examina l'intérieur de La Gargote de Claude. Un trio de routiers barbus était installé dans un box près de l'entrée et une Latina renfrognée à la peau claire occupait une table dans un coin, fumant une cigarette tout en réprimandant un homme aux épaules voûtées. Assis sur un tabouret au comptoir, lisant un journal, se trouvait un type noir avachi qui portait une veste de cuisinier, un tablier et un

filet sur les cheveux.

Bettinger sortit du break, verrouilla la portière et entra dans le snack-bar, qui était chauffé et sentait les pommes de terre sautées. Les haut-parleurs accrochés au plafond crachaient du rap comme des précipitations tumultueuses.

— Tenez. (Le cuisinier jeta une carte sur le comptoir.) La friteuse est coupée, alors rien de frit.

— Je voudrais des œufs.

— Combien et comment ?

— Quatre. (L'inspecteur jeta une poignée de bonbons à la menthe dans sa bouche.) Sur le plat.

— Des pommes de terre ? demanda le cuisinier en pliant son journal.

— En galettes.

Le gars se leva de son tabouret. Il devait faire à peine moins de deux mètres.

— Des toasts ?

— Au blé complet.

— Le pain de seigle, ça vous va ?

— J'aime bien le pain de seigle.

— Du café ?

— Décaf. Et une carafe d'eau.

— OK. Asseyez-vous où vous voulez.

— Merci.

Bettinger se dirigea vers les boxes près des baies vitrées et choisit celui qui se trouvait le plus éloigné des chauffeurs routiers. À l'autre bout du restaurant, la Latina écrasa sa cigarette d'une manière extravagante et lança à son compagnon un regard très étudié.

— Je m'appelle Buford, si vous avez besoin de quoi que ce soit, dit le cuisinier en ouvrant la double porte qui menait à la cuisine.

L'inspecteur remercia d'un signe de tête et examina le parking et l'autre côté de la rue. Un lampadaire à vapeur de sodium projetait une lumière ocre sur un commerce de voitures d'occasion qui était fermé depuis des années, bien que la vitrine brisée du bureau continuât à afficher la publicité : DES PRIX CASSÉS !

Bettinger se demanda si les gens qui inventaient ce genre d'expressions étaient vraiment des êtres humains.

L'homme qui était avachi à côté de la Latina à la peau claire sortit du restaurant, et au moment où la porte se fermait, l'inspecteur reporta son regard sur la table du coin. Deux yeux noirs et une paire de lèvres repeintes en rouge l'attendaient.

Bettinger montra le banc désert en face de lui et la femme hochait la tête. Elle ne savait probablement rien d'intéressant sur Sebastian ou les exécutions, mais elle avait peut-être été une collègue d'Elaine James ou entendu quelque chose concernant son meurtre. Au pire, une conversation avec elle couvrirait la musique rap.

Des anneaux de peau lisse se dénudèrent entre le bas de sa courte robe couleur lavande et le haut de ses cuissardes noires lorsqu'elle traversa le restaurant à grands pas, un manteau de fourrure blanc en travers de son bras droit. Le bruit de ses talons sur le sol fit cesser la conversation des chauffeurs routiers comme un commandement venu d'en haut.

— Vous voulez que je m'assoie ici ?

La bouche de la fille se tordait un peu quand elle parlait et elle zézayait légèrement. Bien qu'elle eût probablement environ vingt-cinq ans, ses traits la faisaient paraître beaucoup plus jeune.

— Je vous en prie.

La femme posa son postérieur sur le banc et remit en place ses seins à moitié dénudés, qui étaient gros, mais plausibles.

— Vous êtes flic, hein ?

— Non.

L'une des fausses croyances les plus utiles répandues chez les criminels était que cette question recevait systématiquement une réponse honnête.

— Vous n'avez pas enlevé votre veste, observa la fille. Vous êtes pressé ou quoi ?

— Je ne suis pas fan du temps.

La femme tira sur l'ourlet de sa robe couleur lavande.

— Vous venez d'où ?

— De Georgie.

— Vous êtes homme d'affaires ?

L'espoir transparaissait dans sa voix.

— Oui.

— Quel genre d'affaires ?

— Je vends des avions.

— C'est un bon business, non ?

L'excitation rendait l'accent de la jeune femme plus marqué – elle devait être vénézuélienne.

— Oui. Même s'il faut beaucoup de surface d'entreposage.

— Pour les avions ?

— Oui, pour les avions.

— Je m'appelle Daniela.

— Heureux de vous rencontrer, Daniela. Je m'appelle Jacques.

— Vous cherchez un peu de compagnie ce soir ?

Quelque chose se glissa sur le parking et se cacha derrière un camion. Bettinger ne parvint pas à voir de quel genre de véhicule il s'agissait, mais il savait que ses phares étaient éteints lorsqu'il était arrivé. Dans sa parka, il serra son arme.

— Z'attendez quelqu'un ? demanda Daniela.

La porte de la cuisine s'ouvrit, et Buford en sortit, portant une assiette, une tasse de café et une carafe d'eau.

Bettinger se leva.

— Retournez à votre table.

La confusion et l'irritation se lurent sur le visage de la Latina.

— Pourquoi vous m'avez demandé de venir ?

L'inspecteur se retourna, contourna le cuisinier et alla jusqu'au fond du restaurant ; il entra dans les toilettes et entrouvrit la porte. Collant son œil contre la fente, il observa.

Daniela retourna à sa table et Buford posa ses assiettes. Dehors, sur le parking, une ombre noire s'agrandit comme une flaque d'huile sur la calandre d'un camion.

Bettinger doutait fort qu'il pourrait être approché par un tueur dans un lieu public comme celui-là, mais il était prudent par nature et ressentait une obligation de s'isoler des civils... même si cela signifiait qu'il serait obligé de manger des œufs à température ambiante. Son téléphone vibra, mais il ne répondit pas et ne quitta pas des yeux les baies vitrées de devant.

Dehors, la chose mouvante se trouva en pleine lumière et devint deux silhouettes floues.

L'inspecteur serra la crosse de son pistolet et à nouveau, son portable vibra.

Il attendit.

La porte d'entrée s'ouvrit, et un couple noir très beau entra ; ils étaient en tenue de soirée. La femme portait un bébé emmaillotté qui roucoulait, et l'homme poussait un landau confortable. Ils paraissaient heureux, ce qui poussa Bettinger à conclure qu'ils devaient venir d'ailleurs.

Le portable de l'inspecteur vibra pour la troisième fois. Un coup d'œil à l'écran lui dit que l'appel provenait de son coéquipier.

Bettinger colla l'appareil contre son oreille.

— Ouais ?

— Vous êtes où ?

— Chez Claude.

— Assurez-vous que personne ne vous observe et éloignez-vous des fenêtres.

— Qu'est-ce que...

— D'autres flics sont morts. Exécutés. Bite coupée. Et la plupart des autres ont disparu. Génocide de flics. Il faut que vous vous planquiez.

Bettinger eut soudain l'impression d'être un fantôme.

— Qu'est-ce qu'on a ?

— On dirait une action concertée dans toute la ville. Des négros dans un 4x4 nous ont tirés dessus, Tackley et moi, mais ils ont foiré. Ensuite, on a commencé à chercher tout le monde. Perry a disparu et Huan est jamais rentré. On est chez Zwolinski et y a du sang partout, putain.

Des aiguilles se mirent à picoter la nuque de l'inspecteur.

— Ils sont allés chez le capitaine ?

— Ouais.

Une pensée affreuse vint à l'esprit de Bettinger. Il bondit des toilettes et fonça droit dans le jeune père noir.

— Excusez-vous ! réagit l'homme en trébuchant.

Courant sur le linoléum, l'inspecteur rangea son portable et sortit son semi-automatique, prêt à défoncer ou à descendre toute personne qu'il trouverait sur son passage.

La Latina s'écria "Il a une arme !" au moment où il passa en trombe à côté d'elle.

Pensant à sa famille à Stonesburg, Bettinger fonça vers la porte. Son esprit devint une lance à la pointe acérée.

Délit routier

Bettinger sortit de La Gargote de Claude, se jeta dans son break et démarra le moteur. Balançant son arme sur le siège passager, il écrasa la pédale d'accélérateur.

La voiture bondit en arrière et cogna le bord du trottoir. Sur la 56^e, l'inspecteur tourna le volant, changea de vitesse et mit les gaz. Les pneus hurlèrent comme des aigles à l'agonie.

Fonçant vers Summer Drive, Bettinger plaqua son portable contre son crâne.

— Toujours là ?

— Ouais, dit Dominic. Vous rentrez ?

— Oui.

L'inspecteur essaya de ne pas imaginer des choses atroces.

— Pourquoi vous appelez pas pour savoir si ça va ?

— S'il y a quelqu'un avec eux, quelqu'un qui les retient, je ne veux pas qu'il sache que j'arrive. Et s'ils sont déjà... (Ce n'était pas une phrase que Bettinger pouvait terminer.) Si quelque chose d'affreux s'est déjà produit, je veux surprendre celui qui m'attend.

Les pneus crissèrent tandis que le break prenait Summer Drive.

— OK. Tackley et moi on va sortir Nancy de l'hôpital, la mettre dans un endroit sûr, et aller à la recherche de Perry et Huan. Appelez quand vous savez où ça en est avec votre famille. Si vous avez besoin de renfort, on applique instantanément.

— Merci.

Le break prit de la vitesse et Bettinger se mit en pleins phares.

— Faites attention à vous, l'avertit Dominic. On vient de devenir une espèce en voie de disparition.

— Faites attention vous aussi.

L'inspecteur coupa la communication et dépassa une moto conduite par un motard voûté qui portait derrière lui une petite femme comme si elle était un sac à dos.

Observant dans son rétroviseur, il regarda le duo entremêlé jusqu'à

ce qu'ils ressemblent à des insectes en train de copuler.

Le moteur rugit.

Bettinger passa à côté d'un globe jaune clignotant et jeta un coup d'œil au tableau de bord, où une aiguille blanche penchait dangereusement du côté droit du cadran, indiquant une vitesse de 150 km/h. Si un clochard déboulait au milieu de la rue, s'il apparaissait un nid-de-poule conséquent ou si une voiture venant en face grillait un feu, l'inspecteur savait qu'il aurait un accident sérieux, voire fatal.

Il leva le pied, ralentissant le break. Il n'était pas facile pour lui de conduire à une vitesse plus raisonnable, mais il fallait qu'il soit certain d'arriver entier chez lui.

Bettinger klaxonnait chaque fois qu'il arrivait à un grand carrefour, et en quinze minutes il avait rejoint la banlieue sud de Victory, où les rues étaient dans un état encore pire. Le break grondait comme un tremblement de terre, et à nouveau, l'inspecteur fut obligé de réduire sa vitesse.

Roulant vers l'entrée du tunnel noir à 90 km/h, il écrasa son avertisseur. Un troll agita ses appendices et disparut dans une fente.

Le break traversa en trombe le tunnel et ressortit, et ses pneus écrasèrent un pigeon, abordèrent la rampe, hissèrent le véhicule sur la pente, accrochèrent la grande route et hurlèrent.

Donnant des gaz, l'inspecteur fonça en direction du sud. Ses phares avalaient les lignes dessinées sur l'asphalte comme s'il s'agissait de substances illicites. Le moteur rugit.

À une vitesse de 150 km/h, Bettinger vola vers les trois personnes qui étaient tout son monde. Les pierres se transformaient en une traîne de grêle rouge dans les lueurs des feux du break.

L'inspecteur jeta un coup d'œil pour voir si personne ne le suivait, bien qu'il fut impossible pour une autre voiture de rouler à la même vitesse que lui sans se faire repérer. Il ne vit personne à ses trousses.

La distance entre les deux villes fut rapidement engloutie.

Il n'y avait guère de circulation et chaque fois qu'il voyait un autre véhicule, il le dépassait. Aucune automobile ne resta dans son rétroviseur plus de quinze secondes pendant la demi-heure de course folle sur la grand-route, et ce n'est que lorsqu'il vit le panneau Stonesburg qu'il se souvint de mettre le chauffage en route. Les grilles d'aération soufflèrent sur ses poings serrés, durs comme de la pierre.

Tournant le volant vers la droite et écrasant le frein, l'inspecteur prit la rampe de sortie et pénétra dans la banlieue, où il avança à une

vitesse modérée jusqu'à se trouver à cinq rues de chez lui. Là, il ralentit jusqu'à produire un bruit à peine perceptible et éteignit les phares.

Ce fut le noir complet.

Les pupilles de Bettinger se dilatèrent pour s'accommoder à la pénombre.

Des nuages épais floutaient la tranche de lune suspendue dans le ciel, et la faible lumière qui tombait en cascade recouvrait d'un vernis les petites maisons et toutes sortes d'animaux à quatre roues. Autour de ces artefacts bâtis de la main de l'homme s'étendaient des tapis d'herbe morte qui ressemblait à du papier de verre.

Sans bruit, le break se glissa dans la banlieue. Un coup d'œil au tableau de bord informa l'inspecteur qu'il était 4 heures du matin passées de dix-sept minutes. Traversant un carrefour, il examina les rues adjacentes et ne vit que la pénombre et d'incomplètes ombres grises.

Bettinger poursuivit vers l'ouest, coupant des rues sans vie à une vitesse inférieure à 25 km/h. Son voyage était presque terminé.

Le clair de lune éclaira le panneau indiquant Douglas Avenue, la rue où sa famille et lui vivaient, et sa poitrine se serra, écrasant son vilain petit cœur. Bien que l'inspecteur eût participé à de nombreuses altercations physiques et trois échanges de tirs, une menace directe contre sa famille l'effrayait bien plus que tout ce qu'il avait pu vivre auparavant.

Tournant à droite, Bettinger fit virer le break.

Il baissa sa vitre, saisit son pistolet et riva les yeux sur la haute barrière en bois qui cachait la plus grande partie de sa maison couleur saumon aux yeux de son voisin côté nord.

Le break descendit doucement la rue. L'hiver glacial se déversait par la portière dont la vitre était baissée, piquant les yeux de l'inspecteur tandis que la distance entre l'avant de sa voiture et la limite de sa propriété se réduisait à trois mètres.

Serrant la crosse de son arme, Bettinger passa devant la barrière et vit sa maison. La peinture saumon paraissait grise dans le clair de lune et toutes les fenêtres étaient noires. La porte du garage était fermée et il n'y avait pas de voiture dans l'allée.

Tout paraissait normal.

Le soulagement vint picoter le crâne, la nuque et les épaules de l'inspecteur, mais il était prudent par nature et soupçonneux par habitude professionnelle, et il ne freina pas.

Le break jaune poursuivit sa route vers le sud, et derrière le volant, Bettinger réfléchit. Il était concevable que le véhicule d'un tueur soit caché dans le garage, même si c'était peu probable, vu que n'importe que criminel raisonnablement intelligent aurait évité d'utiliser un appareil aussi bruyant et peu fiable qu'une porte automatique de garage. Une manière plus astucieuse de mettre en place une embuscade était de laisser son véhicule quelque part dans les environs et de venir à pied.

Tout en roulant vers le sud, Bettinger examina le quartier. Toutes les voitures qu'il voyait lui étaient familières et toutes les maisons étaient plongées dans l'obscurité.

L'inspecteur arriva au bout du pâté de maisons, tourna vers l'est et prit la perpendiculaire, qui était celle qu'il utilisait chaque fois qu'il allait au centre-ville de Stonesburg. La plupart des voitures qu'il vit étaient reconnaissables et rien ne lui parut bizarre.

Tournant le volant vers la gauche, Bettinger tomba sur l'avenue qui était parallèle à celle sur laquelle se trouvait sa maison. Il n'avait pas beaucoup fréquenté cette artère et il ne pensait pas qu'il repérerait la moindre anomalie.

Le break continua vers le nord. Quelque chose attira l'attention de l'inspecteur, et quelques instants plus tard, son estomac se noua.

Garé dans l'allée devant une maison plongée dans le noir se trouvait un pick-up gris foncé.

Bettinger était certain que c'était le véhicule qui était entré sur le parking du Sunflower Motel au moment où il partait.

Un meurtrier se trouvait à Stonesburg avec sa famille.

40

Chutes

L'inspecteur traversa l'étendue d'herbe morte jusqu'à ce que sa voiture bloque l'allée. Cinq centimètres séparaient sa portière du pare-chocs arrière du pick-up gris foncé, qui semblait inhabité.

Bettinger mit son téléphone portable sur silencieux, le glissa dans sa parka et sortit par la portière passager. Une buée éclairée de lune sortait de sa bouche tandis qu'il s'avavançait vers le véhicule suspect, l'arme pointée vers la vitre côté conducteur. Un homme noir mince et dégarni qui était de trois tons plus foncé que le ciel nocturne apparut sur la vitre, mais rien de remarquable ne se trouvait derrière ce reflet.

Le tueur était ailleurs.

Soufflant de la buée, Bettinger avança vers le côté est de la maison. Son corps fonctionnait de manière mécanique tandis qu'il évaluait la situation.

L'inspecteur savait qu'il devait l'approcher comme il le ferait pour n'importe quelle autre. Il était un policier de métier, un enquêteur couvert de décorations, et il ne pouvait pas abandonner son intelligence et son sens de l'observation à cause de l'intensité de son investissement affectif dans la situation. Les otages n'étaient pas sa femme bien-aimée Alyssa et ses deux enfants, Gordon et Karen, mais trois personnes mortes qu'il tentait de ramener à la vie.

Bettinger atteignit le mur de la maison et vit une trace carrée dans la terre qui correspondait probablement à un panneau À VENDRE jusqu'à un moment récent, celui où la maison vide avait été choisie par le tueur pour se garer.

L'inspecteur avança à tâtons jusqu'à la barrière qui séparait le devant et le derrière de la parcelle d'une vingtaine d'ares. Prudemment, il ouvrit la barrière, la franchit et examina le jardin derrière.

Un pneu était suspendu à un arbre voisin, et une bâche recouvrait une piscine hors-sol entourée de quelques chaises longues de couleur pâle. Rien ne bougeait.

Bettinger se dépêcha de traverser la pelouse en direction du bosquet familial qui divisait les propriétés. Des vents froids soufflaient tandis qu'il avançait, et quelque part un chien aboya.

L'inspecteur parvint à la zone boisée. Avec des mouvements latéraux et verticaux qui ressemblaient à ceux d'un boxeur, il se fraya un chemin entre des branches nues jusqu'à arriver de l'autre côté du bouquet d'arbres ; il s'arrêta et regarda en direction de l'est. Éclairés par la lune voilée se trouvaient un portique, un barbecue bâché et une remorque, tous objets que Bettinger reconnut. C'était le jardin de la maison qui se trouvait juste au sud de la sienne.

Restant sous le couvert des arbres, il avança vers le nord. Ses pas n'étaient pas tout à fait silencieux.

Une anomalie attira son attention tandis qu'il marchait, et il marqua une pause. Au milieu des branches sombres, à un mètre vingt du sol se trouvait une bande claire : le bois brut d'une branche fraîchement cassée. Quelqu'un avait traversé ce bosquet récemment.

La miette d'espoir qui s'était cachée dans la poche arrière de l'inspecteur disparut. Un tueur se trouvait bien avec sa famille.

Bettinger progressa dans la zone boisée jusqu'à se trouver caché dans son propre jardin. Avec précaution, il s'approcha du bord de la zone d'ombre et examina sa propriété.

Un clair de lune sinistre éclairait l'herbe morte, un banc, un barbecue cylindrique, neuf pins, et un hamac, tendu entre deux chênes nus. Derrière tout cela se trouvait la petite maison couleur saumon que la nuit avait rendue grise. Toutes les fenêtres étaient sombres.

Le tableau ne donna aucune information à Bettinger, mais il savait qu'il devait agir vite. Une approche passive conduirait assurément à la mort des trois prisonniers.

Pendant trois secondes, l'inspecteur réfléchit à la disposition de la petite maison saumon. La chambre qu'il partageait avec Alyssa était le seul endroit dont les fenêtres donnaient sur le devant et l'arrière de la propriété, elle représentait donc le choix le plus vraisemblable pour un criminel. (Cette conclusion se déduisait de ses présomptions selon lesquelles le tueur était à la fois seul et intelligent.)

Sans sortir du fourré, Bettinger avança vers le nord jusqu'à ce que le plus grand des deux chênes l'empêche de voir la fenêtre de la chambre. Caché par son tronc plein de nœuds, il accéléra le pas pour traverser le jardin, retenant sa respiration de manière à ce que la buée de son souffle ne trahisse pas ses mouvements. (Il y avait de nombreuses raisons de détester le froid.)

Bettinger atteignit l'arbre, colla son épaule contre le tronc et jeta un coup d'œil à la fenêtre, qui se trouvait à un peu plus de dix mètres de lui. Les rideaux étaient complètement fermés – encore une anomalie qui confirmait la présence du tueur.

L'inspecteur expira à l'intérieur de sa parka, douloureusement conscient qu'à tout moment, un tir pouvait résonner et détruire sa vie.

Chaque seconde comptait.

Bettinger se mit à quatre pattes pour aller jusqu'à un pin qui se situait à moins de trois mètres de l'arrière de sa maison. Des brins d'herbe grise chuchotèrent sous ses mains et ses genoux tandis qu'il avançait, et il espéra que les doux murmures n'étaient pas audibles à travers la vitre.

L'inspecteur atteignit sa destination, ramassa quelques cailloux blancs et se mit debout, maintenant le pin entre lui et la fenêtre de 100 par 120 qui se trouvait maintenant à deux mètres cinquante.

Son cœur battait la chamade dans ses tempes et au bout de ses doigts. Le pire pari qui pouvait être exigé d'un mari ou d'un père aimant se trouvait devant lui, et il lui fallait jeter les dés. L'hésitation ou la passivité auraient pour conséquence une épouse morte et deux enfants morts.

Bettinger enleva les aiguilles de pin coincées dans son pistolet, souffla dans sa veste et prit une grande inspiration. Collant sa poitrine contre l'arbre, il pencha la tête sur le côté.

Les rideaux aux motifs floraux qui étaient suspendus à la fenêtre de la chambre étaient noirs et immobiles. Tout était silencieux.

L'inspecteur glissa sa main gauche dans sa parka et sortit un des petits cailloux blancs. Une seconde plus tard, il le lança en l'air.

Le caillou fut avalé par le ciel sombre et l'espace d'un instant, le monde resta identique.

Bettinger pointa son arme vers la fenêtre.

La pierre réapparut, tomba et heurta le toit.

Quelque chose cogna contre un mur à l'intérieur de la chambre plongée dans le noir. Une voix grave qui appartenait à un homme adulte marmonna quelques mots inintelligibles.

Les rideaux bougèrent. Une ombre apparut sur le tissu et l'inspecteur inclina de quelques millimètres le canon de son arme vers le bas pour centrer sa cible.

À moins de deux mètres du bout de son canon se trouvait un visage battu, ensanglanté, celui d'Alyssa. Une culotte avait été bourrée dans sa bouche tuméfiée et une autre sortait d'un trou béant qui auparavant contenait son œil gauche.

Horrifié, Bettinger examina la pièce. Flottant derrière l'épaule droite de sa femme se trouvait le visage du diable.

Il fallut à l'inspecteur une petite seconde pour se rendre compte qu'il n'était ni dans un rêve ni devenu fou, mais qu'il s'agissait d'un masque.

Ni Alyssa ni le tueur ne l'avaient vu, et il savait qu'il lui fallait agir maintenant. Bien qu'il fût certain que la vitre allait éclater au visage de sa femme, et éventuellement la blesser à l'autre œil, il fallait qu'il tire. C'était peut-être la seule chance qu'il ait jamais de pouvoir sauver les gens qu'il aimait.

Visant l'espace entre les cornes du diable, Bettinger contrôla sa main et appuya sur la détente.

Un éclair blanc jaillit.

La vitre explosa.

Le visage d'Alyssa fut couvert de verre et la tête du tueur se cassa sur son cou. Ensemble, ils disparurent de son champ de vision.

Le matelas geignit et un corps tomba bruyamment sur le sol au moment où Bettinger enfonçait la fenêtre.

Il arriva, enfonçant son pistolet par l'ouverture. À trois mètres de lui, à plat ventre sur le lit se trouvaient ses enfants, ligotés, bâillonnés et nus, regardant le tueur qui était tombé par-dessus leurs jambes. Les mains de l'homme étaient vides.

Bettinger examina la chambre à la recherche d'autres salopards, n'en vit aucun et pointa son semi-automatique sur le tueur. Entre les cornes du diable se trouvait une indentation blanche, pas un trou.

Le masque était à l'épreuve des balles.

Visant le cœur du tueur, l'inspecteur tira deux fois. Le plomb s'écrasa dans un gilet pare-balles, brisant des côtes.

Le diable grogna.

Bettinger visa le cou dénudé de l'homme, mais la colonne vertébrale de Karen était juste à côté de la cible.

Un revolver apparut par enchantement dans la main droite du diable et toucha la tête de la fillette.

L'estomac de l'inspecteur se serra.

Le monde rétrécit.

Gordon donna un coup de tête dans le bras du tueur et le semi-automatique émit un éclair. La balle troua le lit tout à côté de l'oreille de Karen.

Pivotant sur lui-même, le diable pointa son arme sur l'adolescent.

Bettinger tira.

Des balles perforèrent le sacrum du tueur, le faisant valser à l'autre bout du lit, où il attrapa Gordon par le cou et l'entraîna avec lui. Des corps tombèrent lourdement.

Ne voyant plus ni son fils ni le diable, l'inspecteur plongea. Des morceaux de verre vinrent s'incruster dans son visage et dans ses mains et déchirèrent sa parka tandis qu'il franchissait la fenêtre. Le plancher s'écrasa sur sa poitrine, lui vidant les poumons.

Bettinger vit Alyssa – nue et mutilée, mais elle respirait encore – au moment où il se remettait sur ses pieds.

Gordon hurla derrière son bâillon de l'autre côté du lit.

L'inspecteur courut.

Une arme émit un éclair.

L'estomac de Bettinger se serra, et un instant plus tard, il vit l'épouvantable scène. Le diable était courbé au-dessus du corps frémissant de l'adolescent nu. L'air était plein de fumée.

Immédiatement, l'inspecteur colla son pistolet sur l'arrière de la tête du tueur et appuya sur la détente.

Un éclair blanc jaillit. Le masque de diable vola en l'air, s'écrasa contre le mur et rebondit.

Avec quelques gargouillements déjà posthumes, le tueur s'effondra. À côté de lui était étendu Gordon Bettinger, dont les pensées s'épalaient sur la moquette en amas rouges.

Karen hurla.

— Ne regarde pas, dit l'inspecteur.

Les yeux blancs de la fillette se transformèrent en fentes noires.

Tout en enfonçant de nouvelles balles dans son chargeur, Bettinger demanda :

— Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre dans la maison ?

Karen marmonna "non" dans son bâillon.

L'inspecteur posa un oreiller sur la tête déchiquetée de son fils, mais le rectangle de tissu blanc n'était pas tout à fait assez grand pour cacher les dégâts.

Une avalanche de désespoir menaça d'emporter Bettinger, et il se concentra sur l'état de sa femme et de sa fille. Il verrouilla la chambre à coucher, alla voir la salle de bains, mit une poubelle sur la tête au visage méconnaissable du tueur, attrapa une paire de ciseaux, s'assit sur le lit, et coupa les attaches en plastique sur la bouche, les poignets et les chevilles de sa fille. La petite cracha une boule de sous-

vêtements tandis que l'inspecteur passait une couverture autour de ses épaules tremblantes.

Ils se serrèrent l'un contre l'autre.

Bettinger regarda Alyssa, qui gisait inconsciente sur le sol de la chambre.

— Laisse-moi aller aider Maman.

Karen resta collée à lui.

Assis entre sa femme mutilée et son fils mort, le quinquagénaire venu de l'Arizona serra sa fille contre lui. Il se sentait aussi insignifiant qu'une puce.

— Il faut que j'aide Maman.

— Est-ce que ça va aller, pour Gordon ?

— Ça va aller.

— Vraiment ? (La fillette était assez intelligente pour savoir que son frère était mort, mais assez âgée pour ne pas vouloir regarder la vérité en face.) Ça va aller ?

Bettinger serra sa fille et lui frotta le dos au lieu de poursuivre le triste refrain.

— Laisse-moi aller aider Maman et on pourra s'en aller.

La fille hocha sa tête enfouie dans la parka de son père.

— OK.

L'inspecteur emmaillota sa fille comme si elle était un bébé, et alla dans la salle de bains prendre du matériel de soins. Ses mains tremblaient, et en fermant la porte de l'armoire à pharmacie, il évita de regarder son reflet dans la glace.

Bettinger s'approcha d'Alyssa. Le nez et les lèvres de sa femme étaient meurtris et des éclats de verre étaient fichés à différents endroits de son visage. Des culottes avaient été enfoncées dans sa bouche et son orbite gauche.

Les aliments remontèrent dans la gorge de l'inspecteur.

Penché par la fenêtre, il expulsa ses entrailles à la face du Missouri. Une vapeur putride monta de la flaque, et bientôt, l'homme rentra la tête et prit une grande inspiration.

Bettinger s'accroupit à côté d'Alyssa, il sortit les sous-vêtements de sa bouche et coupa ses menottes en plastique. Doucement, il ôta les morceaux de verre de son visage couleur caramel et colla des sutures adhésives sur les coupures, dont aucune ne semblait particulièrement profonde. L'inspecteur posa ensuite un plaid sur le corps nu de sa

femme et tâta son poignet. Son pouls était lent mais régulier.

Se penchant plus près, Bettinger examina le tissu qui sortait de son orbite gauche. La fureur balaya tous ses sens et l'espace de quelques instants, il fut paralysé.

— Elle va bien ? demanda Karen.

L'inspecteur s'éclaircit la voix.

— Elle va s'en sortir.

— Je peux aider ?

— Reste où tu es et réchauffe-toi.

Sous ses paroles couvait une sourde fureur.

Bettinger pinça le morceau de culotte et retint sa respiration. Lentement, tout doucement, il tira.

Le tissu se tendit et la tête d'Alyssa se pencha vers l'avant. Un fluide clair coula sur sa joue, mais le tissu ne vint pas.

La femme blessée gémit.

Bettinger tint la tête d'Alyssa et la posa à nouveau sur la moquette. Tremblant, il reprit ses ciseaux.

L'inspecteur coupa la culotte de manière à ne laisser que la partie qui se trouvait dans l'orbite de l'œil. Sa paupière déchirée clignait, essayant de se refermer par-dessus le tissu et il dut détourner le regard.

Bettinger habilla Alyssa, des sous-vêtements, un survêtement, une veste en laine, des chaussettes et des baskets. Ensuite, il emmena Karen jusqu'à sa chambre, et elle enfila tellement de couches de vêtements qu'elle ressemblait à un joueur de foot américain miniature.

Ils retournèrent dans le couloir, et là, il ouvrit le placard contenant le linge de maison, prit la couverture la plus sombre qu'il puisse trouver et regarda sa fille.

— Tu dois fermer les yeux.

La terreur se peignit sur le visage de la fillette.

— Ne me laisse pas seule.

— Je ne te laisserai pas. Je te le promets. Mais il y a des choses que tu n'as pas le droit de voir. (Bettinger souleva le bas de sa parka.) Attrape ma ceinture.

Deux petites mains serrèrent le cuir.

Il était déjà clair pour l'inspecteur que cette terrible nuit avait changé sa fille.

— Ferme les yeux et garde-les fermés jusqu'à ce que je te dise que tu peux les ouvrir.

— D'accord. Promis.

Les yeux inquiets devinrent des fentes horizontales et Bettinger alla dans sa chambre, Karen accrochée à lui. Là, il ôta l'oreiller qui recouvrait la tête de Gordon, prit une grande inspiration et déplia la couverture marron. Le suaire descendit et recouvrit le cadavre.

Luttant contre l'avalanche de désespoir qui le menaçait, l'inspecteur s'accroupit sur la moquette, souffla de la buée et enveloppa le corps de son fils. Sa fille resta tout le temps cramponnée à sa ceinture.

— On va à la voiture.

— OK.

Bettinger porta Gordon jusqu'au garage. Là, il posa le corps dans le coffre de la petite voiture bleue d'Alyssa, et le ferma.

L'inspecteur regarda par-dessus son épaule.

— Tu peux ouvrir les yeux.

Les fentes noires furent remplacées par des ovales blancs. La fillette regardait autour d'elle, désorientée, agitée de frissons.

— Allons chercher Maman, dit Bettinger.

Karen hocha la tête.

Ensemble, ils retournèrent dans la chambre.

Des flocons de neige entraient par la fenêtre brisée et tombaient sur le sol, le lit et la couronne d'aigrettes sur la tête d'Alyssa.

Bettinger mit dans sa poche le téléphone portable vert pomme de sa femme et la prit dans ses bras. Un faible gémissement sortit de sa bouche, et il la serra contre sa poitrine, espérant qu'elle ne reprendrait pas connaissance avant d'être dans un endroit où un médecin pourrait lui donner à la fois de l'aide et des médicaments.

L'inspecteur porta sa femme dans le garage et l'installa sur la banquette arrière de la voiture.

— Je suis là, dit Karen en bouclant sa ceinture, assise devant.

L'inspecteur ferma les portières, contourna la petite voiture bleue et s'installa au volant. Soufflant de la buée, il regarda sa fille et lui dit :

— Ça va aller.

Karen hocha la tête, cherchant désespérément à croire son père. Ses yeux étaient écarquillés et sa peau luisait de sueur.

Bettinger appuya sur le bouton de commande d'ouverture du garage. Un bruit de chaînes et la porte automatique monta, révélant la frange la plus profonde de la nuit. Les flocons qui ressemblaient à des cendres tombaient vers le sol.

L'inspecteur passa la marche arrière et donna des gaz, emmenant les membres morts et meurtris de sa famille loin de la petite maison couleur saumon.

41

Ammoniaque

Les phares transformaient les flocons en pétillantes lucioles blanches. Tout en filant vers l'autoroute de Stonesburg, Bettinger jeta un coup d'œil à son break et au pick-up gris qui étaient tous deux garés devant la maison vide. Une musique d'orchestre se faisait entendre dans son oreillette, en totale dissonance avec la station de pop qu'il avait mise sur le poste de la voiture pour que sa fille n'entende pas la conversation.

La symphonie s'interrompt.

— Monsieur Bettinger ? demanda un homme qui avait une voix de ténor particulièrement claire.

— Oui. Êtes-vous l'ophtalmologiste ?

— L'optométriste. Je suis le Dr Edwards.

— Y a-t-il un ophtalmologiste ?

— Je suis désolé, mais le Dr Singh est en vacances. Je vous promets que je la consulterai si j'ai des questions, mais j'ai déjà eu affaire à des cas similaires.

Ces paroles furent énoncées sans le moindre ressentiment, ce qui témoignait d'un niveau de professionnalisme qui ne fit qu'accroître la confiance de Bettinger.

— Entendu.

— Que s'est-il passé ?

— Elle est inconsciente, alors je ne connais pas les détails exacts, mais il y a du tissu, un sous-vêtement, toujours coincé dans son œil gauche. Profond. Enfoncé comme un bouchon de liège.

Les flocons s'entassaient sur le pare-brise.

— Vous ne pouvez pas voir l'œil ? demanda le Dr Edwards.

— Non.

L'essuie-glace balaya la vitre.

— Que s'est-il passé avant que le tissu ne soit enfoncé ?

— Je vais demander. (L'inspecteur monta sur la voie rapide et baissa le volume de la radio.) Karen ?

La fillette sursauta.

— Quoi ?

— Est-ce que tu as vu l'homme avec le masque faire quelque chose à l'œil de Maman ?

Karen hocha la tête.

— Que s'est-il passé ?

— Quand il nous a dit de nous déshabiller, Maman lui a crié dessus, et il a sorti un de ces trucs qui font clic qu'ils utilisent à la poste.

L'estomac de Bettinger se serra.

— Un cutter ?

Karen hocha la tête.

— Il a fait comme ça...

La petite fit un grand mouvement avec son poing droit.

L'inspecteur sentit une douleur fantôme lui arracher l'œil.

— OK, ma chérie, dit-il en montant le volume de la radio. Écoute la musique.

Karen reporta son regard sur les essuie-glaces, qui peinaient à enlever la neige.

— Elle a été poignardée dans l'œil avec un cutter, dit Bettinger au Dr Edwards.

Il y eut un silence.

— À quelle distance vous trouvez-vous de l'hôpital ? demanda l'optométriste.

L'inspecteur jeta un coup d'œil au panneau annonçant la prochaine sortie et calcula rapidement.

— Moins d'un quart d'heure.

— Je pars tout de suite pour les urgences. Y a-t-il...

— Quelles sont les chances pour que vous arriviez à le sauver ? Son œil ?

— Il faut que je l'examine.

L'inspecteur décida de ne pas presser le médecin à lui fournir un mauvais pronostic.

— OK.

— Y a-t-il autre chose qui requiert une attention immédiate ?

— Elle a perdu du sang, dit Bettinger, lançant un coup d'œil dans le rétroviseur à Alyssa, dont la poitrine montait et descendait à un rythme régulier. Son pouls est stable, mais faible.

— Savez-vous de quel gr...

— O + .

— Vous êtes sûr ?

— Oui.

— Bien. Est-elle allergique à des antibiotiques ?

— Non.

— Bien. Soyez prudent avec cette neige. On n'est probablement pas à quelques minutes près.

— Je serai prudent, dit l'inspecteur en changeant de file.

— J'aurai un brancard prêt. Je suis afro-américain, crâne rasé, bouc.

— À votre voix, j'aurais dit que vous étiez blanc.

— C'est que les leçons ont payé.

— J'ai une petite voiture bleue.

— Je vous guetterai.

— Merci. (L'inspecteur coupa la communication et à nouveau, baissa le son de la radio.) Chérie ?

Karen le regarda.

Bettinger piétina les affreuses images que lui fournissait son imagination et se força à poser à sa fille l'une des plus horribles questions au monde.

— Qu'est-ce que l'homme t'a fait ?

La fille baissa les yeux et contempla ses petits doigts.

— Karen ? l'encouragea l'inspecteur, la respiration coupée.

— Il m'a dit d'enlever mes habits et de monter sur le lit, sinon il rendrait Maman aveugle.

— Est-ce qu'il t'a fait autre chose ?

— Il m'a attachée et il m'a mis des culottes dans la bouche.

— Rien d'autre ?

La fillette secoua la tête.

— Non.

Soulagé, Bettinger se pencha et déposa un baiser sur le front de sa

précieuse petite fille.

— Tu es tellement courageuse.

Karen contempla la neige qui s'amassait sur le pare-brise.

Une nouvelle chanson qui avait l'air d'être exactement la même que la précédente commença et l'inspecteur monta le son.

— Tu aimes celle-ci ?

La petite fille si tonique qui aimait ou détestait tout haussa les épaules.

Douze minutes plus tard, la petite voiture arrivait devant un grand bâtiment beige, l'Hôpital du Salut de Stonesburg. Bettinger coupa le moteur, et à six ou sept mètres, les portes des urgences s'ouvrirent pour laisser passer un infirmier et un homme qui correspondait à la description du Dr Edwards. Entre les deux hommes qui pressaient le pas se trouvait un brancard.

— Reste là, dit l'inspecteur à sa fille en sortant de la voiture. Je ne suis pas loin.

— OK.

Bettinger ouvrit la portière arrière, prit sa femme dans ses bras et l'installa sur la civière. L'optométriste jeta un coup d'œil à la fillette assise à la place passager.

— Elle était là ?

— Ouais. Et mon fils est...

La gorge de Bettinger se serra. Des larmes remplirent ses yeux à l'instant où tout ce qu'il avait refoulé depuis une demi-heure remontait à la surface. Sans dire un mot, il désigna d'un doigt tremblant le coffre de la voiture.

— Votre fils est... ? demanda le Dr Edwards.

L'inspecteur hocha la tête.

— Je suis désolé, dit l'optométriste, dont l'empathie semblait sincère.

Bettinger savait qu'il ne pouvait pas se laisser aller devant sa fille, et il endigua le puissant flot d'émotions.

— Est-ce que je peux... laisser ma voiture ici ? demanda-t-il en s'essuyant les yeux avec son poing.

— Aucun problème.

L'inspecteur récupéra sa fille, et ensemble, ils suivirent le brancard

qui franchissait les portes coulissantes et arrivèrent dans une salle d'attente d'un beige très clair, où étaient disposés cinq canapés en vinyle, des magazines et un téléviseur haute définition.

— Restez là pour l'instant, dit le Dr Edwards tout en poursuivant sans ralentir le pas vers la salle de soins. Le réceptionniste a vos papiers.

Bettinger hocha la tête.

— Il enverra l'employé de la morgue quand vous serez prêt.

— Bien.

L'inspecteur n'était pas encore prêt à gérer une telle interaction.

— Nous viendrons vous chercher quand nous en saurons plus, ajouta l'optométriste au moment où l'infirmier et lui emmenaient Alyssa Bright de l'autre côté d'une double porte.

— Merci.

Bettinger prit la main droite de Karen et l'emmena vers les canapés, où une femme mexicaine qui ressemblait à une grande naine était en train de passer la serpillière sur le lino.

— Ça sent le pipi, dit la fille à son père.

— C'est l'ammoniaque. Ça garantit l'hygiène.

Karen évita un ensemble de carreaux mouillés et se pinça le nez.

— Ça sent le pipi.

— On est d'accord.

La fillette s'assit sur le canapé qui se trouvait en face de la télévision, qui rediffusait le journal télévisé local de la veille au soir. Soudain, le visage solennel de la présentatrice fut remplacé par un chat de dessin animé obèse qui avait une moustache impressionnante et un très chic petit gilet.

— Merci, dit Bettinger à la femme de ménage, qui tenait la télécommande dans sa main droite.

— Les nouvelles, c'est pas pour les enfants.

— Vous avez raison.

La toute petite femme se servit de son balai comme si c'était une rame et rentra au port.

Bettinger se tourna vers Karen.

— Tu veux que je t'enlève ton manteau ?

Les yeux rivés sur l'écran, la petite fille secoua la tête.

— T'as besoin d'aller aux toilettes ? C'est juste là.

À nouveau, sa fille déclina la proposition.

— Tu veux boire quelque chose ?

Karen haussa les épaules.

— Pomme ? proposa Bettinger. Cranberry ?

— Cranberry.

— Je vais juste là... (L'inspecteur montra le distributeur qui se trouvait de l'autre côté de la salle d'attente.) OK ?

Le chat obèse tomba de son tricycle d'une manière extraordinairement compliquée, mais Karen ne réagit absolument pas à ses pitreries. On aurait dit que son traumatisme était en train de se transformer en état de choc.

— Je reviens tout de suite.

Bettinger déposa un baiser sur le sommet de la tête de sa fille et se dirigea vers le distributeur. En route, il sortit son téléphone portable, mit en surbrillance le nom de son coéquipier (qui avait appelé quatre fois pendant la dernière heure) et appuya sur le bouton d'appel.

Dominic décrocha à la première sonnerie.

— Ça va ?

— Quelqu'un m'attendait chez moi. Je l'ai tué, mais mon fils est mort et ma femme est mal en point.

— Enculé. (Le grand gaillard cassa un objet.) Comment va la petite ?

— En état de choc, mais physiquement, ça va.

Bettinger était arrivé au distributeur.

— Vous êtes à l'hôpital ?

— Ouais. Quelle est la situation à Victory ?

— Les cadavres sortent de partout. Des flics disparus et des gens qui sont probablement témoins.

— Perry et Huan ?

— Exécutés. Le badge et la queue en moins, comme les autres.

L'inspecteur se sentit vide.

— Si tout ça ne pouvait être qu'un putain de cauchemar...

— Le gars qui tenait la réception du Sunflower a disparu.

Bettinger se souvint d'avoir écrit son adresse sur le formulaire qu'il avait donné à l'employé et comprit tout à coup comment le tueur avait

découvert la petite maison couleur saumon à Stonesburg.

— Il est mort, affirma l'inspecteur. Ce tueur n'avait pas d'états d'âme.

— Z'avez tiré quelque chose de lui ?

— Non. Il a laissé un pick-up gris que je fouillerai quand je pourrai.

— Ces pédales abruties de la police de Stonesburg sont sur le coup ?

— Non. Ça s'est passé vite et en silence.

— Ne les appelez pas.

— Je n'en avais pas l'intention.

Il y avait une implication sinistre dans la réponse de Bettinger.

— Alors, vous savez comment il faut qu'on procède ?

— Je sais.

— Vous ferez pas la chochette ?

— Ma fille est traumatisée, ma femme va perdre un œil et mon fils est dans le coffre d'une putain de voiture, siffla l'inspecteur. Je ne vais certainement pas faire la chochette.

— Tackley et moi non plus.

Bettinger glissa un billet d'un dollar dans le distributeur et tapa le numéro de la case qui contenait le jus de cranberry.

— Rien de neuf sur Sebastian ?

— Tackley et moi, on fout la pression à tout le monde depuis qu'on est partis de chez Zwolinski, mais personne sait rien.

— Zwolinski est réapparu ?

— Toujours pas.

La bouteille rouge vif fut extraite de sa case par une serre robotisée ronronnante.

— Rien du côté de Slick Sam ? demanda Bettinger.

— Le gamin est toujours au garage clandestin, je viens de lui parler, mais Slick Sam s'est pas pointé.

Le robot jeta la bouteille dans les profondeurs du bas.

— J'irai voir le pick-up du tueur dès que je pourrai. (L'inspecteur se pencha, fit coulisser un panneau de verre et récupéra la boisson.) Mais je ne partirai pas tant que je n'aurai pas parlé à ma femme.

— D'ac. Appelez quand vous avez du nouveau. Même si c'est un de vos "peut-être".

— Pareil pour vous.

— OK.

La communication fut coupée.

Bettinger traversa la salle d'attente, donna la bouteille de jus de fruit à Karen et se dirigea vers le comptoir de l'accueil derrière lequel se tenait le réceptionniste, un jeune homme qui avait des lunettes, de l'acné et des cheveux blonds courts. Sur la table, à côté d'un muffin à moitié mangé était ouvert un grand livre d'art qui montrait un tableau d'un type rondelet costumé tenant fermement un perroquet jaune dans sa main droite, comme s'il s'agissait d'un chocolat. L'oiseau paraissait inquiet.

— Excusez-moi.

Le réceptionniste glissa une écritoire à pince noire sur le comptoir.

— Merci, dit Bettinger en prenant les papiers. Avez-vous une structure d'accueil de jour ?

Le jeune homme regarda Karen.

— Pour elle ?

Une miette libérée rebondit sur la lavallière de l'homme du tableau.

— Oui.

Une écritoire bleue glissa sur le bureau.

Bettinger prit la seconde liasse de papiers et s'éclaircit la voix.

— Il faut que je voie l'employé de la morgue.

— Vous avez un corps ?

L'inspecteur hocha la tête et se vit donner une écritoire blanche.

Quelqu'un appela "Jules Bettinger" et il leva la tête. Debout devant les portes qui donnaient sur les salles de soins des urgences se trouvait l'infirmier qui avait accompagné le Dr Edwards.

— Si vous voulez bien me suivre.

— J'arrive.

Bettinger retourna dans la salle d'attente d'un pas vif et posa les dossiers blanc, bleu et noir sur le canapé à côté de Karen.

— Je vais m'absenter quelques minutes.

La petite ne réagit pas.

— Je vais lui tenir compagnie, dit la petite femme de ménage.

— Adresse-toi à la gentille dame ou à l'homme au comptoir si tu as

besoin de moi.

— OK.

L'inspecteur serra sa fille dans ses bras et repartit au pas de course vers les doubles portes. Lorsqu'il fut tout près, l'infirmier les ouvrit.

— Elle est réveillée.

Une nausée se répandit dans les entrailles de Bettinger. Prenant une grande inspiration, il franchit les portes pour s'approcher de la personne qu'il aimait le plus au monde et à qui il allait annoncer la pire nouvelle qu'elle entendrait jamais.

Alyssa et Jules parlent

L'infirmier escorta Bettinger le long d'un étroit couloir. Ils longèrent plusieurs ordinateurs, et arrivèrent dans une grande salle blanche très éclairée divisée en nombreuses partitions où régnait une vague odeur florale. Tandis que le duo avançait sur le lino, ils passèrent devant un péquenaud obèse, une fille dans un fauteuil roulant, et un vieil homme couché sur le dos relié à une machine turquoise qui bipait et sifflait comme un serpent mécanique. Un rire hystérique provenait de derrière un des rideaux fermés, et l'inspecteur ne parvint pas à savoir si la personne était folle ou si elle était la victime d'un méchant chatouilleur.

L'infirmier conduisit Bettinger jusqu'au Dr Edwards, qui était en train de se laver les mains dans un évier en inox. Son visage était sombre.

— Elle va perdre son œil ? demanda l'inspecteur.

— Oui. La plus grande partie de la rétine est détruite. (L'optométriste secoua ses mains pour les débarrasser de l'eau et tira sur une serviette en papier dans le distributeur.) Nous lui donnons du plasma et des antibiotiques. Je veux qu'elle soit aussi en forme que possible avant que l'anesthésiste arrive.

L'inspecteur était troublé.

— Pourquoi une anesthésie ?

Le Dr Edwards jeta la serviette en papier froissée dans une poubelle.

— Il faut que j'enlève l'œil et que je nettoie la zone.

L'inspecteur se sentit nauséeux.

— Et ça ne peut pas se faire sous anesthésie locale ?

— Je veux que ce soit bien fait. Nous ne pouvons pas courir le risque d'une infection à cet endroit-là.

— Quel genre d'infection ?

— Le staphylococcus aureus méticillino-résistant. Ça peut être fatal si ça touche le cerveau.

La pièce vacilla et Bettinger attrapa le bras de l'infirmier pour

retrouver son équilibre. Une sueur froide lui coulait sur le visage.

Le Dr Edwards désigna un lit vide.

— Peut-être que vous devriez vous allonger un peu...

— Non. (L'inspecteur lâcha le biceps de l'infirmier.) Laissez-moi lui parler, et ensuite, vous pourrez lui faire ce qu'il faut.

— On lui a administré un puissant antalgique, mais elle est encore lucide. Je lui ai parlé de l'opération, mais pas des autres aspects de la situation... (L'optométriste lui montra un rideau beige tout au fond.) Là-bas. Vous avez quelques minutes.

— J'ai mis une chaise, ajouta l'infirmier.

Bettinger alla jusqu'au rideau, le tira et vit Alyssa. De ses bras partaient plusieurs tubes qui la reliaient à du plasma accroché en l'air, et les pansements qui couvraient sa peau couleur caramel ressemblaient à de gros parasites blancs. À côté de l'épaisse gaze qui couvrait le côté gauche de son visage, un œil rouge le regardait fixement.

— Jules ?

L'inspecteur entra dans la pièce, tira le rideau et serra sa femme contre lui. Des tubes en plastique glissèrent sur son visage.

— Les enfants ?

Bettinger serra Alyssa fort contre sa poitrine.

— Gordon a été tué. Karen va bien.

— Gordon a été tué ?

— Oui. Il protégeait Karen lorsque c'est arrivé. Il lui a sauvé la vie.

L'inspecteur serrait les dents pour garder son sang-froid.

— Gordon est mort ?

— Oui.

Un silence terrible absorba tout l'air que contenait la pièce, et l'inspecteur ne put rien faire d'autre que serrer sa femme très fort. C'était comme s'ils étaient emportés dans une chute vertigineuse dans les ténèbres, vers le fond d'un canyon d'une profondeur insondable.

Alyssa s'éclaircit la voix.

— Mais Karen va bien... ?

Sa voix était à peine audible.

— Elle est en train de regarder des dessins animés.

— OK.

Bettinger relâcha son étreinte, embrassa Alyssa sur la bouche et lui prit les deux mains. Évitant les tubes et les machines, il s'assit sur la petite chaise en plastique que l'infirmier avait installée pour lui et regarda sa femme. Des larmes perlaient dans son œil, et la gaze sur le côté gauche de son visage était humide.

À nouveau, Alyssa s'éclaircit la voix.

— Est-ce que Karen sait ?

— Pour Gordon ?

La femme hocha la tête.

— Oui, mais elle fait comme si elle ne savait pas.

— Comme pour la petite souris ?

Une immense vague de tristesse frappa l'inspecteur de plein fouet.

— Ouais. (Cherchant ses mots, il désigna le rideau.) Le médecin a dit que...

— C'était toi, dehors ?

Bettinger était perdu.

— Qui as tiré dans la fenêtre ?

— Oui... c'était moi. Je suis désolé pour le verre.

— Tu étais obligé. Ce cinglé allait tous nous tuer. L'inspecteur serra les mains de sa femme.

— Tu l'as tué ?

— Oui.

— Il le méritait.

— Il méritait pire que ça.

Alyssa hocha la tête.

À nouveau, Bettinger désigna le rideau.

— Le médecin a dit...

— Pourquoi voulait-il te tuer ? Tu... tu viens de l'Arizona. Nous... (La voix de la femme se brisa. Secouant la tête, elle refoula ses larmes.) Nous venons tous de l'Arizona.

— Il travaillait pour quelqu'un à Victory qui n'aime pas les flics.

— Tu l'as eu, lui aussi ?

— On est dessus en ce moment même.

Alyssa baissa l'œil.

— Il faut que tu repartes travailler ?

Il y avait de la peur dans sa voix.

Bettinger serra les mains de sa femme.

— Je veux attraper ce type, le chef, je le veux absolument. Désespérément. Mais si tu me dis de jeter mon badge dans les toilettes et de tirer la chasse et d'oublier que j'en avais un, je le ferai. Tu as trop souffert – sans aucune foutue raison –, et la décision t'appartient.

Un sourire triste apparut sur le visage couvert de pansements de la peintre.

— Je suis sérieux, dit l'inspecteur.

— Je sais que tu es sérieux. (Alyssa prit une grande inspiration et secoua la tête.) Je ne veux pas que tu ailles à Victory. J'ai peur et... et je ne veux pas qu'il t'arrive quelque chose. Mais je ne peux pas te demander de laisser tomber. De rester... là... assis à attendre, à espérer que quelqu'un d'autre va attraper l'homme qui nous a fait ça.

Bettinger embrassa les mains d'Alyssa, certain qu'il avait épousé la femme la plus gentille du monde.

— Je vais confier Karen à la garderie de l'hôpital, et nous rentrerons en Arizona dès que ce sera fini. Je trouverai bien un boulot de bureau.

— Je me réjouis à l'idée de t'acheter des presse-papiers.

— Et nous prendrons l'avion pour Chicago et ton expo à la galerie. Des larmes remplirent l'œil de la femme.

Bettinger savait qu'Alyssa pensait à la fierté avec laquelle Gordon avait accueilli l'annonce de sa prochaine exposition.

Les tubes s'agitèrent tandis qu'elle s'essuyait la joue droite.

Se penchant en avant, l'inspecteur serra sa femme dans ses bras.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

— Monsieur et madame Bettinger ? demanda le Dr Edwards de l'autre côté du rideau.

— Il faut que je parte ? demanda l'inspecteur.

— S'il vous plaît. L'anesthésiste est là.

— OK.

Bettinger embrassa Alyssa encore une fois, et lorsqu'il se releva, la femme s'essuya l'œil.

Un type blanc très mince aux joues creuses et aux cheveux gris très courts entra dans la pièce, poussant un instrument qui ressemblait à

un satellite russe.

L'inspecteur posa le téléphone portable vert pomme de sa femme sur le lit.

— Appelle-moi quand tu sortiras de la chirurgie.

— OK. Fais attention.

— Promis.

Bettinger partit avant que sa femme ou lui n'ait le temps de s'écrouler.

La neige tombe d'un ciel violacé

Une fois que l'inspecteur eut rempli les papiers, il déposa sa fille à la garderie et son fils à la morgue. Chaque enfant reçut un baiser et des excuses.

Bettinger sortit du bâtiment et entra dans un monde recouvert d'un manteau de neige. Des flocons violets tombaient d'un ciel de la même couleur, et il se dirigea vers la petite voiture bleue de sa femme (qui était toujours garée en infraction dans la voie d'accès aux urgences). Écrasée sous les semelles en caoutchouc de ses chaussures, la couche de trois centimètres d'eau pétrifiée couinait.

L'inspecteur monta dans la voiture et emprunta la voie rapide. Sortant des haut-parleurs, une chanson mièvre paraissait pleine d'ironie morbide à un homme qui venait de confier le corps de son fils à un employé de la morgue.

Bettinger coupa la radio et conduisit en silence.

La voiture roulait vers l'est. Bien qu'il fût 6 heures et demie, le ciel violacé n'était pas plus clair qu'à 5 heures.

L'inspecteur informa son coéquipier qu'il retournait en banlieue pour examiner ce qui appartenait au tueur, mais les deux policiers savaient pertinemment que le véritable but de l'appel était de vérifier qu'ils étaient tous deux encore vivants. Changeant de file, il entendit plusieurs cris dans l'oreillette et en conclut que l'individu qui souffrait était interrogé par Tackley.

— Vous en tirez quelque chose, de celui-là ?

— Du sang, quelques dents.

— Bonne chance.

Bettinger coupa la communication. Des voitures drapées de violet glissaient sur la route, et les phares blancs l'éblouissaient.

L'inspecteur pensa à son fils, dont le dernier geste avait été une manifestation héroïque de courage et d'amour. Gordon avait sauvé la vie de Karen et son noble sacrifice donnait un aperçu de l'homme qu'il serait devenu une fois adulte. Sa mort était effroyable, et la peine de Bettinger était d'autant plus violente qu'il ne pourrait jamais exprimer sa gratitude au jeune héros.

S'il avait existé une pilule qui instillait une croyance dans le paradis, le père endeuillé l'aurait mise dans sa bouche et avalée.

Le panneau signalant la sortie apparut et l'inspecteur prit la bretelle enneigée ; ses pneus glissèrent, crachèrent de la neige mouillée et gémirent. Appuyant sur le frein, il réduisit sa vitesse jusqu'à ce qu'elle soit comparable à celle d'un cycliste. L'homme venu de l'Arizona savait qu'il fallait qu'il fasse attention – il avait très peu d'expérience de la conduite dans la neige et il n'était pas question qu'un accident maladroit s'interpose entre ses mains et la gorge de Sebastian.

Bettinger arriva dans la banlieue de Stonesburg, prit la rue familière et ralentit. Les essuie-glaces balayèrent la poudre qui se posait sur la vitre, et la petite maison couleur saumon apparut. Il aurait préféré ne pas la revoir.

L'inspecteur tourna le volant, arrêta le moteur et sortit. L'arme à la main, il examina les lieux, qui étaient paisibles, à l'exception de la neige qui tombait sur les toits, les pelouses et les rues.

Bettinger entra dans la petite maison couleur saumon, un lieu de violence qui n'était plus son foyer... si tant est qu'il l'eût été un jour.

Soufflant une fleur de buée, il entra dans la chambre principale. La neige recouvrait le matelas, la moquette et les jambes du tueur.

L'inspecteur donna un coup de pied dans la corbeille à papier qui recouvrait la tête de l'homme. Deux yeux figés le regardèrent d'en bas.

Bettinger fouilla le corps et trouva le cutter, deux chargeurs supplémentaires pleins et un jeu de clés, qu'il glissa dans sa poche. Il jeta l'affreux outil et rangea les autres possessions du tueur, y compris la paire de pistolets semi-automatiques, dans un sac en plastique. Il était tout à fait improbable qu'un tueur à gages professionnel eût sur lui le moindre objet qui puisse l'incriminer, mais les armes pouvaient être utilisées autrement.

Bettinger déshabilla le cadavre. Rien de remarquable n'apparut, à l'exception d'un tatouage avec les lettres E, V et K sur l'omoplate gauche de l'homme.

L'inspecteur attrapa le chargeur du téléphone portable de sa femme et des vêtements de rechange pour elle et pour sa fille. Les bras chargés de tous ces objets et du sac en plastique, il retourna dans le froid.

Au volant de la voiture bleue, Bettinger alla jusqu'au bout de la rue, tourna deux fois et prit l'avenue parallèle. Là, ses phares éclairèrent l'endroit où était garé son break jaune derrière le pick-up gris.

L'inspecteur rangea sa voiture. Examinant les alentours et le périmètre plus large teinté de violet, il sortit du véhicule et marcha sur la poudreuse. Arrivé au pick-up, il s'arrêta et examina le plateau. La seule chose qu'il y trouva était une couche de neige rouillée.

Tout en observant un jogger (à l'évidence masochiste) qui passait par là, Bettinger sortit les clés du tueur, saisit la candidate la plus probable pour ouvrir la portière du conducteur et la fit tourner dans la serrure.

La serrure céda.

Ouvrant la portière, l'inspecteur grimpa dans le camion, qui sentait fort le citron. Le pare-brise couvert de neige était une large bande opaque d'un violet terne, mais la vitre arrière était dégagée et offrait une vue sur la rue.

Bettinger s'avança sur la banquette et ouvrit la boîte à gants, qui contenait les papiers du véhicule. Accroché par un trombone, le permis de conduire du tueur, avec le visage aquilin d'E.V.K. Il n'y avait pas la moindre chance que ces documents soient authentiques, mais malgré tout l'inspecteur les mit dans sa poche. Il était possible que le faussaire soit quelqu'un de la région qui ait des informations sur le tueur ou Sebastian ou les autres tueurs à gages.

Bettinger glissa ses doigts le long du plafond, qui était recouvert d'un épais tissu noir, et découvrit le bord d'un rabat presque invisible, qu'il ouvrit ensuite délicatement. Un semi-automatique équipé d'un silencieux comme celui qui avait tué son fils était caché dans le compartiment secret. L'inspecteur le sortit et examina la petite niche en détail, mais il ne trouva rien d'autre.

Frustré, Bettinger souffla de la buée par les narines.

Tous ces trucs n'avaient aucun intérêt.

L'inspecteur descendit du pick-up, regarda la banquette et enfonça ses mains dans la fente entre les deux coussins, comme s'il était à la recherche de pièces de monnaie. Son pouce toucha un loquet métallique, et il appuya.

Quelque chose cliqueta.

Bettinger attrapa l'assise et la leva comme le couvercle d'un coffre. Entre les barres d'acier qui maintenaient le siège en place se trouvait un compartiment creux dans lequel était calée une glacière rouge, blanc et bleu.

Un bruit de glaçons qui s'entrechoquent se fit entendre lorsque l'inspecteur sortit la grosse boîte de la niche. Peinant, il abaissa la banquette et posa son fardeau.

Bettinger souleva le couvercle, exposant un mélange d'eau et de glace qui contenait huit packs de bières. Il balança la collection de fluides froids et congelés dans leurs canettes sur la neige et se rendit immédiatement compte que la glacière pesait bien trop lourd pour une boîte en plastique vide.

Quelque chose y avait été caché.

L'inspecteur posa l'objet, ouvrit son couteau et le planta dans une paroi intérieure. Des volutes spectrales s'échappèrent de la fente.

Bettinger retint sa respiration, ajusta l'angle de sa lame et imprima plus de force. Le plastique craqua et un double fond apparut.

L'inspecteur ôta la cloison et regarda à l'intérieur. Congelés par les émanations réfrigérantes de la glace carbonique se trouvaient six petits sacs en plastique. Chacun contenait un badge de policier taché, quelques cartouches vides et un pénis tranché ; dans l'un d'eux, il n'y avait pas de membre mâle, mais deux masses opalescentes tachetées qui ressemblaient à des huîtres.

Il fallut à Bettinger quelques instants pour comprendre qu'il se trouvait devant une paire d'ovaires.

Rendu malade par sa découverte, il détourna la tête. La vapeur qui s'échappait de la glacière refroidissait encore plus l'intérieur glacial du camion.

Tout en grimaçant, l'inspecteur enfila un gant, saisit les morceaux de glace carbonique, et les jeta dans la neige, où ils crépitèrent et sifflèrent comme des pétards à l'envers.

La brume dans l'habitacle du camion se dissipa et l'inspecteur reporta son attention sur la glacière. Sous les organes génitaux excisés et congelés se trouvait une enveloppe plastifiée.

Un chien aboya, faisant sursauter l'inspecteur.

— Par saint Jules.

Bettinger sortit du camion, examina les environs violacés, et perçut de l'activité tout au bout de la rue. Un malheureux petit vieux tirait sur une laisse, luttant de toutes ses forces contre son animal, qui était soit un dogue allemand, soit un cheval qui avait appris à aboyer.

L'inspecteur remonta dans le camion et sortit une feuille de papier de l'enveloppe.

Cher Monsieur,

Mon identité n'a aucune importance.

Je suis un agent anonyme qui a été recruté par un intermédiaire pour

vous engager. Je ne connais pas l'identité du tiers qui finance cette entreprise et je ne la connaîtrai jamais.

Ci-joint dans cette enveloppe la somme de 50 000 dollars. Ces billets sont non marqués et leurs numéros ne se suivent pas.

Ce salaire de 50 000 est un acompte pour l'exécution de deux (2) policiers dans la ville de Victory, Missouri, le mois prochain, à la date exacte du mercredi 30 janvier. Aucune action létale ne doit être entreprise à cet endroit avant la date stipulée.

Si vous décidez de ne pas accepter cette mission, vous êtes tenu de restituer cet argent à l'adresse ci-dessous.

Bettinger regarda en bas de la feuille et vit que l'adresse avait été découpée. Il reprit sa lecture là où il l'avait interrompue.

(Si vous ne rendez pas l'argent, et si vous ne remplissez pas votre contrat, vous serez exécuté.)

Le tiers espère sincèrement que vous tuerez plus de deux policiers le jour de l'événement.

Pour chaque agent de Victory que vous tuerez, vous gagnerez une somme supplémentaire de 25 000 dollars. Les femmes policiers sont également visées, mais ne rapporteront qu'une somme de 18 500 dollars (pour des raisons évidentes).

Le tiers souhaite éliminer en totalité la police de Victory, même si l'élimination de la majorité des agents est également un résultat final satisfaisant.

Pas moins de quinze de vos pairs ont été contactés pour se voir proposer exactement la même offre, ainsi, de manière à ce que les choses restent simples et honnêtes, chacun d'entre vous doit pouvoir fournir la preuve de vos actes meurtriers.

Le tiers a stipulé que la preuve doit être le pénis et le badge de chaque policier exécuté, et dans le cas de l'assassinat d'une femme, son badge et ses ovaires. Ces preuves anatomiques excisées doivent être congelées de manière à prévenir leur décomposition pendant la longue période de silence qui suivra le jour des exécutions. (Le formaldéhyde, bien qu'autorisé, n'est pas recommandé.)

Vous serez contacté entre six et douze mois après le 30 janvier et il vous sera demandé de fournir les preuves de toutes les exécutions que vous aurez effectuées de manière à ce que le tiers puisse vous verser la somme correspondante.

Salutations à vous et bonne chance !

Tremblant de colère, Bettinger remit la lettre dans l'enveloppe et la fourra dans la poche arrière de son pantalon de velours.

Il était temps pour lui de prendre la route vers le nord.

En veille à Shitopia

La neige tombait du ciel violacé sur les yeux d'un pigeon mort.

Assis dans le cabriolet noir garé sous le préau de l'école abandonnée, Bradley Janeski regardait le temps peu clément enterrer l'oiseau, le quatrième qu'il avait vu tomber depuis le début de sa mission de surveillance, onze heures auparavant. Des griffes gelées étaient tout ce qui restait des autres cadavres emplumés.

Le blizzard devait arriver à 9 heures, d'après les informations, et le jeune agent fatigué craignait de rester coincé à Shitopia s'il ne partait pas bientôt. Slick Sam n'était pas venu dans le bâtiment en béton qui était censé être son atelier clandestin, ni personne d'autre, et le jeune agent de vingt-deux ans se dit que sa première planque ne donnerait rien d'autre qu'une congestion des sinus et une bonne toux.

Bradley Janeski appuya sur un bouton de raccourci sur son téléphone et colla l'appareil contre son oreille.

— Tu l'as vu ? demanda le sergent Dominic Williams.

— Je ne crois pas qu'il va se pointer. Le blizzard débarque et...

— La ferme.

Le jeune homme se tut.

— Je sais que t'es pas bien, continua le grand gaillard, mais tu restes là-bas jusqu'à ce qu'il te voie. Et quand c'est le cas, tu m'appelles ou bien Tackley.

— Et l'inspecteur Huan et l'inspecteur Molloy ?

Il n'y eut pas de réponse à cette question et Bradley Janeski se demanda si la communication avait été coupée.

— Sergent Williams ?

— Soit Tackley, soit moi. (Le grand gaillard s'éclaircit la voix.) Huan et Molloy bossent sur un autre truc en ce moment.

— OK. Mais je vais avoir besoin de plus de bouffe si...

— Mange de la glace et bouge pas.

Il raccrocha.

Bradley Janeski referma son téléphone et saisit ses jumelles posées

à côté du dessin de Slick Sam, dont les traits de loup, la moustache fine et les cheveux gommés étaient gravés si fort dans ses rétines qu'il les voyait superposés partout, même lorsqu'il fermait les yeux. À l'exception de la hauteur de la couche de neige et de la quantité d'activité cérébrale dans la tête du quatrième pigeon, rien dans la zone n'avait changé depuis son dernier examen.

Le jeune agent enfila sa casquette, sortit de la voiture, urina, remonta sa braguette, frotta ses vêtements pour en enlever les flocons, retourna dans le cabriolet garé à l'abri des regards, mit le moteur en route et monta le chauffage. Ce cycle d'activités avait été effectué pas moins de dix-huit fois depuis qu'il avait commencé sa surveillance.

Désœuvré, Bradley Janeski colla un écouteur dans le côté droit de sa tête et tripota son lecteur audio.

Un homme doué d'une riche voix de baryton lisait un texte tiré d'un livre.

"... et ferma la porte. Sa formation ne l'avait pas préparé à ça. Dehors, dans le hall, résonnait une cacophonie de sons métalliques. Des grincements. Des vrombissements. Des cliquetis. Hank savait que la chose approchait. Elle percevait leur odeur."

Une voiture de luxe bleue apparut au bout du pâté de maisons du côté sud.

Bradley Janeski arrêta le livre audio et leva ses jumelles. La circulation sur cette voie depuis dix heures avait consisté en sept voitures, et chacune d'elles était donc un événement.

Le jeune agent régla les lentilles siamoises antireflet et suivit le véhicule de luxe bleu. La neige craquelait sous ses pneus tandis qu'il avançait dans la rue en direction de l'observateur caché.

Des feux stop s'allumèrent et le véhicule s'arrêta.

L'estomac de Bradley Janeski se serra.

La voiture bleue s'était arrêtée exactement devant le bâtiment en béton. Une barrière cassée, de la neige, et une distance de cent mètres – c'était tout ce qui se trouvait entre le cabriolet caché et le nouvel arrivant.

Sans ôter les jumelles, le jeune homme attrapa son téléphone portable. Le numéro de son supérieur était déjà en surbrillance, tout ce qui lui restait à faire était d'appuyer sur le bouton APPEL s'il voyait Slick Sam.

Les feux stop de la voiture bleue s'étaient éteints, mais les volutes de gaz d'échappement qui sortaient de l'arrière informèrent le jeune homme que le véhicule tournait, au ralenti. Derrière le verre teinté,

quelqu'un bougea.

Le cœur de Bradley Janeski battait à tout rompre.

La vitre étincela et la portière du conducteur s'ouvrit. De l'intérieur du véhicule sortit un type blanc vêtu de bleu marine et qui avait la peau mate et lisse, une crinière de cheveux noirs soigneusement gominés et un visage aux traits de loup.

Bradley Janeski appuya sur le bouton. Pendant que le téléphone sonnait, il aperçut un passager à l'intérieur de la voiture bleue – une femme avec les cheveux roux, un manteau de fourrure marron et un magazine.

— Ouais ? fit le sergent Dominic Williams.

— Slick Sam est là.

— Seul ?

— Y a une nana.

Le marchand de voitures dit quelque chose à la femme et referma la portière, l'enfermant à l'intérieur.

— On sera là dans un quart d'heure, dit le grand gaillard.

— La nana est pas sortie et la voiture tourne au ralenti.

— Le moteur tourne ?

— Ouais.

— Va l'arrêter. Fais exactement comme on a dit avec la voiture.

Le jeune officier boucla sa ceinture et baissa sa vitre.

— Et la nana ?

— On s'en fout. C'est lui qu'on veut. Vas-y.

La communication fut coupée.

De l'autre côté de la rue, Slick Sam marcha jusqu'à la porte de devant. Un porte-clés copieusement garni brillait dans sa main gauche.

Bradley Janeski savait qu'il ne devait pas laisser le suspect entrer dans le bâtiment.

Il jeta son téléphone portable et ses jumelles sur le dessin, actionna le levier de vitesses et écrasa la pédale d'accélérateur. Le cabriolet bondit en avant, émergeant de l'ombre du préau.

Slick Sam lança un coup d'œil par-dessus son épaule.

Traversant la cour en hurlant, la voiture noire projetait de la neige en tous sens.

— Police ! cria le jeune agent par sa fenêtre.

Son pare-chocs cogna contre un poteau de clôture, et la collision fit des étincelles.

Le suspect fonça vers la voiture bleue.

— Les mains en l'air ! cria Bradley Janeski, tirant en l'air avec son revolver au canon raccourci.

Le tir tonna comme un point d'exclamation.

Slick Sam arriva devant la portière de sa grosse voiture bleue.

Le cabriolet monta sur le trottoir avec un bruit sourd. Dix mètres séparaient le marchand de voitures et le bolide qui fonçait droit sur lui.

Slick Sam plongea pour sortir de la trajectoire et tomba à plat ventre dans la neige.

Bradley Janeski tourna le volant et visa les jambes du suspect.

— Stop ! hurla Slick Sam.

Des tibias craquèrent sous les deux pneus gauches, et le jeune homme écrasa la pédale de frein. Un mur de béton enfonça la calandre, catapultant le conducteur en avant jusqu'à ce que sa ceinture le bloque. Son arme vola, fit un ricochet sur le pare-brise et tomba sous le siège passager.

Ahuri, le jeune officier mit la voiture en position PARK – un geste dont il se rendit compte qu'il était assez inutile. Il ne savait pas s'il devait être fier ou honteux de ses actes.

— Merde ! cria Slick Sam. Vous m'avez pété les jambes, putain !

Bradley Janeski se plia en deux, glissa sa main gauche sous le siège passager, cherchant son arme à tâtons tout en espérant qu'elle n'était pas tombée à travers le trou dans le plancher que son frère n'avait pas encore réparé. Une vitre explosa, en même temps qu'un bruit de détonation.

Une pluie de verre tomba sur le dos du jeune homme couché et il cria :

— Vous êtes en état d'arrestation ! Posez votre...

Un coup de feu se fit entendre et un morceau de ciel rond apparut dans le toit du véhicule.

Se maudissant d'avoir autant négligé sa voiture, le jeune officier fouilla dans les canettes, les magazines et les sacs en papier roulés en boule qui se trouvaient sous le siège passager. Un air froid entra par le trou dans le plancher, lui gelant les doigts tandis qu'il cherchait le revolver.

Bradley Janeski entendit quelque chose et il s'immobilisa pour tendre l'oreille. C'était un bruit de crissement doux et régulier. Quelqu'un marchait dans la neige.

— M'dame, dit le jeune policier, retournez dans votre véhicule immédiatement ou je vous abats. (Il glissa sa main dans le trou du plancher de sa voiture et tâtonna à la recherche de l'arme.) J'en ai l'autorisation.

— Vous... avez l'autorisation ? répéta Slick Sam, dont la voix trahissait la douleur et l'incrédulité en parts égales.

— Ouais, dit Bradley Janeski, en tapotant la neige sous le cabriolet. Complètement.

Son petit doigt atterrit sur une surface métallique cannelée.

— L'autorisation d'abattre une femme non armée ? demanda le marchand de voitures.

— La poule peut rentrer chez elle ou faire ce qu'elle veut, dit le jeune agent en attrapant le revolver et en le sortant par le trou du plancher. Tout ce qui m'intéresse, c'est vous.

— Pourquoi ?

Bradley Janeski ajusta son rétroviseur jusqu'à ce qu'il puisse voir Slick Sam. Il y avait une arme dans la main droite du type et la zone autour de ses jambes fracturées était comme de la glace à la cerise. Accroupie à côté de lui se trouvait la rousse dans son manteau de fourrure marron. Apparemment, elle n'était pas armée, mais il n'y avait aucun moyen d'en être sûr.

— M'dame ! s'écria Bradley Janeski. Retournez dans la voiture et partez.

— Je vais pas le laisser comme ça, protesta la femme, qui avait un accent acerbe du New Jersey. Dans cette neige, avec ses jambes toutes...

— Vous ne l'emmènerez nulle part, dit le jeune homme en pointant son revolver vers le ciel. Maintenant, remontez dans cette voiture et partez, sinon je vous abats. Vous avez dix secondes.

— Quel genre de flic vous êtes ?

— Ce genre ! (La détonation claqua.) Dix. Neuf. Huit.

— C'est pas des secondes, ça ! protesta Slick Sam.

— Sept. Six. Cinq.

— Pars !

— Quatre. Trois.

La rousse fila sur la neige, tomba tête la première, se remit debout, monta dans la voiture, actionna le levier de vitesses et partit en trombe.

— Vous êtes un vrai gentleman, fit remarquer Slick Sam, dont la voix avait commencé à devenir pâteuse. Super top.

— Jetez votre arme contre le mur ou je passe sur vos jambes en marche arrière.

Le marchand de voitures sonné regarda fixement le cabriolet noir.

— Vous ferez... quoi ?

— Dix. Neuf. Huit. Sept.

Le pistolet cogna avec un bruit métallique contre le mur en béton.

— Enculé.

Une petite conversation avec Tête de Bite

Bettinger conduisait le pick-up gris vers Victory. C'était un meilleur choix que son break jaune vif, parce qu'il était surélevé et équipé de pneus neige. Il était également aussi passe-partout que jetable.

Bien que l'inspecteur eût très peu d'expérience de conduite sur neige, il savait que les véhicules comme celui-ci avaient une meilleure traction lorsqu'ils étaient chargés, alors il enveloppa le corps du tueur dans une couverture et le déposa sur le plateau. Cette contribution en kilos était probablement l'acte le plus généreux jamais commis par l'infâme sociopathe qui avait assassiné Gordon.

Malgré ce poids additionnel, le pick-up dérapa trois fois pendant le trajet. Ces événements déroutants eurent lieu lorsque Bettinger changeait de file, et surtout parce qu'il trouvait difficile de rester à une vitesse raisonnable. Chaque fois qu'il pensait à son fils ou à sa femme ou à sa fille ou à Sebastian ou au tueur ou aux choses qu'il avait trouvées dans la glacière, son pied droit s'alourdissait.

Les essuie-glaces balayaient la poudre sur le verre, et à travers la vitre, Bettinger vit Victory. La ville enneigée ressemblait de loin à une autopsie couverte de mildiou.

Le portable de l'inspecteur vibra et il prit l'appel.

— Oui ?

— Vous êtes où ? demanda Dominic.

— À la sortie.

— On a Slick Sam.

Bettinger fut surpris par la nouvelle.

— Il a dit quelque chose d'utile ?

— Il est toujours inconscient.

— Qu'est-ce qu'il lui est arrivé ?

— Il a les jambes cassées. Allez au 428 Orchid Terrace, près de la 30^e, et appelez quand vous vous rapprochez.

— 428 Orchid.

— Mmm.

La communication fut coupée.

Bettinger gara le pick-up gris sur Orchid Terrace, juste derrière la voiture gris métallisé de Dominic, qui avait maintenant des chaînes sur ses pneus. À côté des deux véhicules se trouvait une maison en grès brun dont les fenêtres étaient fermées par des planches, une clôture en fil de fer barbelé et trois affiches avec les portraits de personnes disparues aux visages à l'expression sceptique.

L'inspecteur sortit son arme et descendit avant d'examiner la zone. Quelque chose fit un bruit métallique.

Bettinger se retourna. Une trappe qui était une porte de cave fit voler de la neige en s'ouvrant brusquement, et Dominic sortit de terre, vêtu d'un pardessus noir et de gants assortis. Au bout de sa main droite, un pistolet.

L'inspecteur ferma le pick-up et s'avança vers son coéquipier.

— Refermez derrière vous, dit le grand gaillard en descendant les marches en béton.

Bettinger entra dans l'escalier, referma la porte du souterrain et glissa le verrou. Assailli par la forte odeur de poussière, il suivit le grand gaillard sous terre. En dessous d'eux brillait une faible lumière jaune.

— Tenez.

Dominic lui tendit un morceau de tissu noir.

Bettinger prit l'objet, c'était un passe-montagne.

Les policiers arrivèrent dans un entrepôt froid et humide où une ampoule sale pendait du plafond et éclairait des cartons pourris et des matelas jumeaux tachés couverts de squelettes de chats. De la moisissure recouvrait les petits os comme de la fourrure de chaton.

— Mettez le vôtre, dit le grand gaillard en enfilant son passe-montagne.

Entre ses lèvres brillaient de fausses dents en or.

Bettinger sut alors avec certitude que Dominic était l'homme qui avait terrorisé Kimmy, la camée qui vivait avec la petite amie de Sebastian. Le délit commis par le grand gaillard n'était pas une véritable surprise pour l'inspecteur, ni le fait qu'il ne s'inquiétait plus désormais des tactiques d'intimidation de son coéquipier et de la mort des félins. Des choses bien pires s'étaient produites depuis ce moment-là.

Bettinger descendit la cagoule sur son visage et suivit Dominic

jusqu'à une porte fermée. Là, le grand gaillard frappa trois fois deux coups rapprochés.

Un vieux verrou grinça et la porte s'ouvrit dans une pièce plongée dans le noir. Une voix faible et tendue dit :

— Entrez.

L'inspecteur suivit son coéquipier dans les ténèbres qui sentaient l'urine et les excréments. Du plastique crissait sous leurs pieds.

Des charnières grincèrent et une serrure cliqueta. Une puissante ampoule apparut au plafond et sa lumière éclaira le troisième policier masqué, un tas de parpaings, quatre murs de pierre, une chaudière rouillée, trois aérations couvertes de planches, et la chair pâle du type nu et inconscient qui était allongé, menotté et enchaîné sur la bâche transparente qui recouvrait le sol. Les jambes de l'homme, ensanglantées et gonflées, étaient entourées de cellophane et un morceau de son tibia droit avait troué le plastique. La physionomie de loup, les cheveux huileux et la fine moustache correspondaient exactement aux dessins que Bettinger avait vus au bunker.

— Je viens de donner à Tête de Bite un peu de morphine, dit Tackley.

— Comment vont ses organes vitaux ?

— Suffisamment bien. (L'homme à la peau marbrée désigna le prisonnier.) Je vais mener, mais prenez le relais si vous percevez quelque chose.

— Je n'hésiterai pas.

Dominic souffla de la buée par les narines.

— Allons-y.

Tackley s'accroupit sur la bâche, leva la main gauche et gifla Slick Sam. Le marchand de voitures frémit, mais ne se réveilla pas.

— Je peux le faire.

Dominic posa le talon de son énorme chaussure sur les testicules rasés de Slick Sam.

— Arrête, dit Tackley. Faut y aller doucement.

L'homme à la peau marbrée flanqua un coup de coude dans le larynx du prisonnier.

Slick Sam gémit et un jet d'urine jaillit.

— Attention. (Dominic désigna le phallus en pleine activité.) Il est pas vide.

Le prisonnier ouvrit les yeux, qui étaient rouges et dilatés.

— Putain de...

Abruti par les narcotiques, il examina la chaufferie, ses occupants masqués, et pour finir, sa personne. La couleur disparut de son visage lorsqu'il aperçut ses jambes.

— Emmenez-moi à l'hôpital. Il me faut...

— La ferme.

Tackley sortit une photo de Melissa Spring, la jolie jeune femme qui était la petite amie de Sebastian. Brandissant l'image, l'homme à la peau marbrée dit :

— Tu as vendu un véhicule à...

— Emmenez-moi tout de suite à l'hôpital.

— Tu as vendu un véhicule à cette femme. (Tackley secoua la photo.) Quel modèle...

— Je dirai rien avant d'avoir reçu des soins...

Une main ouverte gifla le visage du prisonnier, et à nouveau, l'homme à la peau marbrée agita la photo.

— Quelle marque...

— Tant que vous m'amènerez pas voir un médecin, ma réponse à tout sera "Je vous emmerde".

Tackley flanqua son poing dans le nez de Slick Sam, brisant le cartilage.

— J'vous emmerde !

Bettinger s'approcha.

— Si vous voulez des soins médicaux, vous feriez mieux de lui répondre.

Le prisonnier cracha du sang.

— Pas tant que j'aurai pas vu un médecin.

— Ce n'est pas comme ça que ça se passe, répondit l'inspecteur.

— Mes jambes, on dirait du putain de pâté de tête !

— On dirait plutôt des lasagnes.

Tackley fit un signe à Dominic, qui alla chercher un parpaing sur le tas, le posa sur la paume de sa main droite et tendit le bras. Des morceaux de sable tombèrent sur la cellophane qui entourait les jambes brisées de Slick Sam.

Le prisonnier était terrifié.

— Non, dit-il, je...

— Quelle voiture tu lui as vendue ?

L'homme à la peau marbrée leva la photographie.

— Vous me tuerez une fois que je vous l'aurai dit.

— Pourquoi tu penses qu'on porte des masques ? demanda Bettinger.

Slick Sam n'avait pas de réponse à cette question.

— Comme ça, on peut te laisser partir une fois que tu nous auras aidés, expliqua l'inspecteur. Ce n'est pas après toi qu'on en a. Alors, ne te mets pas en travers de notre chemin.

— Trouvez-moi un médecin et on...

Dominic leva le parpaing vers le plafond. Le bloc resta suspendu en l'air pendant quelques instants, puis il commença à descendre vers les jambes de Slick Sam. Terrifié, celui-ci ferma les yeux.

Le grand gaillard attrapa le parpaing dans sa main gauche et des morceaux rebondirent sur la cellophane.

— Il est pas très doué, comme jongleur, fit remarquer Tackley.

— Mais j'espère bien progresser.

Slick Sam ouvrit les yeux. Son corps tout entier tremblait.

L'homme à la peau marbrée agita la photo de Melissa Spring.

— Quel genre de véhicule tu lui as vendu ?

— Une jeep bleue.

Bettinger sortit son critérium et se pencha en avant.

— Marque ?

— Stallion Star.

— Couleur ?

— Bleu cobalt.

— Tu lui as donné une plaque d'immatriculation ?

— Non.

— Elle avait les siennes ?

— Sans doute, mais je les ai jamais vues.

— Un V6 ?

— Huit.

L'inspecteur gribouillait les informations sur son bloc aussi vite qu'elles étaient livrées.

— Quel genre de pneus ?

— Mud terrain.

— Pour du tout-terrain ?

— Ouais.

Tackley et Dominic échangèrent un regard lourd de sens et Bettinger leur fit signe de prendre la suite.

L'homme à la peau marbrée se pencha en avant.

— Est-ce qu'elle a parlé des Montagnes ?

— On n'a pas traîné ensemble. (Slick Sam cracha des mucosités sanguinolentes.) Elle m'a juste dit ce qu'elle voulait. Elle a payé cash.

— C'était quand ? demanda Bettinger.

— Il y a cinq, six semaines.

— Rien d'autre qu'elle aurait commandé ?

Le marchand de voitures rumina quelques instants.

— Elle m'a fait mettre des sangles à l'arrière.

— Pour quoi ? Un fauteuil roulant ?

— Des chiens.

— Tu as vu les chiens ?

— Quand elle est venue.

— Quelle race ?

— Des dobermans.

— Les meilleurs, fit remarquer Dominic. Elle en a combien ?

— Quatre.

— Autre chose ? demanda Bettinger.

— Non. Rien.

Dominic balança le parpaing à l'autre bout de la pièce, et Slick Sam tressaillit lorsqu'il alla s'écraser contre le mur.

— Maintenant, amenez-moi voir un médecin.

Tackley se leva.

— Tu iras quand tout sera résolu.

— Et s'il vous arrive quelque chose ?

— Prie pour que ça n'arrive pas.

— Vous pouvez pas simplement...

L'homme à la peau marbrée donna un coup de pied dans la mâchoire du prisonnier, l'assommant à moitié. Ensuite, il le fit rouler

sur le ventre, dégaina une seringue à moitié pleine et la planta dans une fesse dénudée de manière à ce que le piston soit à la portée des mains liées du prisonnier.

— Il y a combien de morphine là-dedans ? demanda Bettinger en rangeant son bloc-notes.

Dominic fronça les sourcils.

— C'est important ?

— Oui. Surtout s'il nous a donné de fausses informations.

— Il aurait pas osé.

— Au cas où.

— Il n'y a pas assez pour le tuer, dit Tackley.

— OK.

Les policiers quittèrent la chaufferie, et l'homme à la peau marbrée éteignit la lumière, ferma la porte et tira le verrou.

— C'est quoi, les Montagnes ? demanda Bettinger en rangeant sa cagoule.

Dominic ôta son passe-montagne et enleva ses dents en or.

— Un peu au nord de Shitopia.

— Je ne savais pas que la ville s'étendait au-delà.

— Ce n'est pas la ville. (Tackley essuya la sueur qui coulait sur son visage rose et blanc avec son passe-montagne.) Ce sont des décennies de désastre empilées en couches successives – un champ de ruines.

— Vous pensez que Sebastian est là-bas ? demanda l'inspecteur.

— C'est le seul endroit de Victory où on a besoin de pneus tout-terrain.

L'homme à la peau marbrée saisit un carton marqué cuisine et l'emporta vers l'escalier.

— Ces pneus sont pas bons pour la neige ? avança Dominic. Peut-être qu'il était au courant pour le blizzard.

— Pas il y a cinq ou six semaines, dit Bettinger.

— Tout ça, c'est des devinettes.

— C'est ce qu'on a.

— Attendez là.

Dominic monta les marches, défit le verrou et ouvrit la porte du souterrain. Pendant près d'une minute, il examina les alentours à la recherche d'assassins.

— RAS.

Bettinger avança vers l'escalier et la neige qui tombait. Tackley suivait, son carton dans les bras. Le contenu cognait bruyamment à chacun de ses pas.

Itinéraire canin

La neige crissait sous les pieds des policiers tandis qu'ils retournaient à leurs véhicules. Dans la main droite de Bettinger se trouvait l'un des semi-automatiques équipés d'un silencieux pris au tueur. Le cran de sécurité était défait.

— Désolé pour votre femme et votre fils, dit Dominic en enlevant la neige qui s'était accumulée sur ses épaules. J'imagine même pas ce que ça doit faire. (Il crachait de la buée par les narines en marchant.) Mon ex a fait une fausse couche quand on était ensemble, et c'était dur. Le début de la fin, pour notre couple.

— Je suis désolé pour Perry et Huan, dit l'inspecteur. Ils avaient l'air d'être de chics types.

— C'était le cas.

— Meilleurs que nous, fit remarquer Tackley.

Ses petits yeux bleus étaient durs.

Bettinger arriva au pick-up gris, sortit la lettre de sa poche et la tendit.

— Vous voulez la lire ?

L'homme à la peau marbrée posa son carton sur le capot de la voiture gris métallisé et prit la lettre. Ses yeux se baladèrent de gauche à droite pendant une bonne minute.

— On dirait que les tueurs ne sont pas d'ici, dit Tackley en tendant la lettre à Dominic.

— J'en ai déduit ça moi aussi.

— Il faudra qu'on obtienne les noms de Sebastian avant de le tuer.

— Je ne suis pas certain qu'il sache qui ils sont, dit Bettinger. Apparemment, il a utilisé un ou deux intermédiaires pour que tout ça reste anonyme.

— Ça, c'est de la fiction. Il y a trop de variables qui pourraient foirer dans un montage comme celui-là. Et s'il ne sait pas vraiment, on va l'obliger à trouver.

L'inspecteur pensa au carton rempli de matériel de cuisine.

— OK.

Dominic leva les yeux.

— Gianetto et Stanley se sont fait tuer le jour précédant celui où c'était censé se passer.

— C'était après minuit, dit Bettinger. Donc, techniquement, c'était le bon jour.

— Ah oui. (Le grand gaillard prit une raclette dans sa voiture.) On ferait bien de retrouver ce salopard de Sebastian.

L'inspecteur réfléchit.

— C'est grand comment, les Montagnes ?

— Vraiment grand.

— Est-ce qu'on a une brigade canine ?

Dominic ôta des paquets de glace de son pare-brise.

— Y a un mec qui s'appelle Wendell et qui travaille en freelance avec le département.

— Les chiens, ça va pas nous aider, dit Tackley en mettant son carton dans la voiture. Ils font trop de bruit pour quelque chose comme ça, et le blizzard est presque là.

Bettinger secoua la tête.

— Je ne veux pas de chiens. Je veux des sifflets.

— Pourquoi ? demanda Dominic.

— Pour les dobermans.

Tackley sourit, dénudant deux rangées de petites dents jaunes.

— Ils sont quatre.

Le grand gaillard souleva une plaque de glace comme s'il était un géant.

— Mais les sifflets, c'est pas pour les faire s'asseoir ou faire des tours ?

— Seulement s'ils sont dressés pour ça, dit l'inspecteur en enlevant la neige qui recouvrait le pare-brise du pick-up avec son bras droit. La plupart des chiens aboient quand ils en entendent un.

Un sourire de compréhension éclaira le visage de Dominic.

— C'est qu'il a des idées, le négro.

Tackley ouvrit la portière passager.

— On va faire un détour par chez Wendell et prendre des sifflets en partant.

— Bien.

Le grand gaillard contourna la voiture grise et ouvrit la portière côté conducteur.

— Vous pouvez monter avec nous, si vous voulez.

— On ferait mieux d'avoir plus d'un véhicule, dit Bettinger en montant dans le pick-up avant d'enlever la neige qui s'était posée sur son crâne dégarni. Je vais vous suivre.

— C'est une bonne chose que vous ayez pas pris le pot de moutarde.

Dominic enfonça un bélier dans la porte de derrière d'une maison de grès brun de deux étages. Le bois faillit céder et des créatures canines aboyèrent.

— On dirait qu'y en a toute une armée, là-dedans.

Bettinger se tenait à côté de son coéquipier, un sac en plastique dans les mains, qui était l'un d'une douzaine prise chez l'épicier plus bas dans la rue. Wendell n'était pas chez lui et ne répondait pas au téléphone, et le magasin d'animaux domestiques le plus proche se trouvait à trente-cinq minutes de là (et il n'était pas certain qu'il soit encore en activité). Entrer par effraction chez le dresseur de chiens était le moyen le plus rapide et le plus sûr pour les policiers de se procurer des sifflets à ultrasons.

À nouveau, le grand gaillard brandit le bélier.

— Ne la laissez pas s'ouvrir en grand, conseilla l'inspecteur. On ne veut pas qu'ils sortent.

— Je fais dans la délicatesse.

Dominic balança le bélier. Le bois craqua et la clameur canine monta en puissance. Le grand gaillard posa l'engin de siège, arracha la poignée de la porte et la jeta dans les buissons.

— Z'êtes prêt ?

Bettinger hocha la tête et s'accroupit.

Dominic poussa la porte du bout de l'index. Une tête aboyante se jeta par l'entrebâillement, grinçant des dents, et l'inspecteur enfila un sac en plastique dessus. La cagoule fut ensuite attachée au collier de la bête avec un morceau de bande adhésive.

Aveuglé par le plastique bon marché, l'animal abasourdi s'attaqua à un ticket de caisse.

— C'est ridicule, dit le grand gaillard.

— Tout à fait.

— Il va pas étouffer, quand même ?

— Non. (Bettinger emmena l'animal dans le jardin.) Il y a plein d'air.

Une tête aboyante appartenant à un berger allemand apparut dans l'ouverture et reçut deux sacs en plastique. Tandis que l'inspecteur emmenait la bête cagoulée loin du bâtiment, le grand gaillard jeta un coup d'œil à l'intérieur.

— Les autres sont derrière les barreaux.

Les policiers entrèrent et arrivèrent dans une cuisine turquoise qui sentait le foin mouillé. À l'autre bout de la pièce, trois bâtards aboyaient du fond de leur grande cage grillagée.

Dominic secoua la tête.

— Purgent leur peine.

— Il y a un chenil principal ?

— Il a converti le garage.

— Allons-y.

Guidant son coéquipier, le grand gaillard traversa la cuisine, descendit un couloir et s'arrêta devant une porte métallique blindée. Des pattes grattaient de l'autre côté, comme s'il s'agissait d'un instrument dans un groupe de percussions improvisé.

Bettinger défit les verrous, tourna la poignée et poussa. Un air chaud et une odeur de chiens se déversèrent dans le couloir.

L'inspecteur glissa un œil par l'ouverture. Dans le garage se trouvait une grande cage en inox divisée en quatre compartiments. Des bergers allemands somnolents en occupaient deux, tandis qu'une paire de beagles et une créature au poil épais qui ressemblait à un singe à quatre pattes patrouillaient dans la pièce.

Bettinger pénétra dans l'enceinte surchauffée et se mit à transpirer. On aurait dit que la pièce la plus confortable de tout l'État du Missouri était habitée par des chiens.

— Mon ex-femme en a un, dit Dominic en désignant un prisonnier teuton. En plus gros.

L'inspecteur s'approcha d'un placard métallique assez grand pour servir de cercueil à un homme de taille respectable et ouvrit la porte. À l'intérieur se trouvaient des bouteilles, des flacons et une série de crochets auxquels étaient suspendus toutes sortes de tondeuses, ciseaux, colliers, chaînes et sifflets.

Bettinger prit tous les sifflets.

Les policiers quittèrent la pièce et revinrent sur leurs pas. En approchant de la cuisine, l'inspecteur tendit la moitié des sifflets à son coéquipier.

— Nous ne voulons que ceux qui produisent des ultrasons.

— Ils ne sont pas tous comme ça ?

— Certains produisent des sons que les humains entendent.

— Putain, on veut clairement pas souffler dans ceux-là au milieu des Montagnes. (Le grand gaillard salua les animaux enfermés en traversant la cuisine.) Bonne chance pour votre libération sous caution.

Les policiers retournèrent dans la neige et soufflèrent dans les sifflets en contournant le bâtiment. Les chiens de Wendell et d'autres qui se trouvaient beaucoup plus loin répondirent dans un chœur d'aboiements et de ouaf. Sept essais permirent d'isoler trois sifflets parfaitement ultrasoniques.

Bettinger et Dominic s'approchèrent de Tackley, qui était à l'intérieur de la voiture grise et écoutait une station de radio locale. Un pistolet se trouvait dans sa main gauche et sa vitre était entrouverte.

— Tenez. (L'inspecteur tendit l'un des sifflets retenus par la fente.) Rien aux nouvelles ?

— Les routes seront impraticables d'ici une heure. (L'homme à la peau marbrée désigna la banquette arrière.) Il y a un gilet pare-balles supplémentaire.

— J'en ai un. Ainsi qu'un masque.

Dominic leva un sourcil.

— Un masque pare-balles ?

Bettinger hocha la tête, tout en se disant : Si c'était un masque normal, Gordon serait encore en vie. Ses yeux commencèrent à le piquer.

— Vous vous souvenez de l'épicerie où on a trouvé le corps d'Elaine James ? demanda le grand gaillard en contournant sa voiture par l'avant. À Shitopia ?

— Sur Ganson Street.

— Ouais. (Dominic ouvrit sa portière.) Cette rue-là va jusqu'aux Montagnes.

— Ça marche.

Bettinger alla jusqu'au pick-up gris et monta. Le masque de diable, le gilet pare-balles et l'un des semi-automatiques équipés d'un silencieux qu'il avait pris sur le tueur étaient sur la banquette, enveloppés dans une serviette bleue. Par-dessus ces objets, l'inspecteur posa son sifflet en acier inoxydable, qui était décoré d'un bulldog anglais morose.

La voiture gris métallisé se mit à gronder en soufflant de la buée et démarra. Bettinger mit le moteur en route, enclencha une vitesse et s'enfonça dans le blizzard dans le sillage de Dominic et Tackley.

Gris foncé

La nature assaillait la ville de Victory. La neige recouvrait les surfaces exposées, et pendant l'essentiel du trajet de l'inspecteur à travers la zone du centre-ville, il vit très peu de choses à l'exception des feux arrière de la voiture argentée qu'il suivait. Les deux véhicules parvinrent à traverser la douzaine de centimètres de neige qui était tombée (la berline avait des chaînes et le pick-up avait des pneus aux sculptures profondes et une importante garde au sol), mais le blizzard était arrivé en force et il continuerait à se déchaîner jusqu'à rendre les routes impraticables.

Les policiers savaient qu'ils devaient prendre la météo de vitesse, et ils roulaient à 90 km/h dans les tas gelés. Toute voiture qui se trouvait en travers de leur convoi avait droit à un appel de phares et à des coups de klaxon.

Se dirigeant vers l'est sur la 56^e, Bettinger vit La Gargote de Claude, le Bingo Baptiste et le bunker, qui ressemblait à un avant-poste sibérien. Les essuie-glaces balayaient la poudre sur le pare-brise, et au-delà le ciel violacé lançait des regards noirs en exhalant sa neige.

Les feux arrière de la voiture gris métallisé devinrent plus grands et se rapprochèrent, ce qui arrivait chaque fois que Dominic ralentissait et tournait. Bettinger freina et tourna à droite, suivant son coéquipier vers le nord.

Tandis que le convoi remontait l'avenue, le ciel violacé s'assombrit. Il n'était pas tout à fait 10 heures du matin, mais déjà, on aurait dit que la nuit tombait.

L'inspecteur parcourut huit kilomètres flous sur cette voie, et alors qu'il abordait le neuvième, il vit le parking d'un centre commercial désaffecté depuis longtemps. Le long du bord du trottoir étaient garées trois voitures couvertes de neige qui avaient toutes exactement la même taille et la même forme. Des gyrophares tournaient sur le toit des trois masses inertes, colorant le paysage de bleu et de rouge.

Il n'était pas difficile pour Bettinger de deviner quel avait été le sort des agents qui avaient circulé dans ces trois véhicules.

Il essaya de ne pas penser à ce qui se trouvait dans la glacière.

Un quart d'heure plus tard, le convoi entra dans le Chiotte, où

l'effaceur divin était en train de gommer inexorablement les signatures et conseils des vandales. Il n'y avait personne à l'extérieur.

Quelque chose craquela sous les pneus gauche du pick-up et l'inspecteur sut qu'il venait de transformer un pigeon en tartare de pigeon.

Les feux de la voiture argentée s'allumèrent, grandirent et se rapprochèrent. Bettinger freina et tourna le volant vers la gauche, prenant une rue transversale à la suite de Dominic. Quelques pâtés de maisons plus loin, le convoi prit un autre tournant et repartit en direction du nord.

La neige tombait.

Peu après 10 h 30, l'inspecteur passa à côté du chat qui avait été cloué par la tête au poteau téléphonique. La créature n'avait plus de corps.

— Bon sang.

Le pick-up fit une embardée dans un grand dérapage, et Bettinger leva son pied de la pédale d'accélérateur. Progressivement, le camion s'arrêta après une longue glissade.

L'inspecteur tourna le volant dans le sens contraire des aiguilles d'une montre en espérant que le nouvel angle permette aux roues d'accrocher sur de la neige fraîche. Il donna un petit coup d'accélérateur. Le moteur gronda, et le pick-up bondit du sillon où il était immobilisé.

La neige qui recouvrait le pare-brise fut balayée par les essuie-glaces tandis que l'inspecteur rattrapait la voiture gris métallisé.

Le convoi poursuivit à bonne vitesse vers le nord. Pendant vingt minutes, Bettinger réfléchit à l'opération de sa femme, à la mort de son fils, à Sebastian Ramirez.

Il y avait une vingtaine de centimètres de neige sur le sol lorsque la voiture grise partit en dérapage.

Le véhicule glissa à travers la route en projetant de la neige, puis cogna contre un talus. Là, ses roues tournant dans le vide firent jaillir des geysers de neige mouillée.

Bettinger freina et descendit sa vitre en approchant la voiture bloquée.

Des feux arrière s'allumèrent, et bientôt Dominic sortit de la berline en tenant deux grands carrés noirs dans sa main droite.

— Des tapis de sol, cria le grand gaillard lorsqu'il échangea un regard avec l'inspecteur.

Bettinger gara le camion, attrapa ses tapis et sortit. La neige piquetait son crâne tandis qu'il marchait vers son coéquipier.

— Comme si la situation n'était pas assez pourrie comme ça. (Dominic essuya la précipitation violette qui mouillait son visage.) Putain de saloperie de temps.

Les policiers placèrent un tapis sous chaque pneu et s'éloignèrent du véhicule tout en s'époussetant. À l'intérieur, Tackley glissa sur la banquette pour prendre le volant, il actionna le levier de vitesses et accéléra. La voiture bondit et sortit du tas de neige mouillée, faisant voler tapis et glace.

Bettinger retourna à son véhicule, boucla sa ceinture et suivit Dominic vers l'ouest jusqu'à ce qu'ils arrivent à Ganson Street. Là, le convoi tourna à droite et prit la direction du nord.

Des rectangles noirs qui autrefois avaient été des portes ou des fenêtres béaient de part et d'autre de la rue de Shitopia, et aux yeux de l'inspecteur, le sinistre quartier ne paraissait pas plus hospitalier avec son relooking neigeux. Le désespoir, la violence et la défaite imprégnaient le nord de Victory comme les retombées d'un accident nucléaire.

La voiture argentée arriva à un carrefour, contourna un fourgon renversé sur le toit et disparut de l'autre côté.

Voyant l'obstacle, Bettinger freina et tourna le volant. Les pneus crissèrent et le pick-up fit une embardée, glissant sur la poudre droit en direction du véhicule retourné qui se trouvait à moins de quinze mètres.

L'inspecteur redressa le volant, espérant récupérer un peu d'adhérence. Les pneus accrochèrent de la neige fraîche et le camion trembla.

Cinq mètres séparaient les véhicules.

L'impact était inévitable. Serrant les poings, Bettinger freina et donna un brusque coup de volant.

Le pick-up s'écrasa contre le fourgon retourné et l'inspecteur encaissa le choc de plein fouet. Sa ceinture de sécurité se bloqua, l'immobilisant tandis que le véhicule dérapait. Le monde violet recula.

Emportant de la neige mouillée dans son sillage, le camion traversa l'intersection en dérapant. Le pare-chocs avant heurta un poteau téléphonique, et l'inspecteur fut projeté vers le pare-brise. Son corps s'arrêta dans une secousse et quelque chose craqua. Un feu de brousse douloureux envahit son flanc gauche et il comprit instantanément que la ceinture lui avait fracturé les côtes.

Le pick-up était immobile.

Une corde de neige descendait d'un poteau télégraphique arqué et coupait la rue en deux.

Bettinger expira le contenu de ses poumons, qu'il avait bloqué instinctivement, et la douleur fusilla ses côtes cassées.

Grimaçant, il passa la marche arrière et appuya sur l'accélérateur. Les roues firent voler de la neige mouillée et le véhicule s'enfonça dans la poudreuse.

— Par saint...

Les pneus hurlèrent, heurtèrent l'asphalte, et le camion bondit en arrière. Soulagé, Bettinger ralentit, changea la position du levier de vitesses et reprit sa route vers le nord sur Ganson Street. La voiture gris métallisé n'était plus visible.

La neige couvrait le pare-brise, les bandes de caoutchouc faiblissaient, luttant contre l'épaisseur collante.

Soudain, l'inspecteur découvrit qu'il conduisait un igloo.

— Merde.

Bettinger actionna la manette des essuie-glaces dans une position puis l'autre, et les lames endormies se réveillèrent, dégageant un espace dans la neige. La route devant lui était déserte, à l'exception d'un pigeon mort qui disparut dans un nuage de poudreuse comme un météore emplumé.

Enfonçant la pédale d'accélérateur, l'inspecteur traversa un carrefour à vive allure et prit la rue suivante. De petits rubis – les feux arrière d'une voiture – clignotaient à travers le rideau de neige, et bientôt il repéra la voiture argentée qui l'attendait au bout du pâté de maisons suivant.

Lorsqu'une distance de trente mètres sépara les deux véhicules, Dominic reprit la route.

Il tombait de la grêle, qui crépitait sur le pare-brise du camion tandis que Bettinger suivait son coéquipier vers le nord. L'aiguille du compteur de vitesse remonta sur le quatre-vingt-dix et ne redescendit plus. Une lente avancée n'était pas une option.

Les automobiles passèrent devant des immeubles d'habitation qui n'avaient plus de façades – une ruche de cubes éventrés dans lesquels se trouvaient des toilettes cassées, des canapés, des matelas, des chaises, des tuyaux et des portes. Chaque édifice était un diorama de cinq à dix étages de faillite.

Le convoi passa une ribambelle de carrefours, continuant vers le

nord en traversant le désert.

Le tonnerre gronda et les feux arrière de la voiture argentée s'allumèrent.

Soudain, Bettinger se retrouva à foncer vers l'arrière de la berline de Dominic, qui s'était arrêtée. Il leva le pied de l'accélérateur et tourna le volant vers la droite, espérant éviter l'obstacle ou le trou invisible qui avait arrêté l'autre voiture.

Le pare-brise fut saupoudré de neige et le pick-up passa à côté de la voiture argentée à une vitesse de 65 km/h.

La route restait libre et stable.

Doucement, l'inspecteur appuya sur le frein. Le pick-up ralentit et finalement s'arrêta.

Bettinger actionna le levier de vitesses, ouvrit la portière et descendit. Se protégeant les yeux, il regarda ce qui se passait un peu plus loin.

L'avant de la voiture gris métallisé était en dessous de la surface de la rue – un nid-de-poule géant, ou quelque chose d'encore plus profond, avait arrêté sa progression – et le pare-brise était craquelé. Les portières s'ouvrirent, et Dominic et Tackley apparurent.

— Putain de Shitopia ! s'exclama le grand gaillard.

Bettinger colla ses mains de part et d'autre de sa bouche et cria :

— Vous avez besoin d'aide ?

— Restez là-bas, répondit l'homme à la peau marbrée.

— OK.

Dominic sortit un grand sac en toile vert du coffre tandis que Tackley prenait le carton et les gilets pare-balles sur la banquette arrière. Ensemble, ils partirent à pied vers le nord.

Bettinger retourna dans la cabine du pick-up, fit de la place pour ses passagers et se détendit un peu, le temps qu'ils arrivent.

Dehors, les vents sifflaient et la neige violette devenait blanche. Un vent de travers se leva, tournant, et des grains brillants se mirent à tournoyer comme des insectes méfiants.

Des crissements de pas résonnèrent derrière le camion. Le sac en toile atterrit avec un bruit sourd sur le plateau, imprimant une secousse au véhicule, et Dominic apparut devant la vitre du passager. Il ouvrit la portière, les nuages bougèrent et le paysage devint gris.

Le grand gaillard se glissa pour s'installer au milieu sur la banquette. La plupart de ses pansements avaient disparu dans

l'accident et le blizzard, et pour la première fois, l'inspecteur vit la collection de profondes coupures, de croûtes noires et de marques claires qui ornaient son visage ténébreux.

Il y eut un bruit de métal lorsque le carton atterrit dans le plateau, et bientôt Tackley montait dans le véhicule, essuyant la neige qui constellait ses cheveux gris, dont une mèche était teintée de rouge au-dessus de son arcade sourcilière gauche.

Bettinger démarra. Le pick-up poursuivit sa route, emmenant les trois policiers et un grand assortiment d'outils peu aimables.

— Les Montagnes sont à quelle distance ?

— Deux trois kilomètres.

Dominic arracha un point sur son visage et le jeta.

— Laisse ça, fit Tackley.

— Il me tapait sur les nerfs.

— Laisse ça tranquille.

À une vitesse de 90 km/h, le pick-up continua vers le nord. Bettinger espérait atteindre les Montagnes avant que la bataille contre la nature soit perdue.

Les essuie-glaces tremblants poussaient la neige, et à travers le pare-brise ils apercevaient des rangées d'immeubles vides.

— Tu te souviens quand ils les construisaient, ceux-là ? demanda Dominic.

— Ouais, répondit Tackley.

— On aurait dit un autre monde, en ce temps-là.

— C'était un autre monde, en ce temps-là.

Une question sans réponse réapparut dans la tête de Bettinger, et il jeta un coup d'œil à ses passagers.

— Comment avez-vous obtenu de Sebastian qu'il n'aille pas au procès ?

Dominic fronça le sourcil.

— Qu'est-ce que ça peut bien faire, maintenant ?

— Ça fait quelque chose parce que je veux savoir. (Le visage de l'inspecteur se durcit et ses poings se serrèrent.) Et si vous me dites que ça ne me regarde pas, je vous pète vos putains de dents.

Un silence lourd emplît l'habitacle du camion.

Bettinger contourna une déclivité sur la route, surpris par la menace qui était sortie de sa bouche sans prévenir, mais également

certain qu'il pourrait commettre l'acte de violence annoncé et qu'il le ferait. Une partie importante de sa vie avait disparu, et une entité en colère, endeuillée, capable de supplanter la pensée rationnelle, avait rempli le vide.

Les essuie-glaces gémirent.

Tournant sur le siège, Dominic regarda Tackley qui gardait les yeux rivés sur la route.

— Ça t'ennuie ? demanda le grand gaillard.

La neige transforma le pare-brise en cornée épaisse, et rapidement les balais tremblants la nettoyèrent.

L'homme à la peau marbrée haussa les épaules.

— OK. (Dominic lança un coup d'œil à Bettinger puis reporta son attention sur le blizzard.) Lorsque Sebastian est sorti du coma, il a porté des accusations contre nous. On lui a dit qu'on foutrait en l'air son business, tout son business, sauf s'il renonçait à aller au procès, mais il s'en foutait. On a tout démantelé, et Sebastian a continué à parler avec ses avocats. La semaine suivante, on lui a dit qu'on allait s'occuper des affaires de ses associés s'il ne lâchait pas le procès, mais de ça aussi il s'en foutait. Le négro voulait juste nous dézinguer. (Le grand gaillard fit craquer ses grosses jointures et secoua la tête.) Ce fils de pute avait fait torturer un flic – un ami – et il était pas question qu'il nous prenne nos badges et qu'il gagne, putain.

Bettinger ne voyait pas à plus de vingt mètres devant le pick-up. Tout ce qui apparaîtrait désormais sur la route serait évité de justesse ou écrasé. Dominic jeta un coup d'œil à Tackley et reprit sa contemplation de la tempête de neige.

— Alors, on a kidnappé la sœur et la petite amie de Sebastian – on les a emmenées dans un endroit de la banlieue. Et on est allés le voir et on lui a dit le genre de choses qui allaient arriver s'il nous traînait en justice.

Bettinger serra les poings.

— Vous lui avez dit qu'elles seraient violées ?

— Ouais. Et on avait des outils d'avortement – c'était avant que Melissa fasse sa fausse couche. Mais on leur aurait jamais fait ça, c'était juste une tactique d'intimidation.

L'inspecteur reconnut la stratégie en question.

— Comme ce que vous avez fait avec Kimmy ?

— Qui ?

— La colocataire de Melissa.

— Ouais, pareil.

— Est-ce que Melissa a perdu son bébé, celui de Sebastian, j'imagine, pendant que vous la déteniez ?

— C'était un accident.

— Putain de Christ en croix ! s'exclama Bettinger.

Il y avait eu un temps – pas révolu depuis longtemps – où il aurait abattu ou arrêté des types pareils. Maintenant, ils semblaient être ses alliés.

— On n'a rien fait d'autre que l'attacher et lui faire peur, se défendit Dominic. C'était juste des paroles.

— Les paroles, ça peut suffire. (Bettinger essaya de ne pas penser à la manière dont ses mots mal choisis lui avaient coûté son poste en Arizona et avaient affecté sa famille.) Vous ne vous attendiez pas à une vengeance quelconque après qu'il avait abandonné les charges ?

— Sebastian avait peur. Il savait ce qui se passerait s'il essayait de répondre.

L'inspecteur vit une bosse suspecte sur la route et tourna le volant vers la droite. Tremblant et las, le véhicule luttait contre les éléments pour avancer.

— Et ce qui s'est passé, ajouta le grand gaillard, tout ce qu'on a là, maintenant, c'est pas de la vengeance, c'est de la putain de folie.

— Pas pour Sebastian.

Le pick-up fit un écart et dérapa. Dominic et Tackley bouclèrent leur ceinture de sécurité et Bettinger écrasa la pédale d'accélérateur. Les toupies de caoutchouc prirent sur la poudreuse sèche et le véhicule bondit, à nouveau sous contrôle.

— Putain, c'est quand même délirant, ajouta le grand gaillard. Ce qu'il a fait.

— Vous l'avez estropié, et pendant qu'il était à l'hôpital, en train de s'adapter à une vie avec des couches, un fauteuil roulant et un seul poumon, vous avez tué son enfant à naître et menacé de violer les êtres qui lui sont chers. (Bettinger lança un regard noir à ses passagers.) Est-ce qu'il y a une réaction sensée à quelque chose comme ça ? Lorsque tout ce qui est important pour vous est menacé ou détruit par un groupe d'hommes qui se voient conférer tous les pouvoirs par le gouvernement ?

— Il aurait dû s'en prendre à nous directement.

— Et voir tout le commissariat reprendre l'affaire là où vous l'aviez laissée ?

Dominic haussa les épaules, tripotant la collection de cicatrices que les plombs avaient laissée dans sa joue gauche.

— Vous voulez nous offrir une autre de vos critiques ? demanda Tackley à Bettinger. Dites-nous ce qu'un gars intelligent comme vous aurait fait.

La voix de l'homme à la peau marbrée était égale, mais ses yeux bleus étaient menaçants.

Bettinger évita une ombre sur la route qui n'était peut-être qu'une imperfection de sa cornée.

— Pas la peine. Nous voulons la même chose. Trouver Sebastian, obtenir les noms des tueurs, tuer Sebastian.

— C'est ça.

— Je vais vouloir une confirmation qu'il est responsable avant qu'on le tue.

— Vous aurez des aveux.

— Et les femmes ?

— Elles ont facilité les meurtres en masse.

La réponse de Tackley était froide et sans appel.

— Complices, ajouta Dominic.

Bettinger ne contesta pas ces affirmations, mais il ne pensait pas être capable d'abattre une femme si la situation n'était pas de la légitime défense.

Il était clair que ses associés n'avaient pas ce genre de restrictions.

La neige continua de tomber, obscurcissant le monde de béton abandonné tandis que le pick-up fonçait vers le nord.

Dominic arracha un autre fil de son visage. Le sang se mit à couler de la plaie sur d'autres sutures et croûtes jusqu'à atteindre son menton, où la goutte se mit à enfler comme une larme.

Les pneus hurlèrent. Les policiers furent projetés en avant et les ceintures se tendirent brusquement. Une goutte de sang atterrit sur le pare-brise.

Le monde défila vers l'est dans un grondement.

Le métal crissa contre le béton lorsque le véhicule dérapa, soulevant des gerbes de neige mouillée. Tendus, l'inspecteur et ses associés attendirent l'impact.

Un mur de briques s'enfonça dans le capot. Les côtes fracturées de Bettinger craquèrent et son front cogna sur le volant. Le sang de l'un d'entre eux éclaboussa le verre.

Soudain, le camion s'immobilisa.

Le blizzard s'engouffrait dans le véhicule par un trou béant dans le pare-brise et de la fumée montait du capot.

S'adossant à son siège, l'inspecteur regarda ses passagers qui étaient tous deux en train de défaire leur ceinture.

— On est tout près des Montagnes, dit Dominic en se laissant glisser sur la banquette, avant de sortir derrière Tackley.

Bettinger coupa le moteur, enfila son équipement pare-balles, rangea ses pistolets avec silencieux, glissa son sifflet dans sa poche, remonta la fermeture Éclair de sa parka, ouvrit la portière et entra dans le blizzard. La grêle crépitait sur le masque de diable qui recouvrait son visage.

Les Montagnes

Tackley sortit quelques objets scintillants du carton et les déposa dans le sac en toile que Dominic avait jeté sur son épaule droite.

— Il vous va bien, ce masque, dit le grand gaillard lorsqu'il vit l'inspecteur.

— Ouais.

L'homme à la peau marbrée tira la fermeture Éclair jusqu'en haut, et bientôt, son ancien équipier et lui enfilèrent passe-montagnes et gilets pare-balles.

La neige tombait sur les policiers tandis qu'ils abandonnaient le pick-up mort.

Bettinger progressa à pas lourds vers le nord sous le ciel gris, ignorant la douleur qui lui transperçait les côtes. Ses chaussures disparaissaient dans la couche blanche, refaisaient surface, projetaient des amas blancs, puis disparaissaient à nouveau. Vingt centimètres de neige avaient dû tomber en l'espace de deux heures et demie.

De part et d'autre de la route s'élevaient de grands immeubles gris qui avaient été érodés par le temps et les intempéries. Le vent qui soufflait à travers ces obélisques polis paraissait chargé de ressentiment, pour ne pas dire hostile.

Le pantalon de Bettinger fut trempé et ses mollets engourdis avant qu'il atteigne l'intersection suivante.

— Combien de blocs ? demanda-t-il à ses associés.

— Quatre ou cinq.

Les policiers masqués tracèrent des sillons le long de Ganson Street. Sur un toit qui autrefois avait été un appartement-terrasse, des toilettes turquoise et une baignoire assortie se remplissaient de neige.

Quelque chose craqua et Bettinger se tourna vers le bruit.

Dominic leva sa jambe gauche enfoncée dans la couche blanche. Des viscères beige, de la neige marron et des plumes gris-vert étaient collés sur la semelle de sa chaussure.

— J'en ai vraiment marre de ces saloperies.

Le trio atteignit le carrefour suivant et contourna une benne à

ordures qui avait été repositionnée par quelqu'un au milieu de la route.

— Content qu'il soit pas rentré là-dedans, dit Dominic à Tackley.

— Parce que t'as trouvé le bâtiment si mou ?

Bettinger remarqua que l'homme au visage marbré avait une lèvre éclatée et une incisive manquante.

Le vent se renforça en changeant de direction, et la neige se mit à voler horizontalement. La glace alla tout droit piquer les yeux de l'inspecteur.

— Ça fait combien de temps que c'est là, ça ? demanda Dominic. Je l'ai jamais vu avant.

— Je sais pas, répondit Tackley.

Bettinger enleva la neige sur son masque et regarda vers le nord.

Couché sur le flanc en travers de Ganson Street se trouvait la moitié d'un immeuble haut. Les poutres sortaient de l'énorme obstacle couvert de neige comme les côtes d'un animal mort.

— Comment il a atterri là ? demanda le grand gaillard.

— Explosifs.

L'homme à la peau marbrée pointa un doigt vers un bâtiment debout dont il manquait la moitié supérieure.

— Pourquoi ? Pour empêcher qu'il soit squatté ?

— On sait jamais pourquoi les Montagnards font ce qu'ils font.

Les chaussures s'enfonçaient dans la neige et faisaient jaillir des amas blancs. Il devint rapidement évident pour les policiers que la structure tombée en travers compromettrait toute avancée sur Ganson Street.

— Il y a un moyen de la contourner ? demanda Bettinger.

Ses pieds étaient engourdis et sa peau lui donnait la sensation d'être trop tendue, comme s'il portait une combinaison de plongée.

Tackley montra la direction de l'ouest avec sa main gauche, et les trois hommes marchèrent à pas lourds dans la direction indiquée. La glace craquait, le vent tournoyait. Le temps n'était pas une confluence d'éléments, mais une chose douée d'esprit et de méchanceté qui haïssait les humains.

La chaussure droite de Bettinger glissa sur une plaque de métal enfouie, et ses côtes cassées craquèrent. La douleur lui tira un cri et le mit à genoux.

Dominic lança un coup d'œil.

— Ça va ?

— Bien, dit Bettinger en se remettant sur ses pieds.

Inexorablement, il avança.

L'engourdissement anéantissait toute sensation dans les appendices de l'inspecteur, et il s'efforçait de ne pas penser à des choses comme les engelures.

Les policiers continuèrent dans la rue adjacente jusqu'à atteindre le carrefour suivant. Là, ils reprirent la direction du nord.

Bettinger regarda devant lui, mais il ne parvenait pas à voir le bout du pâté de maisons à travers les précipitations blanches qui l'éblouissaient. Le froid mordait son cou dénudé, et ses pieds anesthésiés s'enfonçaient alternativement dans la couche de neige avant de projeter des amas blancs. Il savait avec certitude que si l'enfer existait, ce n'était pas un lieu où régnait la chaleur.

Les vents tournoyaient, envoyant un barrage de plombs durs droit sur l'inspecteur. La glace crépitait contre son masque pare-balles.

Atteignant le bout du pâté de maisons, Bettinger vit enfin l'horizon nord. Sa première impression était qu'il contemplait la plus grande décharge du monde, un lieu où tous les immeubles avaient été remplacés par de gigantesques tas de débris. La taille de ces fourmilières cyclopéennes variait selon le nombre de structures rasées par des bulldozers sur ce pâté de maisons, mais les plus petites mesuraient au moins trente mètres de haut et quinze de large. Entre ces montagnes de ruines se trouvaient des routes cahoteuses plantées d'arbres sans feuilles et ponctuées de carcasses d'automobiles et de masses non-identifiées.

Bettinger n'eut pas besoin de demander à ses associés s'ils avaient atteint leur destination.

Ensemble, les policiers masqués avancèrent dans la rue et entrèrent dans les Montagnes.

Tackley montra le sol couvert de neige.

— Attention aux fosses.

— Et aux pièges à ours, ajouta Dominic.

Deux dénouements très désagréables vinrent à l'esprit de l'inspecteur.

Un tas de débris haut de cinquante mètres se dressait, menaçant, sur le côté droit de la rue, en miroir de son correspondant de l'autre côté. Des caves, des bennes de vide-ordures, des chaufferies, des buanderies et des couloirs adjacents en brique se déployaient sous le

niveau du sol, exposés au ciel par les actes de démolition et le passage du temps.

— C'est grand comment, les Montagnes ? demanda Bettinger.

— J'sais pas trop. (Dominic effaça les épaulettes blanches qui ornaient ses épaules.) J'ai jamais été au bout.

Les chaussures écrasèrent la neige tandis que le trio approchait du bout du pâté de maisons.

L'inspecteur s'arrêta, souleva son masque et sortit son sifflet.

— Essayons ici.

S'arrêtant aussi, les deux autres prirent leur instrument.

Les policiers s'emplirent les poumons, placèrent l'embout entre leurs lèvres et soufflèrent. Des jets de buée sortirent des ouvertures, se tortillant dans le froid comme des langues translucides.

Bettinger se trouva à court d'air et ôta le sifflet de sa bouche. Dominic et Tackley firent de même. En silence, ils attendirent une réaction.

Aucun autre son que ceux qui étaient produits par le vent n'émergeait des Montagnes. La neige alla se glisser dans une buanderie immergée, remplissant les bouches béantes des machines à laver et à sécher renversées.

Le trio poursuivit vers le nord. Les vents sifflaient, d'un froid mordant, et à nouveau, l'inspecteur protégea son visage avec le masque de diable.

Les policiers franchirent une intersection et montèrent une rue qui passait entre deux tas d'une taille colossale.

La neige s'amoncelait dans une chaufferie en partie exposée et Bettinger eut une idée.

— Est-ce qu'il y a de l'électricité ici ? demanda-t-il. Ou est-ce qu'il faudrait un générateur ?

Tackley essuya la neige qui tombait dans ses yeux tandis que ses petites chaussures noires écrasaient la glace.

— Les gens ont piraté le réseau sous Shitopia – une partie de ça marche encore –, mais Sebastian viendrait probablement avec son propre équipement.

— Si la visibilité s'améliore, on devrait chercher des traces de gaz d'échappement – de jeeps et de générateurs.

— OK.

Bettinger contourna un arbre qui ressemblait à une vieille bique

ratatinée.

— Peut-être qu'on devrait se séparer, suggéra Dominic.

— Non.

L'inspecteur avait déjà envisagé cette hypothèse et l'avait rejetée.

— On couvrirait une plus grande zone.

— En augmentant considérablement les chances que l'un d'entre nous reste coincé seul en mauvaise posture.

— On est tous des adultes. (Le grand gaillard enleva un morceau de glace rougie sous son masque et le jeta sur le côté.) Des adultes armés.

— On reste ensemble jusqu'à ce qu'on connaisse la disposition des lieux.

Le ton de Tackley n'invitait pas à poursuivre la discussion.

— Comme vous voulez.

Les bruits de pas résonnèrent.

Bettinger s'arrêta, leva son masque et sortit son sifflet.

— Re commençons.

Tous trois glissèrent leur instrument dans leur bouche.

— Fort, dit l'inspecteur.

Les muscles abdominaux se serrèrent, et six poumons projetèrent du dioxyde de carbone dans des sifflets moitié moins nombreux. L'inspecteur et ses associés soufflèrent jusqu'à ce qu'ils n'aient plus d'air. À ce moment-là, ils rangèrent leurs sifflets et tendirent l'oreille.

Aucune réaction dans les Montagnes.

Les policiers reprirent leur marche forcée vers le nord.

Le niveau de la neige monta. Chaque pas que faisait Bettinger était un supplice qui déclenchait la douleur dans ses côtes tout en surmenant ses reins, ses aines, et ses quadriceps, mais il ne ralentit pas.

— Tackley a arrêté des cannibales une fois, ici, dit Dominic en sortant une paire de jumelles de son sac en toile. Des femmes.

— Est-ce qu'on devrait retrouver Ganson Street ?

— Ça change de direction là, dit Tackley. Si ça se trouve, on y est en ce moment même.

— J'ai cru sentir un truc. Là... (Dominic pointa son arme vers le tas du côté gauche dans le pâté de maisons suivant.) Vous voyez ?

Bettinger examina le tas indiqué.

— Quoi ?

— De la fumée. Venant de ce tas.

L'homme à la peau marbrée prit les jumelles au grand gaillard, parcourut rapidement les environs et tendit l'instrument à l'inspecteur, qui leva son masque et regarda dans les lentilles. Un fin ruban de fumée d'un gris verdâtre montait de la base du tas de débris.

— On dirait que quelque chose de toxique est en train de brûler, remarqua Bettinger. Pas le genre de chose que ferait Sebastian. À moins qu'il ne veuille attirer l'attention.

— Ce sont des Montagnards, dit Tackley en contournant une fosse.

— Les SDF qui vivent ici ?

— Ouais. (L'homme à la peau marbrée rangea son pistolet.) La lie de l'humanité.

— On devrait peut-être les interroger ? demanda Dominic.

Bettinger baissa les jumelles et son masque et montra le niveau de la neige qui montait.

— On n'a pas le temps de parler à des idiots ou à des fous.

— Alors, on continue juste à souffler dans ces putains de sifflets ?

— On garde l'œil bien ouvert et on souffle dans les sifflets.

Dominic grogna une critique.

Bettinger savait que la stratégie du sifflet à ultrasons avait peu de chances de donner un résultat, surtout par ce temps – mais c'était le plan jusqu'à ce que l'un d'entre eux propose une meilleure idée.

La couverture blanche montait comme une grande marée tandis qu'il franchissait une colline, contournait une bosse neigeuse qui aurait pu contenir un réfrigérateur, et continuait jusqu'au pâté de maisons suivant, où se distinguaient deux autres tas colossaux de ruines. Une idée lui vint, et il se tourna vers ses associés.

— Est-ce que tout le coin est comme ça ? Juste des tas de débris ?

— Il y a une partie avec quelques bâtiments, dit Tackley.

— On devrait aller par là.

— C'est ce qu'on fait.

L'homme à la peau marbrée n'était pas l'individu le plus communicatif avec lequel l'inspecteur ait travaillé.

Progressant à pas lents vers le nord, Bettinger brandit ses jumelles et examina le tas habité. Un feu de camp éclairait une salle de bains renversée et les mains tendues de vagabonds dont les vêtements

étaient faits de chutes de moquette, de bande adhésive et de sacs poubelles. L'un des individus bâilla, dévoilant les gencives édentées d'un accro à la méth.

L'inspecteur rendit les jumelles au grand gaillard et baissa son masque.

La neige crissait sous les talons des policiers qui traversèrent un carrefour, longèrent un pâté de maisons et passèrent une autre intersection.

Bettinger ne sentait plus ses jambes, mais visiblement, les membres engourdis continuaient de fonctionner. Quelque chose se brisa net, et il baissa les yeux pour s'assurer que ce n'était pas une partie de son anatomie. Toutes ses extrémités lui parurent intactes.

— Un autre Montagnard, dit Tackley.

Bettinger leva les yeux. À côté de la route se trouvait un cube d'environ deux mètres de large, couvert de neige. Un tuyau rouillé sortait de sa face est, et de la fumée s'en dégageait.

Dominic dégaina son pistolet semi-automatique et s'approcha de l'abri.

L'inspecteur doutait que le Montagnard qui habitait dans ce cube fût d'une quelconque utilité, mais il savait qu'il n'y avait pas moyen d'empêcher son coéquipier de poser quelques questions.

Tout à coup, il aperçut le grand gaillard en train d'enfoncer son passe-montagne sur le tuyau de la cheminée, puis il le vit reculer.

Les volutes de fumée disparurent.

Bettinger attrapa son arme et s'accroupit à une dizaine de mètres de l'édifice pendant que Tackley mettait un genou à terre en pointant son arme et que Dominic se cachait à côté d'un arbre.

Les policiers attendirent. La neige tombait du ciel gris, épaississant la couche qui recouvrait tout. L'inspecteur essaya de ne pas penser à l'opération de sa femme ni à la tête explosée de son fils.

Quelqu'un toussa.

Les policiers gardèrent l'œil rivé sur le cube, attendant l'apparition de son habitant.

Il y eut un bruit métallique. Une quinte de toux suivit ce bruit, et la personne invisible marmonna quelque chose qui semblait être un mot inventé. De la poudre vola lorsque la trappe en contreplaqué sur le toit du cube s'ouvrit.

Une tête crasseuse sortit de l'ouverture et Bettinger était incapable de dire si le Montagnard était un jeune homme noir ou une vieille

femme blanche.

— Les mains en l'air ou on tire ! crièrent Dominic et Tackley.

L'individu masculin ou féminin, effrayé, leva les bras et agita un moignon crasseux.

— Je n'ai qu'une main.

Bettinger leva son masque.

— Avez-vous vu une jeep bleue par ici ?

— Est-ce que vous allez me prendre ma caisse ?

— Si vous nous dites la vérité, vous pourrez garder la caisse.

— Je dis toujours la vérité. Demandez à tout le monde sauf Willie. (Le Montagnard hocha la tête.) Bon, c'était quoi, la question ?

— Avez-vous vu une jeep bleue par ici ?

— Est-ce que je peux baisser les bras ?

— Oui.

L'individu crasseux masculin ou féminin baissa les bras.

— C'était quoi, la question ?

Les doutes s'accumulaient sur les compétences cérébrales du témoin. À nouveau, Bettinger énonça :

— Avez-vous vu une jeep bleue par ici ?

— Je ne vois pas bien les couleurs.

— Avez-vous vu une jeep par ici ?

— Je m'y connais pas spécialement en voitures.

— Avez-vous vu une voiture de n'importe quel genre passer par ici ces deux dernières semaines ?

— J'en ai entendu une le mois dernier. (Le Montagnard réfléchit.) Peut-être que c'était un rêve.

Dominic reprit son passe-montagne.

— Retournez dans votre caisse, dit Bettinger à la créature interviewée.

Le Montagnard battit en retraite et referma le couvercle par-dessus sa tête comme un diable dans sa boîte.

À nouveau, les policiers masqués continuèrent vers le nord.

La neige montait quelques centimètres au-dessus des genoux de Bettinger, et chaque pas qu'il faisait était un écart ou un mouvement brusque en avant. Dominic était plus grand et s'en sortait mieux,

comme Tackley, alors même que la poudreuse n'était pas loin du niveau de sa taille.

Le trio atteignit le carrefour suivant et fut assailli par des vents de travers.

— On aurait dû prendre du feu à ce type, marmonna le grand gaillard.

Il était apparemment en train de devenir un homme des cavernes.

Bettinger colla le sifflet dans sa bouche et souffla. De la buée monta de l'instrument, comme chez ses associés qui tenaient le leur entre leurs lèvres.

Aucune réaction ne parvint des Montagnes.

L'inspecteur rangea le sinistre bulldog et reprit sa marche forcée. Le devant de sa chaussure traversa la neige, une épaisseur de carton puis le vide. Il tomba en avant et le sol lui cogna la tête. Commotionné, il glissa dans une bouche d'égout sans couvercle.

— Tenez bon ! cria Dominic en accourant.

Les mains de Bettinger tracèrent des sillons dans la neige tandis qu'il s'enfonçait dans le trou. Ses jambes battaient l'air.

— Attrapez...

Quelque chose claqua et le grand gaillard hurla, s'écroulant sur le sol.

La bouche d'égout avala Bettinger.

Une main l'attrapa par le col, et l'inspecteur se trouva pendu au-dessus d'un gouffre insondable totalement noir.

— Trouvez l'échelle, haleta Dominic.

Bettinger posa son pied sur un barreau et saisit le barreau le plus haut avec ses mains.

— C'est bon.

Le grand gaillard le lâcha, grogna et retira sa main.

— Merci, dit l'inspecteur, dont le cœur battait encore à tout rompre à la suite de cette chute inattendue.

Avec précaution, il monta l'échelle et sortit de la bouche d'égout.

Dominic était assis dans la neige à côté, serrant les dents tout en tirant sur les mâchoires d'un piège à ours rouillé qui lui enserrait le pied gauche.

— Par saint J...

Une détonation étouffée retentit, et Bettinger regarda par-dessus

son épaule.

Tackley pointait le canon d'un fusil d'assaut équipé d'un silencieux sur le tas qui se trouvait du côté ouest de la rue.

— Il y en avait quelques-uns qui arrivaient pour voir ce qu'ils avaient attrapé, expliqua-t-il, l'œil collé à la lunette télescopique du fusil. La trousse de premier secours est dans la poche de côté.

Bettinger alla jusqu'au sac en toile et ouvrit la poche indiquée.

Dominic releva son passe-montagne. Son visage lacéré était luisant de sueur et sa respiration était haletante.

— C'est une bonne chose que j'aie mon tétanos.

— C'est une bonne chose que vous soyez un ours.

L'inspecteur trouva la trousse de secours, s'accroupit à côté de son coéquipier et souleva son masque couvert d'une croûte de neige pour mieux voir la blessure. Le cuir de la chaussure avait apparemment arrêté toutes les dents du piège sauf trois, qui avaient pénétré la chair.

— Tackley, dit Bettinger.

— Ouais ?

De la poudre s'enflamma, et une douille vide tomba sur la neige.

— J'ai besoin d'aide pour enlever le piège.

— J'arrive.

L'homme à la peau marbrée appuya sur la détente et le canon du fusil d'assaut produisit un éclair semblable à une lumière stroboscopique. Quelque chose gronda et Bettinger regarda dans la direction d'où provenait le bruit. Une avalanche de béton, de verre et de toilettes dégringolait sur le côté du tas de débris.

Quelqu'un hurla.

— Putains de Montagnards, dit Tackley en jetant son fusil sur son épaule avant de rejoindre les deux autres.

Bettinger désigna le côté droit du piège.

— Appuyez là-dessus. Ne lâchez pas quoi qu'il arrive.

L'homme à la peau marbrée posa sa chaussure sur le ressort indiqué et l'inspecteur plaça son genou du côté opposé. Prudemment, chacun d'eux se pencha vers l'avant en exerçant une pression. La neige et le métal crissèrent, et le piège s'ouvrit.

Bettinger tira les mâchoires dans des directions opposées, dénudant trois dents rouges.

— Sortez votre pied, dit-il à son coéquipier. Doucement.

Dominic sortit sa chaussure dupiège, fit la grimace et cogna la chaussure de Tackley.

Bettinger retira ses mains au moment où les mâchoires se refermaient dans un claquement. Coincé entre les dents rouges, le gant qui les avait écartées.

— Bon sang.

Un rictus de douleur apparut sur le visage du grand gaillard.

— Z'avez eu chaud.

L'inspecteur reprit son gant, le rangea avec son frère dans sa poche et ouvrit la trousse de secours.

— Enlevez ça.

Dominic fit la grimace en défaisant les lacets et en sortant son pied de la chaussure arrachée. Sa chaussette était rouge.

— Et ça.

Le grand gaillard ôta le tissu et dévoila un mollet ensanglanté qui avait trois encoches profondes d'un rouge-noir juste au-dessus de la cheville. La neige tombait sur ses orteils qui ressemblaient à des pommes de terre.

— Taille 52, commenta Dominic.

Bettinger trouva des pansements suturants, des tampons d'ouate et une bouteille d'alcool, mais il ne vit pas de solution saline.

— Vous avez de l'eau ?

L'homme à la peau marbrée fit un geste vers le ciel.

— Vous savez ce que vous faites ? demanda le grand gaillard.

— Bien sûr, dit l'inspecteur. J'ai des enfants. (Quelques instants plus tard, il sentit un contre-courant de chagrin.) Un enfant.

Ses mots étaient minuscules.

— On va avoir Sebastian, dit Dominic. Pour les vôtres et les nôtres.

Un flocon de neige tomba sur une blessure profonde et devint rouge.

Bettinger écrasa son désespoir, leva la bouteille d'alcool et défit le bouchon.

— Ça ne va pas être agréable.

Dominic haussa les épaules. La sueur qui coulait de son visage contredisait sa désinvolture apparente.

Doucement, l'inspecteur versa de l'alcool sur la jambe en sang. Un

grognement sortit de la bouche du grand gaillard, et des geysers de buée jaillirent de ses narines.

À l'aide d'un coton, l'inspecteur tamponna les blessures. L'épais fluide noir laissa bientôt place à du beau sang propre.

Tackley tendit à Dominic deux cachets bleus.

— Pas d'aspirine, dit l'inspecteur, sans savoir ce qu'on donnait à son patient.

— Ce n'est pas de l'aspirine.

Le grand gaillard mit les cachets dans sa bouche et les avala avec de la neige.

Bettinger enfila des gants en latex, pinça la plus grande entaille pour la refermer et la scella avec trois pansements suturants. Il répéta ensuite la manœuvre avec les deux autres blessures.

— Bougez le pied de haut en bas, conseilla l'inspecteur.

Dominic agita son extrémité, et deux pansements sautèrent. Un sang frais colora la neige.

L'inspecteur colla d'autres pansements et fit tester leur résistance par son patient. Cette fois, ils restèrent en place.

— Vous avez fini ? demanda Dominic.

— Encore une chose.

L'inspecteur enroula de la gaze autour de la cheville de son coéquipier en utilisant la totalité du rouleau.

— Fini ? demanda le grand gaillard en secouant sa chaussette pour enlever les cristaux rouges.

— Ouais.

Bettinger se releva et grogna, surpris par les douleurs qu'il avait acquises dans les accidents de voiture et sa récente chute.

— Est-ce que les égouts sont une option pour nous ? demanda-t-il à ses associés en se massant le flanc.

— Non.

Tackley enroula le fusil d'assaut dans une serviette et le remit dans le sac en toile.

— On n'a plus beaucoup de temps. (L'inspecteur montra le niveau de la couche de neige.) Vous êtes sûr que ce n'est pas possible ?

— Beaucoup de tunnels se sont effondrés. (L'homme à la peau marbrée tira la fermeture Éclair du sac jusqu'en haut.) Ce serait pas une bonne idée d'errer à tâtons dans le noir, de se retrouver dans une

impasse et d'être obligés de faire marche arrière.

— Effectivement.

Tackley mit le sac en toile sur son épaule gauche et Dominic grinça des dents en enfilant sa chaussure gauche.

— On continue jusqu'à ce qu'on puisse plus.

Bettinger ôta des glaçons qui s'étaient logés dans les yeux du diable.

Dominic sait des choses

Soutenu par son ancien et son nouveau coéquipiers, le grand gaillard se mit debout. La neige tombait sur son visage grimaçant, et il se dépêcha de cacher sa douleur sous son passe-montagne.

— Allons-y, annonça Dominic, en trébuchant vers l'avant.

— Avez-vous besoin d...

— Allons-y, putain.

À nouveau, les policiers masqués reprirent leur marche vers le nord.

Bettinger jeta ses gants en latex et les remplaça par leurs supérieurs en laine, mais les morceaux de viande anesthésiés au bout de ses bras ne perçurent pas le changement.

L'inspecteur fit un écart. Sa progression était lente et chaque fois qu'il avançait un pied dans la neige, il redoutait de tomber sur un piège à ours ou dans l'ouverture béante d'une bouche d'égout.

— Nous devrions marcher à côté de la rue et en file indienne, suggéra Bettinger.

— Pourquoi ? demanda Dominic.

— Pour éviter les bouches d'égout et réduire les risques de marcher sur quelque chose de dangereux.

— Il a des idées, le négro.

Les policiers se décalèrent pour prendre le trottoir enneigé et devinrent une phalange de trois personnes. Tackley ouvrait la marche, suivi de Bettinger, qui avait Dominic sur ses talons.

Les vents tournoyaient. Après quinze minutes glaciales, cahotantes, éprouvantes, la sentinelle à la peau marbrée vira vers l'ouest.

Les policiers arrivèrent sur une rue perpendiculaire plus étroite où ils étaient abrités du vent par un monceau de décombres particulièrement énorme. Là, ils marquèrent une pause et sortirent leurs sifflets.

Aucune réponse ne parvint des Montagnes.

Rangeant leurs instruments, les trois hommes repartirent en

trébuchant dans la marée blanche. Les vents s'atténuèrent, et quelques instants plus tard, la taille des gouttes de neige qui tombaient doubla.

Dominic s'écroula dans la neige.

Bettinger se retourna vers son coéquipier.

— Ça...

— Ça va super bien. (Le grand gaillard se remit sur ses pieds, cracha de la neige et enleva la poudre qui constellait ses vêtements.) On continue.

Le trio traversa une intersection bosselée, passa le pâté de maisons suivant, et contourna un fourgon recouvert de neige avec deux arbres qui poussaient à travers son toit. Regardant le véhicule empalé, l'inspecteur se rappela plusieurs expositions d'art contemporain où il était allé avec sa femme. Des images spontanées de son corps battu et de son œil détruit remplirent son esprit.

Il valait mieux qu'il se concentre sur ses douleurs, le froid et Sebastian.

Les gros flocons se firent moins denses et Bettinger regarda vers l'horizon ouest, maintenant beaucoup plus clair qu'il ne l'était quelques secondes plus tôt. Au-delà des tas de débris se dressaient les sommets de deux bâtiments en ruine.

— Putain.

Quelque chose fit un bruit sourd.

L'inspecteur regarda derrière lui.

Dominic était allongé sur le flanc dans la neige. Ses épaules tressautaient et de la buée montait de sa tête couverte comme une série de signaux de fumée erratiques.

Bettinger ne savait pas combien de temps Dominic, ou n'importe lequel d'entre eux, pourrait continuer. Tandis que le grand gaillard se remettait sur ses pieds, l'inspecteur sortit le bulldog en acier de sa poche.

— Essayons à nouveau.

— Comme vous voulez.

Les policiers prirent une grande inspiration, collèrent les sifflets dans leur bouche et soufflèrent.

Un chien aboya.

Des aiguilles se mirent à danser sur la nuque de Bettinger. Les policiers sortirent les sifflets de leur bouche et regardèrent dans la direction du bruit.

Une seconde créature canine lança quelques aboiements, et quelques instants plus tard, les deux animaux se turent. Il était clair qu'une personne les avait fait taire.

Le cœur de l'inspecteur se mit à battre la chamade.

Dominic remit le sifflet dans sa bouche, mais Tackley le saisit par le poignet et secoua la tête.

— Attends qu'on soit plus près.

— C'est eux, remarqua le grand gaillard. C'est des dobermans.

Bettinger ne demandait qu'à croire l'affirmation de son coéquipier.

— J'espère.

— C'est sûr. J'ai grandi avec des dobermans, je connais leur aboiement.

Tackley sortit son fusil d'assaut du sac en toile, un vilain sourire apparent dans le trou inférieur de son passe-montagne.

— C'est eux qui l'ont élevé.

— Ça pourrait expliquer pourquoi il a tué le chat de Kimmy.

— Le premier avait la même voix qu'un que j'avais qui s'appelait Julia. (Dominic sortit un semi-automatique de son holster de ceinture.) Quelqu'un est probablement en train de les promener pendant que la tempête se calme.

— Bien deviné, acquiesça Bettinger.

— Une accolade de la part du roi de la devinette.

— Vous êtes notre expert en chiens.

— Je les comprends.

L'inspecteur désigna la paire de bâtiments en ruine qui se dressait à l'horizon.

— On dirait que ça venait de par là.

— Un peu plus au nord. (L'homme à la peau marbrée brandit son fusil et regarda dans sa lunette télescopique.) Quand on sera à mi-chemin, on sifflera.

— À moins que la tempête reprenne d'ici là.

— Ouais, à moins que.

Galvanisée, la phalange reprit vaillamment sa marche. Le vent n'était plus qu'un murmure lointain et la neige dodue tombait tout droit. Aussi rapidement que possible, le trio traversa le pâté de maisons et son voisin à l'ouest.

Bettinger enleva la neige de ses crocs et regarda par-dessus son épaule. À cinq mètres derrière lui, Dominic titubait. Sa démarche était aussi lourde qu'elle était penchée. Des points rouges coloraient les traces laissées par son pied gauche.

— Continuez, dit le grand gaillard.

— Je regarderai à nouveau ça quand on sera abrités.

— Comme vous voulez.

L'inspecteur reporta son attention sur le dos de l'homme à la peau marbrée, qui oscillait doucement avec chacun de ses petits pas rapides. Des trois agents, c'était lui qui était dans le meilleur état.

— J'ai toujours le DVD de Perry, dit Dominic, celui avec les Japonais dans le sous-marin.

Les semelles écrasaient la neige.

— *The Crushing Depths*, dit Tackley. Tu l'as regardé ?

— Il y a des sous-titres.

C'était une réponse complète, semblait-il.

L'homme à la peau marbrée examina la zone avec sa lunette télescopique.

— C'est un bon film.

— C'est vrai, ajouta Bettinger qui l'avait vu lors d'une diffusion tardive un soir.

— Je le regarderai.

Les policiers approchèrent un objet couvert de neige qui ressemblait à un gigantesque lit. Posée sur la masse se trouvait une capsule d'où partait un très long poteau.

— C'est un tank ? demanda Bettinger.

Tackley hocha la tête.

— Alors, la probabilité pour que je sois dans un rêve depuis le début vient de monter en flèche.

— Non. (L'homme à la peau marbrée marqua une pause, décrocha une canette de sa chaussure droite et continua à marcher.) Il y avait un musée de la guerre autrefois ici.

— Merde.

En passant à côté du tank, l'inspecteur regarda par-dessus la tête de son prédécesseur en direction du nord-ouest. Les bâtiments effondrés étaient plus grands qu'avant.

Tackley avança sur le trottoir d'une rue perpendiculaire, et

Bettinger suivit, enfonçant un pied après l'autre dans l'épaisse couche blanche. Son pied droit glissa et sa cage thoracique grinça. Souffrant le martyre, il tomba à genoux.

— Ça va ? demanda Dominic.

L'inspecteur grogna. On aurait dit qu'un poignard lui avait transpercé le muscle intercostal.

Soudain, deux mains puissantes passèrent sous ses aisselles et l'aidèrent à se relever.

— Vous pouvez marcher ?

La douleur fulgurante se transforma en une souffrance lancinante, et Bettinger hocha la tête tout en enlevant la neige qui s'était accumulée dans les yeux du diable.

Dominic serra l'épaule de son coéquipier.

— Chaque fois que ça fait mal, pensez au moment où vous tuerez Sebastian.

La phalange poursuivit sa route vers le nord.

Bettinger serra son flanc et son arme tout en se frayant un chemin dans l'adversaire blanc. Chaque partie de son anatomie était douloureuse ou engourdie, ou une combinaison lancinante des deux sensations.

— Huan dominait largement la partie hier soir, fit Dominic. Il est parti avec pratiquement cinq billets de cent.

— C'était un grand joueur de poker, répondit Tackley.

— Je me demande s'il a eu l'occasion de...

— Garde ça pour l'enterrement, aboya l'homme à la peau marbrée. On n'a pas besoin de ça maintenant.

— Désolé.

La phalange traversa un carrefour et atterrit sur le trottoir opposé.

Tackley s'arrêta.

— Essayons ici.

Les policiers mirent les sifflets dans leur bouche et soufflèrent du dioxyde de carbone. Des rubans de buée montèrent dans l'air.

Des chiens aboyèrent. Les récriminations canines étaient bien plus fortes que la fois précédente.

Les hommes cessèrent de souffler.

Bettinger repéra l'endroit où se trouvaient les bruyants animaux, qui était un peu au sud des deux bâtiments en ruine et directement à

l'ouest.

— Ils ont bougé.

— Ils se font promener, dit Dominic. Comme j'ai dit.

Soudain, les animaux se turent.

— Ils étaient trois cette fois-là, ajouta le grand gaillard. Julia, l'autre et un mâle plus petit.

Les policiers rangèrent les sifflets dans leur poche et partirent vers leurs proies à quatre pattes. Plutôt que de se jeter contre la neige, Tackley traînait les pieds, ce qui réduisait considérablement le bruit qu'il faisait. Bettinger et Dominic l'imitèrent, et bientôt, la colonne ne fit pas plus de bruit que trois moulins à poivre.

Lorsqu'ils approchèrent de la rue suivante, Tackley désigna l'énorme tas de débris qui se trouvait entre les policiers et les animaux.

Le groupe se dirigea lentement vers le tas indiqué. Les moulins broyèrent les grains de poivre et la chute de neige devint plus dense.

Doucement, Dominic demanda :

— On siffle encore ? Avant qu'ils rentrent ?

Tackley secoua la tête.

— Ces bâtards nous en ont déjà dit beaucoup.

— Ces dobermans.

S'avançant encore, Bettinger examina le tas, qui était une collection couverte de neige de dalles en béton, de poutres de soutènement et de tuyaux. Au-dessus du tas se trouvait la statue d'un géant sans tête qui avait embroché deux bicyclettes avec une épée cassée.

La phalange atteignit la base du tas de ruines et commença à le contourner par le sud-ouest. Les vents soufflèrent, couvrant le bruit de moulin à poivre de leur progression.

Tackley garda la position de tête, examinant la zone avec sa lunette télescopique. Son manteau se tendit brusquement, s'accrochant dans quelque chose qui se trouvait dans la neige, et il s'en débarrassa précipitamment.

Bettinger passa ensuite devant l'objet, qui était une pierre tombale fendue.

La phalange continua à avancer, contournant un bus scolaire renversé, jusqu'à atteindre la zone qui s'étendait derrière le tas, une clairière de poudreuse inhabitée. De l'autre côté de cet ensemble de

trois pâtés de maisons se profilait un bâtiment de trois étages d'un vert grisâtre, dont la moitié avait été démolie. Plusieurs piliers cassés sortaient de la façade écroulée.

— L'ancien tribunal, chuchota Dominic en enlevant la neige qui lui collait à la bouche. C'est là que ma mère a été condamnée.

— Tire sur tout ce qui bouge, dit Tackley.

Le grand gaillard sortit les jumelles du sac en toile.

— Et si c'est Sebastian ?

— C'est pas un temps à sortir en fauteuil roulant.

L'homme à la peau marbrée commença à avancer vers le tribunal à moitié démoli, menant la petite troupe.

Bien que Bettinger trouvât que ses associés et lui étaient des cibles très exposées, il savait qu'il n'y avait pas de meilleure solution. Le bâtiment isolé était à trois rues du tas le plus proche et pour l'atteindre, ils devaient traverser la grande plaine.

Le détective continua à traîner les pieds.

Son flanc gauche lui faisait un mal de chien et ses muscles le brûlaient, mais la pensée de tuer l'homme qui avait assassiné son fils, mutilé sa femme, terrorisé sa fille et éradiqué la plus grande partie de la police de Victory était un puissant anesthésiant. En progressant à travers la plaine, il vit un creux dans la neige qui ressemblait à Gordon.

Tackley baissa la lunette et tendit un doigt vers la droite. Là, Bettinger ne vit rien.

L'homme à la peau marbrée conduisit ses associés dans la direction indiquée, et dix pas pénibles plus loin, l'inspecteur vit trois points dans la neige. À mesure qu'il s'approchait, les anomalies grossirent et devinrent identifiables comme des excréments anales de chiens.

Dominic hocha la tête en connaisseur.

— Dobermans.

La phalange marqua une pause devant les déjections et examina la neige environnante. Des empreintes de pattes conduisaient aux productions intestinales puis en repartaient, dans la direction de l'ancien tribunal.

Le policier suivit les traces. Un second jeu de marques rejoignait le premier et continuait dans la même direction exactement.

L'inspecteur examina le bâtiment, qui se trouvait désormais à moins de cent cinquante mètres. Son entrée était un tas de débris couverts de neige et les fenêtres de la façade nord étaient condamnées

avec des planches.

Tackley attira l'attention de Bettinger sur le sol. Rejoignant les traces des chiens se trouvaient des empreintes plus profondes qui avaient été faites par une paire de baskets de femme. L'inspecteur se demanda si elles appartenaient à la petite amie de Sebastian, Melissa, ou à sa sœur, Margarita.

Luttant contre le vent, la phalange s'approcha à pas lents du tribunal. Une série de traces de pattes tournaient et croisaient les autres, et un trou jaune marquait l'intersection. Quinze pas supplémentaires amenèrent les policiers à un endroit où une quatrième série d'empreintes rejoignait le groupe, et là, les pas de la femme s'écartaient de celles des animaux.

La phalange suivit les traces du bipède. À six ou sept mètres du bâtiment, des traces de pattes rejoignaient les traces de pas, et quelques points d'exclamation jaunes commémoraient l'événement.

Les policiers prirent la direction de l'ouest en restant à côté des traces, qui progressaient parallèlement à la façade nord de l'édifice.

Le pied gauche de Bettinger s'enfonça dans quelque chose de mou, qui était peut-être un sac-poubelle, et la douleur fusa dans ses côtes. En grimaçant, il retira sa chaussure, se força à inspirer et continua.

Tackley arriva au coin du bâtiment et leva la main.

La colonne s'immobilisa.

En silence, l'homme à la peau marbrée s'accroupit et jeta un œil de l'autre côté.

Les vents tournoyaient et la neige tombait. Un flocon se glissa sous le masque de diable, tombant sur les cils droits de l'inspecteur. Son coéquipier et lui ne quittaient pas des yeux l'homme accroupi.

Tackley hocha la tête, se leva et avança en direction du sud.

Bettinger contourna le coin à pas traînants. Devant lui, la piste continuait vers l'entrée noire d'un garage à trois niveaux qui se trouvait à moins d'une centaine de mètres.

Les policiers se décalèrent de manière à avoir tous trois un angle de tir. En silence, ils avancèrent vers l'ouverture.

Un chien aboya et le trio se jeta à terre.

De sa position allongée, l'inspecteur examina l'entrée du parking souterrain, qui était noire et ne révélait rien. Il dirigea sa lampe vers le sol, l'alluma et attendit, couché sur la couverture froide entre ses deux associés. Sa chair de quinquagénaire malmenée était engourdie, à l'exception de la douleur causée par ses côtes cassées qui

enfonçaient les muscles et la peau dans son gilet pare-balles.

La neige devint plus dense. Une minute pesante s'écoula, mais pas un bruit ne sortit de l'ouverture – et pas un être vivant.

Tackley se remit sur ses pieds. Son pouce toucha la lunette de son fusil et un point rouge courut sur le sol comme un insecte d'une espèce inconnue.

Bettinger et Dominic se levèrent.

En silence, les policiers masqués avancèrent en direction du sud.

La neige qui tombait les cachait dans le paysage blanc, et bientôt, la distance entre eux et le garage fut réduite de moitié.

Trente mètres plus loin, le gouffre noir béait comme une gueule d'animal.

Du bout de son fusil d'assaut, Tackley balaya la zone à droite, et son point rouge devint triple lorsqu'il tomba sur une vitre de voiture, traversa le panneau opposé et atterrit sur un mur en béton.

Bettinger poursuivit son chemin à pas lourds, l'arme à la main, conscient qu'il pourrait être tué dans un avenir très proche. Il était particulièrement déplaisant de penser à la manière dont sa mort affecterait Alyssa et Karen qui étaient déjà toutes les deux traumatisées.

Tout en réfléchissant, l'inspecteur définit ses objectifs. Il devait tuer Sebastian et il devait rester en vie.

Tout le reste était sans importance.

Vingt-cinq mètres séparaient Bettinger de l'entrée du parking.

Tout en traînant les pieds, il balaya les ténèbres avec le faisceau de sa lampe. Le rond lumineux éclaira un enjoliveur, du béton fendu et un carton. Rien ne bougea.

L'inspecteur avança, et bientôt, il ne lui resta plus que quinze mètres à faire.

Il pointa son arme vers le côté droit du garage où le rond lumineux fit apparaître des tuyaux rouillés, une grille et une paire d'yeux grands ouverts.

Un point rouge apparut sur le visage humain et le fusil d'assaut de Tackley produisit un éclair.

La tête explosa en mille morceaux de glace marron, blanche et grise.

Bettinger inclina sa lampe et le rond lumineux éclaira les sacs poubelles, la bande adhésive et les chutes de moquette qui

composaient l'habillement du Montagnard congelé. Dans la main droite du vagabond, une canette de bière d'où pendaient cinq petites stalactites.

Bien que l'inspecteur fût soulagé que l'homme à la peau marbrée n'eût tué personne, il était un peu désarçonné par la spontanéité avec laquelle l'homme avait fait usage d'un tir léthal. Bettinger avait des réactions très rapides, mais Tackley était un cobra.

Les policiers pénétrèrent dans le parking. Des couches de neige glissèrent de leur corps sur le béton comme des mues.

L'inspecteur décrivit un arc avec le faisceau de sa lampe, éclairant des décombres, des automobiles calcinées, du fil de fer barbelé, un carton pourri, des tuyaux et la rampe qui menait au second niveau. À l'exception du clochard dont la tête ressemblait désormais à de la glace napolitaine, les environs immédiats paraissaient inhabités.

Dominic pointa sa lampe vers des petits paquets de neige que les chiens et la femme avaient laissés derrière eux.

Les piliers de la justice

La piste des petits amas de neige conduisit Bettinger et ses associés à un matelas, puis une voiture retournée, un cageot, un trou dans le sol et un ascenseur cabossé, avant d'obliquer vers la droite et de disparaître dans l'embrasure noire d'une porte ouverte.

Éteignant leurs lampes, les policiers collèrent leur épaule contre le mur et tendirent l'oreille.

Aucun bruit ne filtrait.

Bettinger essuya la neige qui constellait son masque, jeta un œil dans l'embrasure de la porte et alluma sa lampe. Les mottes de neige traversaient un palier gris et se dirigeaient vers une volée de marches descendantes. Accroché au mur voisin se trouvait un panneau rouillé qui annonçait sous-sol.

L'inspecteur pivota, braquant sa lampe-torche vers les marches qui montaient à l'étage. Pas une goutte d'eau ; il était évident que les chiens et leur compagne humaine étaient tous descendus.

Bettinger se glissa dans l'escalier, traversa le palier et descendit. Malgré l'attention qu'il portait à ses pas, chaque son qu'il produisait était amplifié au point d'être rendu audible par l'acoustique des lieux.

L'inspecteur éteignit sa lampe en arrivant au palier intermédiaire.

Une détonation retentit.

Une tête percuta le dos de Bettinger, le catapultant contre le mur opposé du palier. La pierre s'écrasa contre son masque pare-balles, le pressa de travers sur son visage, et quelque chose se brisa net.

L'inspecteur retrouva vite son équilibre et s'appuya contre le mur.

— Ça va ? demanda-t-il au grand gaillard qui était tombé dans l'escalier.

— Mmm.

Quelque chose de chaud qui avait un goût de cuivre, de terre et de miel s'infiltra dans la bouche de Bettinger. Ce fluide et le nouvel embrasement au milieu de son visage l'informèrent qu'il venait de se casser le nez.

— Merde.

Collant son épaule contre le coin, l'inspecteur éclaira les marches enténébrées, qui étaient inhabitées et se terminaient par une porte grise fermée. Des mottes de neige et moitié moins de flaques claires parsemaient les marches, et l'existence de l'eau ainsi que les sensations piquantes dans tout son corps lui disaient que la température était un peu plus élevée sous le niveau du sol.

Tackley aida Dominic à se relever. Des grognements revinrent en écho lorsque le grand gaillard s'agrippa à la rampe et oscilla.

— Vous pouvez marcher ? demanda Bettinger en chuchotant.

Dominic mit une fraction de son poids sur son pied blessé, et une grimace s'inscrivit dans le trou inférieur de sa cagoule.

— Faut serrer plus.

Tackley et Bettinger échangèrent un regard. Il était évident pour les deux hommes que, dans son état actuel, le grand gaillard allait plus être un frein qu'un atout.

— Tu restes là, dit l'homme à la peau marbrée.

— Pas question, putain de merde.

Les mots de Dominic résonnèrent dans toute la cage d'escalier.

— Moins fort.

— Je viens.

Cette protestation était moins virulente.

— Non.

— Vous ne pouvez pas, ajouta Bettinger.

— J'veus emmerde.

Le grand gaillard fit un pas, vacilla et tomba sur ses genoux. Des dents serrées apparurent dans le trou inférieur de son passe-montagne.

— Idiot, dirent ses associés.

Des nuages de vapeur montèrent de la bouche de Dominic, qui se leva en calant son dos contre le mur. Ses yeux étincelaient sous l'effet de la douleur et de la déception.

Tackley sortit la trousse de secours du sac et la posa à côté de Dominic.

— Tu tiens l'arrière.

— Comme vous voulez.

Bettinger n'était pas certain que son coéquipier resterait bien à sa place.

— Si vous nous suivez, vous risquez de vous faire descendre.

— J’vous emmerde.

— Apprenez donc un peu de vocabulaire.

— J’vous emmerde.

— Il a raison, intervint Tackley en tendant quatre cachets bleus au blessé. Prends-en deux de plus. Ne nous suis pas.

— Comme vous voulez. (Dominic mit les cachets dans sa poche et grimaça lorsqu’il bougea son pied blessé.) Bande adhésive.

L’homme à la peau marbrée sortit un épais rouleau de bande adhésive grise du sac en toile et le donna au grand gaillard.

— Éteignez votre lampe jusqu’à ce qu’on soit loin, dit Bettinger.

Dominic obéit.

— Si vous le butez sans moi, faites-le bien souffrir.

— Promis, dit Tackley.

Bettinger avança dans l’escalier. Quelques mottes de neige et deux petites flaques étaient visibles sur le palier juste devant la porte grise fermée. L’homme à la peau marbrée arriva à la dernière marche et l’inspecteur éteignit sa lampe.

Les ténèbres envahirent l’escalier.

Les policiers retinrent leur respiration et tendirent l’oreille à l’affût de bruits derrière la porte grise.

Le silence régnait, menaçant.

Bettinger appuya sur la barre transversale et le métal grinça. À nouveau, il guetta des bruits et n’entendit rien.

L’inspecteur appuya de tout son poids, mais la porte ne bougea pas. Doucement, il lâcha la barre.

— Fermé.

Une fermeture Éclair fut tirée dans le noir. Quelque chose cliqueta et la lampe frontale de Tackley s’alluma, illuminant les outils en acier du kit de crochetage qu’il tenait entre ses mains roses et blanches. Il s’accroupit, choisit une tige qui se terminait en angle droit, et la glissa entre la porte et le montant à la hauteur de la barre.

Un clic se fit entendre.

Bettinger poussa la porte, l’ouvrant d’un tout petit centimètre.

Tackley se remit debout et éteignit sa frontale.

Les ténèbres engloutirent l’escalier.

L'inspecteur poussa la porte pour créer une ouverture de cinq centimètres. Par les narines cachées de son masque de diable, il sentit une riche histoire d'urine et de pourriture.

Tout était silencieux.

Bettinger se mit sur ses pieds et sortit à pas de loup de l'escalier. Le garage souterrain dans lequel il se trouvait était très sombre, mais pas opaque. Une faible quantité de lumière du jour passait par deux petits trous dans le plafond, et il reconnut l'un d'eux comme étant la fosse qu'il avait contournée plus tôt.

Une fois ses yeux accommodés à la pénombre, l'inspecteur examina les lieux. La rampe qui conduisait au niveau supérieur s'était effondrée, et en travers se trouvaient des gros morceaux de béton, une ribambelle de véhicules abandonnés, et presque autant de cartons. Il paraissait très peu probable qu'un criminel handicapé qui avait les ressources nécessaires pour tuer tout le personnel d'un commissariat se cache, cache ses êtres chers et une meute de dobermans dans un endroit comme celui-ci.

Bettinger s'accroupit à côté d'un fourgon renversé, et la petite forme laide de Tackley se matérialisa, brandissant son fusil d'assaut. Le point rouge lumineux s'envola jusqu'à l'autre bout du parking et se posa sur un mur.

Derrière la voiture, les policiers attendirent une réaction.

Il n'en vint aucune.

Bettinger pointa son arme vers le sol et alluma sa lampe. Au bord du rond lumineux il aperçut deux empreintes de pattes à peine visibles.

Les policiers suivirent la piste, mais il devint rapidement impossible de distinguer les traces.

Marquant une pause, Bettinger fouilla la zone à la recherche d'autres traces. Le faisceau de sa lampe balaya de gauche à droite et de droite à gauche jusqu'à ce qu'il trouve une tache humide – un point où les animaux et leur accompagnatrice humaine s'étaient attardés. Directement derrière cette marque se trouvait la porte coulissante d'un vieux fourgon garé en marche arrière tout contre le mur du garage.

L'inspecteur éteignit sa lampe et dirigea le canon de son arme sur la vitre côté passager. À quelques centimètres en dessous de la vitre apparut le point rouge prophétique de l'homme à la peau marbrée.

Les policiers s'approchèrent du fourgon gris. À l'exception de leurs semelles qui réorganisaient les gravats, le souterrain était silencieux.

Bettinger s'accroupit, ajusta son masque pare-balles et se leva.

Le diable lui renvoya son image. Au-delà de ce vague reflet, les ténèbres pures.

L'inspecteur redescendit sous le niveau de la vitre, secoua la tête et tapota sur son arme.

À trois mètres, l'homme à la peau marbrée acquiesça d'un signe de tête.

Bettinger se leva, visa le centre de la vitre et alluma sa lampe. Le faisceau traversa le verre, et illumina l'intérieur carbonisé du fourgon.

Rien ne bougea.

Le cœur battant, l'inspecteur alla se placer devant le véhicule et pointa sa lampe sur le pare-brise. Derrière les sièges fondus se trouvait une zone de transport vide, dont le fond était caché par une bâche bleu marine.

Bettinger et Tackley essayèrent d'ouvrir les portières.

Elles étaient toutes fermées.

La lampe frontale s'alluma. Accroupi du côté conducteur, l'homme à la peau marbrée glissa deux outils d'acier dans un trou de serrure détruit. Des grincements métalliques résonnèrent tandis qu'il remuait la tige dans le cylindre, et un rat s'échappa d'une voiture retournée.

La serrure s'ouvrit.

Tackley rangea ses instruments, remit le sac sur son épaule et pointa son fusil d'assaut.

Bettinger ouvrit la portière et monta dans le fourgon, qui sentait le charbon. De la suie tournoya dans le faisceau de sa lampe lorsqu'il passa à l'arrière du fourgon, se baissa et attrapa le bord de la bâche bleu marine.

Tackley apparut à l'avant du véhicule.

Les partenaires échangèrent un signe de tête et ensemble, ils éteignirent leurs lampes.

Le noir remplit le fourgon, à l'exception du point rouge qui était visible sur la bâche bleue.

Bettinger tira sur la bâche.

Le tissu crissa. Le point rouge disparut et réapparut sur une surface lointaine qui ne pouvait pas appartenir à l'intérieur du fourgon.

L'inspecteur retint sa respiration et tendit l'oreille. La seule chose qu'il entendait dans les ténèbres était le bruit de son propre pouls.

— OK, chuchota Bettinger.

Quelque chose cliqueta et la lampe frontale s'alluma, illuminant le

fourgon et un tunnel grossièrement creusé qui menait du parking au tribunal à moitié détruit à travers des mètres de pierre et de métal. La seule chose visible dans le bâtiment adjacent était un mur beige, qui par hasard se trouvait être de la même couleur que la maison de l'inspecteur en Arizona.

Ignorant les douleurs qui parcouraient son corps, il grimpa dans l'ouverture et rampa dans les couches de béton, de brique, de conduits d'aération, de fils électriques, d'isolants et de métal jusqu'à atteindre l'autre extrémité du tunnel, où il s'arrêta. Directement devant lui se trouvait un couloir tapissé de papier beige dont le sol avait une moquette marron.

Bettinger se pencha en avant et jeta un coup d'œil alentour. À gauche, les ténèbres. À droite, la lueur d'un éclairage incandescent. La lumière passait par-dessous une porte qui se trouvait au bout du couloir.

Avec précaution, l'inspecteur sortit du tunnel. La douleur fusait dans son flanc et son visage, mais il resta silencieux.

Un point rouge apparut sur la porte au bout, et soudain, Tackley se trouva à côté de Bettinger.

L'inspecteur vérifia son masque pare-balles, son gilet et son pistolet équipé d'un réducteur de son. Une fois prêt, il hocha la tête.

Bettinger et Tackley avancèrent côte à côte, leurs pas rapides mais légers rendus silencieux par la moquette. La lumière qui passait sous la porte fermée éclairait comme un fanal.

De la musique soul sortait de quelque part, et pour l'inspecteur, on aurait dit un souvenir venu d'une autre vie. Sous son gilet pare-balles, son cœur battait fort contre ses côtes meurtries.

La distance entre les deux hommes et la bande de lumière se réduisit à trente mètres.

Un chien aboya.

Bettinger s'immobilisa. Tackley aussi.

La créature ne fit pas d'autre réclamation.

Prudemment, les policiers reprirent leur discrète approche. Il restait vingt-cinq mètres entre la porte et eux.

À nouveau, un animal aboya.

Les policiers s'arrêtèrent.

Un second chien lança deux aboiements de basse, et un troisième jappa en guise de protestation.

Le temps de la discrétion était fini.

Bettinger et Tackley foncèrent vers la porte au bout du couloir.

Les chiens aboyèrent, tous ensemble.

L'inspecteur leva son arme et l'homme à la peau marbrée plaça son point rouge directement sous la poignée de cuivre.

Une ombre obscurcit la ligne lumineuse sous la porte.

Le fusil d'assaut cracha un éclair blanc. Les balles entamèrent le bois et une femme poussa un cri strident.

Le sang de Bettinger se glaça.

La poignée en cuivre bondit de son logement et la lumière se déversa par le trou. Des chiens aboyèrent et grondèrent.

La douleur perfora le flanc de l'inspecteur qui courait, et l'homme à la peau marbrée prit la tête.

— Sebastian ! cria la femme. ¡Ayúdame !

Tackley enfonça la porte d'un coup d'épaule et elle s'ouvrit en grand.

Des griffes cliquetèrent sur le plancher de la pièce aux murs vert foncé et les dobermans chargèrent l'intrus.

Des éclairs blancs fusèrent, pulvérisant des truffes, arrachant des mâchoires, tronçonnant des pattes.

Les chiens poussèrent des cris aigus.

— ¡Mis hijos ! hurla la femme.

Bettinger atteignit le seuil de la pièce vert foncé, qui semblait être une salle d'attente. La petite sœur de Sebastian, Margarita, était sur le dos, serrant une main sanguinolente qui n'avait plus que deux doigts.

Tackley écrasa du pied l'oreille droite de la femme, lui projeta la tête sur le sol et tira une salve qui parcourut son visage et s'enfonça dans le plancher. La poudre lui brûla les yeux.

Margarita gémit tandis que Bettinger pressait le pas vers la porte en chêne qui était le seul accès à la salle d'attente. Il renversa un énorme sac de nourriture pour chien et colla son épaule dans le mur.

Un cliquetis.

Des tirs automatiques crépitèrent dans la pièce adjacente. Les balles passèrent à travers le panneau en chêne, envoyant des éclats partout. Une plaque sur laquelle on lisait BUREAU DU JUGE vola dans l'air comme un papillon effrayé.

Bettinger garda l'épaule collée au mur et Tackley se mit à l'abri derrière le comptoir d'accueil, traînant Margarita par ses longs cheveux noirs.

Quelques instants plus tard, la femme poussa un hurlement.

Les tirs cessèrent. Un trou de la taille d'un 33 tours perçait la porte, entouré d'une constellation d'orifices plus petits.

— Sors, les mains en l'air, cria l'homme à la peau marbrée, ou ta sœur se prend un relooking.

— Tackley ?

La voix de Sebastian trahissait son incrédulité.

Tackley enroula une grosse mèche des cheveux de Margarita autour de sa main, serra le poing et arracha un morceau de la peau de son crâne.

Le hurlement de la femme emplit la pièce.

— Voilà une réponse, dit l'homme à la peau marbrée, jetant la boule hirsute par le trou de la porte.

Bettinger se concentra sur sa mission et sa famille. À côté de lui, un doberman avec deux pattes piétinait ses propres entrailles en essayant de se mettre debout.

— Il y a des trucs troublants qui passent aux infos, fit remarquer Sebastian depuis la chambre du juge. Est-ce que Dominic va bien ? Et Perry et Huan ? Je suis très inquiet pour vous tous.

— Sortez, ordonna Bettinger. Tout de suite !

— Est-ce que je vous connais ?

— Un de vos gars a poignardé ma femme et tué mon fils.

— Oups.

Une envie pressante très rouge de se jeter à travers la porte et d'étrangler l'estropié envahit l'inspecteur, mais il se contint.

Tackley arracha un autre morceau du cuir chevelu sanguinolent de Margarita et le jeta par le trou.

— *¡Ayúdame !* cria la femme au supplice. *¡Por favor !*

— Jette ton arme tout de suite dans le trou ou je lui tire une balle dans la vessie, dit l'homme à la peau marbrée.

Un fusil d'assaut vola à travers la porte et tomba avec fracas sur le sol de la salle d'attente.

— Tu as dix secondes pour sortir.

— Il faut que Melissa débloque le brancard, dit Sebastian. Donne-moi...

— Neuf secondes.

Tackley fit rouler quelque chose sur le plancher qui vint cogner contre la chaussure gauche de Bettinger. C'était une grenade incapacitante.

— Huit.

L'inspecteur ramassa l'explosif non létal, tira la goupille et maintint la cuillère contre le cylindre.

— Sept.

Le point rouge se posa tout à côté de la poignée de porte et des roues de fauteuil invisibles se mirent à grincer.

— On arrive, petit homme, dit Sebastian.

— Six.

— On arrive, merde.

Bettinger laissa la cuillère tomber, tendit le bras et lâcha la grenade par le trou dans la porte.

— Putain de merde, qu'est-ce que...

Un éclat lumineux fusa, remplissant la chambre du juge, et le fusil d'assaut de Tackley cracha du feu.

— Arrêtez ! hurla Sebastian.

Les balles dévorèrent le chêne et des étincelles jaillirent de la poignée de porte jusqu'à ce qu'elle bondisse dans la pièce.

Tackley cessa de presser la détente. Dans l'accalmie qui suivit, Bettinger s'accroupit derrière le montant, tendit le bras et poussa la porte. Le panneau en miettes tomba.

Un nuage de fumée entra dans la salle d'attente.

L'inspecteur ajusta son masque pare-balles et jeta un coup d'œil de l'autre côté. À trois mètres de la porte, allongé sur un brancard, se trouvait Sebastian Ramirez. Son visage émacié, sa poitrine chétive et ses jambes fines comme des bâtons avaient été brûlés par la grenade, et sa robe de chambre en satin bleu était en lambeaux. Collé sous son menton se trouvait le canon de l'énorme pistolet qu'il tenait dans la main droite.

Un point rouge apparut sur son coude.

— Je sais ce que vous voulez savoir, annonça Sebastian. (Ses yeux étaient humides, leurs récepteurs rétiniens avaient été stimulés par la grenade, mais sa voix était calme et remarquablement uniforme.) Laissez partir les filles ou je me...

Le fusil d'assaut produisit un éclair.

Le coude de Sebastian craqua. Son pistolet bascula en avant et il

tira, expédiant des balles dans sa propre mâchoire et son nez.

Tackley cria quelque chose qui n'était pas un mot.

L'arme de Sebastian tomba sur le sol et un bruit de pas rapides résonna au fond de la chambre du juge.

Bettinger entra en trombe et flanqua un coup de pied dans le brancard. Tout au fond de la luxueuse chambre se trouvait une échelle qui montait vers un trou dans le plafond. Les jambes nues d'une femme vêtue d'un peignoir rose se trouvaient près du dernier barreau.

L'arme brandie, l'inspecteur tira.

Le plomb cogna contre l'aluminium, arrachant un des montants de l'échelle, et Melissa Spring tomba du plafond. Son dos vint s'écraser par terre.

Bettinger marcha sur sa main, qui tenait un revolver à canon court, et pointa son semi-automatique sur son visage. Bien que la mince et pâle petite brune eût vingt-trois ans, on aurait dit qu'elle avait à peine l'âge de conduire.

— Lâchez cette arme, dit l'inspecteur.

Les doigts de la jeune femme laissèrent échapper le revolver.

— Putain, vous êtes qui, vous ?

L'homme portant le masque de diable prit l'arme, mais ne répondit pas à sa question.

— FBI ? suggéra Melissa. Je vois pas comment les crétins d'ici nous auraient trouvés.

— Vous l'avez ? demanda Tackley depuis l'autre pièce.

— Oui.

Une paire de menottes métalliques vola, tomba sur la moquette et rebondit.

— Et ses jambes, ajouta l'homme à la peau marbrée tandis qu'une seconde paire tombait à côté de la première.

Melissa regarda en direction de la porte. Son visage se tendit, et bientôt, les larmes lui montèrent aux yeux.

— Sebastian... ?

Bettinger referma les menottes sur les poignets et les chevilles de la femme abasourdie. Massant son flanc blessé, il se redressa et regarda vers la porte.

Un cratère d'un rouge presque noir avait remplacé le bas du visage de Sebastian. Trois molaires étaient plantées dans son palais, directement au-dessus d'un morceau blanc qui était tout ce qui restait

de sa mâchoire. Sa mort était imminente.

Tackley traîna sa captive attachée et inconsciente jusqu'à la porte par ce qui restait de ses cheveux pleins de sang.

Bettinger fouilla le bureau du juge pour trouver ce qu'il cherchait, repéra l'objet dans une boîte en plastique et l'apporta vers le brancard. Une chanson qui avait été jouée à son mariage sortait de la chaîne stéréo reliée à un petit générateur solaire.

L'homme à la peau marbrée rangea son passe-montagne et regarda l'invalidé, ou ce qu'il en restait.

— Bon, je vais interroger les femmes, plutôt.

Les larmes brillèrent dans les yeux de Sebastian.

Des dents jaunes apparurent entre les lèvres d'un blanc laiteux de Tackley lorsqu'il vit ce que tenait Bettinger.

— Non ! hurla Melissa, se débattant dans ses entraves. Non !

Tackley menotta les poignets de Sebastian au brancard, l'attrapa par le cou et le maintint fermement.

Bettinger ôta son masque de diable et enfonça la valve d'une poche de colostomie dans la bouche du handicapé.

— Ça, c'est pour mon fils et pour ma femme, dit l'inspecteur en appuyant sur la poche comme sur une cornemuse.

Des excréments descendirent dans la gorge de Sebastian.

— Arrêtez ! cria Melissa.

L'invalidé convulsa, trembla et vomit. Des excréments et de la bile vinrent remplir la poche, et Bettinger appuya dessus à nouveau, réexpédiant la boue chaude dans l'œsophage de sa victime.

À nouveau, Sebastian vomit. Un fluide marron remonta dans la poche et coula de ses narines.

L'inspecteur retira la poche, pulvérisa du vomi et des excréments dans les yeux de sa victime et s'écarta de la scène nauséabonde, jetant la poche. Son cœur battait la chamade.

Aveuglé par les excréments, Sebastian Ramirez perdit connaissance. Il était clair qu'il ne se réveillerait jamais.

— Vous êtes des putains d'animaux ! hurla Melissa. Vous l'avez mutilé, vous avez tué notre enfant et maintenant...

Tackley lui mit le pied sur la bouche, regarda son associé et montra la porte.

— Allez aider Dominic.

Le sang de Bettinger se glaça dans ses veines.

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

— Allez aider Dominic. (L'homme à la peau marbrée désigna un jeu de clés qui était posé sur un téléviseur.) Trouvez cette jeep bleue.

Melissa se détourna de la chaussure de Tackley et haleta :

— Ne me laissez pas seule avec lui. Je vous en prie...

L'homme à la peau marbrée flanqua un coup de pied dans le ventre de la femme, lui faisant expulser tout l'air que contenaient ses poumons.

Le poulx de Bettinger monta. Sa voix était dure lorsqu'il demanda :

— Qu'est-ce que vous allez lui faire ?

— Des trucs. (L'homme à la peau marbrée posa sa main sur la crosse de son fusil d'assaut.) Consolez-vous en vous disant que vous ne pouvez pas m'arrêter.

Un point rouge dansa sur la cuisse de l'inspecteur.

— Allez aider Dominic.

Plus tôt ce jour-là, l'inspecteur avait défini ses deux objectifs. Tuer Sebastian et rester en vie. Il ne pouvait pas risquer sa vie – et le bien-être futur de sa femme et de sa fille – pour une femme qui avait facilité tant de massacres.

Il était temps pour lui de partir.

La mâchoire serrée, Bettinger prit les clés de voiture et se dirigea vers la sortie. Les odeurs de sang et d'excréments lui remplissaient la tête.

— Retrouvez-moi au rez-de-chaussée du garage, dit Tackley. Je ne devrais pas en avoir pour plus d'une heure.

L'inspecteur couvrit son visage avec le masque de diable.

Melissa pleurait.

Écœuré, Bettinger contourna le cadavre de Sebastian et le corps inconscient de Margarita. Lorsqu'il passa par-dessus le sac en toile, il vit la paire d'objets étincelants que l'homme à la peau marbrée avait pris dans le carton d'ustensiles de cuisine.

Des râpes à fromage.

Bettinger pressa le pas sur le plancher de la salle d'attente vert foncé. Quelque chose gémit derrière lui, et il n'arriva pas à savoir si c'était une des femmes ou un des chiens.

51

Coéquipiers

Repoussant d'horribles pensées, l'inspecteur remonta le couloir moqueté, rampa dans le tunnel, atterrit dans le fourgon, ouvrit la porte latérale et pénétra dans le niveau souterrain du parking. Là, il alluma sa lampe et balaya en arc de cercle. Le faisceau lumineux ne décela pas le moindre habitant.

Bettinger avança vers la sortie, passant à côté de cartons pourris et de carcasses de voitures. Un rat se précipita d'une voiture à une autre pour une raison qui n'était pas plus sensée qu'aucun des horribles événements qui s'étaient déroulés à Victory ces vingt-quatre dernières heures.

Devant lui se trouvait l'entrée de l'escalier. Le morceau de carton que Tackley avait coincé entre la porte et le chambranle était encore en place, la gardant ouverte.

Bettinger pointa sa lampe vers le sol juste devant la porte. Dans le rond lumineux, les traces de pattes familières, les empreintes laissées par ses chaussures, et les petites appartenant à son associé à la peau marbrée.

L'inspecteur éteignit sa lampe, s'approcha de la porte et colla son épaule contre le mur. Là, il tourna son oreille contre l'étroite ouverture et écouta.

Une respiration lourde résonnait dans l'escalier. La tonalité de ces vilaines respirations était familière.

— Dominic ?

— Ouais.

— Je monte.

Bettinger alluma sa lampe et entra dans l'escalier.

Dominic toussa.

— Qu'est-ce qui s'est passé ?

— On a tué Sebastian.

L'inspecteur monta vers le palier où était assis le grand gaillard.

— Où est Tackley ?

— Il soutire des informations à Melissa.

— Vous avez fait souffrir Sebastian ?

— Ouais.

— Bien.

Bettinger monta, le bruit de ses pas était amplifié par l'acoustique des lieux.

— Maintenant, il faut qu'on trouve cette jeep bleue.

— OK.

Dominic descendit son passe-montagne sur son visage lacéré.

L'inspecteur atteignit le palier et aida son coéquipier à se mettre debout. On aurait dit que le grand gaillard avait collé tout un rouleau de gros ruban adhésif sur sa cheville blessée.

— Vous pouvez marcher ?

— Ouais. (Dominic s'agrippa à la main courante, se courba vers l'avant et commença à monter.) J'ai pris d'autres antalgiques.

— Sortons au rez-de-chaussée et prenons les rampes.

Bettinger supposait que les portes donnant accès aux autres niveaux étaient verrouillées, et il avait désespérément besoin de voir la lumière du jour.

— OK.

Le grand gaillard arriva au palier et grimaça en s'appuyant contre le mur. Ses épaules montaient et descendaient comme chez quelqu'un qui vient de terminer une course.

L'inspecteur alla jusqu'à la porte, l'entrouvrit et tendit l'oreille. Rien n'était audible à l'exception de la lourde respiration de son coéquipier.

Bettinger glissa un œil par l'entrebâillement. Une lumière diffuse éclairait le rez-de-chaussée du parking, qui semblait inhabité.

L'inspecteur leva son arme et franchit le seuil. Son coéquipier le suivit en boitant, mais son allure ne mettait pas en péril le rythme de leur progression.

— Les dobermans s'en sont sortis ?

Bettinger regarda par-dessus son épaule pour voir si Dominic plaisantait. Une inquiétude sincère se lisait dans ses petits yeux.

— Tackley les a abattus.

Le grand gaillard baissa les yeux et secoua la tête.

— J’imagine qu’il était obligé.

— Attention, dit Bettinger en lui montrant un trou dans le sol qui n’était qu’une lucarne vers les profondeurs du royaume des ténèbres.

Un entrelacs de tuyaux rouillés recouvrait la moitié de l’ouverture. Dominic la contourna en sautillant.

— Merci.

— Vous devriez rester ici. (L’inspecteur désigna la rampe inclinée qui menait au second niveau.) Je vais monter et trouver la jeep.

— Je peux y arriver.

Bettinger haussa les épaules.

Les policiers masqués continuèrent à avancer dans le garage. Tandis qu’ils passaient à côté du vagabond décapité, l’inspecteur donna par inadvertance un coup de pied dans un morceau de glace qui avait des dents de sagesse.

— Comment vous avez fait ? demanda Dominic.

— Quoi ?

— Comment vous l’avez tué ? Sebastian ?

— Parlez au petit homme.

— Vous voulez pas en parler ?

— Je n’en parlerai pas.

Ensemble, les deux hommes marchèrent vers la rampe. Le son de leurs pas fatigués rebondissait dans toutes les directions.

— J’veux vous remercier pour ce que vous avez fait, dit le grand gaillard. Vous avez tout mis au point, avec Slick Sam et les sifflets, et sans vous, on les aurait jamais trouvés.

Bettinger envoya un coup de poing dans la bouche de Dominic.

Le grand gaillard vacilla en arrière.

— Putain de m...

L’inspecteur envoya un autre coup dans le nez de son coéquipier, brisant le cartilage.

Dominic tituba, sonné par le coup.

La douleur fusa dans les doigts de Bettinger, et tandis qu’il écartait ses pieds en position de combat, il ôta son masque pare-balles et son arme. Ses yeux le piquaient.

Dominic arracha son passe-montagne et cracha du sang.

— Mais putain, qu’est-ce qui va pas chez vous ?

L'inspecteur envoya un crochet du droit dans l'oreille de son coéquipier, le faisant tomber sur un genou.

Bettinger lui faucha la jambe gauche.

— Arrêtez ça tout de suite, avertit Dominic, sinon je vous t...

Le pied droit de l'inspecteur cogna contre le gilet pare-balles du grand gaillard.

Dominic oscilla puis tomba en arrière sur le clochard. Un bras congelé se détacha et partit en glissant sur le béton.

Les larmes coulaient sur le visage de Bettinger. Levant les poings il fonça sur son coéquipier.

Dominic plongea en avant, attrapa les jambes de l'inspecteur et le renversa.

Le béton froid écrasa le flanc meurtri de Bettinger, et la douleur qui lui transperça le corps eut l'effet d'un lance-flammes appliqué sur des nerfs à vif. Au supplice, il hurla.

Dominic envoya un avant-bras contre le gilet de l'inspecteur, vidant ses poumons de leur air.

Bettinger donna un coup de genou dans le ventre du grand gaillard, et un énorme poing fermé lui défonça l'oreille droite. Juste au moment où il se mettait à entendre des cloches sonner, Dominic frappa à nouveau.

Haletant, le grand gaillard dit :

— M'obligez pas à...

L'inspecteur flanqua un coup sur la mauvaise cheville de son coéquipier.

Un hurlement sortit de la bouche de Dominic, remplissant tout le parking.

Bettinger se mit à genoux, replia ses doigts à demi et griffa le visage du grand gaillard, arrachant les croûtes et les points.

Dominic hurla et tomba à plat dos ; son visage saignait en une douzaine d'endroits.

— Suffit.

Bettinger lança un coup de poing.

Le grand gaillard attrapa le poignet de son coéquipier et le retourna. Une douleur fulgurante traversa l'épaule droite de l'inspecteur et explosa lorsque l'os sortit de son logement.

Dans un immense cri, Bettinger s'écroula.

Dominic lâcha le membre disloqué, souffla à la recherche d'air et se mit sur son séant.

— Pour un mec intelligent... vous êtes sacrément bête.

L'inspecteur repoussa le sol avec sa main gauche et se mit à genoux. Son épaule droite irradiait une douleur d'une intensité brûlante qui remplissait son corps tout entier.

Le grand gaillard essuya son visage et enleva les fils défaits et des lambeaux de peau.

— Putain, qu'est-ce que c'est que cette merde ?

Bettinger se jeta sur Dominic.

Le grand gaillard attrapa son coéquipier par le cou et projeta son visage contre le sol. Le béton craquelé était tout ce que l'inspecteur parvenait à voir.

Dominic cracha et appuya un genou contre la colonne vertébrale de l'homme à terre.

— Je vais pas vous laisser vous relever avant que...

L'inspecteur lança son coude gauche, mais une grande main lui barra le chemin.

À nouveau, Dominic cracha.

— Je vais pas vous laisser vous relever avant que vous soyez un peu calmé.

Les larmes coulaient des yeux de Bettinger sur le béton. Son corps était un lieu où s'étaient rassemblées toutes sortes de traumatismes physiques et psychologiques.

— C'est bon, vous avez fini ? demanda Dominic.

L'intérieur de la bouche de l'inspecteur avait un goût de sang et de pierre, et il ne savait plus parler. À deux centimètres de ses yeux, les larmes formaient une flaque.

À nouveau, le grand gaillard demanda.

— Ça y est ?

Bettinger pensa à Alyssa et Karen, qui l'attendaient à l'hôpital de Stonesburg. Le béton lui frottait le visage, le raclant comme du papier de verre, et il se rendit compte qu'il faisait un signe d'assentiment. Les pressions sur son cou et sa colonne disparurent et de grandes mains le retournèrent sur le dos. Au-dessus de lui apparurent le plafond pourri du parking et le visage en lambeaux de son coéquipier.

— Prenez ça.

Dominic mit deux cachets bleus dans la main gauche de Bettinger.

- Qu'est-ce que... (L'inspecteur toussa.) Qu'est-ce que c'est ?
Sa voix était un coassement rocailleux.
- Des antidouleurs.
- Quel genre ?
- Le grand gaillard haussa les épaules.
- Le genre que Tackley prend depuis qu'il s'est cassé le dos.
- C'est arrivé quand ?
- En 94.

Bettinger s'assit. Des feux avaient remplacé ses entrailles, et tout autour de lui, le garage vacillait. Une main se posa sur ses épaules, le maintenant fermement tandis qu'il mettait les deux cachets bleus dans sa bouche et les avalait avec du sang.

Le retour des affreux

Chaque pas envoyait des vibrations dans l'épaule déboîtée et les côtes cassées de Bettinger, mais le narcotique rendait la douleur supportable. Tout en montant la rampe en clopinant, il se sentait à côté de la réalité, comme s'il se promenait dans un vieux film, et il se demanda comment Tackley parvenait à rester rapide et affuté sous l'influence d'une substance aussi puissante.

— C'était pas à cause de ce que j'ai fait à votre voiture ? demanda Dominic. Là-bas ?

— Je vais faire comme si c'était une question rhétorique.

Les équipiers atteignirent le second niveau. Une partie du plafond s'était écroulée et un tas de décombres se trouvait tout de suite devant eux.

Bettinger alluma sa lampe et éclaira le côté gauche de l'obstacle, illuminant des traces laissées par des pneus tout-terrain. Le duo d'estropiés les suivit en contournant le tas et en passant à côté d'une collection hétéroclite de voitures qui étaient calcinées ou renversées ou les deux.

Le faisceau de Dominic se posa sur un chariot de supermarché tordu et les équipiers marquèrent une pause. Couché sur la couverture moisie qui recouvrait le bas du chariot se trouvait un bébé noir nu. L'enfant congelé était mort les yeux et la bouche grands ouverts.

— Est-ce qu'on devrait faire quelque chose ? demanda le grand gaillard.

Bettinger s'éloigna de la scène en clopinant et ne s'arrêta pas avant d'avoir trouvé la jeep bleue.

La chaleur entraînait par les aérations du tableau de bord, réchauffant les policiers épuisés tandis qu'ils attendaient le troisième membre du groupe au niveau du rez-de-chaussée du parking.

Dominic leva une main du volant, planta son index sur le bouton de la radio et tourna la molette. Des parasites crépitaient sur toutes les stations, et Bettinger se demanda si le monde civilisé avait touché à sa fin pendant leur absence. Onze heures s'étaient écoulées depuis qu'il

s'était réveillé au Sunflower Motel, mais on aurait dit un siècle.

Se penchant, le grand gaillard ouvrit la boîte à gants, jeta un œil à l'intérieur et sortit deux pochettes.

— Il avait assez bon goût en musique, dit-il en glissant un CD dans le lecteur.

Un rythme de basse résonna dans les haut-parleurs, ébranlant le nez, les côtes et l'épaule disloquée de l'inspecteur, et des hommes noirs probablement sourds comme des pots remplirent l'air avec des rimes prétentieuses.

Bettinger regarda les Montagnes par l'ouverture du garage. Le blizzard s'était arrêté et les monceaux de poudreuse blanche immaculée qu'il voyait ressemblaient à des stratocumulus.

— C'est comme le plus merdique paradis qu'on puisse imaginer.

Peu après 3 heures de l'après-midi, Tackley émergea de l'escalier, le sac en toile jeté sur l'épaule gauche et le passe-montagne sur le visage. Une série de pas rapides l'amena à la jeep, et il ouvrit la portière arrière côté conducteur.

— T'as eu les noms des tueurs ? demanda Dominic.

— Oui.

L'homme à la peau marbrée monta, referma la portière et verrouilla.

Des odeurs pestilentielles remplirent l'habitable.

— Les intermédiaires aussi ? demanda le grand gaillard.

— Ça, c'était de la fiction. Melissa et Margarita ont tout fait pour Sebastian pendant qu'il était en soins intensifs. Elles sont même allées en Floride et en Illinois pour envoyer les lettres.

Cette information ne rassura pas du tout Bettinger sur ce qui était arrivé aux femmes.

Tackley frappa la carrosserie de la jeep comme s'il écrasait un moucheron.

— Cet engin devrait pouvoir passer dans la neige.

— Il devrait.

Dominic enclencha une vitesse et accéléra. Tandis que la jeep roulait vers la sortie, la lumière du jour éclaira les visages tuméfiés, bosselés et ensanglantés des hommes qui étaient assis devant.

— Mais qu'est-ce qui vous est arrivé, à vous deux ? demanda Tackley.

Ni Bettinger ni Dominic ne donna de réponse.

— Vous vous êtes fait ça entre vous ?

Le grand gaillard haussa les épaules.

Un pneu écrasa la main du vagabond au moment où la jeep sortit du parking. Le soleil entoura le véhicule et trois téléphones portables vibrèrent en même temps.

Bettinger tendit son bras valide, attrapa l'appareil qui geignait et inclina sa tête embrumée. L'écran lui disait qu'il avait trente-sept appels manqués et quatorze messages.

— Attendez, dit Tackley. Il y a quelque chose dont il faut qu'on parle maintenant.

Bettinger et Dominic regardèrent l'homme à la peau marbrée dans le rétroviseur.

— Les tueurs viennent d'autres États, dit Tackley, et il faut qu'on trouve une source crédible avant de donner leurs noms au Fédéraux.

La neige crissa sous les pneus tout-terrain tandis que Bettinger se creusait la tête.

— Je vais dire que j'ai trouvé une liste dans la glacière. On ne comprend pas très bien pourquoi il l'aurait, mais il est coupable et mort, et personne ne peut l'interroger.

L'homme à la peau marbrée réfléchit à la proposition pendant quelques instants.

— Ça devrait marcher.

— Vous devriez vous débarrasser de cette jeep aussi.

— On a des gars pour ça.

— Et déposer Slick Sam devant un service d'urgences.

— On le fera, bien sûr.

La sincérité de Tackley était douteuse, mais Bettinger n'avait aucune envie de se faire descendre pour un criminel qui était peut-être mort et congelé dans une cave en ville.

Personne ne posa de questions sur les deux femmes.

Après un court silence, les policiers prirent leur téléphone portable.

Bettinger mit le nom de sa femme en surbrillance et appuya sur le bouton d'appel. Son oreille droite résonnait encore des deux coups de massue que Dominic lui avait infligés, et il colla l'appareil de l'autre côté de sa tête. Le rappeur se vantait d'avoir violé collectivement une salope blanche, et l'inspecteur flanqua le talon de sa chaussure droite dans l'autoradio, faisant taire le misogynie.

Dominic et Tackley échangèrent un regard dans le rétroviseur.

— Il a perdu la boule, le négro.

Bettinger écouta la sonnerie, pensant à des actes chirurgicaux ratés et à des staphylocoques dorés résistants à la méticilline – terrorisé par sa propre imagination.

Quelqu'un décrocha.

— Jules ?

C'était Alyssa.

Le soulagement envahit le corps de l'inspecteur, et quelques instants plus tard, il détendit ses muscles et se rappela comment respirer.

— Comment s'est passé l'opération ?

— Tu vas bien ?

— Oui. Comment s'est passée l'opération ?

— Bien. Je dormais encore il y a une heure. Ils viennent de m'amener Karen.

— Le Dr Edwards est satisfait de ce qu'il a vu ?

— Ouais.

— Comment va Karen ?

— Ça va. Elle est très silencieuse.

Bettinger savait qu'il ne pouvait pas parler de sa fille maintenant.

— Tu te sens bien ?

— Ouais, enfin, assez groggy. Tu es blessé ? Tu as une voix différente...

— Ça va.

— Tu as... tu as fait ce que tu avais à faire ?

— Oui.

Il y avait de la satisfaction mais aucune fierté dans ce mot.

— Alors, tu as fini ?

— Complètement. Dès que le Dr Edwards confirme que c'est possible, on remballé tout et on rentre en Arizona.

Il y eut un silence à l'autre bout, et Bettinger sut qu'Alyssa retenait ses larmes. Maintenant qu'ils n'étaient plus menacés par un danger immédiat, tous deux allaient devoir se confronter à la vie sans leur fils.

La neige crissa sous les pneus de la jeep et l'inspecteur s'éclaircit la voix.

— J'appelle dès que je suis tout près.

— OK.

— Je t'aime.

— Je t'aime aussi.

Bettinger coupa la communication et rangea son téléphone portable. Appuyé au dossier de son siège, il contempla les tas de poudreuse qui recouvraient les Montagnes.

Dominic lança un coup d'œil à son coéquipier.

— Vous quittez Victory ?

— Sur-le-champ.

— Vous êtes pas curieux de boucler l'affaire Elaine James que vous avez ouverte ?

— Pas assez curieux.

Le grand gaillard haussa les épaules.

Creusant de profonds sillons dans la couche de neige, la jeep roulait vers le tank.

— Zwolinski est vivant, annonça Tackley.

— Évidemment, putain ! (Dominic donna une grande claque sur le tableau de bord.) Comme j'ai dit quand on a boxé – ce mec est indestructible.

Bettinger fut heureux d'entendre que le capitaine était toujours en vie.

— Qu'est-ce qui lui est arrivé ?

— Je vous ferai écouter les messages. Il est sous médicament et il parle un bon moment.

L'homme à la peau marbrée avala des pilules et posa son portable sur le porte-verre situé entre les deux sièges avant.

— Cinquième message, annonça un robot féminin. 12 h 13.

“Tackley, aboyait Zwolinski, j'ai eu vos messages. Je suis aux soins intensifs, je ne me rappelle pas comment j'y suis arrivé, et c'est un peu brouillé dans ma tête, alors je veux vous dire ce qui s'est passé, tout ce qui s'est passé, avant de partir en chirurgie. (Une machine bipa et quelqu'un marmonna quelque chose.) Je vous rappelle.”

La communication s'arrêta et le robot féminin dit :

— Sixième message. 12 h 32.

“C’est Zwolinski. Voilà ce qui s’est passé.

“J’étais chez moi, j’attendais Vanessa, j’avais tout, le vin et tout, mais quand elle sonne à l’interphone, je sais que ça cloche, que quelqu’un l’a prise en otage. Ils arrivent tous dans le couloir et alors que je me prépare à les recevoir, deux Blacks me chopent par derrière. L’un pointe un fusil à dispersion sur ma tête et l’autre a un pistolet. Ils me disent de lâcher mon arme, j’obéis. Ils se détendent.

“Erreur.

“Je plonge à gauche et flanque un uppercut. Comme dans le septième round du match de Tyler contre Billings, sauf que mon poing, il atterrit pas dans un gant mais dans la mâchoire du gars, celui qui a le fusil. Je l’explose.

“C’est magnifique.

“Il lâche son arme, et quand je me jette dessus, l’autre gars tire. La balle se fiche dans mon épaule, m’arrête net dans mon élan. Ça fait mal, mais j’ai déjà pris des balles.

“Plein.

“J’attrape le fusil à dispersion et je descends le gars avec le pistolet – direct dans le cou. L’autre est à genoux, se tient la tête et la mâchoire, elle a l’air de tenir autant qu’un nichon sur une femme de quatre-vingt-dix ans.

“Je me remets sur mes pieds, je balance un crochet dans l’oreille de celui que je viens de canarder. Les plombs ont bien amoché son cou, et mon coup lui arrache la tête.

“Ça se présente assez bien.

“Je me retourne pour finir l’autre et j’entends Vanessa crier, juste derrière la porte. Un des types qui est avec elle dit : ‘Ouvre ou elle crève.’

“Alors là, je suis dans une situation bien merdique.

“Je leur dis : ‘Attendez’, et je regarde pour voir combien ils sont, mais il fait noir parce qu’ils ont bouché le judas.

“Bon, ils sont un peu plus malins que les crétins qu’ils ont envoyés à l’intérieur.

“Je leur dis : ‘Je vais tuer vos deux gars si vous laissez pas ma femme partir tout de suite.’ Je dis les choses comme ça, j’appelle Vanessa ma femme, et je décide à ce moment-là qu’on est à nouveau mariés. Si on meurt tous les deux, ou si l’un de nous s’en va, je veux que ce soit comme ça.

“Laissez partir ma femme’, je dis. Plus fort cette fois.

“Le gars répond : ‘Vous avez dix secondes pour sortir.’

“Personne me fait un compte à rebours. Sur le ring ou dans la vie, ça n’arrive jamais, c’est tout.

“Il commence à compter et tout devient rouge.

“J’arrache les yeux du type à la mâchoire fracassée, faut qu’il reste vivant au cas où j’aurais besoin d’un otage, et pendant qu’il crie, je mets le gilet pare-balles que j’ai sur le portemanteau.

“Les gens se foutent toujours de moi parce que j’ai ça là, mais voilà pourquoi je l’ai.

“Je prends la tête de l’autre type et je l’emmène à la porte, mais je ne me rappelle pas bien ce que j’allais faire avec.

“Me moquer d’eux, peut-être ?

“Leur balancer ?

“Je sais pas trop.

“Je commence à défaire la chaîne, et la porte explose. Des éclats de bois et des plombs partout, dans ma main droite, dans mon bras, même si le gilet prend le plus gros.

“Je me retrouve sur le cul.

“À travers le trou dans la porte, j’entends Vanessa crier et le bruit des gars qui courent. Ils se tirent et je sais qu’ils la tiennent encore.

“Je me lève, et je dois avoir l’air encore plus déglingué que Victor après dix rounds contre Upell. La paume de ma main droite est couverte de sang et on dirait un jouet mâchouillé, alors je presse un tube de superglue dedans et je ferme le poing.

“Je serre fort.

“L’hémorragie s’arrête, et maintenant, on dirait un gourdin.

“Comme j’ai plus qu’une main qui marche, je mets les clés dans ma bouche, ça évite aussi qu’elles fassent du bruit, et je range la colle dans une poche de mon gilet. J’attrape mon revolver et je pars à leur pours...”

Un clic interrompt la suite de la phrase du capitaine, et la jeep bleue continua sa route vers le sud, écrasant la poudreuse.

— Ce n’est pas fini ? demanda Bettinger.

Tackley secoua la tête.

Dominic contourna un cratère dont on aurait dit qu’il appartenait à la surface de la lune, et le téléphone bipa.

— Septième message, annonça le robot féminin. 12 h 36.

“Apparemment, mon message était trop long.

“J’espère que tout a été sauvegardé.

“Alors, je cours dans le couloir avec les clés dans la bouche et mon arme dans ma main gauche, mon gilet pare-balles et mon caleçon comme si j’étais une espèce de stripteaseur en fuite.

“Je sors et je vois un fourgon marron qui quitte le parking en trombe. Ils avaient un mec au volant, prêt, et je sais que c’est le groupe qui a tué Gianetto et Stanley et qui a essayé de descendre Nancy.

“Je monte dans ma belle bleue, je démarre et je les poursuis.

“Pour récupérer Vanessa.

“Il fait noir, mais je n’allume pas mes phares.

“Quand j’arrive à Summer Drive, je les vois traverser un carrefour. Ils ont coupé leurs phares aussi, et quand je vois ça, je sens ce calme étrange m’envahir.

“Victory est mon ennemie, c’est ma plus grande rivale. J’ai passé des dizaines d’années à étudier sa manière de se battre, de bouger, de cogner, à repérer les endroits où elle peut être touchée, ceux où elle peut pas. Elle m’a eu quand elle m’a pris ma fille, et elle m’a eu quand elle a détruit mon mariage, mais je l’ai eue aussi, des centaines de fois, et j’ai jamais quitté le ring.

“Pas une fois.

“Alors, ceux qui sont dans ce fourgon marron ont un désavantage majeur. Ils ne peuvent pas connaître Victory comme moi, c’est impossible.

“C’est plus qu’impossible.

“Alors, je les suis, à deux ou trois rues de distance, je leur donne plein d’air, je reste dans l’ombre. Je garde mes phares éteints et chaque fois qu’il y a un lampadaire, je fais un écart.

“Je suis comme Lightnin’ McDaniels – le Fantôme Irlandais.

“Victory leur balance des coups – des nids-de-poule, des déviations, des animaux écrasés – et après qu’ils manquent perdre une roue, ils allument leurs lumières, y compris leurs feux de détresse, pour une raison inconnue.

“Un élève agent de police pourrait les suivre, maintenant.

“Je reste encore plus loin, quatre pâtés de maisons entre nous, parfois cinq. C’est comme si j’entrais sur le ring avec un bébé.

“Ils ralentissent, moi aussi. Ils prennent une rue adjacente et je sais qu’ils s’apprêtent à faire quelque chose.

“J’arrive au coin et je les vois en train d’aller vers un parking. Je les dépasse, je fonce jusqu’à la rue suivante, je fais demi-tour.

“Quand j’arrive, ils ne sont plus là, mais je ne suis pas inquiet. Je sais qu’ils sont dans ce parking, probablement en train de changer de véhicule.

“Bon, ils sont acculés, ils sont dans les cordes. Je me gare à l’extérieur du parking, je mets les clés dans ma bouche, je prends mon arme et j’entre.

“Le rez-de-chaussée est désert, alors je monte les marches jusqu’au niveau suivant. Ils ne sont pas là non plus. Mais j’entends des voix au-dessus et je monte au deuxième étage.

“J’y arrive, je reste dans l’ombre et je vois le fourgon marron et les trois gars qui s’éloignent, vers une berline blanche.

“Je ne vois pas Vanessa. Ils ne l’ont pas déposée en route, alors je sais qu’elle est encore dans ce fourgon.

“J’ai envie de leur faire la peau, mais c’est elle ma priorité, alors je les laisse monter dans leur bagnole blanche et partir.

“Je cours au fourgon, la portière est fermée. Je casse la vitre avec la crosse de mon revolver, je défais la serrure, je monte. Vanessa est là, couchée sur le ventre sous la banquette, et il y a du sang partout sur elle. Tous les muscles de mon corps se tétanisent, et je mords les clés dans ma bouche, et c’est exactement comme ce jour-là avec ma fille aux urgences, ça recommence, et je suis tétanisé.

“Paralysé.

“Et là, elle respire.

“Je crache les clés, je pose le revolver, je la monte sur la banquette. Son chemisier est couvert de sang, et quand je déboutonne pour voir à quoi ressemblent les blessures, je vois quelque chose par terre entre les sièges de devant, et tout à coup, je me rends compte que ça va se compliquer.

“C’est un .38.

“Un de ces crétins – probablement le petit génie qui a mis les feux de détresse sans raison – a laissé son arme dans le fourgon et je sais qu’ils vont revenir la chercher.

“Je vais vous rappeler avant que votre stupide machine me coupe la parole à nouveau.”

Un clic, et quelques instants plus tard, le robot féminin dit :

— Huitième message. 12h41.

“Votre téléphone fait vraiment chier, déclara Zwolinski.

“Alors, on est dans le fourgon, et je sais que ces salopards vont revenir bientôt. Je remets Vanessa sous la banquette, je referme la portière, je m'accroupis, même s'il n'y a rien que je puisse faire pour la vitre cassée.

“J'entends une voiture.

Les phares balaient le parking comme si c'était un stalag, ils balancent des grandes ombres noires partout. Je regarde dans le rétro extérieur et je vois la berline blanche qui arrive.

“Elle s'arrête.

“La portière arrière s'ouvre, et un Noir qui ressemble à William Watkins Jr – le champion poids plume de 82 – sort, et le chauffeur, un Blanc avec des cheveux noirs bouclés, dit : ‘Je crois que je l'ai mis dans la boîte à gants.’

“À l'évidence, c'est l'abruti qui a allumé les feux de détresse.

“Alors le gars qui ressemble à William Watkins Jr fourre une cigarette dans sa bouche, l'allume et aspire son cancer tout en allant vers le fourgon. Il a l'air contrarié, et il a raison, puisqu'il fait le ménage derrière M. Feux de Détresse et il va bientôt se faire descendre.

“Je suis accroupi, prêt à tirer, je surveille dans le rétro, et plus il approche, plus il ressemble à William Watkins Jr, et il y a un moment où je me dis : Est-ce que je suis sur le point de descendre le champion poids plume de 82 ?

“Apparemment, je suis un peu à côté de la plaque – ce gars ressemble à William Watkins Jr il y a plus de trente ans. Et si c'est par hasard le fils de William Watkins Jr, il a choisi le mauvais genre de boulot.

“Alors il s'approche, et quand la fumée s'écarte de son visage, il voit que la vitre est cassée et je lui tire une balle dans la tête.

“Deux balles.”

— Zwolinski est bon tireur, dit Dominic à Bettinger. Il a un bon pourcentage.

“J'envoie deux pruneaux à travers le pare-brise du côté conducteur et M. Feux de Détresse disparaît. La portière passager s'ouvre et le dernier gars en sort. Je tire dans ses jambes jusqu'à ce qu'il tombe, et quand il commence à ramper, je ramasse le .38 et je tire jusqu'à ce qu'il ne bouge plus.

“Bon, pour les types, c’est réglé.

“Je mets Vanessa sur la banquette, je défais son chemisier, je trouve les blessures – elle a été poignardée deux fois dans le ventre et je colle les plaies. Ses constantes sont basses et il est clair qu’elle a perdu beaucoup de sang.

“Je réfléchis.

“L’hôpital est à trente minutes de là, on est dans la banlieue, et je ne sais pas combien de temps elle tiendra ni s’ils ont du sang dans leur banque.

“J’attrape les clés et un portable dans la poche de William Watkins Jr et je sors du parking, avec Vanessa. Je vais à deux blocs de là, dans le quartier qui s’appelait autrefois Fountain Park et je trouve une fumerie.

“Il y a plein de choix.

“Je défonce la porte, je remonte un couloir et je trouve un salon. Il y a des camés partout, étalés sur les canapés comme des moisissures, et ils me regardent fixement, hébétés. Je suis là, dans mon caleçon et mon gilet pare-balles, j’ai une main collée en forme de gourdin et je suis couvert de sang. Ils pensent probablement que je suis une hallucination, et ils espèrent certainement que j’en suis une.

“Je gifle un mec pour lui prouver que je suis bien réel, et je lui dis d’aller me chercher des seringues, des neuves, dans du plastique, toute une boîte.

“Il va me chercher la boîte et je l’emporte au fourgon.

“Je m’assois à côté de Vanessa, qui est toujours en vie, mais plus faible qu’avant.

“Elle va bientôt y passer.

“Je ne suis pas beau. Mon dos n’est pas en bon état et je n’ai pas l’amplitude qu’un type de ma taille pourrait avoir, mais il y a un attribut physique dont je suis vraiment fier.

“Je suis O négatif, donneur universel.

“Je remplis une seringue – je me sers de ma bonne main pour tenir l’aiguille et de ma bouche pour tirer le piston –, je trouve une veine dans son bras et je lui donne mon sang. Pas trop vite, mais pas trop lentement non plus.

“Je recommence, et quand le sang bouche l’aiguille, je prends une nouvelle seringue.

“Quelque part autour de la cinquième ou sixième seringue, je commence à avoir la tête qui tourne. C’est là que j’appelle l’hôpital et

que je leur dis où on est.

“Je raccroche et je remplis une nouvelle seringue. Et je continue à lui injecter du sang jusqu’à ce que tout devienne noir.

“Et je me réveille ici.

“Vanessa est toujours inconsciente et aux soins intensifs. Je sais qu’elle va s’en sortir et les médecins le pensent aussi.

“Elle a mon sang dans les veines, il sait se battre.”

Dominic tourna le volant, contournant un tas de neige, et les os d’un pigeon se brisèrent sous les pneus.

Zwolinski s’éclaircit la voix.

“Je vous vois demain à l’enterrement de Gianetto. On se remet au travail tout de suite après, alors, apportez des vêtements de rechange.”

La communication se coupa.

Bettinger ferma les yeux. La neige craquela tandis qu’il abandonnait douleurs, conscience et la ville de Victory.

53

Excisions

Bettinger, Alyssa et Karen repartirent en Arizona. Très peu de personnes assistèrent au service funèbre court et intime qu'ils organisèrent pour Gordon.

Aucun discours ne fut prononcé à cette occasion.

Les médias firent les louanges de l'inspecteur, qui fut crédité publiquement pour avoir arrêté l'un des tueurs, avoir sauvé (la plus grande partie de) sa famille et avoir obtenu une liste qui identifiait tous les tueurs à gages, dont les survivants furent promptement arrêtés et renvoyés à Victory.

Tous ces hommes moururent en prison.

La récompense de Bettinger fut un bureau dans le commissariat qui l'avait viré environ deux mois plus tôt. Le ressentiment était considérable chez les deux parties, dont les retrouvailles avaient été exigées par les autorités du Missouri et de l'Arizona.

Le capitaine Kerry Ladell se leva derrière son grand bureau en bois et tendit la main.

— Heureux de vous revoir.

— Si vous me présentez vos condoléances, je vous pète les dents, avertit Bettinger.

— C'est comme ça que ça va être entre nous ?

— Personne ne devrait vivre dans le froid.

Le capitaine retourna dans son fauteuil en cuir, qui soupira comme s'il était exaspéré.

— Être un connard pendant cinq ans, ça va être long... même si j' imagine que vous êtes un expert.

— Je sais sur qui chier.

— C'est comme si vous n'étiez jamais parti.

— Ma famille risque de ne pas être d'accord avec ça. Enfin, les membres de ma famille qui peuvent.

Un silence venimeux s'installa entre Bettinger et l'homme qui l'avait envoyé vers le Nord.

Personne ne présenta d'excuses à personne, et l'inspecteur se remit au travail, ignorant son patron et ses pairs. Certains individus étaient transformés par les événements tragiques, d'autres étaient adoucis par ce genre d'expériences, mais la principale différence entre l'ancien Bettinger et le nouveau, c'était que le nouveau faisait beaucoup plus de cauchemars.

Karen retourna à l'école qu'elle fréquentait avant, mais elle ne se mêlait pas aux enfants qui autrefois avaient été ses amis ni à personne d'autre. Ses notes étaient toujours très bonnes, et quand elle n'étudiait pas, elle faisait des jeux cérébraux (des Sudoku ou des mots croisés) ou regardait des jeux télévisés ou les deux en même temps, remplissant sa tête constamment de nombres, de mots et d'informations. La raison de ce comportement était évidente pour le psychologue qu'elle voyait, comme pour ses parents, mais ils ne la découragèrent pas pour autant. Il y avait des manières bien pires de gérer les traumatismes.

En mars, Alyssa Bright eut sa première exposition à la Galerie David Rubinstein de Chicago.

Bien que ce fût une exposition collective, l'artiste borgne avait reçu beaucoup plus d'attention que tous ses pairs, surtout à cause des interviews qu'elle avait accordées au magazine *Toiles Vives*, à deux journaux nationaux et à une ribambelle de périodiques en Arizona, dans le Missouri et en Illinois. Ces articles s'étaient beaucoup plus intéressés aux tragédies personnelles de la femme qu'à son art et ne furent pas ajoutés à l'album familial.

Bettinger savait qu'Alyssa n'était pas à l'aise avec l'attention dont elle était l'objet. Jusqu'à un certain point, les médias exploitaient sa mutilation, les Meurtres Policiers (comme la presse avait surnommé les événements de Victory) et pire que tout, la mort de Gordon. La moitié de ses toiles furent vendues à l'exposition, mais ce succès était modeste et presque sans joie.

Le couple fit l'amour la dernière nuit qu'ils passèrent là-bas, mais ce fut une entreprise sombre et sans chaleur. Le nez de Bettinger s'était très mal remis, et son oreille droite était une boule, déformée par les coups que lui avait infligés Dominic. Son visage avait changé, ainsi que la capacité d'Alyssa à le regarder.

Une fois de plus, le couple repartit en Arizona.

En avril, les corps calcinés de Sebastian Ramirez, Margarita

Ramirez, Melissa Spring et Slick Sam (de son vrai nom, Reginald B. Garrison II) furent découverts dans un égout de la banlieue, et plusieurs photos sortirent sur internet. Bettinger et Alyssa n'avaient jamais parlé de ce qui s'était passé à Victory le jour du blizzard, et il ne sut pas et ne chercha pas à savoir si elle avait vu ces horribles images.

L'inspecteur ne dort pas bien ce mois-là. La plupart de ses cauchemars concernaient des actes dont il ne parlerait jamais.

En mai, David Rubinstein envoya un e-mail à Alyssa ; il demandait des toiles pour une exposition qui concernerait seulement elle et un autre artiste. Le propriétaire de la galerie déclara qu'il n'était intéressé que par des œuvres nouvelles.

Pleine de sentiments contradictoires sur cette opportunité, la femme réfléchit aux sujets qu'elle devrait aborder dans sa peinture, si elle devait s'y remettre. Deux semaines d'efforts décousus finirent en un tas de toiles abandonnées, dont plusieurs avaient été déchirées dans des crises de colère.

Couchés dans le lit de la pièce où Karen avait été conçue, le couple discuta. Bettinger aborda le sujet de ses peintures et écouta Alyssa parler de la difficulté qu'il y avait à créer de l'art quand leur fils était mort et leur fille une étrangère.

— Est-ce que tu as essayé de mettre un peu de ce qui s'est passé dans ton travail ? demanda l'inspecteur au tas de boucles qui était posé sur sa poitrine nue.

— Je ne veux pas faire des œuvres comme ça – être identifiée comme une victime. Je ne supporte pas ces conneries de “pauvre de moi”.

— Tu n'es pas ce genre d'artiste, ni ce genre de personne, mais tu es en colère. Peut-être que tu pourrais mettre ça sur tes toiles.

— De la colère ?

— Sur ce qui est arrivé à nos enfants. À toi. Sur la manière dont certains critiques parlent de ton œil et de Gordon comme si c'étaient tes trucs pour te faire remarquer.

— Je les emmerde.

— Dis ça avec ton pinceau.

— Comme de l'art thérapie ?

— Oui. Ne cherche pas un concept, aie confiance dans ta maîtrise technique, qui est fantastique, et laisse sortir.

Bettinger voulait voir des tableaux comme ceux-là, et peut-être en avait-il besoin.

Alyssa déposa un baiser sur son muscle pectoral gauche.

— Je vais essayer.

Quelques minutes plus tard, l'artiste retourna dans son atelier.

Bettinger ouvrit un roman, s'allongea et lut des pages sur des cow-boys beaucoup moins intelligents que les chevaux qui leur servaient de montures. En quelques chapitres galopants, il arriva au bord de l'inconscience, glissa un marque-page et éteignit la lumière.

À 3 heures du matin, l'inspecteur fut tiré de son cauchemar par des baisers chauds dans son cou et la caresse de doigts légers sur son phallus gonflé. Alyssa alluma la lampe de chevet, et dans sa lueur ambrée, le couple fit l'amour.

De discrètes rampes de spots éclairaient les vingt-deux nouvelles toiles qui ornaient les murs en brique apparente de la Galerie David Rubinstein de Chicago. Tout en admirant les œuvres, Bettinger boutonna la veste de son costume marron et s'approcha du bar. Ce soir avait lieu le vernissage de la troisième exposition d'Alyssa Bright, et sa toute première en solo. La nouvelle série de peintures à l'huile, intitulée *Excisions*, était sombre, mais pas oppressante comme la précédente, *Exsanguination*, que l'inspecteur appréciait, mais qu'il avait été incapable de regarder sans se sentir mal à l'aise.

— Trois coupes de champagne, s'il vous plaît.

— Certainement, monsieur Bright, dit la fine femme blanche qui tenait le bar.

Elle n'était pas la première à appeler Bettinger par le nom de sa femme, et le mari très fier offrit un sourire plutôt qu'une rectification à la serveuse.

Trois flûtes en cristal furent disposées d'une main experte sur la nappe argentée et remplies de champagne.

— Merci, dit l'inspecteur, posant un billet sur la table.

— Monsieur... vous n'avez pas besoin de me donner de pourboire.

— Monsieur Bright est un flambeur.

Bettinger prit les verres de bulles et s'éloigna de la table. Le produit financier de la seconde exposition dépassait grandement ce que l'inspecteur gagnait en un an, et même si sa femme et lui ne se considéraient pas comme riches, ils pouvaient désormais s'offrir des luxes qui étaient auparavant hors de leur portée.

Portant les flûtes pétillantes, Bettinger s'approcha de David Rubinstein et Alyssa. La femme de quarante-sept ans portait une robe simple asymétrique, un sourire éblouissant et des lunettes avec un verre noir. Derrière son épaule nue se trouvait une toile avec un visage vaguement démoniaque qui avait été rendu dans des huiles irisées et déchiré avec un cutter.

L'inspecteur tendit les verres à sa femme et au séillant propriétaire de la galerie.

— Je me réjouis du succès de cette nouvelle exposition.

— J'espère que tu dis vrai, dit l'artiste.

— C'est certain.

— Écoute ton mari, ma chère, ou je lui demanderai de te museler, remarqua David Rubinstein, dont les manières et les préférences sexuelles pouvaient être décrites avec le même mot de trois lettres. À moins qu'il ne le fasse déjà... ?

— Je suis une figure d'autorité, dit Bettinger.

Le vieil homme aux poumons encrassés qui habitait dans la poitrine d'Alyssa rit.

Il n'y avait pas un son au monde que l'inspecteur aimât autant que le rire hideux de sa femme.

Levant son verre, Bettinger dit :

— À la nôtre.

L'artiste hocha la tête.

Un bruit de cristal, et bientôt le trio faisait couler le champagne dans leur bouche incurvée.

Un téléphone portable vibra dans la poche de l'inspecteur, mais il ignora l'interruption et la messagerie prendre l'appel.

Deux femmes asiatiques qui étaient soit des journalistes soit des admiratrices s'approchèrent d'Alyssa, et Bettinger prit le verre de sa femme avant de s'éloigner de manière à ce que la conversation qui allait suivre ne soit pas altérée par sa présence. Ce soir était sa soirée.

Des gens parlant fort, portant des parfums puissants et des pulls très chers entrèrent au moment où Bettinger rapportait les flûtes au bar, et il trouva un coin tranquille. Là, il sortit son portable et regarda l'écran, qui affichait DOMINIC WILLIAMS. L'inspecteur n'avait pas parlé au grand gaillard depuis le jour du blizzard.

Agacé, Bettinger colla le téléphone contre son oreille et écouta le message.

— Ici Dominic. Affaire Elaine James résolue, des fois que vous auriez envie de savoir.

C'était tout.

Plus d'une fois, l'inspecteur avait réfléchi à l'affaire qu'il avait laissée en plan, et bien qu'il répugnât à parler à son ancien coéquipier, il lui sembla qu'un rapide appel lui permettrait d'exciser une bonne fois pour toutes l'odieuse question de son esprit.

— Par saint Jules.

Bettinger alla voir Alyssa, posa un baiser sur sa joue, partit, ouvrit la porte et entra dans le hall du centre commercial luxueux qui hébergeait la galerie. Assis sur un banc, il appuya sur le bouton d'appel et colla l'appareil contre son oreille.

— Salut, fit Dominic.

— Que s'est-il passé ?

— Brian, mon nouvel équipier, et moi, on a commencé par les dossiers que vous aviez sortis, ceux des autres putes mortes. On est allés sur les scènes de crime, on a tout vérifié, et on a trouvé des marques de trépied comme vous aviez trouvé sur Ganson. Mais quand on a pris des échantillons sur les corps, l'ADN était différent chaque fois.

“Alors, c'est des négros différents qui tuent des putes et les niquent devant la caméra, c'est une nouvelle mode, ou un truc du genre. (C'était comme si le grand gaillard était en train de sourire.) Vous voulez deviner ce qui se passe ici ?”

Toute la colère que Bettinger avait éprouvée à l'égard de son coéquipier, de Tackley, de la ville de Victory et de lui-même remonta à la surface.

— Je veux que cette conversation se termine le plus vite possible et qu'elle n'ait jamais de suite.

— Il est grognon, le négro. On dirait pas que l'air de l'Arizona vous fasse tellement de bien.

— Je n'ai pas beaucoup de temps.

— Il y a un gang, les Angels, ça fait très longtemps qu'ils sont là, à faire du business. Furtifs, les mecs. Ils avaient des initiations comme piquer une caisse ou prendre sa came à un dealer ou descendre un mec d'un autre gang, mais voilà ce qu'ils font maintenant.

Bettinger était troublé.

— Voilà quoi ?

— Cette affaire Elaine James. C'est ce qu'un jeune négro doit faire

pour rentrer chez les Angels et prouver sa loyauté. Choper une pute d'un réseau adverse, la tuer et se filmer en train de sauter le cadavre – en montrant son visage et en disant son nom devant la caméra pendant qu'il le fait. Une fois qu'il a le film, il le donne au chef des Angels et le film, c'est comme une caution, une assurance qui va garantir que le gamin va rester loyal toute sa vie.

L'inspecteur eut la nausée.

— Putain de Christ en croix !

— Ouais.

Une mince et jolie rousse qui ressemblait à un top model passa devant le banc, un bébé installé dans un harnais bien rembourré.

— Victory n'est pas un endroit pour les femmes, dit Bettinger.

— Ouais.

— Vous avez attrapé les gars ?

— Sans délicatesse.

L'affaire Elaine James était bouclée, et cet appel avait joué son rôle.

— Merci de m'avoir informé.

— Vous étiez impliqué, c'est vous qui avez lancé tout le truc. Qui sait ce que vous pourriez faire si vous étiez toujours ici... ?

— Je vais faire comme si cette question était rhétorique.

— Comment vous êtes, dans votre boulot de gratte-papier ? (La voix de Dominic était moqueuse.) Vous avez bien rangé vos crayons sur votre bureau ?

— Je suis avec ma femme en ce moment, et elle est contente.

Bettinger coupa la communication.

Remerciements

Je remercie les personnes suivantes :

mon manager, Dallas Sonnier, pour son amitié,
ses éclats de rire, et les intarissables efforts
qu'il déploie pour moi ;

mon père, C. Gary Zahler, qui a éduqué mon palais,
m'a abreuvé d'encouragements pendant des décennies
et m'a donné son initiale ;

ma reine, Pam Christenson, une source de joie
incroyable dans ma vie ;

ma mère, Linda Cooke Zahler, et ma sœur, Jody Zahler ;

mes soutiens les plus fidèles, Jeff Herriott,
Graham Winick, Fred Raskin, Jeff Wagner,
Marty Ryttonen, William M. Miller, David Lau,
Julien Thuan, et Lydia Wills ;

&

Jennifer Barnes chez Raw Dog Screaming Press
et Don D'Auria que je remercie d'avoir publié
mes précédents romans.